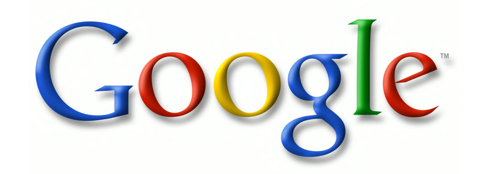


Vie de
L'Empereur Charles V

Tome Deuxième
II



C15553 (2)
Bibliothèque
de Madame de la Borde.



LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

Traduite de l'Italien de Mr. LETI.

SECONDE PARTIE.

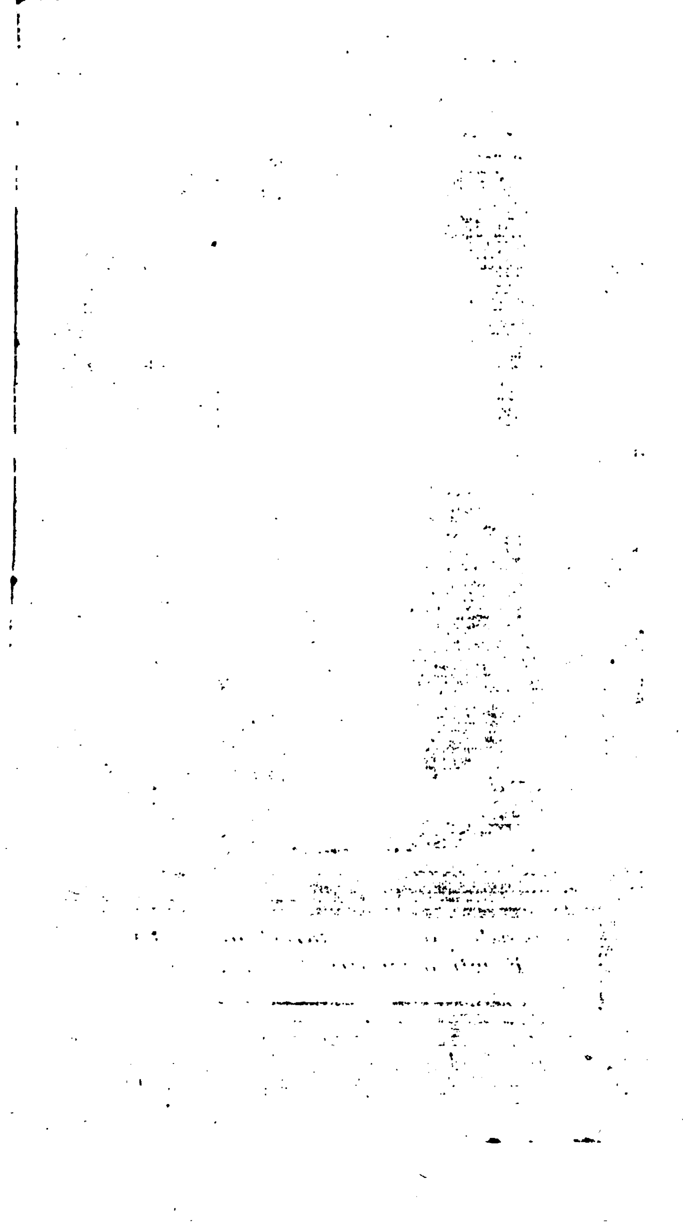
Enrichie de Figures en Taille-douce.



A BRUSSELLES,

Chez JOSSE DE GRIECK, Marchand Libraire, proche la Steen-Porte. 1715.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



CAROLUS V.
IMP. ROM

Conjunctis operis Virtus Fortunaque terris
Ereptum Superis te tribuere Piis



LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE I.

Année 1531. 1532. 1533.

SOMMAIRE
Du I. Livre de la II. Partie.

MORT de l'Evêque de Malte: Nomination de trois Sujets ptésentez à l'Empereur : il se résout à choisir Bosius à l'exclusion des deux de sa Nation, sa ré-

solution loüée: Le Pape Clement VII. écrit à CHARLES V. en faveur de Bosius: Il en fait presser l'Election par son Legat: Autre Lettre de Salviati: Clement changeant d'avis, nomme à cet Evêché un Cardinal: Son inconstance blâmée: Raison qu'on crût qui l'y porterent: Chagrin de l'Empereur contre le Pape, & contre le Cardinal Ghinucci, nommé à cette Eglise par le Pape: Melanchton personnage accredité parmi les Lutheriens: Il est choisi par l'Electeur de Saxe pour une Conference avec les Catholiques & les Suingliens: Dessein du même en cela: Issuë de cette Conference: CHARLES ordonne la convocation du College des Electeurs, pour la création d'un Roy des Romains: L'Electeur de Saxe fait assembler une Ligue à Smalcalde: Il y envoye son Fils pour s'opposer à l'Election du Roy des Romains: Ses offices rendus inutiles: Ferdinand, Frere de CHARLES, créé Roy des Romains: Couronné à Aix-la-Chapelle: On envoye par tout des avis & des ordres pour le faire reconnoître: Défense opiniâtrée des Florentins: CHARLES prend

la résolution de faire lever le siége: Ses ordres n'arrivent pas assez tôt: Ils se rendent, & à quelles conditions: Ils reçoivent pour leur Prince, Alexandre de Medicis: On leur laisse la forme du premier Gouvernement: Miseres des Florentins au temps de la Republique: Leur heureux état sous la Principauté: Menées de l'Electeur de Saxe, & du Duc de Baviere, pour rejetter l'Election du Roy des Romains: Discours de l'Electeur au Duc sur cette matiere: Le Duc de Baviere promet de s'unir avec les Lutheriens pour cet effet: Il change de sentiment, & se reconcilie avec l'Empereur, & comment: Diverses observations sur cela: CHARLES V. passe à Brusselles: Il reçoit les Ambassadeurs du Duc de Toscane: Liberté donnée aux Fils du Roy François I. Leur arrivée à Paris: Le Dauphin reconnu Duc de Bourgogne: CHARLES V. part de Flandres pour Allemagne: Son arrivée à Mayence: Il ordonne un Colloque de Catholiques & de Protestans à Chuinfort: Il va à Ratisbonne pour assembler ses forces contre le Turc: Il écrit une Lettre au Roy Fran-

çois I. pour l'exhorter à cette Guerre, & la Réponse qu'il en reçoit : Articles dont les Catholiques & les Lutheriens convinrent dans le Colloque : CHARLES mécontent les signe par necessité, & son dit notable : Les sujets font quelquefois les Loix : Exemples d'Angleterre & de Pologne : Les Catholiques & les Protestans témoignent être contens : Raisons qu'eut l'Empereur de confirmer ces Articles : Députez envoyez par les Cantons Calvinistes aux Lutheriens pour s'unir avec eux : Conferences sur ce sujet : Plaintes que CHARLES en fit à l'Electeur de Saxe : Issuë de ces Conferences peu agréable aux Calvinistes : L'Electeur de Saxe tâche de se concilier l'amitié de CHARLES V. Il presse ses Sujets de travailler aux contributions qu'il falloit fournir à l'Empereur pour la Guerre.

Etonnement du Pape en apprenant que le nombre des Lutheriens étoit si fort augmenté : Mort de Jean Electeur de Saxe, & avenement de Jean Frederic son fils à l'Electorat : Son action loüable en faveur de l'Empereur : Il reçoit l'Investiture de CHARLES V. La Cour de

de Rome mécontente de ce que l'Electorat est tombé entre les mains de Frederic : Sentimens du Consistoire des Cardinaux sur cela : Résolution du Pape d'y envoyer un Nonce : Succez de Pizzaro à Casamalca dans les Indes. Le Roy Antabalipa & son Armée : Il est pris prisonnier aprés avoir été battu : Son Eloge avec plusieurs observations : Levée de gens pour la Guerre contre le Turc : Le Cardinal de Medicis Legat du Pape pour assister l'Empereur dans cette Guerre : Départ de ce Prince pour le Camp : Soliman II. Sa marche, son Armée, ses desseins, son appréhension : Dommages causez par les Turcs aux Chrétiens, quels : Autres faits par les Chétiens aux Turcs : Conseil de Guerre tenu par l'Empereur pour déliberer sur ce qu'il y avoit à faire à l'égard du Turc : Montre generale de l'Armée Chrétienne : Soliman, & ses mauvaises mesures : Il s'en retourne à Constantinople : Desseins de Charles Quint non secondez : Ligue concluë entre les deux Rois de France & d'Angleterre : Desseins des Anglois dans cette Ligue : Charles-

Quint se resout de passer en Italie : Son arrivée à Mantoüe : Il s'abouche avec le Pape à Boulogne : Raisons pour cet abouchement, & résolution : CHARLES envoye une Armée Navale contre les Turcs : Ce qu'elle fit : Divers sentimens sur la retraite de Soliman sans rien faire : Corone assiegé par André Doria : Il est repris, avec plusieurs particularitez : On en envoye les avis à l'Empereur, & la joye qu'on en reçoit : Le Roy d'Angleterre demande au Pape le divorce avec Catherine. Ambassadeurs Suisses envoyez à Charles-Quint, & pourquoi : Ce Prince part de Boulogne pour Genes : S'embarque pour Espagne : Propositions faites pour le Concile par le Nonce du Pape, & par l'Ambassadeur de Charles-Quint aux Lutheriens : Réponse faite par les Lutheriens à ces Propositions : Le Pape Clement se liguë avec le Roy François I. contre Charles-Quint : Passe à Marseille : & comment reçû & logé : Il mene avec lui Catherine de Medicis sa Niéce : Mariage de cette Princesse avec le Dauphin : Déplaisir qu'a CHARLES de ce voyage du Pape,

pe, & de ce mariage. Marviglia, Ambassadeur du Roy François I. décapité à Milan : Le Roy François I. se ligue avec le Turc : Diverses particularitez du Monferrat : Prétentions du Duc de Savoye sur ce Pays. CHARLES bien reçû à Madrid.

Au commencement de cette année il se presenta à l'Empereur une occasion de faire connoître l'integrité de son Ame, & le desintéressement de son cœur. Baltazar, Evêque de Malte, étant venu à mourir, le Grand-Maître avec le Chapitre nommérent, conformément à ce dont on étoit convenu avec l'Ordre des Chevaliers, & à ce que portoit le Privilege, que nous avons mis dans le dernier Livre de la premiere Partie, ils firent, dis-je, la nomination des trois Sujets, desquels Charles-Quint en devoit choisir un ; & quoy qu'il dépendît des Chevaliers de ne mettre dans la nomination qu'un seul Sujet de l'Empereur, néanmoins pour plus grande marque de respect ils en nommérent deux de la Nation de ce Prince, lesquels étoient des Personnages fort dignes, & un seul Etranger, qui fut *Thomas Bosius*, Vice-Chancelier de l'Or-

l'Ordre, & on en euvoya la nomination à Charles Quint, qui pleinement informé du merite extraordinaire de Bosius, n'eut aucun égard à ceux de sa Nation, quoy qu'ils en fussent dignes, & prit la résolution de nommer l'autre comme en étant encore plus digne. Cependant le Pape Clement ne sachant pas sur lequel des trois le choix de CHARLES V. pourroit tomber, & ayant Bosius à cœur, il écrivit en sa faveur à l'Empereur une Lettre de recommandation extrémement pressante, qu'on a traduite du Latin, & dont voicy la teneur.

A NOSTRE TRES-CHER FILS EN CHRIST, CHARLES, *Empereur des Romains, toûjours Auguste, & Puißant.*

Clement VII. Pape, Serviteur des Serviteurs de Dieu,

Souhaite Paix, & Salut.

TRES-CHER FILS EN CHRIST. « Comme Nous avons entendu qu'a- « prés la mort de Baltasar Evêque de Mal- « te, le Grand-Maître, & la Religion de « Jerusalem, qui par la faveur de Vôtre « Majesté, se tiennent dans ladite Isle, « ont en vertu des Capitulaires faits avec « Vôtre Majesté, nommé trois Person- « nes, parce qu'une d'elles doit à Vôtre « nomination & présentation être par nous « pourvuë & mise en possession de cette « Eglise. Quoi que nous soyons pleinement « persuadez que tous les trois nommez par « le Grand-Maître, & par la susdite Re- « ligion, sont également suffisans & ca- « pables, puis qu'ils sont trop prudens « pour avoir voulu nommer des personnes « qui n'auroient pas toute la capacité, & « la suffisance requise; & ne devant point « aussi y avoir par devers Nous de differen- «

» ce, ni d'acception de personne. Néan-
» moins ayant entendu que parmi les trois
» nommez est la personne de Thomas Bo-
» sius, Vice-Chancelier dudit Ordre, Fre-
» re d'Antoine Bosius d'heureuse memoi-
» re, lequel Vôtre Majesté a connu à Bou-
» logne, lors que nous y étions tous deux :
» Nous n'avons pû moins faire en conside-
» ration, tant de la memoire du Défunt,
» que des merites du vivant, que de luy
» accorder auprés de Vôtre Majesté, cette
» recommandation trés-juste, & trés-for-
» te, qui part veritablement de nôtre af-
» fection, & de nôtre cœur.

» Nous n'entendons pas neanmoins fai-
» re par là aucune violence à la libre vo-
» lonté de Vôtre Majesté dans le choix
» qu'elle doit faire ; mais c'est seulement
» afin que nous puissions tous deux d'un
» commun accord donner à Antoine, en
» la personne de son frere, les marques de
» reconnoissance que nous luy aurions don-
» nées à luy-même, si la mort ne l'eût
» trop tôt enlevé, & ne l'eût empêché de
» recueïllir de nôtre gratitude, quelque
» fruit proportionné à ses grands merites.
» Tout le monde sait fort bien, & Vôtre
» Majesté ne l'ignore pas, quels travaux,
» & quelles fatigues il a enduré ; combien
» de fois il a couru en grand'hâte la poste ;
» quels longs & perilleux voyages il a faits,
&

& à combien de risques & de dangers il «
s'est exposé, pour la défense de la sainte «
Foy de Jesus-Christ, aussi bien que pour «
vôtre honneur & le nôtre : Combien d'an- «
nées il a servi avec une extrême fidelité, «
& d'une maniere qui a tourné à sa loüan- «
ge, & à la gloire de l'Ordre de Jerusa- «
lem, & comment il est mort aprés avoir «
rendu les services les plus importans. «

Cela donne tout sujet de croire que «
Vôtre Majesté, par un effet de cette gran- «
deur d'ame qui sied si bien à un Empe- «
reur, l'a aimé par reconnoissance, com- «
me nous avons aussi toûjours fait, & «
qu'elle ne l'a pas estimé indigne de sa fa- «
veur. Puis donc que tous ses bons servi- «
ces ne peuvent être recompensez qu'en «
la personne de son frere, ils doivent assû- «
rément lui être payez, d'autant plus que, «
comme nous l'apprenons, il en est aussi «
trés-digne pour son merite particulier. «
De sorte que tant en consideration des «
merites de son frere, qu'à cause des longs, «
& toûjours utiles services, qu'il a luy- «
même depuis dix ans rendus à son Or- «
dre, & à la Chrétienté, il doit être fa- «
vorisé, & élevé à cette Dignité. Au reste «
nous entendons que cela soit, comme il «
est en effet, un don de Vôtre Majesté, «
& une chose qui dépende de vôtre libre «
élection ; & nous sommes entierement «

» disposez à établir celuy qui sera présenté
» par vôtre Serenité.

» Nous nous estimons pourtant obligez
» de temoigner à Vôtre Majesté, que si
» pour les raisons alleguées, vôtre augus-
» te bonté panche du côté dudit Thomas
» Bosius, outre que nous jugeons avec fon-
» dement, que Vôtre Majesté n'aura pas
» une mediocre satisfaction d'avoir bien
» pourvû au besoin de cette Eglise, au bien
» de ce Troupeau, & au contentement
» particulier de l'Ordre; ce nous sera aussi
» à nous une chose infiniment agréable, à
» cause de la memoire dudit Antoine Bo-
» sius, laquelle nous est chere. Donné à
» Rome à Saint Pierre, sous l'Anneau du
» Pescheur, le 21. jour d'Août 1531. &
» le 8. de nôtre Pontificat.

Autre recommandation. Quoi que ce Pape fût naturellement plein de zele & d'ardeur, & je puis, peut-être, bien dire de chaleur & de feu, lors qu'il entreprenoit la défense de quelqu'un, & qu'il en prenoit le parti, il est certain neanmoins qu'il ne témoigna jamais plus de passion (& cependant nous le verrons bien-tôt d'une humeur bien differente), que dans cette rencontre; quoi qu'on puisse dire avec verité que jamais Pape n'avoit soûtenu avec plus de justice, les interêts de qui que ce soit, parce qu'effectivement la memoire d'Antoine Bosius devoit seule

être

être plus que suffisante pour faire donner cette dignité à un frere, qui outre cela en étoit assûrément de son côté trés-digne. Cependant le Pape impatient de voir l'issuë de cette affaire, ne se contenta pas d'en parler au Duc de Sessa, Ambassadeur de l'Empereur à Rome, afin qu'il en écrivît à son Maître, mais de plus il donna ordre à Jaques Salviati, Pere du Prieur de Rome, proche parent de Sa Sainteté, d'en écrire au Cardinal Campeggi, Legat *à Latere* auprés de Sa Majesté Imperiale, pour lui mander de presser cette Nomination, & pour cet effet il lui écrivit la Lettre qui suit.

Au Reverendissime Cardinal Campeggi, Legat à Latere, *auprés de Sa Majesté Imperiale*.

MONSIEUR,

Je ne sçai si vous avez une suffisante « connoissance d'Antoine Bosius Chevalier « de Rhodes, lequel mourut à Boulogne « peu aprés le départ de Sa Sainteté de cet- « te Ville, où Bosius étoit resté malade, « lequel fut en son temps le plus diligent, « adroit, capable, & vaillant Soldat qu'eut « l'Ordre. Lors que le Turc assiegeoit Rho- « des, il y conduisit plusieurs fois, & toû- «
jours

» jours avec grand péril de sa vie, plusieurs
» secours d'hommes & de vivres ; & aprés
» la perte de cette Place il y fit avec au-
» tant de danger deux ou trois voyages,
» & sçut y ménager de telles pratiques,
» qu'il fut sur le point de se perdre. Et il
» ne se présenta jamais depuis qu'il eût été
» fait Chevalier, d'affaire si difficile & si
» scabreuse, où il ne s'embarquât coura-
» geusement pour le service de sa Religion,
» & de la Chrétienté.

» Mais pour ne pas m'engager dans le dé-
» tail de ses actions, qui ne pouvoient pas
» être plus belles, ni plus dignes de loüan-
» ges dans un simple Chevalier, tel qu'il
» étoit : je vous dirai seulement que cet
» Antoine a laissé un frere de la même Re-
» ligion, qui a nom Thomas Bosius, qui
» ne luy est point inferieur en bonté, &
» en zele pour le service de Dieu, & qui
» le surpasse en sçavoir, étant assûrément
» trés-docte, ayant été, à cause de sa gran-
» de érudition, fait Vice-Chancelier de son
» Ordre ; en sorte qu'il est en si grande ré-
» putation par tout le monde, & qu'il
» passe universellement pour un personna-
» ge doüé de tant de vertus, que c'est pres-
» que lui faire tort de ne se contenter pas
» de faire mention de ses merites, mais de
» parler aussi en même temps de ceux de
» son frere, comme si les siens seuls n'é-
toient

toient pas plus que suffisans pour luy fai- «
re mériter tout. «

L'Eglise de Malte étant venuë à va- «
quer, on a nommé, selon l'accord fait «
entre l'Empereur & la Religion, trois «
Personnes, desquelles Sa Majesté Impe- «
riale en doit choisir une qui doit demeu- «
rer Evêque, & se présenter à Sa Sainte- «
té pour en obtenir les Bulles. Parmi les «
trois est le Vice-Chancelier, extrémement «
aimé de Sa Sainteté, tant pour la bonne «
réputation qu'il s'est acquise par ses ver- «
tus, qu'en consideration de la memoire «
de son frere, laquelle mérite effective- «
ment qu'on y ait beaucoup d'égard. Sa «
Sainteté m'a donc commandé, pour les «
raisons alleguées, de vous en écrire avec «
chaleur, afin qu'en son nom vous l'ap- «
puyez de vôtre crédit, & de vôtre recom- «
mandation auprés de Sa Majesté Impe- «
riale, & de tous les Seigneurs de son Con- «
seil, en sorte qu'il soit fait Evêque de «
Malte; Sa Sainteté vous ordonnant de «
rendre pour cet effet à Bosius vos bons «
offices, non-seulement auprés de l'Em- «
pereur, mais aussi auprés de toutes les «
autres personnes que vous jugerez à pro- «
pos. Quoi que l'intention de Sa Sainte- «
té, que je viens de vous expliquer, n'ait «
pas besoin d'être soûtenuë par d'autres sol- «
licitations, neanmoins comme j'ai fort «
con-

» connu, & aimé le frere, & luy-même,
» je vous en prie aussi de ma part trés-in-
» stamment, me recommande à vous de
» tout mon cœur, & suis veritablement,

MONSIEUR,

De Rome le 1. Septembre 1531.

Vôtre trés-humble Serviteur, Jaques Salviati.

Charles agrée ses recommãdations.

Toutes ces sollicitations & ces instances furent fort agréables à l'Empereur, qui fut fort aise de voir que son intention s'accordoit si bien avec celle du Pape, auquel il fit réponse en termes fort honorables, loüant le zele avec lequel Sa Sainteté travailloit avec tant d'empressement à faire récompenser, même aprés leur mort, ceux qui avoient servi la Chrétienté, & procuré les avantages & l'avancement de la Sainte Foy, ce qui avoit aussi été, & seroit toûjours son inclination; en un mot, il luy fit connoître qu'il ne manqueroit pas de répondre au plûtôt en cela aux vœux du Public, de satisfaire en particulier aux desirs de Sa Sainteté, & de luy témoigner combien il avoit de déference pour ses recommandations. Charles s'expliqua là-dessus plus amplement avec Campeggi, lors que ce Cardinal lui parla de cette affaire,

faire, pour s'acquitter de s'acquitter de la charge que Salviati luy en avoit donnée avec tant d'instance, & l'assûra qu'en peu il mettroit en execution cette nomination.

CHARLES differa quelques semaines sa résolution, parce que comme il étoit trés-prudent, il ne vouloit pas donner à ceux de sa Nation, qui étoient Concurrens à cet Evêché, qui y avoient été nommez, aussi bien que Bosius, & qui non plus que luy ne manquoient pas de mérite, il ne vouloit pas, dis-je, leur donner sujet de se plaindre, qu'il préferoit les étrangers à ses propres Sujets, ce qui auroit été capable de donner du scandale à tous ses Etats, & de refroidir l'affection des Peuples pour luy, & leur zele pour ses interêts; de sorte qu'il chercha les moyens de contenter par d'autres emplois les deux Sujets nommez, qui étoient l'un du Royaume de Sicile, & l'autre de celuy de Naples, lesquels furent l'un & l'autre pourvûs de Dignitez qui n'étoient pas moins considerables, de sorte qu'ils eurent sujet d'être contens, & de loüer la sage & prudente conduite d'un si grand Empereur; & il est certain que s'il eût fait autrement, il auroit donné beaucoup de jalousie, non seulement aux deux Sujets de sa Nation exclus, mais aussi à tous les autres, qui n'auroient pas manqué de faire courir le bruit,

Il tâche de contenter les autres.

bruit, que l'Empereur ressembloit aux *Bergers*, lesquels ne veulent de leurs Brebis que la laine.

Ces deux Sujets étant donc pourvûs, CHARLES V. déclara la nomination en faveur de Thomas Bosius, & la mit incontinent entre les mains du Commandeur *Sanguezza*. qui residoit auprés de luy, en qualité d'Ambassadeur, de la part du Grand-Maître, & de la Religion, afin qu'il l'envoyât en toute diligence à Malte. Le Grand-Maître ayant reçu cette nomination, & l'ayant communiquée au Chapitre, tous en reçurent la plus grande satisfaction qu'on puisse s'imaginer, & le cœur plein de joye ils donnerent hautement mille benedictions à l'Empereur, & sans aucun retardement la résolution fut prise d'écrire à ce Prince une lettre de remerciment, & d'envoyer exprés un Chevalier à Rome au Pape pour accompagner de la part de la Religion, *Bosius* qui venoit d'être nommé, & le présenter conjontement avec l'Ambassadeur ordinaire, à Sa Sainteté, pour en avoir son approbation, & en recevoir les Bulles necessaires. Sanguezza ayant reçu la lettre du Grand-Maître pour sa Majesté Imperiale, & l'ordre de la remercier de bouche dans les termes les plus forts, ne manqua pas de s'acquitter ponctuellement de son devoir,

voir, dans une audience publique.

Le Lecteur aura icy, comme tout le monde l'eut alors, le plus grand sujet de surprise & d'étonnement qui puisse jamais tomber dans l'esprit humain. Les Envoyez du Grand-Maître étant arrivez à Rome, & y ayant demandé audience au Pontife, pour luy présenter Bosius, & en même temps la lettre que l'Empereur écrivoit à Sa Sainteté sur cette nomination, ils demeurerent extrémement surpris, & comme hors d'eux-mêmes, à l'ouïe de la réponse seiche, pour ainsi dire, que Sa Sainteté fit aux Chevaliers qui luy présentoient Bosius, & à Bosius luy-même, sçavoir : *Que l'Eglise de Malte étoit déja pourvûë, & qu'il avoit luy-même nommé à cet Evêché la personne du Cardinal Ghinucci, sujet d'un haut mérite, leur Ordre ne pouvant pas attendre un plus grand honneur que de voir pour son Evêque un si grand Cardinal, qui prendroit soin de faire passer un Vicaire à Malte pour en prendre possession, qu'il esperoit qu'on luy donneroit sans aucune contradiction.* Et les autres ayans répondu, *qu'on laissoit le soin de cette affaire à Sa Majesté Imperiale*, le Pape tout indigné repliqua : *C'est à Nous, & non pas à* CHARLES, *à pourvoir à cette Eglise, vû que le Gouvernement a changé de face.*

Bosius se présente & réponse. 1531.

Veritablement l'Empereur qui avoit toûjours

Incorstance. jours connu par experience Clement pour un homme extrémement léger & changeant dans ses résolutions, & qui n'avoit pas de plus grand plaisir que de faire un Traité avec l'un le matin, & de le rompre le soir, pour en faire un autre avec quelqu'autre personne, ne se fioit pas beaucoup à ce qu'il disoit, & à ce qu'il faisoit, & n'oublioit rien pour prendre avec luy toutes les précautions, & les mesures possibles; mais pour cette fois il y fut attrapé. Aussi ayant été informé de cet évenement par la lettre de son Ambassadeur de Rome, & de bouche par Sanguezza, il ne pût s'empêcher de dire, même en plein Conseil: *Je ne me suis jamais fié à ce Pape, parce que j'ai toûjours crû que dans toutes ses actions il y avoit quelque fourbe secrette & cachée; mais pour cette fois j'avoüe que j'ai été trompé, parce que je m'y étois entierement fié.*

Causes d'étonnement. Ce sont les propres paroles de Sangro. Et en effet, comment l'Empereur pouvoit-il s'imaginer que Clement fût capable d'un semblable changement? Un Pape qui avoit recommandé Bosius avec tant d'instance & de chaleur dans une de ses lettres, qui avoit temoigné tant d'ardeur en représentant à l'Empereur les services rendus par les deux freres Bosius, à l'Eglise, à la sainte Foy, & à la Chrétienté, à cause desquels

cet

cet Evêché étoit dû à Thomas, & qui outre cela avoit tant fait solliciter cette nomination par diverses autres Personnes. Un Pape qui venoit de recevoir de l'Empereur CHARLES, une des plus grandes faveurs & des plus considerables avantages que le Pape ait jamais reçû d'aucun Empereur, sçavoir celuy de l'avancement de sa Maison à la Principauté de Toscane. Un Pape qui sçavoit fort bien que les Rois de Sicile avoient toûjours eu droit de Patronage sur l'Evêché de Malte, & que depuis plus de deux cens ans ils étoient en possession de faire la nomination, & ensuite la présentation à Rome. Un Pape qui avoit non-seulement vû & approuvé le Privilege, & la Donation accordée par l'Empereur au Grand-Maître, & à la Religion, & dans laquelle il étoit expressément specifié, que cette nomination restoit aux Rois de Sicile; mais qui de plus en avoit remercié l'Empereur par une Bulle. Aprés tout cela le Pape ayant tout à coup changé du blanc au noir, fait à ce même Prince un aussi sanglant affront que celuy de rejetter sa nomination, & de le priver d'un droit si considerable.

D'ailleurs, ce n'étoit nullement le temps de mécontenter, par un affront qui n'étoit pas moins grand que celuy qui étoit fait à l'Empereur, une Religion de Chevaliers; com- *Raison du Pape* 1531.

comme celle-là ; car c'étoit elle qui avoit fait la premiere nomination, une Religion, dis-je, qui faisoit tant de dépenses, & répandoit tant de sang pour défendre la sainte Foy, en faisant une si vigoureuse Guerre aux Infidéles, & justement dans un temps que Soliman menaçoit la Chrétienté avec plus de fierté & de fureur que jamais. On veut que le Pape se soit porté à une résolution de cette nature pour deux raisons : La premiere, pour se vanger de l'injure qu'il prétendoit avoir reçûë de Charles-Quint, par le retardement qu'il avoit mis à sa résolution à la nomination, le Pontife s'imaginant que ce Prince étoit obligé de faire plus d'honneur à sa lettre, & d'avoir cet égard pour sa forte & pressante recommandation, de luy envoyer incontinent la nomination, jusques-là qu'il lâcha ce mot, *qu'en semblables occasions quand les Papes prient, ils commandent*. Mais cette raison est trop foible, pour fonder une vangeance aussi atroce, tant contre l'Empereur, que contre les Chevaliers, d'autant plus que le Cardinal Campeggi n'ignoroit pas, & il l'avoit même écrit au Pape, que la nomination de Bosius étoit assûrée, & arrêtée ; mais que neanmoins Sa Majesté Imperiale avoit quelques mesures à prendre, & étoit bien aise de pourvoir les deux autres Sujets nommez, de

Char-

Charges convenables, pour ne les pas laisser mécontens, vû sur tout que c'étoient des Sujets qui avoient rendus des services.

On crût que la seconde raison qu'eut le Pape fut, qu'il avoit trouvé qu'il s'acquerroit une trés-grande réputation dans l'Eglise, s'il remettoit cet Evêché sous la seule dépendance du Siege Apostolique, en sorte qu'au lieu que la nomination se devoit faire, selon leur convention, premierement par la Religion, & ensuite par l'Empereur, elle demeurât entierement à la disposition du Pape, qui croyoit pouvoir en venir facilement à bout, par la raison, que l'Empereur se trouvant fort occupé, & embarrassé par les troubles & les desordres des Lutheriens en Allemagne, & allarmé par les grandes menaces, & les préparatifs de guerre de Soliman, & ayant pour les rendre inutiles, besoin des secours de Rome, il y avoit grande apparence qu'il se donneroit bien de garde de mécontenter cette Cour, pour défendre une prétention de cette nature, & que de leur côté, les Chevaliers s'en seroient facilement désistez, voyant dans ce commencement de leur possession, Malte, Tripoli, & Gozo menacez par Soliman, ou par Barberousse; & outre cela, le Pape, pour venir à bout de son dessein, nomma, contre l'usage, à cette Eglise, un Cardinal d'un mérite, & d'un

Autre encore.

crédit

crédit aussi grand que l'étoit Ghinucci, auquel les Chevaliers n'auroient pas voulu faire affront.

Charles défend son droit. Mais le bon Clement eut le chagrin de voir cette anguille glisser, & luy échaper des mains, pour l'avoir trop pressée, étant mort avec la honte de s'être laissé aller à une inconstance si scandaleuse, & d'avoir tenté ce qu'il ne pût obtenir. L'Empereur ayant entendu cette nomination de Ghinucci, à un Evêché sur lequel il avoit droit de Patronage, il en témoigna par une lettre un grand ressentiment au Pape, qui neanmoins tâcha de le radoucir, mais sans desister de sa nomination en faveur de Ghinucci; auquel Charles fit dire par son Ambassadeur à Rome, qu'il pouvoit bien se mettre l'esprit en repos, parce que tandis que luy & ses Heritiers seroient Rois de Sicile, cette Eglise ne seroit pas pour luy, mais pour Bosius, lequel resta à Rome, où il fit de grandes dépenses, pour tâcher conjointement avec l'Ambassadeur de l'Empereur, & celuy de sa Religion, de détourner l'esprit du Pape, & celuy du Cardinal, de cette entreprise, & les porter à se desister de leurs prétentions; nous verrons sur la fin du Livre troisiéme ce qui arriva à cet égard.

Péril. Le premier jour de cette année il arriva à l'Empereur un grand & dangereux accident,

dent, mais dont il fut neanmoins quitte pour la peur. Il avoit accoûtumé ce jour-là sur le midi de faire assembler par tout où il se trouvoit, dans la Cour de son Palais, tous les pauvres qui s'y rencontroient, à chacun desquels, tant petits, que grands, il faisoit donner un demi écu. Pendant qu'il regardoit ces gens-là d'une Gallerie, où il étoit assis sur un siege, cette Gallerie s'affaissa tout à coup, justement dans le moment que las d'être assis, il s'étoit mis au milieu de la porte par où on y entroit; de sorte qu'il eut juste sujet de rendre graces à Dieu, parce que plusieurs de ceux qui tomberent, se rompirent les un bras, les autres une jambe.

Comme je me persuade que le Lecteur aura bien la bonté de me permettre quelque reprise de discours, quoi que cela semble contre la nature de l'Histoire, je me dispose volontiers à le faire, sur tout puis qu'il s'agit de lui donner un plus particulier & plus distinct éclaircissement d'une matiere qui est une des plus considerables dont il soit parlé dans la Vie de nôtre CHALES. On a déja fait voir dans la premiere Partie ce qui arriva au sujet de la Confession, ou Formulaire de Foy, presenté par les Lutheriens dans la Diéte. Je dirai donc pour plus grand éclaircissement qu'il y a sur cela une grande diversité de sentiment entre les Au-

Plus grand éclaircissement digne de remarque.

teurs ; car les uns veulent que cette Confession ait été presentée par Luther lui-même, & les autres par Melanchton ; & autant que j'ai pû démêler la verité, je trouve que les premiers se trompent fort, parce qu'effectivement elle fut presentée par Melanchton.

Melanchton à la Diéte.

Cela fut ainsi disposé par l'Electeur *Jean* de Saxe, qui, comme il a été dit en un autre lieu, étoit le Chef principal, & qui avoit une autorité presque absoluë parmi les Luthériens. Cet Electeur eut en cela deux desseins ; le premier est, qu'ayant sçû combien de trames avoient été ourdies par les Ecclesiastiques, pour faire violer la foi & la parole donnée par l'Empereur à Luther, lors qu'il comparut en personne dans une autre Diéte, & le danger auquel il s'étoit vû exposé, il ne voulut pas l'exposer une seconde fois à une semblable épreuve, & pour cela il choisit Melanchton, sçachant bien que la haine, & la vengeance de Rome n'avoit pour objet que le seul Luther, qu'elle regardoit comme l'artisan de tout son mal. La seconde vûë fut, que quoi que Luther eût beaucoup d'éloquence, & qu'il s'exprimât avec une merveilleuse grace, néanmoins il manquoit de cette profonde érudition qui étoit nécessaire pour soûtenir par de fortes, & solides raisons tout ce qui s'avançoit dans le Formulaire ;

laire; car il avoit dessein qu'on entrât en dispute; au lieu que Melanchton possedoit en perfection ces deux talens, je veux dire, qu'il étoit tout ensemble un grand Orateur, & un profond Théologien. D'ailleurs, Luther étoit aussi propre par sa hardiesse excessive à broüiller les affaires même les plus faciles, & à les gâter, que Melanchton étoit capable de raccommoder les plus difficiles, par sa modestie, par sa douceur, & par ses belles manieres d'agir; & en effet il fut en cela fort admiré des Catholiques.

En un mot, Melanchton, contre ce qu'écrivent d'autres, qui se trompent fort, remit le Formulaire entre les propres mains de Charles-Quint, auquel il fit en le lui presentant, une courte, soûmise, & éloquente harangue, laquelle fut admirée & applaudie, & dont CHARLES demeura fort content. Dans les mêmes tems comparurent aussi les Députez des Villes de Strasbourg, de Constance, de Landau, & de Meming, qui suivoient la doctrine de *Zuingle*, & à cause de cela appellez *Zuingliens*, ils prierent sa Majesté Imperiale de la part de leurs Villes, de vouloir aussi agréer leur Formulaire, & comme ils furent appuyez par l'Electeur Jean de Saxe, & le Landgrave Philippe de Hesse, ce Formulaire fut reçû. Plusieurs veulent que

Zuingliens. 1531.

l'Empereur aprés avoir reçû ces deux Formulaires les remit entre les mains de sept personnes de l'ordre de celles dont j'ai parlé à la fin de l'autre Partie, mais il y a encore un plus grand nombre d'Auteurs qui écrivent furent qu'ils donnez à plusieurs Théologiens, dont le principal Chef étoit *Jean Eckius*, Théologien d'un profond sçavoir.

Conférence entre ces Théologiens.

Ces Théologiens députez & commis pour examiner ces Formulaires, qui, selon que je l'ai trouvé, furent au nombre de plus de vingt, demanderent de pouvoir conferer & discourir sur les mêmes Formulaires, avec Melanchton, & ses Compagnons, qui étoient au nombre de six, & avec les Zuingliens qui n'étoient que quatre. Mais la pluspart des Ecrivains Protestans veulent que la chose se soit passée autrement : car ils écrivent, que ce furent les Théologiens Protestans qui demanderent cet abouchement, & cette Conférence, à laquelle les Catholiques eurent bien de la peine à se résoudre ; le Cardinal Campeggi s'y opposant, de peur que les autres ne lui fissent recevoir quelque échec dans la dispute. De quelque façon que ce soit, il fut ordonné que les Conférences se feroient en presence de l'Electeur de Saxe, & du Duc Guillaume de Baviere ; & effectivement ils s'assemblerent jusqu'à trois fois, mais sans pouvoir rien résoudre ; ce qui obligea l'Empereur

pereur à faire publier ce rigoureux Décret, dont il a été parlé cy-devant, lequel fut signé de cinq Electeurs, de 30. Evêques, de 24. Princes, de 32. Villes libres, de 18. Abbez, de 9. Prieurs, de 34. Comtes, Barons, & autres Seigneurs; & ce fut par-là que finit la Diete, comme il a déja été dit. Et veritablement ce Décret irrita au dernier point les Protestans, & particulierement le Landgrave Philippe de Hesse, qui contre la coûtume & bienséance sortit de la Diette, & partit aussi-tôt sans dire adieu, & prendre congé de l'Empereur, & conclut incessamment une Ligue pour six ans, pour la commune défense de la Religion, avec les Cantons de Zurich, de Berne, & de Bâle, & avec la Ville de Strasbourg.

Il assemble le College Electoral.

Quoi que Charles-Quint eût fort à cœur les interêts publics de l'Empire, & de la Chrétienté, desquels il se montra toûjours tres-ardent défenseur, avec tout cela il ne negligea jamais ceux de sa Maison, y pourvoyant toûjours de fort loin, & y apportant de bonne heure le remede necessaire, comme il le fit bien voir dans l'occasion presente; car au milieu de ces désordres dont l'Empire étoit agité, il s'avisa de pêcher en eau trouble, & d'assûrer la Dignité Imperiale à sa Maison, de sorte qu'à peine eût-il mis fin à la Diéte, qu'il pria l'E-

lecteur de Mayence, comme Chef & Président du College des Electeurs ; de vouloir l'assembler, ce qu'il ne manqua pas de faire aussi-tôt en dépêchant un Ambassadeur, ou Gentilhomme de sa part à chacun des Electeurs, avec une Lettre qui portoit en substance, *Que sa Majesté Imperiale ayant souhaité de faire assembler les Electeurs dans la Ville de Cologne, pour proceder à l'élection d'un Roi des Romains, Monsieur l'Electeur étoit invité de se trouver dans cette Ville le jour prefix du 29. Decembre.*

Ligue de Smalcalde.

L'Electeur de Saxe ayant reçû cette Lettre le soir du 23. Novembre, jugea à propos de contrecarrer l'Empereur en faisant faire une autre Assemblée ; & pour cet effet il dépêcha secretement en toute diligence des Exprés à tous les Princes & Etats Protestans, les sollicitant tres-instamment (comme fit aussi le Landgrave de Hesse) de venir les premiers en personne, & les autres d'envoyer leurs Deputez, pour se trouver tous ensemble à *Smalcalde* précisement le 29. Decembre, afin de déliberer sur les mesures qui se devoient prendre pour la sûreté de leur Religion, & de leurs Etats : les Cantons de Zurich & de Bâle y furent aussi invitez. Cette Assemblée fut extremement nombreuse, & d'un commun accord ils signerent le 4. Janvier une Ligue offensive, & défensive, tant pour la sûreté de leur Reli-

Religion, que pour celle de leurs Etats. Plusieurs Princes, & plusieurs Villes, qui n'avoient point envoyé de Députez, furent aussi invitez à la signer. Pour mieux se précautionner, ils conclurent que cette Assemblée demeureroit sur pied avec les Députez de tous, & avec ceux qui pourroient être envoyez. De plus ils en donnerent communication aux Rois de France, & d'Angleterre, les suppliant de les vouloir assister, vû qu'il s'agissoit (voilà le prétexte) d'abbattre la puissance excessive de l'Empereur Charles-Quint, qui vouloit se rendre Monarque universel. François I. leur promit plus qu'ils ne demanderent; mais Henri VIII. s'en excusa; & en effet ce Roy n'ayant rien tant à cœur que de faire divorce avec Catherine, & de se marier avec Anne de Boulen, crut avec raison que l'amitié de CHARLES, & de Clement, lui étoit fort necessaire pour venir à bout de ce double dessein. Cependant le Duc de Saxe avoit déja envoyé à Cologne le Duc Jean Frederic son Fils, afin de protester en son nom contre l'Election de Roi des Romains, en cas qu'on prétendît la faire au préjudice du Decret de Charles IV. qui excluoit de cette Dignité le Frere, ou le Fils de l'Empereur.

Nonobstant les protestations faites par l'Electeur de Saxe, écrites de sa propre main, & *Ferdinand créé Roi*

des Romains. & envoyées au College, & malgré celles que son fils fit de bouche, les Electeurs conclurent le soir du cinquiéme Janvier l'élection du Roi des Romains en la personne de Ferdinand Frere de Charles-Quint. Ce même jour les Electeurs écrivirent par un Gentilhomme exprés à l'Electeur de Saxe, & au Landgrave de Hesse, *Que le College Electoral avoit avec une entiere unanimité fait l'élection du Roi des Romains, en la personne de Ferdinand d'Autriche, Roi de Boheme & de Hongrie, Frere de leur tres-auguste Empereur, ayant trouvé par honneur, & par conscience, que cette élection convenoit à l'interêt de l'Empire;* à quoi les autres ne firent aucune réponse. Le matin du dixiéme du même mois, l'Empereur passa à Aix-la-Chapelle, avec le Roi des Romains nouvellement élû, & les Electeurs s'y étant aussi rendus, on fit la ceremonie du Couronnement de ce nouveau Roi le matin du onziéme, avec toute la pompe, & la solemnité accoûtumée.

Couronné & avis. L'Empereur séjourna ensuite quelques jours dans cette Ville avec les Electeurs, & avec le Roi des Romains, pour expedier les Lettres d'avis à tous les Princes, & à toutes les Villes libres de la Religion Catholique dans l'Empire, chacun écrivant séparément; les Electeurs pour donner avis de l'Election qu'ils venoient de faire; Ferdinand

nand pour faire sçavoir, qu'il avoit été appellé à cette Dignité; & l'Empereur pour leur ordonner de reconnoître son Frere pour Roi des Romains. Il envoya aussi ce même Gentilhomme à Smalcalde avec une Lettre, dont la suscription étoit telle: *Aux nobles Princes, & Députez Protestans assemblez à Smalcalde*; & le contenu portoit, que sans aucun retardement ils eussent à reconnoître Ferdinand son Frere, légitimement élû & couronné Roi des Romains; mais ils se moquerent de cette Lettre, & ne firent au Gentilhomme d'autre réponse que la suivante: *Que quand il seroit temps, ils feroient ce qui étoit convenable à l'interêt de l'Empire*; réponse qui irrita fort l'Empereur.

D'Aix-la-Chapelle l'Empereur passa à Cologne pour y faire quelque séjour, & de-là il alla aussi à Prague avec son Frere. *Florentins.* Cependant ayant appris la défense opiniâtrée des Florentins, que tous les jours il se répandoit beaucoup de sang, tant de la part des Assiégeans, que de celle des Assiégez, & que le bruit couroit que ces derniers avoient résolu de réduire tout en cendre, & de s'enfevelir eux-mêmes sous les rüines de leur Ville plûtôt que de se rendre, il crût, qu'il y auroit de la cruauté à les presser & à les tourmenter davantage, de sorte qu'il se disposa à prendre d'autres mesures. Veritablement les mena-

ces du Turc, & l'Assemblée de Smalcalde donnoient beaucoup à penser à l'Empereur, qui voyoit la necessité, qu'il y avoit d'assembler au plûtôt une puissante Armée en Allemagne, & il lui fâchoit fort, de voir en Italie ses meilleurs Commandans, Capitaines, & Soldats, se morfondre & périr inutilement au siege de Florence, qui effectivement lui coûtoit le sang de ses plus braves Guerriers, & il ne pouvoit s'empêcher de pleurer la mort du Prince d'Orange.

Ils se rendent. Il a déja été dit qu'aprés la mort de ce Prince, le Marquis de Vasto, dit *du Guast*, avoit pris le Commandement de cette Armée, & de cette expedition, mais ensuite voyant, que les choses tiroient en longueur; l'Empereur ayant envoyé le Marquis à Naples, donna ce Commandement à *Don Ferdinand Gonzague*, auquel il écrivit, & envoya ordre de lever ce siege, aprés avoir tâché de tirer des Florentins quelque avantage honnorable, ou tel qu'il seroit possible, pour le rétablissement de la Maison de Medicis, mais qu'à quelque prix que ce fût, il levât le siege: dequoi l'Empereur écrivit aussi au Pape, qui commençoit de son côté à se chagriner, de voir perdre tant de gens, & d'entendre qu'on murmuroit fort dans toute l'Europe, & qu'on trouvoit tres-mauvais, qu'un Vicaire de

JESUS-CHRIST fit verser tant de sang, & pût se résoudre à ruiner avec tant de cruauté une si belle Ville, pour l'apétit d'enrichir sa Maison d'une Principauté; mais cet ordre de l'Empereur n'arriva à Gonzague, qu'aprés que les pauvres Florentins, qui dans leur longue & vigoureuse défense d'un an avoient souffert des maux inexprimables, & mangé chiens, chats, chevaux, ânes, & autres animaux, pressez & contraints par la faim s'étoient rendus à discretion à Gonzague, qui fut veritablement discret; car étant entré dans Florence avec l'Armée, il ne voulut y faire aucun changement jusqu'à ce qu'il eût reçû les ordres de l'Empereur, à qui il en donna avis.

Ce Prince ayant donc reçû la nouvelle de la reddition de cette Ville, il jugea genereusement comme Guerrier, & comme Empereur, que les Florentins meritoient, aprés avoir fait paroître tant de zéle pour leur Patrie, qu'on leur fit quelque traitement honorable; l'Empereur ayant de plus fort à cœur d'effacer par une grande douceur envers eux le scandale, que generalement tous les Peuples de l'Europe avoient pris, de voir qu'il s'attachât avec tant d'opiniâtreté à détruire une Republique, & à lui faire souffrir tant de maux par une grande avidité de regner, & par je ne sçai quel ape-

Quelles lois leur fut imposées.

apétit de vengeance. Il écrivit donc à Gonzague qu'on n'exigeât des Florentins d'autre condition que de rétablir la Maison de Medicis, & de proclamer leur Prince la Personne d'*Alexandre de Medicis*; mais que du reste on les laissât dans la joüissance des mêmes Privileges, & de la même forme de Gouvernement avec les mêmes Magistrats, Charges, Conseils, Elections, qui étoient en usage lors que la Republique subsistoit. De sorte qu'Alexandre fut reçû, proclamé, & reconnu Prince, & qu'on lui fit serment de fidelité; ayant été specifié que comme Souverain absolu il auroit le droit de recevoir & d'envoyer des Ambassadeurs, de battre Monnoye, de conclure des Ligues, & de faire la paix, ou la guerre, selon qu'il le jugeroit convenable aux interêts de l'Etat, & aux siens: qu'un de ses Secretaires assisteroit toûjours dans les Conseils, & Assemblées de Magistrats, mais sans y avoir voix; & que la confirmation de ceux qui seroient élûs pour le Gouvernement dépendroit du Souverain; cela s'entendoit de Successeur en Successeur à perpetuité: le droit de Fief de l'Empire étant toûjours reservé à l'Empereur.

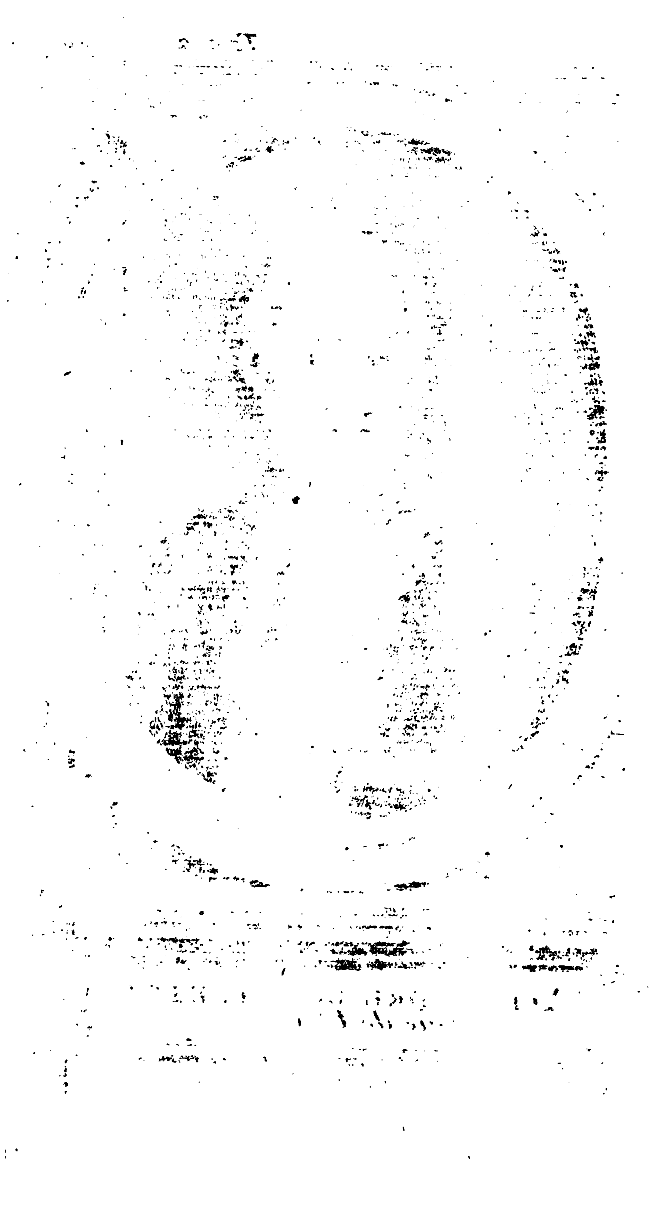
Miseres des Florentins durant le

Je ne suis pas du sentiment de ceux qui se sont avisez d'écrire, & quelquefois de clabauder, que les Florentins perdirent la liberté aprés l'avoir si glorieusement défen-

duë



ALEXANDRE DE MEDICIS
Duc de Florence



que par l'effusion de tant de sang, & qu'ils tomberent dans la servitude pour laquelle ils avoient tant d'horreur; au contraire j'ai été, & serai toûjours d'avis, que ces Peuples en passant de la Republique à la Principauté, se trouverent dans une condition beaucoup plus heureuse. Qu'on lise, de grace, toutes les Histoires de Florence depuis trois siécles en ça seulement, & on verra, que pendant le seul cours d'un siécle & demi que la République a duré, jusqu'à la Principauté de la Maison de Medicis, on verra, dis-je, que les Florentins n'ont joüi de trois mois seulement de bon repos. Les guerres étrangeres les désoloient: ils ne pûrent jamais entretenir une bonne amitié avec le Pape, & avec l'Empereur, étant souvent tourmentez de l'un, ou de l'autre, & quelquefois de tous les deux en un même tems. Il faloit bongré malgré, obéïr, suivre le parti de l'un ou de l'autre, & épouser les interêts de celui qui étoit le mieux en état, soit par jalousie, ou par envie, de leur tendre des embûches, & des piéges pour les perdre.

République. 1531.

Pour dire encore quelque chose de pis, j'ajoûterai que Florence fut toûjours affligée d'un mal intestin qui lui rongeoit les entrailles, je veux parler de la peste des discordes civiles; mal auquel elle ne pût jamais trouver aucun remede capable de le guérir, jusques-là que les remedes ne servoient

Continuation.

voient qu'à l'aigrir & à l'irriter. On donnoit tout lieu, & toute la commodité possible aux Familles de devenir puissantes, & ensuite elles se divisoient en partis & en factions qui se disputoient l'autorité principale par la force des armes, les Grands tâchant, pendant ces tempêtes & ces troubles de manger les petits, comme font les poissons. Les haines, les inimitiez, & les jalousies des Particuliers s'opposoient continuellement au repos public, & le troubloient. Dans les rüës on ne voyoit briller qu'épées & que poignards; & on n'y entendoit que ces effroyables cris, tuë, tuë. On perdoit le respect aux Magistrats; on exposoit au saccagement & au pillage les biens des Citoïens & la Ville se désoloit par des meurtres tres-fréquens. Il faisoit mauvais demeurer neutre, & prendre parti étoit encore pis: on ne pensoit qu'à se venger, & à supplanter son compagnon, pour établir sur les ruïnes de sa fortune la sienne propre. Combien d'outrages, combien de violences, combien de vols, combien de sacrileges, combien de meurtres, combien de bannissemens, combien de cruautez voyoit-on arriver, & regner parmi les Florentins? Ils s'étoient tellement habituez aux meurtres, aux fureurs, & à répandre le sang innocent, que les rüës en étoient souvent inondées, & que la cruauté leur étoit devenuë naturelle, ce qui

qui fit courir ce Proverbe (qui fût aboli dans la suite) *Barbare comme un Florentin.* Les Histoires ne sont que trop remplies d'exemples, dont la memoire fait horreur, des divisions & des guerres tres-funestes, & qui durerent deux siecles entiers, entre les Factions des *Guelfes*, & des *Gibelins* premierement ; & puis des *Blancs*, & des *Noirs*; & pour passer sous silence tant d'autres; que ne fit pas la conjuration des *Pazzi*, laquelle causa des désordres si lamentables, & troubla si fort le repos de la Republique ? Certainement si la Riviere d'Arne qui traverse Florence, avoit autant de langues, que ses eaux forment, pour ainsi dire, de voix par leur murmure & par leur bruit, elle sauroit bien dire combien de milliers d'innocens ont été précipitez & étouffez dans son sein, souvent enflé comme de douleur. Voilà l'état où les Florentins ont vêcu durant le temps de la Republique. Voyons-les à present sous la Principauté de la Maison de Médicis.

Ces Serenissimes Princes ne parvinrent pas à la Principauté comme étrangers, mais comme amis, & concitoyens de leurs Sujets mêmes, & comme ils connoissoient leur humeur, ils tâcherent par la clemence, & la douceur de leur Gouvernement de s'y accommoder, autant que la Majesté & la bienséance de leur rang le pouvoit permettre. *Leur heureux état.*

mettre. On n'a jamais vû dans le reste du monde de Souverains ni plus zélez, ni plus vigilans, ni plus appliquez à procurer l'utilité, l'avantage, & le bien de leurs Peuples, que ceux-ci l'ont toûjours été à l'égard des leurs. Ils ont travaillé à attirer de toutes les parties de l'Univers toute sorte de trafic & de commerce dans la Toscane, & à lui faciliter par leur protection les moyens d'entretenir correspondance dans tous les lieux les plus marchands. La justice s'exerce exactement dans la Toscane, & ces Princes sont si humains & si genereux, qu'ils n'ont pas de plus grand plaisir que d'accorder des graces. Chacun est maître de ce qu'il a, chacun va dormir en toute sûreté dans sa maison; en un mot, il n'y a pas de Province en Italie, ou, pour mieux dire, & dans toute l'Europe, qui puisse se vanter d'avoir joüi, pendant plus d'un siecle, d'une paix aussi profonde, tant au dedans qu'au dehors, que celle qui s'est vûë dans la Toscane. Si donc l'on considere bien le changement arrivé aux Florentins dans le Gouvernement, on verra clairement que loin d'avoir rien perdu, ils ont beaucoup gagné.

On negotie contre l'Election du

Jean Frederic Fils de l'Electeur de Jean de Saxe, qui s'étoit par l'ordre de son Pere inutilement opposé à l'élection de Ferdinand pour être Roi des Romains, fut envoyé

voyé par l'Electeur son Pere au Duc Guil- *Roy des Romains. 1531.*
laume de Baviere, comme au Prince le plus
puissant & le plus accredité d'Allemagne,
pour lui representer par les raisons les plus
fortes & les plus efficaces le préjudice que
la liberté commune recevoit de l'Election
qui avoit été faite d'un Roy des Romains.
Il fut donc conclu par le moyen de Jean
Frederic, que l'Electeur Jean, & le Duc
de Baviere s'aboucheroient; & dans l'entretien
tres-secret qu'ils eurent effectivement
ensemble, le premier representa au
dernier, en presence du même Jean Frederic
son fils, leurs communs interêts, de la
maniere qui suit: *Monsieur le Duc mon
tres-cher Cousin, L'exemple que quelques
Electeurs nous ont mis devant les yeux dans
l'Election, qu'ils ont faite du Roi des Romains
contre les Loix, est d'une si grande
consequence, que si on negligeoit d'y remedier,
on en verroit arriver des maux beaucoup
plus grands. Si une fois on souffre cet
usage de donner à l'Empereur un Successeur
avant sa mort, & de substituer le fils en la
place du Pere, ou le Frere en la place du
Frere, & de faire ainsi continuer l'Empire
dans une même Maison, ce seroit détruire,
je ne dirai pas insensiblement, mais ouvertement,
& tout d'un coup, la liberté des
Suffrages, & rendre l'Empire Hereditaire
dans une seule Famille, qui avec le temps
détrui-*

détruira les Electeurs, & fera l'Empire une Monarchie. Ceux qui y ont le plus grand interêt doivent être les premiers à remedier aux maux infinis que cela causeroit immanquablement; & comme il n'y a point en Allemagne de Maison qui ait plus d'interêt de le faire, que celle de Baviere, & que vôtre Personne en particulier, à laquelle l'Empire ne peut assûrement manquer, en cas que Charles vint à mourir, j'espere, aussi, qu'elle se mettra à la tête de ceux qui s'opposent à l'Election de Ferdinand.

Duc de Baviere. 1531. Le Duc de Baviere prêta fort l'oreille à ces discours, quoi qu'il fût proche parent de Ferdinand, de sorte qu'il offroit de s'unir avec ceux de la Ligue de Smalcalde, & avec le Roy François I. afin d'obliger les Electeurs à declarer nul tout ce qu'ils avoient fait en faveur de Ferdinand. CHARLES V. averti de toutes ces pratiques & ces menées, & de la force que les discours de l'Electeur de Saxe avoient euë sur l'esprit du Duc de Baviere, pour le porter à s'unir avec les Lutheriens, & voyant bien qu'on projettoit de ruïner sa Maison, & que si on laissoit prendre racine à une si mauvaise plante, elle produiroit infailliblement des fruits amers, & nuisibles non seulement à sa Famille, mais à toute la Chrétienté, il fit venir son Frere auprés de lui, & ils resolurent ensemble de dépêcher incessamment

au

au Duc de Baviere Monsieur *Granvele*, & Jean *Eckius*, afin que par leur addresse ils tâchassent de le détourner des résolutions qu'il avoit prises avec le Duc de Saxe. Ces Messieurs s'étant rendus à Munic, résidence du Duc, trouverent ce Prince en une grande perplexité, parce qu'ayant plus mûrement reflèchi sur ce qu'il avoit arrêté avec l'Electeur Jean, il demeura persuadé qu'il importoit fort peu à l'Empire, que Ferdinand y succedât aprés CHARLES, & que ce seroit à lui une action indigne & reprochable de s'unir avec les Heretiques pour faire annuller une Election faite si canoniquement : que d'ailleurs il trahiroit la proximité qu'il y avoit entre lui & Ferdinand ; qu'il contribueroit sans aucune raison à satisfaire l'apétit particulier de vengeance, dont François I. brûloit contre CHARLES V. & qu'enfin il donneroit un grand scandale à toute la Religion Catholique, qui ne pourroit sans étonnement voir le Chef d'une Maison, telle qu'étoit la sienne, laquelle avoit toûjours été une fille obéïssante & affectionnée au Saint Siege, devenir le Protecteur des Heretiques, & l'appuy de leur fortune.

Ces deux Messieurs dont je viens de parler envoyez par CHARLES, & par Ferdinand, trouverent le Duc justement comme il faisoit en soi-même de semblables réflexions, *Il se réünit avec l'Empereur.*

flexions, & rouloit toutes ces choses en son esprit, de sorte qu'ils demeurerent fort étonnez, lors que se presentant à l'audience du Duc, ils l'entendirent s'écrier à haute voix, *je me repens, je me repens, Messieurs*; aprés quoi étant entrez en discours sur la matiere en question, il leur raconta naïvement tout ce qui s'étoit passé avec l'Electeur de Saxe, & ajoûta que s'en étant repenti, il avoit résolu *d'être ennemi des ennemis de l'Empereur, de reconnoître pour légitime l'élection du Roi Ferdinand, de soûtenir la Religion Catholique contre la nouvelle Doctrine de Luther; & de contribuer avec tous ses Freres à la guerre contre le Turc, aux dépens de leurs biens & de leur propre vie.* Les deux Envoyez s'en étant retournez avec cette réponse, réjoüirent extrémement l'Empereur, qui regardoit cet article comme tres-important à ses interêts, quoi qu'il eût sujet de craindre de grands désordres de la puissance des Luthériens, & de la resolution qu'ils avoient prise de ne point contribuer à la guerre. Le Duc de Baviere écrivit cependant à l'Electeur Jean pour lui rendre raison de son procedé, & lui marquer qu'aprés avoir plus mûrement examiné la chose, il avoit jugé qu'il ne pouvoit se départir de son alliance & de son union avec l'Emperenr, & avec le Roi Ferdinand.

Sur ces entrefaites CHARLES reçût la nouvelle de la mort de la Duchesse Marguerite sa Tante, veuve (le mariage néanmoins n'avoit pas été consommé) du Duc Philibert Emanuel de Savoye, Gouvernante des Païs-bas, & qui veritablement avoit gouverné avec une entiere satisfaction des Peuples, aussi-bien qu'avec la sienne propre; de sorte qu'il se vit obligé de s'acheminer incessamment vers la Flandre, afin de consoler par sa presence ces Sujets qui lui avoient toûjours été chers, & qui avoient grand besoin d'un pareil baume pour adoucir la douleur vive & amere, que leur causoit la perte d'une Gouvernante si sage & si prudente: outre que l'Empereur voyoit bien qu'il falloit au plûtôt pourvoir à un Gouvernement de cette importance: mais il envoya devant lui des ordres, afin qu'on ne fit aucun appareil de Fête pour son arrivée, le deüil où ils devoient être les uns & les autres pour la perte de Marguerite, ne permettant pas qu'on observât ces sortes de ceremonies pleines de pompe & de réjoüissance. *Charles-Quint à Bruxelles. 1531.*

Peu aprés on vid arriver à Brusselles deux Ambassadeurs envoyez par *Alexandre de Medicis*, nouveau Prince de Toscane, & comme ils étoient les principaux Seigneurs de cette Principauté (car l'un d'eux étoit le Duc Strozzi) ils parurent avec un Cortege *Ambassadeurs de Toscane.*

tres-

trés-nombreux. Ils firent leur entrée dans la Ville en habit de deüil. Mais le jour de leur audience publique, qui fut justement celui que la Cour avoit quitté le deüil, ils se firent admirer par la beauté & la magnificence extraordinaire de leurs Livrées. Cette Ambassade se fit pour deux fins : l'une pour remercier Sa Majesté Imperiale de tout ce qu'elle avoit fait si genereusement pour la gloire, & pour l'avantage de la Maison de Medicis; & l'autre, pour recevoir au nom d'Alexandre, déclaré Prince, l'Investiture de la Principauté, qui fut accordée avec les ceremonies les plus solemnelles; & les Ambassadeurs furent traitez avec tous les honneurs qu'on auroit pû faire à ceux des Têtes couronnées, Alexandre étant consideré comme un Prince qui devoit bien-tôt être Gendre de l'Empereur. Dans les Lettres d'Investiture il fut déclaré, que cette Principauté étoit Fief de l'Empire.

Fils de François I. mis en liberté.

En ce temps-là l'Empereur alla faire quelque tour par les provinces des Païs-Bas, & en visita les principales Villes, afin de réjoüir par sa présence & par sa vuë ces peuples, dont il étoit veritablement aimé. Pendant qu'il étoit à Brusselles (d'autres écrivent qu'il étoit à Gand,) il reçut un Courier d'Espagne, lequel luy apportoit la nouvelle de l'élargissement des deux Fils de François I. ausquels on avoit donné la liber-

liberté, selon les ordres qui avoient été donnez par l'Empereur, en vertu du Traité conclu sur ce sujet avec le Roy François I. & ensuite signé & ratifié avec toutes les formalitez. Ce Prince avoit fort pressé la liberté de ses Fils, afin de pouvoir être mieux en état d'executer hardiment lesdesseinstrop grands, & trop vastes qu'il avoit formez, & qu'il couvoit contre l'Empereur: & comme il croyoit que le temps étoit alors propre & favorable, il ne vouloit pas en laisser perdre l'occasion; ce qui fut la cause qu'il promit beaucoup plus qu'il n'àvoit dessein de tenir, & qu'il fit semblant d'être ami de CHARLES V. tandis qu'il negocioit secretement avec les Lutheriens la Ligue de Smalcalde. Maxime d'Etat fort naturelle, & fort ordinaire aux Princes.

Comment reçûs en France.

Ces jeunes Princes arriverent le soir du 27. Août à Fontarabie, jusqu'où l'Imperatrice qui gouvernoit, les fit accompagner par deux Grands, par trente Gentilshommes, & par une Compagnie des Gardes à Cheval. Le Maréchal de Montmorenci s'y étoit rendu avec une trés-belle, & trés-noble suite, composée de la fleur des Seigneurs de la Cour, pour les recevoir, comme il les reçût en effet. Ensuite étant partis de là, ils eurent à peine fait trois mille de chemin qu'ils rencontrerent la Reine Eleonor leur belle-mere, femme de François I. & sœur de

de Charles-Quint, de laquelle ils furent reçûs & caressez avec de grandes marques de tendresse & d'affection. Enfin, ils arriverent à Paris, où on leur fit une reception magnifique, & le troisiéme jour de leur arrivée dans cette Ville, le Roy François mena son Aîné, c'est-à-dire *le Dauphin*, en Bourgogne, où il le fit proclamer Duc, & par ce moyen, réunit ce Duché à la Couronne de France, ce qui ne fut guéres agréable aux Bourguignons, qui auroient beaucoup mieux aimé avoir le Cadet pour leur Duc, afin que le Duché ne dépendît que de lui-même.

Religion Romaine en quel état.
1531

Parmi tant d'affaires difficiles & penibles que l'Empereur se trouvoit alors sur les bras, il n'y en avoit aucune qui luy causât plus d'inquietudes que celle de la Religion, qu'il consideroit comme étant entre *Cylla & Carybde*, pour rapporter icy les termes mêmes dont il se servoit lors qu'il en parloit. Veritablement ce n'étoit pas sans raison qu'il s'en exprimoit de la sorte; puis qu'il est certain que c'est-là justement où la Religion Romaine se trouvoit en ce temps-là, ayant d'un côté le dur & fâcheux écueil de Soliman qui prétendoit la faire échoüer contre ses puissantes Armées de Mer & de Terre, afin que l'ayant mise en pieces, il pût en recueillir les débris. De l'autre côté il y avoit les Lutheriens,

qui

qui par la nouvelle Reforme de l'Eglise, formoient comme un autre écueil devant les yeux de la Religion Catholique, dans ce temps d'orages & de tempêtes; de sorte que quelque sage & prudent que fut CHARLES, il ne pouvoit que se troubler extrémement, & que se trouver fort embarrassé à l'égard des moyens qu'il falloit employer pour mettre ordre à toutes choses, parce qu'il ne pouvoit tourner toutes ses forces contre le Turc sans affoiblir celles qu'il destinoit à ranger les Lutheriens, & s'exposer ainsi à aller se briser contre l'écueil de leur fortune; la même chose seroit arrivée, & les Turcs auroient eu beau jeu, s'il eût envoyé ses principales forces contre les Lutheriens; & en divisant ses forces il se mettoit au hazard d'être battu des deux côtez, parce que le Turc, & les Lutheriens, chacun de son côté, travailloient à se mettre en état d'executer heureusement leurs desseins, & de remporter des avantages. Comme CHARLES aimoit tendrement l'Imperatrice son Epouse, & qu'il n'ignoroit pas qu'elle ne pouvoit que s'affliger beaucoup en apprenant du Conseil le mauvais état des affaires, il ne fut pas plûtôt arrivé à Brusselles, qu'il écrivit de sa propre main à cette Princesse la Lettre suivante, pour l'informer de tout.

A LA SERENISSIME

Donna Isabelle de Portugal, Imperatrice, Reine d'Espagne, &c.

Charles Empereur des Romains, Roy d'Espagne, &c. son affectionné Epoux, luy souhaite salut, & l'assistance du Ciel dans le Gouvernement qu'elle exerce en son nom.

» MA trés-chere & bien-aiméeFemme, » aprés avoir baisé ce papier avec la » même tendresse & la même ardeur avec » laquelle je baiserois vôtre bouche, si j'é- » tois auprés de vous, je vous écris : Que » les avis que j'ay du côté du Turc, sont » differens, depuis quelques jours en ça, » de ceux que j'avois cy-devant reçûs. Il » m'avoit été assûré que Soliman n'avoit » autre dessein, que de mettre sur pied une » puissante Armée, pour l'envoyer vers la » fin du Printemps du côté de la mer rou- » ge : présentement on m'écrit toute autre » chose de Venise, sur le rapport d'un Am- » bassadeur, que cette Republique tenoit à » la Cour du Turc à Constantinople, d'où » il étoit parti le cinquiéme de Novembre, » & arrivé à Venise le neuviéme de De- » cembre, où ayant fait son rapport au Se-

nat,

nat, un Secretaire fut chargé d'informer mon Ambassadeur à Venise des particularitez qui me regardoient, & qui sont telles.

Que le bruit que le Turc avoit fait courir, qu'il avoit dessein d'envoyer son Armée dans la mer rouge, étoit faux, & que le Grand Seigneur ne l'avoit fait répandre que pour pouvoir mieux tromper & surprendre les Chrétiens; que sa résolution étoit de venir contre la Chrétienté avant la fin du Printemps, & que pour cet effet il travailloit avec toute la diligence possible à préparer une trés-grosse Flotte, où il devoit faire embarquer une grande Armée composée de gens d'élite; & que le bruit couroit déja à Constantinople, que cette Flotte seroit composée de plus de 300. Vaisseaux, tant Galeres, que Navires, Galeasses, & autres Vaisseaux legers qui servent à transporter la Cavalerie; & que cette Flotte & cette Armée devoient, sous le commandement d'Abraim Bassa attaquer les Royaumes de Naples & de Sicile: Le rapport de l'Ambassadeur va même plus avant, sçavoir, qu'on tenoit pour certain, que le Roy de France devoit soûtenir & appuyer cette entreprise, dont on croyoit la réussite d'autant plus facile, qu'en même temps Soliman

» devoit avec sa Maison, & tout le reste
» des forces de l'Empire Ottoman, atta-
» quer la Hongrie.
» Ces avis ont été confirmez par d'autres
» rapports du Patriarche d'Aquilée, Ve-
» nitien, qui étoit arrivé à Venise d'un
» voyage qu'il venoit de faire à Constan-
» tinople ; il est vrai qu'il ajoûte que pour
» luy il ne croit pas, qu'il soit possible au
» Turc d'armer en même temps toutes les
» puissantes & redoutables forces dont on
» parloit, pour attaquer la Hongrie & l'I-
» talie, d'autant plus que les préparatifs
» qu'il faisoit pour la mer rouge, ne pou-
» voient pas être employez ni contre la
» Hongrie, ni contre l'Italie ; de sorte qu'il
» luy faudroit de toute necessité mettre en
» Campagne trois puissantes Armées, ce
» qu'il n'y avoit aucun lieu de croire, aprés
» tant de Guerres précedentes où Soliman
» s'étoit trouvé engagé, & qui avoient ap-
» pauvri les Peuples, & épuisé les Arse-
» naux, les Finances, & les forces de cet
» Empire.
» Le même Patriarche offroit de se rendre
» Mediateur de la paix avec le Turc, si je
» voulois, avec mon Frere Ferdinand y
» consentir, & que la chose réüssiroit fa-
» cilement, pourvû que ses offices fussent
» soûtenus de ceux de l'Ambassadeur Louis
» Critti, tout fraîchement envoyé par
R

Republique pour résider à Constantino- «
ple. Je fis hier précisément répondre au- «
dit Patrirrche par mon Ambassadeur à «
Venise, que je souhaitois fort de procu- «
rer à des conditions raisonnables, la paix «
à la Chrétienté, & à ma Maison; mais «
que cependant je ne voulois pas la pres- «
ser, pour n'être pas trompé par une Na- «
tion, qui pour être sans foi, est trés-per- «
fide, en sorte qu'on n'en peut rien atten- «
dre de certain; parce que si le Turc don- «
noit les mains à la paix, & la facilitoit «
dans un temps où il étoit si fort, je ne «
pouvois m'empêcher de croire qu'il n'y «
eût quelque tromperie cachée. Enfin, il «
y a quantité d'autres avis qui s'accordent «
avec ceux du Patriarche, sçavoir, que «
Soliman n'a aucun dessein de faire cette «
année la guerre en Hongrie, & moins «
encore dans le Royaume de Naples, & «
quand il en auroit la pensée, il n'a point «
d'assez grandes forces pour cela. «

Que cela soit vrai, ou non, le Roy «
Ferdinand mon Frere, qui agit de con- «
cert avec moy, & qui a des sentimens «
& des avis tout semblables aux miens, «
ne laisse pas de bien munir & de bien «
fortifier la Hongrie, & j'ai soin de le «
pourvoir d'une bonne levée de Troupes, «
pour avoir une Armée en Campagne au «
commencement ou au milieu du Prin- «
C 3 temps,

» temps, étant bon de ſe tenir ſur ſes gar-
» des, tant à cauſe qu'il ne faut point ſe
» fier aux Turcs, que parce qu'il n'y a pas
» lieu de douter que Soliman n'ait de trés-
» mauvais deſſeins contre la Chrétienté,
» & une avidité ſi grande, qu'il y a tout
» ſujet de croire qu'il cherchera toutes les
» occaſions, & tous les moyens de la trom-
» per, & de l'attaquer. J'ay envoyé dans
» les Royaumes de Naples & de Sicile des
» ordres trés-exprés & trés-preſſans, de
» fortifier avec tout le ſoin & toute la di-
» ligence poſſible, & de pourvoir de bon-
» nes Garniſons, & Proviſions toutes les
» Places Maritimes des Côtes, ſur tout les
» plus expoſées.

» Pour ce qui eſt des Lutheriens, qui
» ſont pires que les Turcs, puis qu'ils ſont
» les ennemis domeſtiques de l'Allema-
» gne, & de l'Egliſe, ils ſe fortifient tous
» les jours, ce qui fait ma plus grande
» affliction, cependant ils n'oſent pas vio-
» ler les défenſes qui leur ont été faites,
» & moy je ne trouve pas à propos, vû
» les menaces du Turc, de leur ſuſci-
» ter une plus grande perſecution, com-
« me Rome le ſouhaiteroit, & comme ce
» ſeroit auſſi mon intention, ſi les autres
» interêts qui regardent auſſi la Chrétien-
» té, ne m'obligeoient à penſer à autre
» choſe.

Voi-

Voilà, ma trés-chere Imperatrice, l'é- «
tat où sont les choses, autant qu'on en «
peut juger par les avis. Je fais toutes les «
diligences possibles pour en avoir de plus «
certains, & je ne manquerai pas de vous «
les faire sçavoir tels que nous pourrons «
les recevoir. Cet état donc où se trou- «
vent les affaires, joint à l'incertitude des «
nouvelles, & de l'issuë que pourront «
avoir les menaces, & les préparatifs du «
Turc, ne me permet pas de penser, à «
moins que de vouloir agir contre toutes «
les bonnes maximes de la Politique, à «
abandonner ces Pays, pour prendre la «
route d'Espagne, tant pour vous soula- «
ger des fatigues du Gouvernement, que «
pour joüir de vos tendres & doux em- «
brassemens. L'esperance de vous voir le «
plûtôt qu'il me sera possible, me remplit «
par avance le cœur d'une sensible joye: «
mais je me fais encore un plus grand «
plaisir de vous garder une foy pure & in- «
violable, mon trés-cher Bien. Ma Sere- «
nissime Imperatrice, ma trés-précieuse «
Reine, mon Epouse bien-aimée, & plus «
chere qu'aucune chose du monde; la «
trés-Sainte Trinité, avec toute la Cour cé- «
leste des Saints & des Anges, vous ayent «
dans leur grace, & leur garde speciale. Je «
vous recommande à leur sainte assistance. «
A Brusselles le 27. Janv. 1532. CHARLES.

L'Imperatrice reçût cette Lettre pendant qu'elle étoit à *Avila*, où son Conseil l'avoit suivie, & où elle étoit allée pour accompagner le Prince Philippe son Fils. Elle fut reçûë avec toute la pompe & la magnificence possible par les Habitans de cette Ville, qui se pique d'être une des plus fidelles & des plus affectionnées au Roy son Seigneur. L'Imperatrice ayant reçû cette Lettre, fit assembler son Conseil dans son Appartement, & leur en fit faire la lecture. Cela arriva en un temps où le Conseil avoit déja donné ordre au Secretaire d'Etat d'écrire à Sa Majesté Imperiale, & de luy marquer que tous ses Fideles Sujets l'attendoient avec impatience, en consequence d'une Lettre précedente de Sa Majesté, par laquelle elle leur donnoit avis, que dés que la Diéte de Spire seroit finie, elle s'embarqueroit pour se rendre en Espagne; sur cette nouvelle le Conseil se préparoit à recevoir son Souverain Seigneur, dont la Reine attendoit le retour avec plus d'impatience encore que le Conseil; parce qu'effectivement cette Royale Epouse aimoit avec une tendresse extraordinaire, son illustre Epoux, qui de son côté ne la cherissoit pas moins; de sorte que si le Conseil demeura extrémement surpris, l'Imperatrice fut encore plus étonnée en

ap-

apprenant des nouvelles ſi differentes, d'autant plus qu'ils ne ſçavoient rien de tous ces grands préparatifs des Turcs, & des menaces qu'ils faiſoient à la Chrétienté, & qu'ils ſe figuroient même que les choſes étoient dans un tout autre état. Cependant, aprés avoir déliberé ſur les moyens d'amaſſer quelque ſomme d'argent comptant, par voye de ſubſide extraordinaire, pour ſecourir l'Empereur dans les beſoins où il pouvoit ſe trouver dans cette conjončture, l'Imperatrice luy fit la réponſe qui ſuit.



AU

TRES-INVINCIBLE, ET TRES-PUISSANT

CHARLES

Empereur des Romains, Roy d'Espagne, de Naples, de Sicile, de Jerusalem, &c.

ISABELLE

Qui a le bonheur d'être Servante & Epouse d'un si glorieux Prince, luy souhaite salut, & longue vie, pour le bien de la Chrétienté, & de ses Etats, & un heureux retour entre ses bras.

» MOn trés-cher & trés-honoré Sei-
» gneur, & Epoux. Aprés avoir mil-
» le & mille fois baisé vôtre trés-aimable
» Lettre, contentez-vous, mon trés-bon
» Empereur & Epoux, que vôtre Isabelle,
» qui a pour vous la plus forte & la plus
» tendre passion, vous remercie de la der-
» niere expression de vôtre Lettre, par la-
» quelle vous daignez, par un effet de vô-
» tre bonté, m'assurer que vous me con-
» servez pure & entiere cette foy que vous

m'a-

m'avez donnée, & qui m'est infiniment précieuse; & qui pourroit jamais, mon bien-aimé Empereur & Seigneur, tomber dans une assez grande incredulité pour le revoquer en doute ? Vous qui êtes si religieux observateur de vôtre parole, à l'égard des Etrangers, comment pourriez-vous violer au mien la foy conjugale, & manquer tant soit peu à ce que vous avez promis à une personne qui fait tant d'état de vôtre amour, qui vous adore, & qui a le bonheur d'être reciproquement tant aimée de vous ?

J'apprens avec un extréme déplaisir le facheux état des affaires, que vous daignez me communiquer avec tant de bonté, parce que je vois par là prolonger le temps de vous embrasser, temps tant souhaité, & attendu avec tant d'impatience de moy, & de tout vôtre fidelle peuple, qui desire aussi trés-ardemment de se voir honoré de la présence de son glorieux Prince, & favorisé de sa vuë; mais je ne suis pas moins affligée de vous voir comme plongé dans une mer orageuse, je veux parler de cette grande perplexité où vous vous trouvez, & des appréhensions que vous causent tous ces grands préparatifs que le barbare Turc fait faire; mais comme tous les avis, dont vous me parlez, sont douteux & incertains, ce-

» la me laisse dans une étrange inquietude,
» qui ne trouve de soulagement qu'en ce
» qui sert à l'augmenter, sçavoir l'impa-
» tience avec laquelle j'attens des nouvel-
» les plus certaines du cours que pourra
» prendre un torrent si furieux, puis que
» vous daignez avec tant de bonté me don-
« ner quelque consolation en me promet-
» tant de me faire part des autres avis plus
» certains que vous tâchez de découvrir par
» vôtre adroite conduite.

» Trés-invincible Empereur, mon bien-
» aimé Mari, & Seigneur, la plus grande
» de mes passions, est celle de vous être en
» quelque secours dans les affaires difficiles
» & pénibles, où vous vous trouvez enga-
» gé, n'y ayant rien au monde de plus na-
» turel que de voir le Mari & la Femme
» s'entr'aider dans les disgraces, les mal-
» heurs, & les calamitez, qui sont iné-
» vitables à tous les hommes generale-
» ment; & particulierement aux Princes,
» qui y sont autant plus exposez qu'ils
» sont plus élevez. Mais il faut que j'ac-
» commode ma passion & mes desirs à la
» necessité des temps, & des occasions,
» & comme je n'ay point d'autre cœur que
» celuy qui reçoit tout son mouvement &
» toute sa vie de l'obéïssance & de l'amour
» qu'il doit à un si glorieux mary, je suis
» obligée de me conformer, non à ma vo-

Jon-

lonté, mais à la vôtre, & de chercher, «
non ma propre satisfaction, mais ce qui «
est le plus convenable à vos interêts. «

Cependant je veux bien vous dire, mon «
trés-cher Epoux, & Empereur mon Sei- «
gneur, que je trouve un juste sujet de «
me consoler; quand je fais reflexion que «
tant de fatigues ausquelles vous vous ex- «
posez en tant de voyages, toutes vos «
souffrances, tous vos soins, toutes vos «
veilles, toutes vos sueurs, tous vos tra- «
vaux continuels de corps & d'esprit, ont «
uniquement pour but, & pour fin le ser- «
vice de Dieu, & que selon le bruit qui «
court déja par tout le monde, & prin- «
cipalement à Rome, l'Eglise attend de «
vôtre épée, de vôtre bras, de vôtre va- «
leur, de vôtre zele, de vôtre pieté, de «
vôtre prudence, & de vôtre sage con- «
duite, des Victoires signalées contre les «
Infidéles, & contre les Heretiques; & «
la Chrétienté en espere son salut, sa con- «
servation, & sa liberté: & qui est-ce, «
mon tres-cher Mary & Seigneur, qui ne «
feroit pas de toutes ces grandes choses, «
un sujet de consolation? Et d'autant «
plus que je suis trés-persuadée que le Ciel «
versera infailliblement ses plus grandes «
benedictions sur vous, & sur des entre- «
prises aussi justes & aussi saintes que les «
vôtres. Ce sont les vœux ardens & con- «
tinuels

fibles pour se mettre en état de se défendre vigoureusement, & de faire repentir le Roy François, de s'être mis dans l'esprit le dessein de venir attaquer l'Espagne, & de s'être pour cela allié avec le Turc. S'il arrive quelqu'autre chose, on en donnera exactement avis à Vôtre Majesté, à laquelle je reste, comme dans l'autre, où ce Billet est renfermé, &c.

Charles V. part de Flandres.

L'Empereur avoit déja donné les ordres pour faire venir en Flandre la Reine *Marie* sa sœur, veuve du Roy de Hongrie, tué dans la Bataille. Le Roy Ferdinand l'accompagna quelques journées, jusqu'à ce que le cortege nombreux & choisi, que Charles envoyoit pour la recevoir, fût arrivé. Elle ne fut pas plûtôt arrivée à Brusselles, où on luy fit une magnifique reception, qu'elle fut établie, & proclamée Gouvernante des Païs-Bas, en la place de Marguerite morte depuis peu. Ensuite Charles ayant donné avec la nouvelle Gouvernante, les ordres necessaires, & pourvû à tout ce qui étoit le plus convenable, s'achemina vers l'Allemagne, & comme sa présence y étoit fort requise, & fort necessaire, il fit ce voyage avec beaucoup de diligence. Cependant ayant reçû, avant que de partir, le reglement ou l'ordre des Loix, que l'Imperatrice luy envoya, pour l'Université qu'il avoit tout nouvellement

fait



MARIE D'AUTRICHE
Reine de Hongrie

fait établir à Grenade, avec de trés-grands privileges, & de bons revenus pour les Professeurs, les Recteurs, les Regens, & autres Maîtres; & ne trouvant pas ces Loix à son gré, il en ordonna d'autres qu'il recommanda à la Reine Marie, afin qu'elle les envoyât en Espagne par un exprés; ce genereux Empereur ayant témoigné qu'il n'avoit jusqu'alors rien fait avec plus de plaisir & de satisfaction.

Ce Prince partit aprés cela de Brusselles justement le dernier de Novembre. Sa premiere pensée fut de prendre la droite route de Ratisbonne; mais étant arrivé le premier de l'an à Mayence, & l'Electeur qui le reçût avec des honneurs extraordinaires, & de grands témoignages d'affection & de zele, l'ayant trés-humblement supplié, & fortement sollicité de vouloir, au nom du Seigneur, travailler à chercher quelque moyen d'accommodement avec les Lutheriens, qui s'étant assemblez à Smalcalde, protestoient qu'ils étoient resolus de ne pas contribuer un sou pour la Guerre, si on ne leur donnoit premierement quelque espece de repos; & que cette contribution venant à manquer, il seroit absolument impossible de resister au Turc, & de le repousser avec avantage.

Arrivé à Maïence. 1532.

L'Empereur qui avoit en cela le plus grand interêt, y donna volontiers les mains,

Colloque à

CHARLES

Par la grace de Dieu, Empereur des Romains, Roy d'Allemagne, d'Efpagne, de Naples, de Sicile, de Jerufalem, &c.

Souhaite à FRANÇOIS I. Roy Trés-Chrétien, *fon cher Frere, & aimé Coufin, Paix & Salut.*

TRés-aimé Coufin, & cher Frere. Comme nous fommes parfaitement inftruits du grand zele que vos trés-nobles & illuftres Prédeceffeurs dans le Royaume trés-Chrétien de France, ont toûjours témoigné pour le bien commun de la Chrétienté, & de l'Eglife Catholique, Apoftolique & Romaine, jufqu'à meriter des éloges & des titres trés-glorieux par les belles actions qu'ils ont faites, & par les grands & importans fervices qu'ils ont rendus à l'une & à l'autre dans les plus preffans befoins; la parfaite connoiffance, dis-je, que nous avons de ces chofes, nous porte à croire, & à être pleinement perfuadez, que ce zele eft paffé dans vôtre cœur magnanime, & que vous en ferez paroître un encore plus vif & plus ardent, puis

puis que l'Eglise se trouve dans un plus grand danger que jamais, & que la Chrétienté se voit sur le point de tomber dans les derniers malheurs.

Les Histoires sont remplies, & la memoire s'en est même conservée, & transmise de bouche en bouche jusqu'aux Chrétiens qui vivent aujourd'huy, les Histoires, dis-je, font suffisamment foy des actions de pieté des Rois trés-Chrétiens, & de la promptitude avec laquelle ils ont toûjours couru, jusqu'à exposer leur vie, & les biens de leurs Peuples, pour combattre ces Tirans, & ces Barbares, qui cherchoient d'opprimer & de détruire par leurs armes diaboliques cette sainte Foy plantée par un DIEU Incarné, arrosée des sueurs & du sang précieux de ce Divin Sauveur, & de tant d'Apôtres, Martyrs, & saints Confesseurs; & en quoy ces grands Princes ont toûjours si bien réüssi, qu'ils ont merité d'être honorez par le Saint Siege, qu'ils ont tant de fois défendu, du trés-glorieux titre de *Fils aînez de l'Eglise*: ce qui donne juste sujet d'être persuadez, que concourant avec nous en cette occasion, c'est-à-dire, dans le plus grand & plus pressant besoin, où l'Eglise & la Chrétienté se soient jamais trouvées, vous vous couvrirez de Lauriers, & acquerrez des titres encore plus glorieux.

Com-

Comme nous avons resolu de nôtre part d'employer non seulement nos propres biens, & les facultez de nos Sujets, que nous offrons & fournissons volontiers sans les épargner tant soit peu, avec les forces de tous les Royaumes & Etats, dont il a plû à la divine bonté de nous mettre en possession ; mais aussi nos sueurs, nos fatigues, nos veilles, & nôtre propre vie, que nous exposerons sans balancer aux plus grands risques & perils, pour arrêter le cours de ce grand torrent des Ennemis de la Foi, qui s'est enflé & débordé, & qui semble vouloir inonder toute l'Europe Chrétienne, & par consequent l'Eglise.

C'est pourquoi nous avons estimé, qu'il étoit de nôtre devoir d'inviter à suivre nôtre exemple tous les Princes Chrétiens qui ont du zele, & le même interêt que nous avons, afin que concourant avec nous à détruire la Barbarie Ottomane, nous acquerions chacun cette part d'honneur & de gloire que nous pouvons esperer de la benediction du Ciel. Ainsi avec une singuliere consolation nous vous invitons le premier entre tous les Princes, comme Roi tres-Chrétien, nôtre cher Cousin & aimé Frere, de vouloir concourir le premier avec nous, avec un zele exemplaire, à une œuvre si juste & si sainte, dans laquelle soûtenant la cause de Dieu, nous ne pouvons

manquer d'acquerir une gloire immortelle dans l'esprit des Chrétiens, & de rendre nôtre nom formidable parmi les Nations les plus plus barbares.

Si le souverain Directeur de nos volontez vous dispose favorablement, & vous inspire le dessein non seulement de nous assister de vos forces, mais aussi de vous trouver en personne à une si grande entreprise, pour mieux en assurer le succez, nous serons tres-contens de vous ceder en toutes choses le pas, comme étant dans nôtre propre Maison; & dans la marche de l'Armée, vous commanderez l'avantgarde, comme le poste le plus honorable, ou bien vous conduirez le corps de bataille avec vos Troupes, & autres Regimens, que vous choisirez tels qu'il vous plaira. Quoique le besoin de la Chrêtienté & de l'Eglise soit tres-grand & tres-pressant, vû le fâcheux & miserable état où elles se trouvent l'une & l'autre, & qu'ainsi on ne sçauroit faire des sollicitations & des instances trop grandes, avec tout cela, persuadez de vôtre grand zele, nous attendons qu'il vous fera prendre cette genereuse resolution, sans que nous vous en pressions davantage. En attendant, nous prions le Ciel de répandre ses plus precieuses benedictions sur vous, nôtre aimé Cousin, & tres-cher Frere. De Ratisbone

tisbone le 14. Avril 1532. CHARLES.

Réponse de François I.

VEritablement la Lettre ne pouvoit être ni plus touchante, ni plus obligeante; mais le bon François I. qui avoit adroitement ménagé Charles V. & gardé des mesures avec lui dans les affaires, pendant que ses fils étoient à Madrid, ne les eût pas plûtôt vûs à Paris, que ne se croyant plus obligé d'avoir pour son Concurrent dans les Armes, & dans les pretentions, ces égards qu'il avoit eu jusqu'alors, il ne songea qu'à ses propres interêts, & à mettre en pratique ses maximes d'Etat, qui étoient de chercher tous les moyens, non d'augmenter, mais de diminuer les forces de l'Empereur, qu'il auroit assurément voulu abbaisser & opprimer; de sorte qu'ayant uniquement l'esprit tourné & attentif à s'informer des forces & de la marche de Soliman, il ne fit aucun cas de la Lettre de Charles-Quint, à laquelle il fit une réponse brusque, sans se mettre même en peine d'y employer les termes qu'il falloit à l'égard des Titres; tant il étoit persuadé que ce Prince alloit être vaincu & accablé par les forces formidables d'un si puissant Ennemi.

Resolutione de Schuinfort.

Pour ce qui regarde la Conference de *Schwinfort*, les Lutheriens firent des Propositions, que les deux Electeurs de Mayen-

ce, & Palatin, qui étoient presens, trouverent fort étranges; neanmoins, comme on avoit un pressant besoin de prendre quelque prompte resolution, & que pour avoir les contributions des Lutheriens, il falloit les contenter aveuglément, on regarda comme un grand bonheur, de pouvoir terminer les affaires ensorte qu'elles ne tournassent pas entierement à la honte de la Religion Catholique. De façon que les deux Electeurs pressant une prompte conclusion, aprés sept conferences qui se passerent en de continuelles disputes, enfin en celle du 17. d'Avril on mit la derniere main à l'Accord, chacun de son côté cedant quelque chose de ses pretentions; & ainsi le tout fut terminé aux conditions suivantes.

ARTICLES

Dont les Deputez Catholiques, & Lutheriens convinrent au Colloque de Schvvinfort le 17. Avril de 1532. sur le sujet des affaires de Religion.

I. QUE Sa Majesté Imperiale se désisteroit, & obligeroit Ferdinand son Frere à désister du Titre qu'il avoit pris de Roi des Romains: & qu'il ne feroit aucune fonction concernant cette Dignité.

II. Que l'Empereur & les Princes Ele-

cteurs regleront les Conditions, & les Loix qui seront à l'avenir également observées dans l'Election, & la création des Rois des Romains.

III. Que Sa Majesté Imperiale fera sans aucun retardement publier une Paix generale, pour ce qui regarde les affaires de Religion.

IV. Que sans avoir aucune sorte d'égard aux Decrets & aux Edits établis dans les Diétes de Wormes & d'Ausbourg, ils seroit fait expresse inhibition & défense à ceux des deux Partis Catholique & Protestans, de se molester les uns les autres, soit directement, où indirectement, & de se faire entr'eux la moindre injure sous pretexte de Religion.

V. Que les Protestans ne feront aucune innovation, & ne publieront d'autre Ecrit de leur Confession, que celui qui fut presenté à la Diéte d'Ausbourg.

VI. Qu'ils n'attireront à eux, ni ne prendront en leur sauvegarde & protection les Sujets d'autres Princes, & n'entretiendront aucune correspondance avec les Etrangers, si ce n'est pour le trafic.

VII. Qu'il ne sera fait aucun chagrin ni empêchement aux Ecclesiastiques dans les lieux de leurs propres Jurisdictions, & qu'on les laissera en repos exercer leurs fonctions.

VIII.

VIII. Que les uns & les autres éviteront les occasions d'entrer en dispute sur les matieres de Religion.

IX. Que Sa Majesté Imperiale, & les Etats de l'Empire feront cependant tous leurs efforts pour trouver quelque moyen d'ajuster les differends ; & de les terminer enfin entierement.

X. Que n'y ayant point de meilleur moyen d'appaiser les differends qui sont entre les Catholiques & les Protestans, que la convocation d'un Concile, l'Empereur employera toute son autorité, & tous ses offices pour en faire assembler un au plûtôt, sçavoir dans l'espace de six mois, dans une Ville de l'Empire.

XI. Que Sa Majesté Imperiale envoyeroit incessamment à la Chambre Imperiale des ordres exprés de suspendre l'execution des Sentences renduës en matiere de Religion, & de ne faire aucune sorte d'innovation sur cette matiere contre les Protestans, sous quelque prétexte que ce fût.

XII. Que generalement tous les Protestans, tant Princes, Gentilshommes, & Magistrats de Villes, que Peuples, rendront à Sa Majesté Imperiale avec tout le zéle & toute la soûmission possible, l'obéïssance qu'ils lui doivent selon les Loix de l'Empire.

XIII. Que les mêmes donneront à Sa

Majesté, pour soûtenir la guerre contre le Turc, toute l'assistance que demandent les pressans besoins, & que leurs forces proportionnées à leur zéle peuvent permettre.

XIV. Que ces conditions seront reçûës par les deux Partis, & observées dans toutes leurs circonstances, de bonne foy, & avec une entiere sincerité.

La necessité n'a point de loi.

Cet Accord, qui fut envoyé en toute diligence à l'Empereur qui l'attendoit avec une extréme impatience, ne pouvoit que causer à ce Prince un chagrin d'autant plus grand, qu'il étoit bien persuadé qu'il seroit fort désagreable au Parti Catholique, & particulierement à la Cour de Rome. Mais que faire? La necessité n'a point de loi, & n'entend point raison, parce que le plus souvent elle agit aveuglément. Le grand Corps Germanique se trouvoit attaqué d'une fievre maligne & mortelle, & comme le mal étoit extréme, il falloit necessairement y employer des remedes extrémes. La nature inspire à un chacun un certain instinct, & un certain desir de chercher tous les moyens de se procurer la santé dans le temps de maladie; de là vient que les moribonds mêmes n'ont pas de peine d'avaler certaines pilules, qui pour être dorées ne laissent pas d'être ameres & dégoûtantes; mais

mais l'esperance de recouvrer par ce moyen la santé fait trouver tout bon.

C'est une chose tres-fâcheuse, & mauvaise pour un Souverain de se voir réduit à la necessité de recevoir la loi de ses Sujets, parce que ses Sujets se trouvent dans un état à pouvoir refuser de reconnoître les siennes. Ce sont les inconvéniens & les disgraces à quoi sont exposez l'Empereur, & les Rois d'Angleterre, & de Pologne, lesquels n'ont de Monarque que l'apparence, puis que dans les affaires de la plus grande importance il leur faut dépendre des Diétes & des Parlemens, qui font souvent avaler à leurs Monarques, sinon de *l'Antimoine*, du moins une certaine drogue de mauvaise odeur, & de dure digestion. Au moins y a-t'il quelque sujet de se consoler lors que le Prince tire des loix, que ses Sujets lui font, quelque avantage pour ses interêts, comme cela se vit justement en cette rencontre dans la personne de l'Empereur Charles-Quint.

Les loix se reçoivent des Sujets.

Il est certain que les Catholiques trouverent beaucoup d'amertume pour eux dans l'Accord dont il a été parlé, mais néanmoins faisant reflexion sur la nature du mal qui ne pouvoit se guérir autrement, ils ne firent pas difficulté de s'y résoudre. Les Protestans, quoi qu'il y eût aussi pour eux quelque chose d'assez amer, parurent tres-

Catholiques & Protestans contens

contens, & bûrent le calice sans témoigner aucune répugnance. Ils s'estimerent même fort heureux dans cette conjoncture de temps, de prendre ce qui se pouvoit, vû que s'ils s'étoient opiniâtrez à vouloir tout ce qui les accommodoit le plus, ils auroient causé d'étranges troubles, & peut-être tout perdu; & veritablement les conditions cy-dessus alleguées leur étoient si avantageuses, qu'ils avoient bien sujet de s'en contenter, sans se faire tant tirer l'oreille, pour ainsi dire, sur tout vû la conjoncture des temps. Et en effet, la prosperité du Turc, qui ne donnoit que trop lieu d'apprehender qu'il n'executât ses desseins au gré de ses desirs, si l'on ne s'y opposoit avec autant de promptitude, que de vigueur, ne menaçoit pas seulement les Catholiques, mais toute l'Allemagne, de désolation & de ruïne, & ainsi tous également couroient risque de tomber sous le tranchant du Cimeterre des Infidelles, & d'être, comme autant de malheureuses victimes, immolées à leur fureur; de sorte qu'il falloit bien de toute necessité ceder quelque chose de leur côté, afin que tous ensemble d'un commun accord, Catholiques, & Luthériens, pussent défendre leur Patrie menacée de ruïne.

On confirme le Trai-

En un mot, de sept Princes, & des Députez des Villes des Luthériens, il n'y en eut

eut pas un seul qui ne témoignât de l'ardeur dans cette rencontre, tous s'étant empressez à l'envi à signer ce Traité, qui aprés avoir été ainsi signé fut envoyé par la poste à Charles-Quint à Ratisbone, & ce Prince le recevant de la main du Secretaire qui n'avoit pas encore ouvert le Paquet, demanda à cet Officier; *les Heretiques sont-ils contens? l'ont-ils signé?* Et le Secretaire lui ayant répondu qu'oüi, Charles-Quint repliqua, *Donnez moi donc la plume pour le signer.* A la verité plusieurs ont écrit que l'Empereur signa cette Convention sans la lire, mais pour moi je ne le croi pas, & je me persuade qu'ils ne se sont servis de ces termes, que pour faire voir la grande satisfaction qu'avoit ce Monarque de voir enfin levé l'obstacle qui empêchoit la guerre contre le Turc.

Quantité de ces Auteurs qui ont accoûtumé de forger à leur fantaisie dans leur Cabinet les maximes d'Etat, accusent Charles-Quint d'avoir fait une action tout à fait indigne de son zéle, & contraire à toutes les déclarations, & les protestations qu'il avoit faites auparavant dans la Diéte; mais ceux qui parlent ainsi ne considerent pas que les veritables maximes d'un Prince, & sur tout d'un Empereur, consistent à faire, pour ainsi dire, voguer selon le vent, le grand Vaisseau de leur Gouvernement. *Raisons de Charles V. en cela.*

Véritablement Charles-Quint, Prince tres-prudent, jugea que dans des troubles & des tempêtes de cette nature, il valoit beaucoup mieux relâcher, qu'échoüer. Il n'appartient qu'aux Boucs de combattre avec trop d'obstination & d'acharnement. Ce tres-sage Empereur fut donc porté par deux raisons à confirmer ce Traité, quoi qu'il connût bien qu'il étoit desavantageux aux Catholiques.

Il y en a deux qui suivent. La premiere raison fut, pour obliger les Lutheriens, qui faisoient déja un grand Corps en Allemagne, & qui possedoient les Villes les plus riches, à contribuer de leur part aux dépenses immenses qu'il falloit faire pour soûtenir contre le Turc la guerre qui devoit être vigoureuse & redoutable, puis que Soliman de son côté faisoit des préparatifs formidables & terribles; & comme les Protestans avoient hautement declaré, qu'ils ne vouloient en aucune maniere fournir la moindre Contribution, qu'on n'eût premierement fait quelque accommodement pour eux, dans les choses de Religion, & n'y ayant pas moyen de rien faire sans leurs subsides, il falloit de toute necessité chercher quelque moyen de les contenter. L'autre raison regardoit l'interêt particulier de la Maison de Charles-Quint, qui fut bien aise d'adoucir un peu par-là les esprits aigris des Lutheriens, afin

que

que peu à peu ils pussent être disposez à approuver l'Election qui avoit été faite de Ferdinand son Frere, pour Roi des Romains. Mais comme cette derniere raison étoit secrette & cachée dans l'ame de l'Empereur, il la faut plûtôt considerer comme une conjecture, que comme une chose certaine, au lieu que la premiere qui regarde le Turc, est tres-évidente & tres-constante, car lors que Charles V. signa le Traité, sçavoir, le 22. de Juillet, ou selon d'autres le 2. d'Août, les nouvelles étoient déja arrivées à Ratisbonne que Soliman marchoit avec une Armée de 300. mille hommes vers la Stirie, & que déja 15. mille chevaux s'étoient avancez jusqu'à Lintz, désolant tout.

Les quatre Cantons Suisses Calvinistes, & la Ville de Geneve, qui en ces temps-là faisoient la plus grande figure, parmi ceux de leur Reforme, voyant les Lutheriens si puissans & si accreditez, envoyerent, à l'instigation de Calvin, qui étoit parmi les uns & les autres dans une tres-haute estime, dont il étoit bien digne, quelques Députez à l'Electeur de Saxe, & au Landgrave de Hesse, pour les prier, comme ceux qui avoient une autorité absoluë sur les Lutheriens, de vouloir bien s'employer pour faire en sorte que les deux Religions pussent être réünies, & n'en faire qu'une, *Députez Calvinistes. 15. a.*

parce que s'agissant de combattre contre un Ennemi commun, il leur seroit beaucoup plus facile de lui résister, & de l'abbatre même, s'ils étoient une fois bien unis, que s'ils demeuroient séparez. Calvin écrivit même sur cela une longue lettre pleine d'instructions & de remontrances, mais avec sa modestie ordinaire, à Luther, qui ne daigna jamais y faire aucune réponse, ayant toûjours eu une extréme aversion pour Calvin, jusques-là qu'il ne vouloit pas seulement en entendre parler.

Assemblée de Lutheriens & de Calvinistes.

Ces Députez arrivez à Schvvinfort, où les deux Princes, dont il a été parlé, étoient, pour les raisons déja alleguées, ils furent reçûs avec beaucoup d'honnêteté & de bonté. Ils étoient au nombre de six, trois Ministres dont *Stenkius* étoit le chef, & trois Laïques; & comme l'Electeur, & le Landgrave étoient deux Princes prudens & adroits, qui joignoient aux interêts de la Religion une politique rafinée, ils jugerent à propos de prêter l'oreille à de telles propositions; pour cet effet ils ordonnerent & firent faire dans la Ville de Wittemberg une assemblée de Lutheriens & de Calvinistes, afin que les premiers oüissent les propositions des derniers, & on déclara Président le Ministre Melanchton, qui, aprés Luther, étoit le plus fameux. Et veritablement les Calvinistes dirent tout ce qui

se pouvoit dire pour faire voir la necessité de la réunion des deux Religions en un seul corps, voulant bien de leur part y contribuer en se relâchant de cette excessive rigueur qu'ils avoient temoignée contre les ceremonies.

L'Empereur informé de ce Colloque de Wittemberg composé de Lutheriens, & de Calvinistes, en fit de grandes plaintes à l'Electeur Jean de Saxe, comme à celui qui permettoit qu'on fit dans une Ville qui lui appartenoit, des Conventicules de cette nature sur les matieres de Religion, quoi qu'il fût contre l'ordre de l'Empire d'admettre des Etrangers à des negociations publiques, sans la participation de l'Empereur; & de plus c'étoit violer par un mépris évident la Convention qui ne faisoit que d'être si solemnellement jurée à Schuvinfort, par laquelle on avoit établi une bonne union entre les Catholiques & les Protestans, & promis reciproquement de ne se porter les uns aux autres aucun prejudice, jusqu'à ce qu'on trouvât par un Concile un juste moyen pour terminer les differends; & que cependant les Lutheriens sans avoir égard pour Sa Majesté Imperiale, cherchoient les moyens de fortifier leur parti, au lieu de laisser les choses en l'état où elles étoient, jusqu'à la conclusion qu'on promettoit de leur faciliter au plûtôt; & *Plaintes de Charles V.*

qu'au préjudice de cela, ils tâchoient de se rendre plus forts, en s'unissant avec les Etrangers, afin de pouvoir plus aisément abbatre le parti Catholique. En un mot, on ne pouvoit pas faire de plus grandes & plus fortes plaintes que celles que l'Empereur fit alors.

Calvinistes renvoyez mécontens. Mais ce Prince eut bien-tôt tout sujet de demeurer content, non seulement pour les soûmissions & les satisfactions qui lui furent faites par l'Electeur, mais aussi pour avoir entendu que les Propositions des Calvinistes avoient été tres-mal reçûës, & qu'ils avoient été renvoyez de cette Assemblée avec beaucoup de mépris; jusques-là que Sangro a écrit, & aprés lui Migoli, que les Lutheriens chasserent les Calvinistes du Colloque de Witemberg en leur déclarant, *Qu'ils tenoient Calvin plûtôt pour un Seducteur que pour un Reformateur de l'Eglise*, traitement que je ne croi pas; puis que je ne voi point que les Auteurs en fassent mention, & l'Histoire même de Saxe, en Latin, manuscrite, que j'ai vûë à Dresde, & de laquelle j'ai tiré les memoires que j'ai crû m'être necessaires, ne parle nullement d'une telle particularité. Néanmoins ce que je trouve de fort vraisemblable, parce qu'il est attesté par la plûpart des Auteurs; c'est qu'il se trouva dans cette Assemblée quelques Lutheriens qui avoient

opiné

opiné de la maniere qui suit, *Qu'il n'étoit pas permis de s'unir avec ces Calvinistes, qui témoignoient avoir en horreur la Monarchie, & la Souveraineté en un seul.* Mais ce qui incita le plus l'indignation des Lutheriens, fut de voir que les Cantons dans les Patentes données à leurs Députez; se qualifioient *Cantons Evangeliques*, Titre presomptueux & superbe, à leur avis, comme si l'Evangile étoit pour eux seuls, & non pas pour les autres. Enfin ce Colloque s'en alla en fumée, & depuis ce temps-là les Lutheriens ont toûjours continué leur haine contre les Calvinistes.

Le Saxon cherche les moyens de gagner l'amitié de Charles.

L'Electeur Jean, pour retourner maintenant à lui, voyant qu'il avoit si bien réüssi à procurer l'avantage de ses Lutheriens, & à mettre leur esprit en repos par le moyen de la Convention, & que par-là il avoit obligé les Catholiques à se tenir dans leur devoir, & à s'abstenir de la violente persecution qu'ils avoient jusqu'alors faite à Luther & à ses Sectateurs, il songea, aprés avoir resisté à Charles V. par tant d'oppositions à ses desseins, & à ses interêts, à se le rendre d'ennemi ami, & à l'obliger, aprés lui avoir rendu de si mauvais services. Pour cet effet il se mit à presser avec un zéle infatigable les Lutheriens de vouloir payer promptement & sans differer à l'Empereur non seulement les Subsides prescrits à cha-

cun pour la guerre contre le Turc, selon la repartition faite dans la Diéte, mais aussi d'ajoûter au Subside auquel ils étoient obligez, quelque Don gratuit, & ses exhortations furent si efficaces, aussi-bien que son exemple, qu'il y joignit, & qu'il donna le premier, que dans l'espace d'un mois les Lutheriens payerent à l'Empereur non seulement la portion ordonnée dans la Diéte, mais de plus lui firent un Don extraordinaire de 150. mille florins, qu'ils amasserent entr'eux; dequoi l'Empereur étant extrêmement satisfait, en écrivit à l'Electeur une Lettre tres-obligeante, par laquelle il le remercioit du zéle qu'il lui avoit marqué en son particulier, & lui témoignoit outre cela qu'il n'oublieroit jamais la bonne & prompte affection avec laquelle les Protestans avoient fait au delà de leur devoir dans une occasion si urgente, & un besoin si pressant & si important, que de-là dépendoit le salut, ou l'abbaissement de l'Allemagne.

Dit notable du Pape 1532.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer ici comme en passant, que dans cette Armée que Charles V. assembla cette année contre le Turc, & qui consistoit, comme il sera dit plus au long en son lieu, en plus de 80. mille Fantassins, & 30. mille Chevaux, ramassez de toutes les Nations de l'Europe, excepté la Françoise, il fut

 ob-

observé que parmi les Allemans il y avoit plus de la moitié de Lutheriens ; & cela fut ainsi écrit au Pape Clement VII. par le Cardinal de Medicis, son Legat *à latere* dans cette entreprise, comme il est rapporté par Lunadoro ; nouvelle qui surprit tellement le Pontife, que comme il étoit jour de Consistoire lors qu'il la reçût, il en informa aussi-tôt cette Assemblée, & conclut le rapport qu'il lui en fit, par cette exclamation : *Dieu immortel ! comment est-il possible, qu'en si peu de temps un simple petit Moine ait pû avec une once de son poison (car telle est sa Doctrine) empoisonner tant de gens, & avoir la force d'entraîner tant d'Ames dans l'Enfer.*

Pendant que Charles V. se disposoit à se mettre à la tête de son Armée, il reçût l'avis de la mort de l'Electeur Jean de Saxe, arrivée le soir du 16. Août. L'Empereur témoigna à ses gens un sensible déplaisir de la mort de cet Electeur ; ce n'est pas qu'il se souciât beaucoup de la perte d'un Lutherien, comme chacun peut croire, mais pour les suites fâcheuses qu'il voyoit, qu'elle pourroit tirer aprés elle, dans l'état present de l'Eglise, par rapport à *Jean Frederic* son Fils, & son Successeur à l'Electorat. Il regardoit Jean comme un Prince d'un âge mûr, ayant déja 65. ans, dont l'esprit étoit moderé, pacifique, outre cela las des

Mort de l'Electeur Jean. 1532.

con-

contestations & de disputes, & par consequent facile à se laisser aller à des accommodemens raisonnables; qu'il avoit toûjours eu un tres-grand respect pour la Dignité Imperiale, de sorte que bien qu'il se fût declaré Défenseur de ceux de son Parti, avec tout cela il n'avoit jamais permis qu'on en vînt à ces résolutions extrêmes qui auroient pû troubler par les Armes ou par les Seditions, l'Eglise, & l'Allemagne; & d'ailleurs il se persuadoit qu'il étoit fort disposé à se laisser ménager l'esprit, jusqu'à consentir de se désister de l'opposition faite à l'Election de Ferdinand son Frere, pour être Roi des Romains.

Nouvel Electeur.

Tout au contraire, comme il étoit bien informé du naturel & de l'humeur de Jean Frederic Successeur à l'Electorat, il le regardoit comme un jeune Guerrier plein de courage, & d'une ame d'autant plus belliqueuse qu'il étoit à la fleur de sa jeunesse, n'ayant qu'à peine 28. ans accomplis. Il consideroit que dés l'âge de 18. ans il avoit fait paroître une inclination toute particuliere pour Luther, lequel avoit accoûtumé de l'appeller *le Mecenas de sa Doctrine*, & *le Boulevard de sa Réforme*. Il ne doutoit pas qu'il ne voulût soûtenir & poursuivre avec une extrême vigueur la nullité de l'élection de Ferdinand, vû sur tout que c'étoit lui (comme il a été dit en son lieu) qui

ayant

ayant été envoyé par son pere à Francfort, y avoit suscité les plus puissans obstacles, & formé les plus grandes oppositions. Enfin il s'attendoit bien aussi que ce jeune Prince ne manqueroit pas au commencement de son Electorat, de chercher tous les moyens possibles de procurer à ses Lutheriens de plus grands avantages que n'avoit fait son pere, afin de gagner plus que jamais leur affection, & que par-là il se les attacheroit infailliblement plus encore que n'avoit fait le pere, & s'en feroit cherir & idolatrer, d'autant plus qu'il ne manquoit pas d'ambition.

Ces reflexions donnoient beaucoup à penser à Charles V. avec tout cela il eut quelque sujet de moderer cette inquietude, & cette agitation d'esprit où il étoit, dans l'incertitude de ce qu'il falloit faire dans ce changement de Scene, il eut, dis-je, quelque sujet de se tranquilliser l'ame, parce qu'il apprit qu'à peine l'Electeur Jean avoit les yeux fermez, que le nouvel Electeur son fils, pendant que les préparatifs se faisoient pour les funerailles du pere, sçachant qu'il y avoit quelques habitations & quelques Nobles, qui, manque d'argent comptant, n'avoient pas encore payé les contributions pour la guerre, promises & taxées en faveur de l'Empereur, commença la premiere fonction de sa Dignité par presser un tel paye-

Son action loüable. 1632.

payement. Et comme plusieurs alleguoien l'impossibilité de le faire dans un espace d temps si court, il fit luy-même l'avance d l'argent, & se rendit creancier des autre leur accordant un an de temps pour le lu rembourser; ce qui étant venu aux oreil les de Charles, il en prit sujet de se con soler, & d'en faire (en quoi il se trompa fort, comme on le verra dans la suite) u bon présage, en sorte qu'il en donna a Ministre de l'Electeur de grandes marqu de reconnoissance & d'obligation.

Investiture. Cependant Jean Frederic ayant entendu qu'il n'y avoit plus rien à craindre de Soliman, voyant qu'on ne parloit point de convoquer de Diete, & ne sçachant pas quelle issuë pourroit avoir la resolution de l'Empereur sur les affaires, quoique les Loix n'empêchent pas d'exercer les fonctions de l'Electorat, avant même que d'en avoir reçû l'investiture du Souverain, neanmoins il jugea necessaire de la prendre, l'Empereur pouvant dépoüiller de l'Electorat, ou de tout autre Fief, celui qui la méprise, ou qui tarde trop à la demander. Le nouvel Electeur ne voulant donc pas temporiser davantage, il envoya Albert de Saxe son cousin, avec la qualité de son Ambassadeur, pour recevoir l'Investiture e son nom, & le fit accompagner d'une suit tres-belle, mais sans aucune apparence d

pom

pompe de magnificence exterieure, parce que le deüil étoit trop récent. Albert trouva au Camp l'Empereur, dont il fut reçû tres-favorablement, & étant passé avec lui à Vienne, la cérémonie de l'Investiture s'y fit avec toutes les formalitez ordinaires, à la reserve de la magnificence des habirs. Charles-Quint fit ensuite appeller à une audience particuliere cet Ambassadeur, auquel il fit connoître qu'il se promettoit, que l'Electeur Jean Frederic se dépoüillant de cette passion trop ardente avec laquelle il s'étoit jusqu'alors declaré Défenseur de son parti, & ennemi de Ferdinand son frere, il tiendroit desormais un juste milieu, & contribuëroit de sa part à donner entierement la paix à l'Eglise. J'écris ainsi les choses, parce que c'est de cette maniere que plusieurs Auteurs les ont rapportées; mais la verité est que l'Article de l'Investiture fut remis par Charles à la premiere Diete, peut-être pour tenir l'Electeur plus en bride.

Cour de Rome.

La nouvelle de la mort de l'Electeur Jean, & de l'avenement de Jean Frederic à l'Electorat, ne troubla pas moins la Cour de Rome, qu'elle avoit fait, comme il a été dit, l'esprit de Charles V. parce qu'elle n'étoit pas moins persuadée que cet Empereur, que ce nouvel Electeur ne pouvoit manquer d'être un jour un ardent Défen-

seur du Lutheranisme, ce qui causeroit infailliblement des desordres encore plus grands que ceux où se trouvoit déja l'Eglise. Clement VII. qui cherchoit à radoucir & ramener les esprits des Peuples, alienez par la trop grande passion qu'il avoit témoignée pour sa Maison, se trouva fort embarrassé, ne sçachant à quoi se résoudre, ni que faire pour signaler son zele pastoral; de sorte qu'il ordonna la convocation du Consistoire, où aprés une grande diversité de sentimens, on conclut, à la pluralité des voix, de la maniere qui suit.

Résolution du Consistoire.

» Que la résolution que le nouvel Electeur pourroit prendre dans les choses qui concernent la Religion, étoit encore plus douteuse que certaine, de sorte que proceder contre ses intentions avant que de les connoître, ce seroit rendre sentence contre un criminel, sans l'oüir; quoique, selon toutes les apparences, il continuëroit dans les sentimens de proteger Luther, sans s'éloigner de ceux de son Pere. Qu'il falloit bien considerer que cet Electeur étoit puissant en nombre de Partisans, & de Peuples, presque tous belliqueux, & qu'il étoit pourvû de tres-bons Commandans, & Capitaines tres-fameux. Que l'Empereur étoit sur le point de partir pour Espagne, ce qui faciliteroit à un si puissant Electeur les moyens de

de faire aux Catholiques de plus grands «
maux, quoi que ceux qu'ils souffroient ne «
le fussent déja que trop, & que si cette «
Cour se déterminoit à exciter l'indigna- «
tion de ce Prince, il pourroit porter les «
choses aux dernieres extremitez. Que ce «
n'étoit plus le temps de se servir de cer- «
taines pointilles, & de s'arrêter à je ne «
sçai quelles formalitez Ecclesiastiques, «
dont le succez n'a que trop souvent été fu- «
neste, comme nous l'apprenons de divers «
exemples; & nous ne sçavons aussi que «
trop par une triste experience, qui nous a «
coûté tant de larmes, qui sont à peine es- «
suyées, que les Lutheriens n'ignorent pas «
où est Rome, puisque leurs maisons sont «
encore pleines des richesses qu'ils ont pil- «
lées au sac de cette Ville. Qu'il étoit bon «
de n'avoir aucun commerce avec les He- «
retiques, parce qu'ils sont excommu- «
niez, mais que cela se devoit faire en «
temps & lieu. Que puisqu'on ne pouvoit «
employer contre eux la force des Armes «
sans se mettre en danger de perdre beau- «
coup, & de tout risquer, ce seroit un acte «
de plus grande prudence, avant que d'en «
venir à l'extremité, de tenter la douceur, «
puisque si on gagnoit peu par cette der- «
niere voye, on étoit du moins assuré de «
perdre peu. Que le Grand Vicaire de «
JESUS-CHRIST doit avoir à cœur de «
suivre

» suivre l'exemple de ce charitable Sauveur,
» qui travailla toûjours à la conversion des
» Publicains, & des Pharisiens, & ne fit
» pas pour cet effet difficulté de converser
» continuellement avec eux. Que la gan-
» grene se met aussi-tôt dans une playe pour
» la trop sonder, que pour la negliger ; de
» sorte qu'on devroit faire état, que non
» seulement il n'y avoit point de mal d'en-
» voyer un Nonce à un si puissant Electeur,
» mais que cela étoit même d'une necessité
» absoluë.

Résolution du Pape. Quoi que ce sentiment fût appuyé par la pluralité des voix dans le Consistoire, avec tout cela le Pontife demeura pendant plus de huit jours en une grande perplexité, ne sçachant à quoy se déterminer, car la principale machine du Gouvernement de cette Cour rouloit sur ses résolutions. Il lui fâchoit fort d'être obligé d'envoyer un Nonce pour négocier les affaires de l'Eglise, avec un Electeur, qui dés sa premiere jeunesse s'étoit declaré un des plus ardens Défenseurs d'un aussi grand Seducteur de la Chrétienté que l'étoit Luther, à son avis. Mais aprés y avoir mûrement réfléchi ; & consideré que Charles-Quint ayant abandonné l'Allemagne, dans le temps qu'il devoit le plus la garder, s'étoit embarqué pour s'en aller en Espagne, il se crut obligé d'essayer d'apporter de sa part quelque remede au mal ;

il convint pour cet effet avec l'Empereur, des mesures qu'il falloit prendre pour convoquer un Concile au plûtôt, & comme les Lutheriens y devoient assister, & qu'il étoit bon de pressentir de bonne heure quelle étoit leur pensée, & la disposition de leur esprit sur ce sujet, il nomma dans cette vûë un Légat pour en aller conferer avec l'Electeur de Saxe, comme il se verra mieux plus bas.

Le Lecteur me permettra de lui raconter une petite histoire, mêlée peut-être de quelque peu de fiction, c'est ce que je ne sçai pas bien ; ce qu'il y a de certain est que je l'écris, comme elle a été écrite par plusieurs Auteurs, & entr'autres par le Pere François Geoffroi de Saint Remi dans sa Chronologie du Monde. Charles-Quint avoit envoyé pour découvrir de nouveaux Païs dans le nouveau Monde, François *Pizzano*, lequel arrivé à *Casamalca*, envoya aussi tôt Ferrand son frere, accompagné de six hommes, tous montez sur de tres-beaux chevaux, à *Atabalipa*, qui se trouvoit campé avec 40. mille Indiens à 4. mille de là, où Ferrand étant arrivé avec les siens, & passant au galop, épouvanta le Roy, & toute l'Armée, qui n'avoient jamais vû de chevaux, & qui se retirerent en desordre pour se retrancher & se fortifier. Le Roi se mit d'abord en colere, de voir des Cavaliers *Succez de Pizzano.*

s'ap-

s'approcher ainsi de lui avec peu de respect; mais l'Interprete lui ayant donné satisfaction, il fit venir du vin, & but avec eux, leur faisant dire, que le lendemain matin il seroit avec eux à *Casamalca*.

Continuë. Pizzano ayant cependant posté l'Artillerie dans un lieu commode, & rangé ses gens en bataille, commanda qu'on déployât l'Enseigne Imperiale, & que l'Artillerie fût tenuë en bonne ordre, & toute prête pour exterminer cette Armée d'Indiens. Comme le Roi arriva dans une litiere tres-magnifique, portée par ses gens, un Moine se presenta à lui avec un Crucifix à la main, & l'exhorta à trois choses, de croire en Jesus-Christ, de reconnoître le Pape, & de se faire tributaire de l'Empereur d'Espagne, & lui ayant presenté le Missel, il lui dit que tout ce qu'il lui representoit se trouvoit verifié dans ce Livre, qui contenoit la Foi Chrétienne; dequoi ce Roi irrité, cracha par mépris contre le Livre, & ayant arraché des mains du Religieux le Crucifix, il le jetta à terre. Alors le Moine se mettant en grosse colere se prit à crier, *Vengeance, vengeance, ô Chrétiens*; à ces cris on éleva en haut l'Etendard, & on mit le feu à l'Artillerie, qui mit en pieces la plûpart de ces Indiens, & le reste ayant pris la fuite, fut poursuivi par les Espagnols; Pizzano de son côté ayant donné de l'éperon à son cheval

yal jusqu'à la litiere du Roi, se jetta dessus, & le fit prisonnier avec les principaux de sa Cour, & ayant cessé le carnage, on pilla les tentes, où il se trouva plus de 80. mille écus d'or, & 350. mille livres d'argent, avec quantité de pierreries de grande valeur, outre le butin de la ville, lequel fut inestimable. Atabalipa fut bien traité par Pizzano, mais tenu sous bonne garde. Il fut ensuite mis en liberté, à condition d'être à perpetuité tributaire du Roi d'Espagne, & de donner autant d'or & d'argent qu'il en pourroit ranger dans la moitié de la Sale où le Traité se fit, mais personne n'a écrit combien cette Sale étoit grande. L'Empereur ayant reçû cette nouvelle au Camp, dit au Marquis de Vasto, *Avec cette nouvelle nous ne payerons pas nos Troupes* : D'autres écrivent que le Roi Atabalipa fut étranglé par l'ordre de Pizzano, & on rapporte des choses étranges & prodigieuses des grands trésors qu'on trouva, mais comme ils ne me rendront pas plus riche, je n'en veux pas sçavoir davantage.

Elogè d'Atabalipa.

J'ajoûterai neanmoins qu'Atabalipa fut un homme bien fait de sa personne, sage, courageux, magnanime, propre en habits; il eut plusieurs femmes, & plusieurs concubines, desquelles il eut une infinité d'enfans, qui furent pour la plûpart étranglez, ou chassez : il fit mourir Guasçar son frere,

ce qui lui attira la haine de presque tous ses peuples. Il ne crachoit jamais à terre; mais dans la paume de la main de quelque Demoiselle, disant que les choses inanimées n'étoient pas dignes de recevoir son crachat, c'est pourquoi il avoit continuellement des Dames à ses côtez; mais neanmoins il ne crachoit jamais dans les mains de celles avec lesquelles il avoit commerce Il fut du Sang des *Inghi*, qui sont les plus nobles, les plus riches, & les plus puissans Princes du Perou, lesquels les Espagnols appelloient communément *Grandes-Oreilles*, à cause qu'ils portoient de gros anneaux d'or pendans à leurs oreilles. Son Pere qui eut nom Curinatapa, conquit par la force des armes la Province de Quito, & épousa la Dame qui en étoit restée heritiere, de laquelle il avoit eu Atabalipa, qui ne fut que le quarantiéme de cent fils qu'il eut d'elle. Les Inghi faisoient leur residence à Cuzco, capitale de leur Empire, & pour marque de Noblesse, ils portoient des écharpes, & des plumets. Atabalipa ne vouloit admettre dans son Gouvernement & dans son Conseil, que des hommes de soixante ans. Aucun Baron n'entroit dans son Palais que déchaussé, & moins encore les autres, & ceux qui lui parloient, se tenoient dans une posture fort humble, & avoient toûjours les yeux arrêtez vers la terre.

Il paroissoit avoir beaucoup de gravité, & ne parloit que peu, & avant que de commencer à parler, il crachoit dans la main d'une Demoiselle, qui ensuite fermoit le poing. Il mangeoit en presence d'une nombreuse Cour, servi en vaisselle d'or & d'argent, & tous les utensiles de la cuisine étoient aussi d'argent, dont il avoit aussi bien que d'or une quantité prodigieuse & & incomprehensible de mines. Il avoit autant de Statuës d'or de sa grandeur, qu'il avoit d'années, & tous les ans on y en ajoûtoit une. En un mot, il n'y avoit rien dans ses Royaumes dont on ne trouvât dans ses Palais la figure en or; & outre cela Ulloa écrit, qu'il avoit un jardin, dans lequel on voyoit des Arbres, des fleurs & des fruits d'or & d'argent. Et cependant ce Prince ainsi fait (si neanmoins tout ce qu'on en écrit est veritable, ce que je croi pas) qui avoit autour de lui une Armée de 40 mille hommes, fut effrayé, ensuite pris par si peu de gens, & enfin étranglé, comme le plus chetif belître. Ceux qui souhaiteront de sçavoir plus en détail cette Historiette, n'ont qu'à lire Ulloa & Sandoval, car pour moi je passe à mon Charles V.

Ce Prince eut tout sujet de se loüer des Lutheriens, parce qu'aprés avoir fait voir leur zele en soûtenant les interêts de leur conscience, contens du peu qu'ils avoient *Gens levez contre les Turcs.*

obtenu pour leur seureté par le Traité d
Schwinfort, ils firent paroitre une aut
ardeur, qui n'étoit pas moins grande po
la cause commune, & un empressemen
incroyable, ayant donné à l'Empereur no
seulement les milices qu'ils avoient, ma
encore d'autres qu'ils leverent; & fait o
tre cela avec une extrême diligence u
bonne somme d'argent, qu'ils lui envoy
rent aussi, ce qui satisfit pleinement
Prince, & donna beaucoup d'édification
toute la Chrétienté. Le Cardinal *Colonn*
Viceroi de Naples, lui envoya dix mil
Soldats, entre lesquels il y avoit trois mil
hommes de cheval, qu'il avoit levez da
le Royaume, & donnez au Marquis de V
sto; outre cela il fit à l'Empereur une r
mise de cent mille pistoles, sans compt
l'argent qu'il avoit fait fournir à ce Ma
quis pour payer les Troupes du Royau
pour six mois. Don Ferdinand de *Gonz*
gue, qui devoit commander l'Armée It
lienne, & Espagnole, conjointement av
le Marquis de Vasto, emmena plus de 120
Volontaires, gens bien faits; & en e
cette seule Armée d'Espagnols & d'I
liens, laquelle fut conduite en Allema
par ces deux Capitaines, s'augmenta &
fortifia de jour en jour, de sorte qu'av
que d'arriver à Vienne, elle se trouva fo
de treize mille chevaux, & de vingt m
hommes de pied.

Av

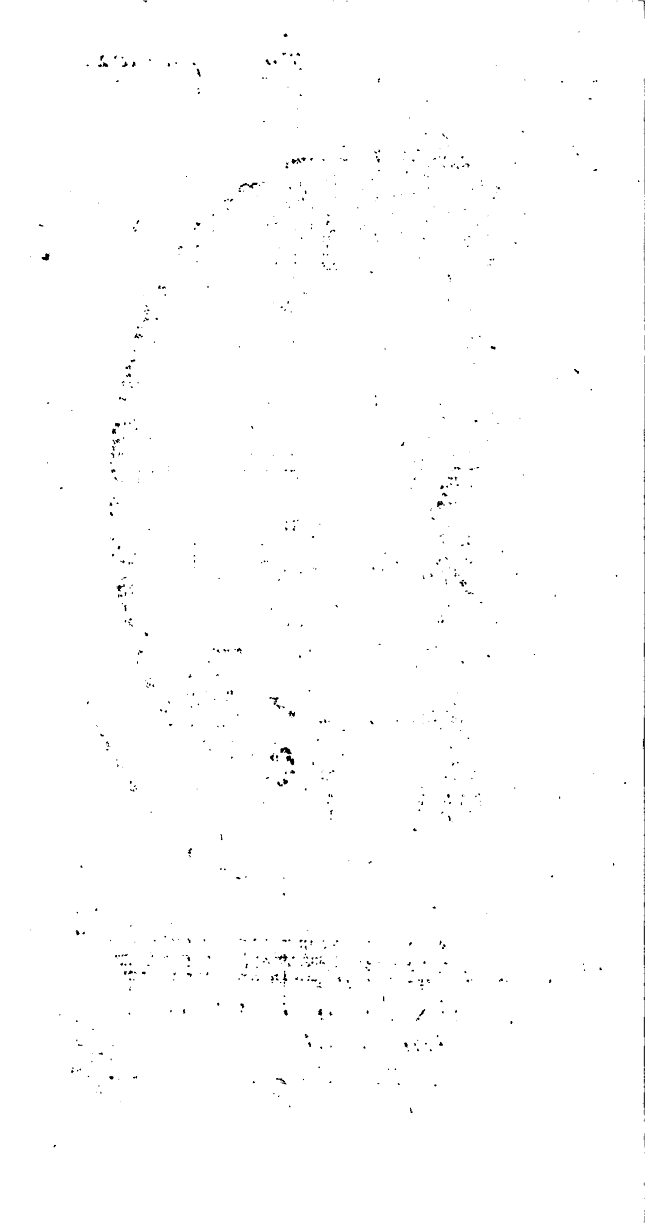
Avant que Charles V. partît de Ratisbone, le Cardinal Hippolyte de Medicis, qui devoit servir de Legat du Pape en cette Guerre, y arriva avec 200. mille écus d'argent comptant, & pour autant de lettres de change qui devoient suivre, & il voulut ensuite voir faire montre des Troupes levées aux dépens de l'Eglise, & qui étoient à la solde; car il faut sçavoir, que le Pape Clement, outre les deux mille Soldats qu'il avoit remis au Marquis de Vasto, avoit donné ordre qu'on levât douze mille Soldats, sçavoir 4000. chevaux, & le reste Infanterie, tous de la Nation Allemande, aux frais de l'Eglise, & qu'on n'épargnât rien pour avoir des gens choisis. La Gouvernante de Flandre, la Reine Marie sœur de Charles V. envoya de braves gens, & outre cela une bonne somme d'argent, & les Troupes des Pays-bas, & de la Franche-Comté, qui ne faisoient qu'un Corps, étoient jusqu'au nombre de 2500. chevaux, & de 7000. hommes de pied. Charles-Quint étoit parti de Ratisbone le 17. Août, pour aller se mettre à la tête de son Armée, n'ayant pû partir plûtôt pour deux raisons; l'une pour attendre qu'on eût achevé le Traité de Schwinfort, & donner à ses Troupes le temps de s'assembler; & l'autre, parce qu'il avoit appris que Soliman, ou le gros de son Armée, marchoit à petit pas, *Autre encore.*

faisant à peine deux lieües par jour, à cau
de la confusion que faisoit le grand nom
bre, qui consistoit en 50. mille Soldats
200. mille Pionniers, & 130. mille cha
riots pour le bagage, & pour les munition
de sorte qu'il ne lui étoit pas possible d
faire de grandes journées.

Charles V. part pour le Camp.

Cinq cens nobles Barons s'étoient assem
blez à Ratisbone d'un commun accord,
avec une aussi grande intelligence, que s'i
eussent été tous d'une même Ville, & c
pendant ils étoient de diverses Nations
Provinces, sçavoir Allemans, Italiens, E
pagnols, & Flamands, & cette union dor
na beaucoup d'admiration & d'édificati
à tout le monde; c'étoient tous des Ge
bien faits, & aguerris, qui supplierent l'E
pereur, de leur faire l'honneur qu'ils pu
sent lui servir de Gardes du Corps, &
premier rang leur fut accordé parmi les a
tres Gardes. Enfin Charles V. partit de
tisbone pour s'acheminer vers l'Aûtric
accompagné de plusieurs Grands & Pr
ces, & entr'autres du Duc d'*Albe*, D
Ferdinand Alvarez de Tolede, qui dés
ge de dix ans avoit été à la Guerre, de s
que quoiqu'il fût jeune, étant à peu pré
l'âge de Charles V. il avoit déja fait d
belles actions de guerre, qu'il s'étoit ac
la réputation d'un des plus grands C
taines du Siecle, outre qu'il avoit un


DON FERDINAD DE TOLEDE
Duc d'Albe



sens & un jugement admirable & prodigieux dans les Conseils ; ce qui avoit obligé Charles Quint à le choisir pour son Capitaine General, avec cette declaration, qu'en cas qu'il vînt à mourir, le Souverain Commandement de l'Armée resteroit au Duc. On avoit déja fait prendre les devans à toutes les Troupes, avec les victuailles & munitions en grande abondance, & on avoit fait embarquer le tout à Hal, pour descendre tout le long du Danube.

Marche de Soliman.

Cependant Soliman étoit en cinquante jours arrivé de Constantinople à Belgrade, & ayant fait faire en un même temps plusieurs Ponts sur la Save, répandit une grande quantité de Chevaux dans la Hongrie, & prit un peu à gauche vers la Stirie, laissant le Danube à main droite, pour mieux se prévaloir des vivres du Pays, auquel il n'avoit pas été touché l'année precedente. Mais ayant trouvé sur sa route *Guinz*, petite Place bâtie dans une plaine, & qui étoit assez forte, dans laquelle se trouvoit alors *Elgidius Nicolizza*, Hongrois, qui la gardoit avec une Garnison de 500. Hongrois, il se mit à la combattre, ceux qui étoient dedans soûtenans vigoureusement les assauts, quoiqu'ils fussent furieux. Mais pendant qu'Ibrahim Bassa se fatiguoit & se morfondoit devant cette Forteresse, un grand Corps de Cavalerie faisoit

dégât dans le Pays, & le ruinoit entierement, neanmoins 300. des leurs ayant donné dans une embuscade, furent taillez en pieces par les Hongrois, ce qui arriva à Leopold, prés d'une petite riviere, où ils furent tellement investis & renfermez, qu'il ne s'en put pas sauver un seul, ce qui obligea les autres à se tenir plus serrez, & à ne se pas tant écarter : on apprit de quelques-uns qui furent faits prisonniers l'état de l'Armée ennemie. Mais Ibraim Bassa n'ayant pû cependant venir à bout de prendre Guinz, en treize des plus terribles assauts qu'il lui livra, & où il perdit quantité de ses gens, Soliman, qui ne vouloit pas perdre davantage le temps, le rappella pour se joindre à lui, & marcha ensuite avec toute l'Armée en ordre de Bataille vers la Carinthie, du côté de la riviere de Mura, l'Armée prenant sa route à main gauche: ce qui fit connoître clairement aux Chrétiens, que Soliman avoit dessein de se tenir éloigné de l'Armée Imperiale, afin de chercher le temps & le lieu commode & propre pour lui livrer Bataille.

Crainte de Soliman. On apprit des Prisonniers qui furent faits, que Soliman avoit tenu cette route pour plusieurs considerations ; l'une, afin de tâcher en effet de venir au plûtôt, en rebroussant chemin, trouver l'Empereur pour l'obliger à combattre. Mais on fut informé

par d'autres, & cela fut ensuite confirmé par les effets, que Soliman ayant reçû avis de quelques Prisonniers Chrétiens, que les forces de Charles V. étoient prodigieuses, & qu'il avoit avec lui toute la fleur des braves de l'Europe, il ne jugea pas qu'il fût de son interêt, jugement que la peur lui fit peut-être porter autant qu'autre chose, de hazarder la Bataille; de sorte qu'il se contenta de faire le plus furieux dégât dans tout le Pays, & de s'en retourner ensuite. Cependant ces jours-là Charles V. avoit fait trancher la tête à Don *Jerôme de Leva*, ennemi juré du Marquis de Vasto, & tres-bon Capitaine d'Infanterie; parce que commençant par sa Compagnie il avoit fait mutiner les Soldats Espagnols & Italiens contre ce Marquis, & cela pour la seconde fois, ayant déja fait la même chose en Italie, lorsque l'Armée passa en Allemagne.

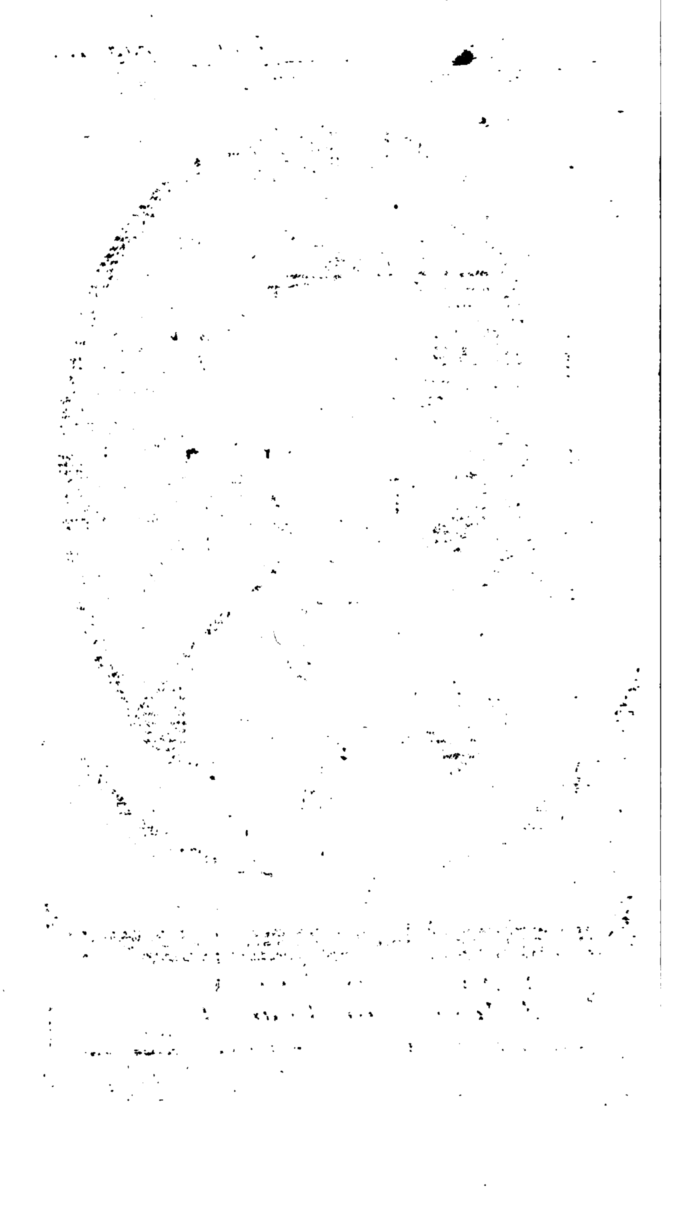
Soliman ayant donc resolu de se retirer, & ne voulant pas le faire sans avoir tenté quelque entreprise facile, & qui ne lui causât aucun dommage, il envoya un Corps considerable d'Avanturiers sus la conduite du renégat *Casson*, Soldat vaillant, à la verité, mais plus temeraire & feroce, qu'experimenté & habile en l'art de la guerre, lequel s'étoit l'année précedente avancé jusqu'à Lintz, & auquel Soliman ordonna, que sans s'arrêter il fît des courses dans *Dommages causez par les Turcs.*

tout le pays situé entre le Danube, & les Alpes, & que non seulement il ravageât & ruinât tout ce qu'il rencontreroit, mais que de plus il tâchât de faire des prisonniers, & qu'il les examinât exactement, pour apprendre d'eux toutes les particularitez qu'il seroit possible de l'Armée des Ennemis. On avoit donné à Casson 15. mille Chevaux, qu'il partagea en trois bandes, de 5000. chacune, entre lesquelles il ne mit que l'intervale d'un petit mille, de sorte qu'il fit des courses jusques à Lintz, tout proche de Vienne, faisant des ravages & des maux incroyables, & jettant l'épouvante non seulement dans les lieux circonvoisins, mais même jusques dans les pays les plus éloignez. Le Roi Ferdinand ayant reçû cette nouvelle, & n'ayant pas d'assez grandes forces pour y apporter remede, & aller donner promptement la chasse à ces Fourageurs, il envoya demander des gens au Cardinal de Medicis, qui avoit la plus grande direction des Troupes levées aux dépens du Pape, & qui étoient à sa solde. Ce Legat lui envoya six mille hommes sous le commandement de Sforce Baglione, qui marcha à la tête de ses Troupes, pour empêcher que les Turcs ne passassent le Pont d'Anoso ; ce qui leur réussit heureusement, les ennemis étant retournez sur leurs pas de l'autre côté, toûjours en

con

Tom. 2. pag. 106.





continuant leurs ravages & leurs incendies, & faisant grand nombre d'esclaves, sur tout parmi les jeunes gens.

Ferdinand ne voulut pas rester en ce lieu, parce qu'il étoit trop petit, & mal fortifié, quoiqu'il vît l'Ennemi déja éloigné; mais il se retira à *Streumburg*, où ayant assemblé tous ses gens, il alla joindre l'Empereur son frere. Le bruit s'étant répandu que Soliman s'étoit retiré vers Gratz, & que Casson continuoit de faire de grands ravages dans le Pays, les Bohemiens d'un côté, & les Allemans de l'autre, animez d'une resolution pleine de cœur, & presque desesperez, se mirent à le poursuivre, & à le presser de prés, lui fermant les passages, en sorte qu'il ne pût trouver moyen d'échaper d'aucun côté. Le premier qui s'approcha de lui pour le combattre, fut le Comte Palatin, avec douze mille bons Fantassins Allemans, & deux mille Chevaux, & il l'attaqua justement dans le temps que Casson avoit partagé ses 15. mille Chevaux en deux corps seulement, un desquels s'étant de bonne heure apperçû du peril, trouva le moyen d'échaper à la faveur des bois voisins. L'autre Corps, qui étoit le plus considerable, & conduit par Casson lui-même, fut attaqué par le Palatin, qui avoit quelques bonnes pieces d'artillerie, de sorte que les Ennemis voulant prendre la fuite

Les Turcs reçoivent plusieurs échecs.

se mettre à couvert du Canon, qui auroit fait un grand carnage, s'ils étoient demeurez unis en un corps, ils tomberent entre les mains du Comte *Louis Lodrono*, qui en fit aussi une grande boucherie. Les autres qui s'enfuirent avec Casson donnerent dans une embuscade des Hongrois, qui acheverent de les tailler en pieces. Casson fit paroître une valeur extraordinaire, ayant long-temps combattu avec une masse à la main, & perdu la vie en combattant. De cette maniere non seulement on recouvra le butin que les Turcs avoient fait sur le Pays, mais de plus on remporta leurs dépoüilles. Plusieurs Chrétiens y perdirent la vie, & quelques Capitaines, & entr'autres Don Fernand de *Cabrera*, fils du Viceroi de Sardaigne, qui étoit Lieutenant du Comte Lodrono.

Conseil de guerre. Charles V. ayant appris la retraite de Soliman à Gratz, assembla à Lintz le Conseil de Guerre, composé de tous les Generaux, & Lieutenans Generaux, auquel assista aussi le Cardinal de Medicis, Legat du Pape, & y proposa, *S'il seroit bon de poursuivre l'Ennemi jusqu'à Gratz, pour lui livrer Bataille.* Les uns disoient, que pour garantir la Stirie de dégât, & même d'une ruine entiere, il n'y avoit point d'autre moyen que celui de poursuivre l'Ennemi, parce que *Gratz*, *Lintz* & *Vienne* étant disposées en sorte

qu'elles

qu'elles forment un triangle, il falloit tenir l'Ennemi également éloigné de toutes trois, ce qui ne se pourroit faire tandis qu'on le suivroit. Les autres representerent, que pour la gloire d'une si florissante Armée, commandée par un Empereur jeune & belliqueux, accompagné de quantité des premiers Capitaines du siecle, il falloit tenter quelque entreprise à quelque prix que ce fût; mais la plûpart, & entre autres le Duc d'Albe, conclurent, que comme la saison étoit fort avancée, il étoit de la prudence *de faire un Pont d'or à son Ennemi*.

L'Empereur ayant suivi ce conseil, s'achemina vers Vienne, où il ordonna que l'Armée se rendît aussi-tôt tout le long du Danube, & étant arrivé dans ces vastes Campagnes, il fit montre de toute l'Armée, qu'il trouva forte de 93. mille hommes de pied, & de plus de 30. mille chevaux de toutes les Provinces de l'Europe, à la reserve des François; & veritablement Charles témoigna un plaisir & une satisfaction extraordinaire de se voir Chef d'une si belle & si grande Armée, qu'il y avoit plusieurs siecles que l'Europe (s'entend Chrétienne) n'en avoit vû ni de plus nombreuse, ni de gens plus choisis, ni mieux pourvûë de Commandans, & d'Officiers d'une experience consommée.

Montre de l'Armée Imperiale. 1532.

Sentimens de quelques Auteurs.

Les Espagnols, & les autres Auteurs Italiens écrivent que l'Empereur fit passer à montre sa formidable Armée prés de Vienne, avec une ferme resolution d'aller trouver Soliman pour lui donner bataille, quoiqu'il fût bien informé qu'il lui étoit de beaucoup superieur en nombre de gens, puisqu'il avoit plus de 300. mille Soldats, avec lesquels, comme autrefois Xerxés avec son Armée, il couvroit la terre, & tarissoit les rivieres. Ulloa ajoûte à cela, que l'Empereur aprés avoir fait la montre, étoit si disposé à la bataille, qu'il avoit déja fait faire la priere par toute l'Armée, pour animer & encourager les Soldats; de sorte qu'on en feroit assurément venu aux mains, si Soliman intimidé ne s'en fût fui à Gratz, de là à grands pas à Belgrade, & ensuite à Constantinople.

Soliman manqua de bonnes mesures.

Il est certain que chacun remporta de la gloire de cette Campagne; l'Empereur fut loüé d'avoir sauvé Vienne, contre laquelle Soliman avoit tourné toutes ses forces & tous ses desseins, & ce Prince infidele s'en retourna glorieux dans sa Capitale, pour avoir ruiné & saccagé le Pays ennemi, enrichi son Armée de butin, & porté l'allarme & l'épouvante dans toute l'Allemagne. On ne doute pas que si Soliman, au lieu de se mettre en campagne à la mi-Juin, s'y fût mis à la mi-May, & qu'au lieu de fair

mar

marcher si lentement son Armée, il l'eût fait aller un peu plus vîte, il ne fût venu à bout de ses desseins, n'eût pris Vienne, & ne se fût par ce moyen rendu maître de toute la Hongrie; on croit même qu'il eût porté ses progrez plus loin, & poussé ses conquêtes jusques dans l'Allemagne, sans trouver aucune opposition, & aucun obstacle capable de l'arrêter; parce que les disputes & les troubles de Religion avoient ôté à l'Empereur tous les moyens d'assembler des forces, qu'il ne put effectivement mettre sur pied que fort tard. Il faut donc dire que ce ne fut ni le bras de Charles-Quint, ni l'Armée des Chrétiens, qui sauverent la Hongrie, & délivrerent l'Allemagne de ses grandes apprehensions; mais que ce fut la negligence de Soliman (laquelle neanmoins soit benie) qui au lieu de venir en Hongrie dans l'Eté, n'y vint que dans l'Automne, & arriva justement dans le temps que les pluyes d'Août commençoient, lesquelles rompirent les chemins, les rendirent impratiquables, & par consequent toutes les entreprises impossibles, sur tout les sieges.

Observation touchant Charles V. 1532.

Pour l'Empereur Charles-Quint, il est tres-certain qu'il ne s'étoit jamais vû dans le monde aucun Monarque, Guerrier, ou Conquerant qui eût usé de plus grande diligence, ni qui eût pris de plus justes mesures pour pourvoir aux desordres, & assembler

sembler des gens de toutes parts contre l'Ennemi commun ; mais le malheur voulut que sa bonne volonté ne fut pas secondée, parce qu'avec toutes ses sollicitations & ses instances il ne put jamais obtenir qu'on terminât promptement les affaires des Lutheriens, sans quoi les préparatifs pour la guerre demeuroient pour la plûpart suspendus dans leur Pays, qui en faisoient le principal nerf, & les Catholiques eux-mêmes ne se pressoient gueres, parce qu'ils vouloient voir l'issuë des affaires des Lutheriens. Voilà la raison pourquoi l'Empereur ne put se mettre en campagne que bien tard, & dans un temps que les chemins commençoient déja à être rompus des pluyes ; de sorte que la même raison qui empêcha Soliman de s'avancer, & de pousser ses progrez aussi loin qu'il l'avoit projetté, ôta aussi à l'Empereur les moyens d'aller chercher Soliman.

Ligue entre le Roi de Frãce & celui d'Angleterre,

Outre cela Charles-Quint avoit reçû avis, avant que de partir de Ratisbone (quel que soin qu'on prît de garder le secret) d'une Ligue qui s'étoit concluë entre les deu Rois de France & d'Angleterre, par laquell ils se promettoient reciproquement de défendre & de se secourir l'un l'autre quan il en seroit besoin, & de s'assister pour ce effet, en cas de guerre, d'une certaine quantité de troupes, de vaisseaux & d'argent

En

Ensuite étant à Lintz à la tête de son Armée, il reçut une autre nouvelle, sçavoir, que ces deux Rois se disposoient à s'aboucher, pour faire une alliance plus étroite contre l'Empereur. Cet abouchement se fit à Bologne, où Henri VIII. se rendit avec son Cardinal de Volsei, & où il fut splendidement regalé pendant trois jours consecutifs par le Roi François I. & ensuite Henri étant passé dans sa Ville de Calais, le Roi François I. y alla lui rendre visite, & fut aussi à son tour traité par Henri VIII. avec la plus grande magnificence durant trois jours, & la confederation fut ainsi confirmée.

Dessein de Henri VIII.

Le principal dessein du Roi d'Angleterre dans cette confederation, fut d'être appuyé du Roi François I. dans la resolution qu'il avoit déja formée de répudier *Catherine*, Tante de l'Empereur, pour épouser *Anne de Boulen*; car ne doutant pas que ce dernier Prince ne s'y opposât fortement, il crut qu'il devoit lui donner des sujets de mortification, & le tenir dans une si grande apprehension, qu'il n'osât pas s'y opposer ouvertement & avec trop de chaleur; ou bien même l'intimider tellement, qu'il fût obligé de rechercher son amitié & son alliance, & de le solliciter à rompre celle qu'il avoit contractée avec François I. ce qu'il n'auroit jamais fait qu'à condition

ou

ou de l'appuyer dans son divorce, ou bien de ne se donner aucun mouvement pour y mettre quelque empêchement à Rome. Voilà le veritable but de Henri dans cette union & cette alliance faite avec tant de faste & d'éclat avec le Roi François I.

Bonnes maximes.

Tout cela fait connoître clairement, que ce ne fut pas sans raison & sans necessité, que l'Empereur Charles prit la resolution de faire un Pont d'or à l'Ennemi; se contentant de l'avoir éloigné de Vienne, & d'avoir fait mine de se préparer à la bataille, quoiqu'il fût fort éloigné d'en avoir la pensée, & que son dessein fût de conserver son Armée, pour s'en servir ou contre les Lutheriens en Allemagne, en cas qu'ils vinssent à faire quelques mouvemens, ou contre le Roi François I. s'il lui prenoit envie d'attaquer l'Italie. Et il eut d'autant plus de sujet d'user de ces maximes de politique & de prudence, qu'il sçavoit fort bien, que le Roi François I. sollicité par ceux de la Ligue de Smalcalde, avoit déja promis toute sorte d'assistance.

Charles V. va en Italie.

Ainsi aprés la retraite de Soliman, ayant licencié une grande partie de l'Armée, distribué l'autre où il étoit besoin, laissé un bon corps d'Infanterie Italienne & Espagnole, sous le Commandement de Fabrice *Maramaldo*, pour les affaires de Hongrie; & donné au Roi Ferdinand les ordres ne-

cessaires

cessaires pour le Gouvernement de l'Empire en son absence, il partit de Vienne à petit bruit, & tout à coup, lorsqu'on y pensoit le moins, accompagné du Cardinal de Medicis, Legat du Pape, & de plusieurs Capitaines Italiens & Espagnols, & par la route de la Carinthie, il passa en Italie; mais, pour dire la verité, il n'y retourna pas chargé de beaucoup de gloire, & ne reçût pas de grands applaudissemens; tout le monde s'étonnant de ce qu'il avoit fait si peu de chose avec une Armée si considerable.

Arrivé à Mantoüe le 10. de Novembre, il envoya par un Gentilhomme des Lettres aux Etats de l'Empire (qui avoient été fort surpris lorsqu'ils avoient appris un tel voyage) pour leur faire sçavoir, que pour des raisons tres-particulieres il avoit été obligé de passer en Italie, & principalement pour déliberer & traiter avec le Pape de la convocation d'un Concile, comme on en étoit convenu à Ratisbone; & que pour le reste, comme il avoit laissé durant son absence la conduite des affaires publiques à son Frere Ferdinand Roi des Romains, ils devoient pour cette raison être persuadez que tout iroit bien, pourvû qu'ils voulussent se tenir en repos, vivre en paix, & obéir à son Frere comme à lui-même; ajoûtant à cela plusieurs expressions obligeantes.

A Mantoüe.

En-

Il s'abouche avec le Pape à Bologne.

Ensuite l'Empereur partit de Mantouë pour se rendre à Bologne, où il arriva en même temps que le Pape Clement VII. comme ils étoient convenus par lettre. Ces deux Princes furent vûs plusieurs fois ensemble, & eurent de grandes & longues conferences, sans pompe & sans ceremonies, pour ne pas perdre le temps inutilement. Les plus grandes affaires dont ils s'entretinrent, & qu'ils tâcherent de regler, furent celles de la Religion, ausquelles le Pape croyoit que l'Empereur devoit mettre ordre par la force des armes, abbatant & détruisant les Lutheriens ; mais ce Prince témoignoit souhaiter fort la convocation d'un Concile, sans lequel il n'estimoit pas qu'on pût attendre aucune bonne issuë ; ce qui étoit fort éloigné de la pensée du Pontife, parce que durant la tenuë du Concile son autorité ne pouvoit qu'être de beaucoup diminuée. De plus la Ligue fut renouvellée pour huit mois entre l'Empereur & Clement ; & tous les Princes d'Italie y entrerent aussi, excepté les Venitiens.

Ligue.

La fin principale de cette Ligue fut de tenir les François éloignez d'Italie, sur ce qu'on ne doutoit pas que le but de la confederation que François I. avoit faite avec le Roi d'Angleterre, ne fût que de tirer de ce Prince de bons secours pour passer en Italie. L'Ambassadeur de France informé


ANDRE DORIA
Grand' Amiral

de cette nouvelle Ligue, en fit de grandes plaintes au Pape, qui tâcha de l'adoucir, en lui faisant connoître, qu'il n'avoit dans cette Ligue autre dessein, que celui de soulager l'Italie des Troupes Espagnoles que l'Empereur y avoit fait passer en grand nombre; qu'ainsi il avoit été contraint de faire de necessité vertu, le priant de se donner un peu de patience, & l'assurant qu'il [illegible] bien voir que le Roi son maître [illegible] aucun sujet de se plaindre de lui, [illegible] qu'il falloit un peu patienter.

Charles V. en partant de Ratisbone pour [illegible], avoit donné ordre au Prince *André Doria*, d'assembler le plus grand nombre de Vaisseaux bien armez qu'il lui seroit possible, de se mettre en mer avec toute sa Flotte, de prendre la route de la Grece, & d'attaquer les Terres maritimes du Turc, pendant que de son côté il s'opposeroit par terre à l'Armée Ottomane, & tâcheroit de la combattre. Doria sortit du Port de Messine avec 46. Galeres, & 38. Vaisseaux, & s'étant approché des Côtes de l'Etat du Turc en Grece, il y causa des dommages considerables en plusieurs endroits, pillant & brûlant divers Vaisseaux Marchands & de Guerre dans les Ports mêmes, & outre cela plusieurs lieux sur les Côtes, en sorte que l'Armée Navale du Turc, commandée par Barberousse, ayant pris l'épouvante, quoi-

Flotte contre les Turcs.

quoique superieure en nombre de Vaisseaux, se retira à Constantinople.

Discours sur la retraite de Soliman. Cette terrible allarme que Doria jetta par toutes les Côtes du Turc lorsqu'on s'y attendoit le moins, & que la renommée grossissoit encore beaucoup, donna fort à penser & à parler sur les raisons de la retraite de Soliman de devant l'Empereur en Hongrie, pour éviter la bataille, toute l'Europe concluant qu'il avoit fait cela à cause des nouvelles qu'il avoit reçûës, que l'Armée Navale de l'Empereur, laquelle étoit extrémement nombreuse, & commandée par le plus experimenté & le plus habile homme de Mer qu'il y eût alors au monde, s'avançoit insensiblement vers Constantinople, pour mettre le siege devant cette Capitale; de sorte que craignant que pendant son absence (au moins c'est ainsi qu'on en raisonnoit) il n'arrivât parmi ces Peuples, naturellement inconstans & legers, quelque nouveauté, & quelque changement, il rebroussa promptement chemin vers Constantinople, pour éviter de perdre le certain pour l'incertain; que ç'ait été là sa pensée, c'est ce que je ne puis pas assurer, mais je croi qu'il n'y a pas grand mal à se le persuader ainsi.

Corone assiegé. Ce qu'il y a de certain est que Doria fit bien voir que s'il ne pensoit pas à Constantinople, il avoit au moins fort en vûë & à

cœur

cœur *Corone*, belle ville de la Gréce, autrefois appellée *Cherone*, Patrie du fameux Philosophe, & Historien Plutarque, éloignée de 12. mille de Modono du côté de la terre, mais davantage par mer. Doria ayant pris terre, voulut reconnoître lui-même la situation des lieux circonvoisins, ce qui lui fut d'autant plus aisé à faire, que tous les Grecs des Villages du Païs accouroient vers lui pour l'exhorter au siége, lui donnant toute la connoissance possible de l'état où étoit la Ville au dedans. Ayant donc fait débarquer ses troupes, il les fit poster du côté de la terre; & aprés le débarquement du canon, il fit dresser trois batteries, donnant la charge d'une bande à *Tuttavilla*, Comte de Sarno, afin de battre un bastion avec sept canons; & le soin de l'autre à Dom Jerôme de *Mendozza*, pour battre les murailles avec autant de pieces, à la tête de son Infanterie Espagnole. Du côté de la mer, il mit les Galeres du Pape au milieu, celles de la Religion de S. Jean à gauche; & lui avec ses Galeres, choisit la droite comme le lieu le plus scabreux & le plus dangereux; quoique ces trois corps ensemble fussent tellement disposez, qu'ils pouvoient facilement battre la Ville avec cent pieces de canon, sans s'incommoder les uns les autres.

Aprés avoir canonné la Ville pendant *Pris*
deux

deux jours ſans diſcontinuation, les mu railles étant entierement ruinées, on don na l'aſſaut, dans lequel plus de 300 Chrétiens périrent, mais neanmoins l Ville fut priſe; les Turcs s'étant retire dans la forteresse. Le grand bruit du cano s'étant fait entendre dans les lieux circon voiſins, & les ayant éveillez, *Zadare*, C pitaine eſtimé parmi les Turcs, s'en vint l lendemain avec plus de 700. chevau pour ſecourir la Ville; mais les Eſpagnol étant allez à leur rencontre, les tailleren preſque tous en pieces; & ayant mis leur têtes ſur des picques, les expoſerent & le éleverent, en ſorte qu'elles puſſent être ap perçûës de ceux de la forteresse, afin qu'il ne s'opiniâtraſſent pas, dans l'eſperanc d'avoir du ſecours. Ce ſpectacle les épou vanta, & ils ne furent pas moins effraye des menaces qui leur furent faites, de n leur accorder aucun avantage, s'ils obli geoient les Chrétiens à commencer les bat teries, de ſorte qu'ils prirent le parti de ſ rendre, & obtinrent de pouvoir ſe retire avec leurs femmes, ceux qui en avoient, & avec tous les habits qu'ils pourroient vêtir & pour l'Aga qui commandoit dans la Pla ce, il lui fut permis d'emmener quelqu bagage, & un chariot couvert.

Doria retour- Enſuite Doria donna ordre qu'on réparât inceſſamment les bréches & les ruines de murailles,

murailles, le mieux qu'il seroit possible, étant obligé de partir au plûtôt, pour ne pas demeurer pendant l'hyver, exposé dans ces Mers. Mais pendant qu'il s'appliquoit à cela, il reçût par une Fregate légere une Lettre de l'Empereur, qui lui marquoit qu'il se trouvoit alors à Mantoüe, & qu'il avoit besoin de sa personne, & de l'Armée Navale à Génes. Ayant reçû cet ordre, il declara incontinent Mendozza, Gouverneur de cette Forteresse, & de cette Place, lui assignant une Garnison de 1200. soldats choisis, tous Espagnols, & le laissant de plus pourvû d'autant de munitions de de bouche & de guerre, qu'il en falloit pour 10. mois, outre celles qui s'y étoient trouvées. D'ailleurs, il lui ordonna de faire travailler nuit & jour, tant les soldats, que les habitans, à la continuation des réparations nécessaires, & commencées. Pendant que ces choses se passoient, un vent favorable étant survenu, Doria passa à Messine, & de là tôt aprés il continua sa navigation vers Génes. *ne à Génes.*

Il y avoit déja quelque temps que Henri VIII. faisoit les derniers efforts auprés du Pape pour obtenir le divorce avec Catherine, étant soûtenu & appuyé par les Ambassadeurs de France, dans la résolution qu'il avoit prise de mettre la Couronne sur la tête d'Anne de Boulen, sa Maîtresse, à *Roy d'Angleterre 1532.*

quoi Charles-Quint s'étoit toûjours opposé ; mais cet Empereur craignant qu'aprés son départ pour Espagne, Clement ne se laissât persuader par les sollicitations de deux Rois, & porter à accorder le divorce ; il pressa fortement lui-même de bouche le Pape de vouloir donner sentence sur une si grande affaire ; de sorte que pour le contenter, il enjoignit à Henri VIII. sous peine d'Excommunication, de reprendre Catherine sa femme, & de chasser de son lit la Concubine, Anne de Boulen : mais ce Prince s'étant moqué de ses menaces, & de celles de l'Empereur, épousa Anne de Boulen ; & s'étant soustrait de l'obéïssance du Saint Siége, s'établit une Réformation à sa fantaisie ; & voilà la fin de ce Roy, qui avoit écrit avec tant de zéle contre Luther en faveur de Rome.

Ambassadeurs Suisses. Pendant que le Pape & l'Empereur étoient à Bologne, entr'autres Ambassadeurs des Princes, ceux des Cantons Suisses Catholiques y vinrent au nombre de 18. que ces deux Monarques assis ensemble sur un même Trône, reçurent tous à la fois à l'audiense, & desquels ils entendirent que ceux du Canton Zurich, & de Berne, sollicitoient fort les *Genevois* à vouloir embrasser la Réformation de l'Eglise, comme eux aussi l'avoient embrassée, ce qui obligea Clement, & Charles V. à prendre in
conti


FRANCOIS SFORCE
Due de Milan

continent la résolution d'écrire conjointement une Lettre fort obligeante, & fort douce au Conseil de Genéve, pour l'exhorter à la constance, & à la persévérance dans la Religion Catholique, & ils firent aussi la même chose à chacun des Cantons; avec ces Lettres, & les Presens qui y furent ajoûtez, les Ambassadeurs s'en retournerent trés-contens.

Au commencement de Mars, l'Empereur ayant pris congé du Pape, partit de Bologne, & par le chemin de Modene, & de Reggio, où il fut splendidement reçû par le Duc, il passa à Plaisance, où le Marquis de Vasto, qui commandoit le corps d'Armée que Charles entretenoit dans le Milanez, vint le recevoir avec une grande suite d'Officiers. Le Duc François Sforze s'avança à Lodi avec toute la fleur de la Noblesse, pour le recevoir, & l'ayant conduit à Milan, lui fit une des plus superbes entrées; ayant fait sortir du Château toute la Garnison, il l'y fit loger, l'ayant auparavant preparé, & orné magnifiquement pour cet effet; & ayant remis les clefs entre les mains de l'Empereur, afin qu'il y fit mettre des gens du Marquis de Vasto pour la garde de sa Personne; Ce Prince ne voulut pas le faire, lui ayant fait cette réponse, *Qu'il n'avoit pas besoin d'autre garde, que celle de son amitié*. Pendant huit jours entiers il

Charles V. part de Bologne.

fut traité & regalé par le Duc, & ce ne fut que festins, bals, & parties de chasse; ensuite il fut conduit à Pavie par le même Duc, & par le Marquis de Vasto, ayant le plaisir de voir encore une fois plus exactement ces mêmes lieux de Siége, de la Bataille, & de l'endroit où le Roi François I. étoit tombé, & avoit ensuite été pris.

Va à Genes, & son embarquement.

De là il se rendit à Génes, ayant auparavant fait entendre à Doria, qu'il ne vouloit pas qu'on lui fit d'entrée, ni qu'on le reçût avec aucune pompe, étant résolu de loger dans son nouveau Palais, bâti hors de la Ville, sur le bord de la Mer. L'Empereur fut donc logé dans cette belle Maison, le Prince l'ayant fait orner des plus magnifiques meubles, avec des tapisseries d'or & de soye d'un prix inestimable, & fait servir, pendant huit jours que Charles-Quint y séjourna, non seulement la table de ce Prince, mais aussi les autres tables des Grands, & de la Noblesse, en vaisselle d'or & d'argent, en grande abondance. Cette grande magnificence, & ces richesses immenses firent dire à quelques-uns, qu'il falloit que Doria eût emprunté les meubles les plus précieux, & toute la vaisselle d'or & d'argent de Genes, & de Milan ensemble; ce qui lui ayant été rapporté, il donna ordre qu'on écrivit sur la grande Porte du Palais les paroles suivantes;

tes ; *Tout ce qu'il y a icy de meubles, est à moi, par la grace de Dieu, & au service de l'Empereur.* De plus, Charles-Quint en sortant de la Maison pour aller s'embarquer, dit à Doria en presence de tous les Grands qui le suivoient : *Je vous ai fait seulement Prince, mais vous avez fait voir par la magnificence avec laquelle vous m'avez reçû* Italiaans, *pas moins puissant qu'un Roi.* En effet, on n'avoit point encore vû de magnificence pareille dans la Cour même des Grands, ni dans aucune autre, excepté celle des Rois. En un mot, Charles-Quint extrémement content & satisfait, s'embarqua sur la Capitane de Doria, & prit la route de Barcelone.

Conformément à la résolution prise à Bologne, sur la nécessité de convoquer au plûtôt un Concile, le Pape envoya en Allemagne, aussi-tôt aprés le départ de l'Empereur, *Hugues Rangone*, Evêque de Reggio, son Nonce extraordinaire, avec ordre d'agir de concert avec le Baron Lambert *Briars*, Ambassadeur de l'Empereur. S'étant donc joints tous deux, ils se rendirent ensemble à Weimar, où étoit alors *Jean Frederic*. Electeur de Saxe, élevé à l'Electorat aprés la mort de l'Electeur Jean son Pere, arrivée l'onziéme d'Août de l'année precédente. S'étant abouchez avec cet Electeur, ils lui representerent la bonne & sainte *Propositions pour le Concile 1533.*

 inten-

intention du Pape, & de l'Empereur, & l'ardent desir qu'ils avoient d'appaiser, & de réunir par des moyens doux, les esprits aliénez & divisez sur l'Article de la Religion; ils lui representerent sur tout que l'Empereur & le Pape étoient tombez d'accord, que le moyen le plus propre pour une telle réunion, étoit celui de la convocation d'un Concile.

Se continuent

Dans le premier entretien, on discourut sur cette matiere durant trois heures entieres; & comme le Nonce qui parloit le premier, rapportoit tout au Pape, comme si tout dépendoit de son autorité, & de son zele; l'Ambassadeur de l'Empereur lui dit: *Si vôtre Seigneurie Reverendissime croit que Sa Sainteté peut tout faire, ma personne ne sert ici à rien.* A quoi l'Electeur répondit; *Elle y sert assûrément beaucoup, car nous ne prétendons avoir à faire qu'avec l'Empereur.* Cet évenement troubla les affaires pendant deux jours; mais on demeura d'accord, que toutes les propositions se feroient comme venant du Pape & de l'Empereur. De sorte qu'ils convinrent avec l'Electeur, comme par voye de conseil, de la maniere, du tems, & du lieu du Concile, & des moyens pour le pouvoir rendre libre. Le Nonce dit que Sa Sainteté, aprés avoir mûrement pensé au lieu le plus propre pour une assemblée de cette nature, avoit trou-

vé que Bologne, ou Mantoüe, seroit le plus commode pour tout le monde, & que cette pensée avoit été trouvée fort bonne par l'Empereur. Le Nonce poussa son discours un peu plus loin, en faisant la proposition, que si quelqu'un refusoit de reconnoître Sa Sainteté pour Souverain Pontife, l'Empereur, & les autres Rois & Princes, prendroient la protection de l'Eglise, & du Saint Siége contre ces sortes de gens. De cette maniere, il conclut que dans six mois au plûtard, Sa Sainteté assembleroit un Concile, & le tout fut confirmé par un Ambassadeur de l'Empereur. L'Electeur répondit que l'affaire étoit d'une trop grande importance pour la résoudre tout seul; que s'ils souhaitoient, il feroit assembler la Ligue de Smalcalde, pour en déliberer avec les autres. On prit donc le temps de deux mois, au bout desquels la Ligue s'assembla; & aprés trois séances, & consultations, on dona par écrit, au nom de tous, & à l'Ambassadeur qui étoient à Smalcalde, la répouse suivante.

Réponse de la Ligue de Smalcalde.

Qu'ils remercioient trés-humblement « Sa Majesté Impériale, qui daignoit se « donner le soin & la peine de faire convo- « quer un Concile, priant Dieu de tout « leur cœur, de vouloir conduire à une bon- « ne fin un desir, & un dessein si juste & si « saint; afin que la verité fût maintenuë, «

 » la

» la fausse doctrine, les abus & les cere-
» monies superstitieuses abolies ; & que le
» vrai Culte Divin, & la pratique de toutes
» les vertus chrêtiennes, fussent établis
» pour le bien de l'Eglise, & l'édification
» des vrais Fideles. Que pour eux, ils ne
» desiroient ce Concile, qu'afin seulement
» que l'affaire qui étoit en dispute, fût dé-
» cidée, & résoluë avec équité, & dans
» les formes requises, pour faire cesser les
» divisions, & les scandales qui s'étoient
» introduits sous le Pontificat de Leon X.
» Que pour cet effet, on soûpiroit aprés un
» Concile, dans lequel chacun fût libre;
» où l'autorité du Pape ne pût prévaloir
» sur celle de l'Empereur, où l'on discernât
» la verité d'avec le mensonge; selon la
» Sainte Ecriture, & non pas selon les tra-
» ditions, & les disputes de l'Ecole, & où
» la matiere de fait fût décidée par des Per-
» sonnages pieux, non suspects, & confor-
» mément aux decrets de l'Empire, se re-
» mettant pour le surplus à l'Empereur, au-
» quel seul, & non à d'autres, ils doivent
» du respect & de l'obéissance, comme à la
» Souveraine Puissance que Dieu avoit éta-
» blie sur eux; & qu'ils prioient ces Mes-
» sieurs, d'envoyer cette réponse à l'Em-
» pereur, & de la lui faire agréer.

Le Pape fait Mais ce fut une chose rare & curieuse, que pendant que ces Ambassadeurs négocioient

ces affaires en Allemagne, & que Charles-Quint continuoit son voyage de Barcelone à Madrid; le bon Clement naturellement inconstant, & trop enclin à user de précautions, pour accommoder mieux la fortune de sa Maison, & pour lever tous les soupçons que ses conférences de deux mois avec l'Empereur à Bologne, pouvoient avoir fait concevoir au Roi François I. fit une confédération avec ce Prince, comme s'il ne se fût plus souvenu de celle qu'il venoit de traiter tout nouvellement avec l'Empereur; & entr'autres articles, il stipula que le Duc d'Orleans, qui avoit nom *Henri*, second Fils de France, épouseroit *Catherine* de Medicis, Niéce du Pape; laquelle étant encore toute petite, avoit pensé perdre la vie dans les séditions de Florence, comme petite-fille du dernier Laurent. *Alliance avec le Roi François I.*

Il fut dit outre cela, que le Pape conduiroit sa petite-Niéce jusqu'à Marseille où le mariage seroit consommé, ce qui fut executé de la sorte. Clement arriva dans cette Ville avec la fleur des Cardinaux, & des Prélats de sa Cour, aussi-bien que de la plus illustre Noblesse de l'un & de l'autre Sexe de Florence, & emmena justement le 3. d'Octobre l'épouse conduite par ses Galeres. Et comme on n'avoit pas eu le temps de preparer les choses, il demeura *Passe à Marseille.*

pendant deux jours dans le Palais du Connétable de Montmorenci, qui étoit hors de la Ville. Le matin du 6. du même mois, Sa Sainteté fit son entrée solemnelle à cheval avec ses Habits Pontificaux, & la Mitre en tête; mais la Tiare étoit portée sur un siege que deux hommes portoient sur leurs épaules. Devant le Pape, marchoit un Maître de Cérémonies, lequel portoit en ses mains la Sacrée Hostie, & étoit monté sur une haquenée blanche, que deux hommes vêtus de soye tenoient par la bride.

Son entrée 1533. Derriere Sa Sainteté, suivoient deux à deux douze Cardinaux, sur des Mulets magnifiquement harnachez. A quelque distance d'eux, venoit Catherine la nouvelle Epouse, richement vêtuë, suivie de ses Dames, & de quantité de Noblesse Françoise & Italienne. Dans le même tems que le Pape entroit à Marseille solemnellement par une porte, le Roi en sortoit *incognito* par l'autre, pour marquer sa soûmission filiale, comme s'il eût voulu laisser le Pape Maître de la Ville, & s'en alla loger au Palais même d'où le Pape étoit sorti. On avoit preparé dans la Ville deux superbes Palais, l'un pour le Pape, & l'autre pour le Roi. Le lendemain le Roi fit son entrée, accompagné de ses trois Fils, & de ses Principaux Seigneurs, & Gentilshommes,

mes, & s'en alla droit trouver le Pape, qui l'attendoit assis sur un Trône, placé sous un Dais, duquel le Roi s'étant approché, lui baisa les pieds; & le Pape s'étant levé, l'embrassa: il faut sçavoir qu'ils s'étoient vûs deux fois *incognito*.

Ensuite les nopces se celébrerent avec toute la pompe & la magnificence imaginable, & la mariée porta en dot les Comtez *d'Auvergne*, & de *Lavagrais*, cent mille écus en argent comptant, & tous les droits qu'elle avoit sur le Duché d'Urbin, & autres Seigneuries. Et le Pape (à qui il ne coûtoit rien de promettre) augmenta la dot de Catherine par le don qu'il lui fit de Modene, Reggio, Rubiera, Ligourne, Pise, Parme, & Plaisance; & il s'obligea de payer la moitié des frais de la guerre que le Roi pourroit faire, pour recouvrer le Duché d'Urbin; outre cela, en faveur de ce Mariage, il donna au Roi quatre Chapeaux de Cardinaux, qui furent incontinent donnez aux Sujets, nommez par François I. lesquels furent *Claude de Givri*, *Odet de Châtillon*, de la Maison de Coligni, *Jean Stuard* Ecossois, & *Jean le Veneur*, Grand Aumônier de France. Le Pape séjourna avec le Roi à Marseille pendant l'espace d'un mois en de continuelles Conférences. *Mariage.*

Ces nouvelles affligerent fort l'Empereur, *Déplai-*

sir de Charles V.

quoi qu'elles ne le surprissent pas beaucoup, parce qu'il avoit toûjours été tres-persuadé, que ce Pontife avoit les Lys gravez trop avant dans le cœur, pour les pouvoir oublier. Mais ce qui lui donna le plus de chagrin, fut l'avis qu'il reçût par des Lettres particulieres (car les Espions ne manquent jamais aux Grands Princes) d'un discours tenu par le Pape, & par François I. en un lieu public, c'est à-dire en presence de plusieurs Grands, discours qui consistoit, en ce que parlant du desir qu'avoit l'Empereur de voir convoquer le Concile; le Roi dit : *Pour moi, je ne veux ni Concile, ni Paix, qu'on ne m'ait premierement rendu le Duché de Milan*, ajoûtant à cela, *que si l'on ne le lui restituoit pas, non seulement il se mettroit du parti des Herétiques; mais de plus solliciteroit Soliman à rentrer une autre fois dans la Hongrie*; à quoi Clement répondit, *l'Empereur en a trop fait, & il y a de la justice à l'empêcher d'en faire d'autres.*

Maraviglia décapité.

Le Duc de Milan avoit fait décapiter dans cette Ville, *Jaques Maraviglia*, Lombard de basse naissance, qui aprés avoir été valet d'Ecurie à Paris, où il étoit allé chercher fortune, s'étoit par son industrie & par un bonheur extraordinaire, acquis des richesses immenses, par le moyen desquelles il s'ouvrit la porte à diverses

Dignitez de la Cour, jusques-là que le Roi François I. l'envoya en qualité d'Ambassadeur à Milan, où il avoit fait massacrer un certain Gentilhomme Milanois, de la tres-noble Maison de Castiglione, & s'étoit déclaré auteur de sa mort avec des paroles insolentes; mais quoi qu'il en soit, on devoit avoir quelque égard au caractere; nonobstant cela, le Duc lui fit faire son procés, & sans en donner avis au Roi, le fit étrangler de nuit, pour contenter l'Empereur, qui étoit entré en soupçon, qu'il tenoit cet Ambassadeur pour négotier quelque union avec le Roi François I. lequel fut si sensible à cet affront, qu'il en écrivit à tous les Princes du monde, comme étant une violation manifeste du droit des Gens; & entr'autres il en écrivit à l'Empereur, qui lui fit la réponse qui suit: *Qu'il ne devoit pas s'attrister de cette mort, puisque Maraviglia se l'étoit attirée par ses mauvaises actions, étant de notoriété publique, qu'il étoit d'une vie scandaleuse, meurtrier, injuste, & assassin, & qu'il sçavoit de bonne part qu'il avoit attenté à la vie du Duc même.*

A peine Charles fut-il arrivé en Espagne, qu'il fut averti que le Roi François I. avoit traité contre lui une étroite alliance avec Soliman à Constantinople, d'où un Ambassadeur devoit partir pour aller en France, afin de faire prendre le change à la Chrê- *François I. traite alliance avec le Turc.*

Chrêtienté, en lui faisant accroire, que c'étoit Soliman qui avoit recherché le Roi François I. & l'avoit sollicité à faire avec lui cette confédération. Et en effet, l'Ambassadeur fut ensuite envoyé à Paris, où il fut reçû avec une pompe solemnelle, & le Roi François I. en envoya aussi-tôt de sa part un autre à Soliman. Tous ces évenemens arrivez en un même temps, déplûrent fort à Charles V. sçavoir, le divorce de Henri VIII. avec sa séparation de l'Eglise Romaine : l'abouchement du Pape à Marseille avec le Roi, & l'étroite amitié & alliance concluë entr'eux ; la confédération ou Ligue du même Roi avec le Turc ; & la résolution que ce Prince témoignoit avoir de vouloir se vanger à quelque prix que ce fût, de la mort qu'on avoit fait souffrir à son Ambassadeur à Milan; toutes ces chose lui faisoient clairement comprendre, en quoi il ne se mécomptoit gueres, qu l'intention du Roi François I. étoit d'avoi des pretextes, & de faire beaucoup de brui afin de pouvoir avec plus de couleur tour ner avec ardeur & avec violence, ses Arm contre le Milanez, pendant son absen d'Italie, afin de se mettre en possession de Duché qui lui tenoit tant au cœur ; & ce tainement Charles V. avoit tout sujet craindre, quoique son courage demeur toûjours ferme & inébranlable.

S

Sur ces entrefaites, l'Empereur reçût la nouvelle de la mort de Jean George Paleologue, Marquis de Montferrat, ce qui lui fit prévoir, & apprehender de grands troubles dans la Lombardie, lesquels auroient pû donner beau jeu à François I. dans ses desseins sur le Milanez. Jean George avoit épousé Julie, fille de Fréderic d'Arragon, Roi de Naples; mais les épousailles étant faites par procuration à Naples, pendant que l'Epouse faisoit le voyage de cette Ville au Montferrat; le Marquis son Epoux s'étant échauffé à courir de tous côtez, pour donner les ordres nécessaires, & pour voir les preparatifs qu'on faisoit avec beaucoup de magnificence & de faste, pour recevoir Julie, il fut attaqué d'une fiévre tres-violente, de sorte que la nouvelle Epouse, à son arrivée à Casal, Capitale du Montferrat, trouva le marquis son Epoux avec un Crucifix au chevet de son lit, & un esprit bien éloigné de penser au lit nuptial. Et en effet, il mourut peu de jours aprés, laissant éteinte par sa mort la Maison des Paleologues, laquelle avoit donné plusieurs Empereurs à la Grece, & un nombre de Personnages illustres & éminens à l'Eglise, aux Armes, & aux Conseils. Fréderic de Gonzague, Duc de Mantouë, qui avoit épousé Marguerite, sœur du défunt Marquis Jean George, se mit incessamment en possession de cette hérédité,

Affaires du Montferrat.

rédité, n'y ayant point de Loi Salique qui l'en empêchât, & étant persuadé que personne ne pouvoit la lui disputer.

Prétentions du Duc de Savoye.

Mais Charles de Savoye s'y opposa vigoureusement, alleguant ses prétentions, lesquelles étoient, qu'en vertu de l'hérédité de Violante Paleologue, mariée à Amedée V. de Savoye, dit le Verd, en 1340. & outre cela en consequence de celle de Blanche, fille de Guillaume Paleologue VII. Marquis de Montferrat, mariée à Charles I. Duc de Savoye en 1476. l'Héredité de ce Marquisat tomboit d'ancien droit à Emmanuël Philibert son Pere, à l'exclusion entiere de Marguerite Paleologue, femme du Marquis Fréderic de Gonzague. Alleguant de plus en particulier, que la susdite Blanche avoit été, même par sentence de l'Empereur Charles V. déclarée habile à succeder à plusieurs Terres du Montferrat, jusqu'à la concurrence de sa Dot, qui lui avoi[t] été assignée sur ces Terres, & laquelle mon[]toit avec les interêts à la somme d'un mil[]lion d'écus. Le Duc Charles ajoûtoit enco[]re à cela les raisons de Fief, parce que l[e] Marquis Jean-Jaques Paleologue s'étoi[t] volontairement rendu Feudataire du Du[c] Amedée; lorsqu'ayant en 1432. recouvr[é] par la force de ses Armes son Etat, d'où [il] avoit été chassé par le Duc de Milan, [il] avoit été convenu entre Amedée & Jea[n]

Jaqu[es]

Jaques, qu'en cas que la Maison des Paleogues Marquis de Montferrat vînt à manquer, la Savoye succéderoit à ce Marquisat. Neanmoins ce ne fut qu'une simple convention, & non pas une Investiture de Fief, comme le prétendoit le Savoyard.

Les differends se remettent à Charles V.

Ces évenemens ne plûrent pas à Charles V. qui en reçût les avis, lorsqu'on commençoit à faire en Espagne les réjoüissances de son arrivée; de sorte que prévoyant les fâcheuses suites que pouvoient avoir ces affaires, il écrivit incessamment au Marquis de Vasto (la République s'employant aussi beaucoup pour accommoder les choses) & à Don Antoine de Leva, de travailler avec toute la diligence, & tout le soin possible à terminer ces differends. Ces Ministres, de concert avec ceux de Venise, firent si bien, ne pouvant pas si précipitamment trouver de meilleur remede, que tous les differends entre ces deux prétendans à cette hérédité, furent entierement remis à la décision de l'Empereur Charles V. à qui cela fit beaucoup de plaisir; & par les mêmes Prétendans, il fut prié de vouloir décider la chose le plûtôt qu'il se pourroit, il promit de le faire avant que trois ans fussent expirez; & cependant les deux Concurrens partageoient entr'eux les revenus, mais le Duc de Mantoüe avoit la joüissance de la plus grande partie.

Pour

Charles V. bien reçû à Madrit

Pour ce qui regarde les honneurs avec lesquels Charles V. fut reçû à Madrid, il est certain qu'on les peut qualifier Triomphes; les Grands, la Noblesse, & tous les Espagnols en general, n'ayant rien épargné pour témoigner en cette rencontre leur affection & leur zele. L'Impératrice Isabelle, habillée fort lestement, avec le petit Prince Philippe à son côté, alla le recevoir à une journée de Madrid, avec un Cortege de 12. Grands, qui s'étoient pour cet effet rendus à la Cour avec une magnificence Royale; & outre cela, deux cens Nobles parfaitement bien montez, avec deux cens des principales Dames richement parées. L'Impératrice en embrassant un si glorieux Epoux, aprés lui avoir donné mille & mille baisers, lui dit, en laissant couler des larmes de tendresse & de joye : *Mon cher Empereur, aprés tant de fatigues & de travaux, donnez-vous avec moi quelques années de repos, sans plus risquer une vie qui m'est si précieuse, en des voyages si longs & si perilleux.* Charles V. ne lui répondit que par des baisers & des embrassemens. Pendant un mois, on ne parla à la Cour que de Jeux, de Joûtes, de Tournois, de Bals, de Comédies, & autres divertissemens; quoique tout le monde remarquât que Charles V. accoûtumé aux affaires, ne negligeoit pas de s'y ap-

pliquer

pliquer. Il eut le plaisir d'apprendre, qu'on pouvoit beaucoup attendre du petit Prince Philippe, qui dans sa plus tendre enfance, donnoit de belles & grandes esperances ; aussi le caressa-t'il avec autant de tendresse paternelle, qu'on n'ait jamais vû en aucun Prince. Afin donc de mieux cultiver cette Plante Royale, qui promettoit une si grande abondance de fruits excellens, il lui donna incontinent pour Maître *D. Jean Martinez* Silico, du College de saint Barthelemy, & Professeur dans l'Université de Salamanque, Personnage qui joignoit à une profonde érudition une vie fort reglée, & fort sage. Outre cela, il lui donna pour Gouverneur Don Jean de Zuniga, Commandeur de Castille, & Conseiller d'Etat, qui sortoit d'une des principales Maisons d'Espagne; quoique Charles V. n'eût pas tant d'égard à sa naissance, qu'à la grande expérience qu'il s'étoit acquise en de longs voyages, & en des services qui l'étoient encore davantage ; ce qu'on doit regarder comme les deux choses qui contribuent le plus à perfectionner tous les hommes, & particulierement ceux qui sont destinez à prendre soin de la jeunesse d'un Prince.



LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE II.

Année 1534. & 1535.

SOMMAIRE

Du II. Livre de la II. Partie.



LA Cour de Madrid trouvée par Charles V. en mauvais ordre, & raisons: Il résolut de la mettre en bon état : y établit divers bons reglemens, & quels : reçoit avis du Siege mis devant Corone par

par les Turcs : Lettre des Grecs de cette Ville, qui demandent du secours : Charles V. donne ordre à Doria d'aller les secourir : Provisions, & Armée Navale pour cela : Doria part de Madrid, va à Barcelone, & Espagnols qui le suivent : Il s'embarque à Genes, où il assemble ses forces, & son arrivée aux Côtes de Corone : Il défait entierement l'Armée Turque : Action courageuse, & victoire de Mendoza Gouverneur de Corone : Levée du Siege, avec plusieurs particularitez : Doria entre dans la Ville, il y est bien reçû : Il envoye Mendoza pour en porter les avis à Charles V. Il établit un nouveau Gouverneur : Il retourne à Genes : Le Duc de Wittemberg chassé de ses Etats par l'Empereur Charles V. Il s'y rétablit par la force des Armes : Protegé, & assisté par le Roy François I. par le Duc de Saxe, & par le Landgrave : Il fait la paix avec le Roy des Romains : Articles de cette Paix : Roy des Romains reconnu par l'Electeur de Saxe : Conditions de l'accommodement entre ces deux Princes : Diverses observations sur ces conditions : Mort du Pape Clement

ment VII. Diverses particularitez de sa vie, & de ses actions : Le Cardinal Farnese est créé Pape sous le nom de Paul III. Le Roy François I. envoye son Armée en Italie : Il demande passage au Duc de Savoye: Il lui est refusé : Le Roi François I. s'en met en colere : Il le dépoüille de ses Etats : Manifeste publié contre le Duc, autre encore : Prétentions du Roi François I. là-dessus : La Baronie de Vaux se rebelle contre le Duc : Il cherche à s'accommoder avec le Roi François I. Discours de la Duchesse Beatrix au Duc son Mari pour l'en détourner : Diversité de sentimens des Auteurs sur cette Guerre : François procure la Paix : On croit que Charles V. ait été le premier à la rechercher : On fait voir le contraire : Les Princes se persuadent, qu'ils peuvent faire tout : Soliman prend Babylone, avec plusieurs remarques : Déplaisir de l'Empereur, & raisons ; Barberousse se rend formidable : Jalousies qu'en prend Charles V. Il est declaré par Soliman, Bassa de la Mer : Charles prend la résolution de passer en Affrique avec une puissante armée : Ses preparatifs quels:

Il

Il s'embarque à Barcelone : Suivi de plusieurs Grands, & Avanturiers : Épée benie, envoyée par le Pape à Doria, Cerémonies faites, en la mettant entre les mains de l'Empereur : Arrivée de ce Prince en Sardaigne : Il passe aux Côtes d'Afrique : Son arrivée : Il attaque la Goulette, secouruë par les Turcs: On propose de faire mourir les Chrêtiens : on en détourne la pensée : Camp de Charles V. insulté : Sa grande application au Siege: Victoires des Turcs contre les Chrétiens : Dit notable de Barberousse sur ce sujet : Description de la Goulette : Mauvaise conduite en ce Siége : Déplaisir de Charles V. Arrivée d'Alarzone, fameux Capitaine avec des secours : On lui donne la Charge d'attaquer les Maures : Grande Victoire qu'il en remporte : Chagrin que reçoit Barberousse de cette perte : Honte & courage des Espagnols : Ils prennent la résolution de tenter l'escalade : Elle réussit mal : Le Roi de Tunis vient trouver Charles V. au Camp : Il est bien reçû, & caressé : Discours de l'Empereur au Conseil de Guerre : Il veut absolument, qu'on se prépare à prendre

prendre cette Place par force : On lui obéït, & on donne l'assaut general à la Goulette, avec plusieurs particularitez : On la prend, & Dit notable de Charles V. sur cette prise : Barberousse projette par vengeance de faire mourir tous les Esclaves Chrétiens : Il en est détourné, par qui, & comment. Charles exhorte les siens pour l'entreprise de Tunis : Il prend la résolution de livrer bataille aux Turcs : Grande Victoire qu'il en remporte : Mortalité dans son Armée : Divers sentimens contraires sur cette Bataille : Prise de la Ville de Tunis, avec diverses particularitez : Sac de cette Ville : Esclaves Chrétiens mis en liberté : Les Chevaliers de Malte furent les premiers à cette entreprise : On croit le contraire : Leur armement quel : Plusieurs Actions Héroïques des mêmes : Dispute entre un Chevalier & un Soldat, pour sçavoir lequel des deux meritoit une Chaîne d'or : Plusieurs remarques considerables sur la prise de Tunis : Femmes esclaves délivrées : Marque distincte des Esclaves : Comment pourvûs par Charles-Quint : Diligence de ce Prince pour sauver Tunis :

nis : Les Esclaves & les Soldats mettent cette Ville au pillage : Le Chevalier Simeon Commandeur de Turin délivré d'esclavage : Contradictions manifestes entre quelques Auteurs : Action merveilleuse d'une jeune Moresque contre le Roi Assen : Fuite de Barberousse : Instances des Chevaliers de Malte pour avoir l'emploi de le poursuivre : Doria envoye son Neveu inutilement : Il y va lui même en personne : Son Conseil de Guerre avec les Chevalers de Malte : Il prend Bona, & le Château : Il fortifie celui-ci, & met la Ville au pillage : Description de la *Caracca* de Malte : Articles entre Charles-Quint & Mulei Assen pour le rétablissement de ce dernier dans le Royaume : On les trouve fort rudes : Couronnes sont fort pesantes, avec plusieurs particularitez, elles sont blâmées, & raisons sur cela ; Dit notable de Soliman sur le rétablissement du Roi à Tunis : Applaudissemens meritez par Charles-Quint. Monarchie Françoise superieure en merite à toute autre : Charles V. merite autant de loüanges, que le Roi François I. de blâme.

Cour de Madrit mal ordonnée.

CHARLES V. trouva à son arrivée en Espagne, la Cour fort en désordre, quoi qu'elle n'eût jamais eu aucun bon ordre, mais en son absence son état devint encore plus mauvais que jamais, soit à cause de la bonté de l'Imperatrice, qui ne vouloit faire de chagrin à personne, en obligeant chacun à son devoir, soit que sous le Gouvernement d'une femme on ne jugeât pas necessaire cette pompe exterieure & ce grand éclat des Cours Royales. Veritablement depuis que Charles-Quint eut introduit l'usage des Grands, ces Seigneurs par un effet de la vanité Espagnole jugerent convenable d'augmenter l'éclat de leur rang, en tenant chacun à leur service un superbe Cortege, jusques-là que lors qu'il y avoit des Grands à la Cour, elle étoit grande, mais dés qu'ils étoient partis, on ne sçavoit plus s'il y avoit une Cour Royale; parce que les Offices étoient mal reglez, le Roi Ferdinand s'en étant peu soucié pendant sa vie, & aprés sa mort, Charles-Quint qui fut son Heritier se trouvant chargé d'un Empire, & obligé à des voyages continuels, du moins jusqu'à cette année, il ne se soucia pas beaucoup de s'attacher à former d'autre Cour que celle dont il avoit besoin pour lui-même; cependant voyant que son Fils croissoit, & que pour lui il étoit le plus souvent obligé à résider

en

en Allemagne, il jugea à propos d'établir un reglement particulier de la Cour; c'est pourquoi il en conçut de sa tête le dessein, & en écrivit l'ordre.

Premierement il ordonna qu'il y eût de trois sortes de Gardes Royales, sçavoir, l'Espagnole, l'Allemande, & la Wallonne, voulant faire honneur à ces deux dernieres Nations en consideration de sa Dinité d'Empereur, & de sa naissance qu'il voit reçûë à Gand; chacune de cent Solats, tous originaires de ces Nations; mais omme il auroit donné trop de jalousie aux spagnols, gens d'une humeur naturellelent fiere, s'il eût établi des Capitaines rangers, il ordonna que les Capitaines ces trois Compagnies fussent Espagnols, Grands d'Espagne, mais que le Lieutent de la Compagnie Allemande, fût Alnan, & celui de la Wallonne, Wallon. ordonna encore une autre Compagnie de). hommes de cheval, avec le titre de *Monteros Espenosa*, qui devoient tous e du Bourg d'Espenosa, ayant voulu acrder ce privilege à ce lieu, pour éterniser nemoire de sa fidelité, vû que c'étoit le l en Espagne, qui n'avoit jamais pris les nes contre le Roi; & il voulut qu'un nd fût aussi le Capitaine de cette Comgnie. Pour ce qui regarde la paye des Sols, il ordonna qu'on leur donnât une

Gardes reglées par Charles V.

paye & demie, & que les Soldats fussent entierement habillez, & fournis de tout, excepté le blanchissage; ayant de plus établi, que le Chef Souverain de ces 4. Compagnies, fût un Colonel General, qui devroit toûjours être un Prince du-sang, & en cas qu'il n'y en eût pas, le Doyen des Grands d'Espagne, sans autre salaire que celui de l'honneur, & pour cette premiere fois Charles fit l'honneur à ces Compagnies de s'en déclarer lui-même Colonel.

Autres Offices. 1534 Il fit faire de tres-belles & magnifiques Ecuries, avec cent chevaux, & autant de Mulets, avec ordre que personne ne pût monter ces chevaux, ou Mulets du Roi, que les seuls Princes du sang, ou les Grands d'Espagne du premier ordre, excepté les Seigneurs Etrangers du premier rang, ou les Ambassadeurs. Pour avoir le soin, la conduite, & le commandement des Ecuries, il ordonna un Grand-Ecuier, qui étoit du nombre des premiers Grands, & pour donner plus de crédit à cette Charge, il ordonna que lui seul pourroit se servir dans le lieu où seroit la Cour, d'un Carosse à six chevaux, comme le Roi. Il voulut que les Majordomes fussent au nombre de six, tous Grands, du second, & du troisiéme ordre, mais que le Majordome Major fût un Grand du premier ordre, & qu'il eût pour son usage un appartement du Pa-

Il

Il ordonna 40. Gentilshommes de la bouche, qui devoient être choisis de differentes Provinces, & avoir le privilege d'entrer dans une sale, dans laquelle il ne seroit pas permis à aucun autre d'avoir passage, où il n'y auroit ni Huissiers, ni Gardes, & lesquels pourroient, s'il le vouloient, assister autour de la Table du Roi, tant à dîné, qu'à soupé. Pour la Chambre, il ordonna 24. Gentilshommes gagez, qui seroient obligez de servir tous les jours deux à deux, tour à tour, & de changer toutes les semaines. Il établit aussi douze autres Grands, sans autre récompense que celle de l'honneur, chacun desquels devoit porter une Clef d'or sur leur poitrine, pour marque de la puissance qu'ils avoient d'entrer par tout, sans néanmoins être obligez à aucun service, si ce n'est à faire volontairement leur Cour, excepté les solemnitez publiques, & lors que le Roi traitoit des Princes, ou recevoir des Ambassadeurs, auquel temps ils devoient se trouver à la Cour pour en augmenter le faste & l'éclat. *Gentils hommes*

Quoi que Charles-Quint eût grand besoin d'argent pour ses guerres, nonobstant cela, il rendit les Charges d'un profit extraordinaire & trop exorbitant, ce qui contribua à épuiser la Couronne, & à la rendre pauvre, d'autant plus qu'il ne voulut pas permettre qu'aucune Charge fût vénale, mais qu'elles

les fussent seulement données à ceux qui avoient le plus de mérite, comme effectivement Charles V. le pratiqua, & aprés lui Philippe son Fils; mais depuis ce temps-là les Favoris n'ont pensé qu'à introduire, & à avancer leurs Créatures, quoi que souvent dénuées de vertu & de mérite.

Etablissement pour les Reines. Pour donner plus de lustre & d'éclat à la grandeur & à la Majesté de l'Imperatrice son Epouse, il voulut que dans les occasions des Fêtes qui se font la nuit, une Dame, Femme de quelque Grand du premier ou second ordre, eût la Charge de porter un Flambeau allumé devant cette Princesse, au lieu qu'auparavant on avoit accoûtumé de donner cette Charge pour les Reines à une des *Menines*, qui sont les Demoiselles d'honneur, & depuis ce temps-là on a continué à l'égard de l'Imperatrice l'usage établi par Charles-Quint. Cet Empereur ne permit pourtant jamais que d'autres que les seuls Grands se couvrissent en presence de l'Imperatrice, au lieu qu'au temps de Philippe son Fils, on introduisit l'usage de se faire couvrir devant la Reine, non seulement les Grands, mais aussi les autres Seigneurs de qualité, qui néanmoins ne le font pas d'ordinaire la premiere fois sans que la Reine leur ait fait quelque signe de la main, ou le leur ait dit expressément. Quant aux Livrées tant du Roi, que de la Reine,

il les ordonna de couleur jaune, avec des paremens rouges & noirs; il fit aussi faire son Pavillon sur Mer de couleur jaune, avec la Croix de S. André. Il distingua de differentes sortes de *Menins*, qui sont les Pages, ordonnant que ceux du Roi serviroient avec le Manteau; sans porter jamais de Chapeau dans le Palais, & que ceux de la Reine iroient sans Manteau, & porteroient un chapeau, hors de l'Appartement de Sa Majesté: mais presentement les Menins, tant du Roi, que de la Reine, ne portent jamais ni chapeau, ni manteau.

Il renouvella presque tous les Conseils, non seulement en augmentant, mais aussi quelquefois en diminuant le nombre des Conseillers; & particulierement celui qu'on appelle de la *Junte*, qui est le Conseil extraordinaire pour les affaires importantes. Il y ajoûta de nouveau le *Conseil d'Italie*, avec un President qui avoit 2000. écus de Gages par an, six Regens, avec mille écus chacun annuellement, dont il ordonna que trois seroient Italiens, sçavoir un du Royaume de Naples, un autre de Sicile, & le troisiéme de Milan, & les autres trois Espagnols. De plus un Secretaire, & un Fiscal, chacun desquels auroit 2000. écus d'appointement par an. Outre cela deux Réferendaires avec 800. écus par an chacun. Enfin quelques Bas Officiers avec de

Conseils. 1534.

petits gages. Ce Conseil ne devoit traiter que les affaires concernant le Royaume de Naples, celui de Sicile, & le Duché de Milan, & il a beaucoup d'autorité.

Corone assiégé par les Turcs.

Pendant que Charles V. étoit à Madrid occupé de semblables soins, c'est-à-dire au commencement d'Avril de cette année 1534. il reçût un Courrier, qui lui fut dépêché avec une Barque legere jusqu'à Barcelone, par Don Pierre de Tolede, Marquis de Ville-Franche, Vice-Roi de Naples, par lequel il lui étoit donné avis, que Don *Jerôme de Mendoza*, que le Prince Doria avoit laissé Gouverneur à Corone, lors qu'il prit cette Ville, se trouvoit assiégé, & extrémement pressé par les forces prodigieuses de Soliman. Le même Don Pierre avertissant de plus Charles V. que Mendoza le sollicitoit tres-instamment, de lui envoyer de puissans & prompts secours; sa perte étant inévitable, s'il n'étoit secouru avant six mois, parce qu'il ne se trouvoit ni Vivres, ni Munitions pour pouvoir se défendre plus long-temps. Outre la propre Lettre de Mendoza, que le Vice-Roi envoya à l'Empereur: il lui en fit tenir encore une autre qui lui étoit écrite par les Grecs qui étoient dans la Ville, qui se joignirent tous ensemble, non seulement les Chefs de Famille, mais aussi les Femmes avec leurs petits enfans entre leurs bras, celles qui en avoient,

avoient, & poussoient d'un commun accord, & à haute voix des vœux au Ciel, pour la prosperité du tres-Religieux Empereur, duquel ils esperoient le salut tant de leur Ame, que de leur corps, énonçant leur Lettre dans les termes qui suivent :

Au trés illustre Seigneur Don Pierre de Tolede, Marquis de Ville Franche, Vice-Roi de Naples, pour Sa Majesté Imperiale.

TRés-benin Seigneur Vice-Roi. « Vous recevrez de Monsieur nôtre « Gouverneur tous les avis necessaires du « malheureux état où nous nous trouvons, « comme entre les grifes du Dragon Otto- « man, & sur le point d'être devorez de sa « gueule cruelle & insatiable, si nous ne « sommes secourus promptement de vôtre « Charité, & de vôtre zele. Nous autres « malheureux Grecs, sommes dans cette « Ville jusqu'au nombre de 1400. de l'un « & de l'autre Sexe, avec plus de 150. pe- « tits Enfans innocens, qui tous ensemble « implorons, aprés le secours de Dieu, ce- « lui de nôtre Trés-religieux Empereur « Charles-Quint, nôtre glorieux Seigneur, « aussi-bien que l'assistance de Vôtre Sei- « gneurie Illustrissime. Nous ne pouvons « croire, que l'Empereur Charles V. nôtre «

 « trés-

» trés-débonnaire Seigneur nous veüille
» abandonner, aprés nous avoir délivrez
» avec un zele si grand & si Chrêtien, avec
» un courage, & une résolution si he-
» roïque, & avec tant de gloire, sans avoir
» aucun égard aux frais, & aux dépenses
» infinies; aprés, dis-je, nous avoir afran-
» chis de la cruëlle & barbare Tyrannie sous
» laquelle nous gémissions, & mis dans un
» Paradis, car nous estimons telle la Domi-
» nation de nôtre trés-religieux Empereur,
» en la bonté & la compassion duquel nous
» mettons toute nôtre confiance; & dans
» l'esperance de l'éprouver, nous avons ré-
» solu, de nous défendre jusqu'à la dernie-
» re goute de nôtre sang, étant toûjours
» prêts à rendre une prompte obéissance de
» jour & de nuit à Monsieur nôtre bon &
» doux Gouverneur, sur la valeur, l'expe-
» rience, & le zele duquel nous nous met-
» tons l'esprit en repos, pendant que nous
» employerons pour nôtre commune défen-
» se nos sueurs, nos fatigues, nôtre bras,
» & nôtre propre vie. Cependant nous
» prions Dieu, comme à l'ordinaire, pour
» nôtre trés-religieux Empereur, & pour
» Vôtre Seigneurie Illustrissime. Ceux de la
» Nation Grecque à Corone.

JE me persuade, que cette Lettre ne contribua pas peu à faire effet sur l'esprit, & je dirai même dans le cœur de l'Empereur. De quelque façon que ce soit, tous les Auteurs conviennent, qu'il reçut ces avis de son Vice-Roi avec un extrême chagrin, & si l'on en croit Summonte, il ne put pendant deux jours le dissimuler, ni le cacher à ses Domestiques. Il avoit un sensible déplaisir, & ce n'étoit pas sans beaucoup de fondement & de raison, de voir assiegée, & sur le point d'être perduë de moment à autre, une Ville, qui venoit d'être enlevée à la Domination des Infidelles avec une dépense immense, mais avec plus de consolation encore pour lui, & de gloire pour la Chrêtienté, & où les Chrêtiens de ces Païs-là avoient avec tant de plaisir planté la Croix, sur les ruïnes du Croissant qui y triomphoit auparavant. *Déplaisir de Charles V. 1534.*

En ce temps-là son Favori *André Doria* se trouvoit à Madrid, lequel, comme il a été dit, étoit celui qui avoit assiegé & pris cette Ville. Ainsi Charles V. eut à peine achevé de lire la Lettre du Vice-Roy de Tolede, qu'il courut en personne en porter les nouvelles à Doria, qui n'en fut pas moins sensiblement touché que Charles-Quint l'étoit de son côté. Ils se consolerent néanmoins tous deux ensemble, dans l'esperance que cette Place pourroit être se- *Il travaille à secourir Corone.*

couruë avant le temps limité par Mendoza. L'Empereur ordonna donc à Doria avec cette douceur, avec laquelle il avoit accoûtumé de lui donner ses ordres, & d'agir avec lui, de prendre incessamment la Poste, & de courir en toute diligence s'embarquer sur la Flotte, qui se trouvoit partie à Genes, & partie à Barcelone, & de la renforcer le mieux qu'il seroit possible en si peu de tems; pour cet effet il lui fit donner 150. mille écus en or, avec ordre d'en recevoir une plus grande quantité à Genes, & à Naples, en cas de besoin.

Doria part pour Genes.

Pour sa propre satisfaction, & pour obéir à Charles V. Doria se disposa avec toute la diligence imaginable à partir pour Barcelone, où il fut suivi par plus de 200. Gentilshommes Volontaires, où il trouva jusqu'à 600. Espagnols, que quelques Capitaines assemblerent des lieux circonvoisins; il s'embarqua aussi de la Ville même de Barcelone plus de 150. des plus braves habitans, poussez d'un noble desir d'acquerir de la gloire dans cette entreprise. Il ne séjourna que huit jours à Genes, tant pour assembler, que pour pourvoir à la hâte son Armée Navale, & attendre les gens que le Marquis de Vasto, Gouverneur de Milan devoit lui envoyer, en vertu des ordres que Charles V. lui avoit envoyez par divers Courriers dépêchez exprés en toute dili-

diligence ; & veritablement le Marquis fit paroître en cela un grand zele & beaucoup de conduite & d'adresse, puis qu'en l'espace de dix jours, en comptant même celui auquel il reçut le premier Courrier de l'Empereur, non seulement il fit passer à Genes 4000. Soldats de ceux de son Armée, & des plus vieilles Troupes, mais de plus ramassa, & envoya jusqu'à 2000. hommes des milices du Païs, avec plus de 300. Volontaires ; de sorte que Doria ainsi bien pourvû, & bien muni, se mit en mer, avec un vent favorable.

Armée Navale des Turcs battuë.

Arrivé presque à la vûë de Corone, il envoya quelques petites Barques à rames, des plus legeres, conduites par des gens expérimentez, pour épier & découvrir de quelle espece, & de quel nombre de Vaisseaux l'Armée Turque se trouvoit composée ; lesquelles étant retournées rapporterent qu'elle étoit pour le moins une fois plus nombreuse que l'Armée Chrêtienne ; sur ces avis les Capitaines que Doria avoit autour de lui, lui conseillerent de retourner sur ses pas, representant qu'il valoit mieux perdre la seule Ville de Corone, que d'y ajoûter aussi la perte de l'Armée Navale. Mais Doria résolu (conformement aux intentions de Charles V.) de se sacrifier soi-même, & l'Armée ; & de s'exposer visiblement, mais glorieusement, au hazard de tout perdre,

plûtôt

plûtôt que de voir tomber entre les mains des ennemis cette Place qu'il venoit de conquerir, & qui avoit tant coûté à l'Empereur; ce General, dis-je, résolu de tout risquer, courut, à la faveur du vent, justement sur le midi, comme un foudre se jetter sur l'ennemi, qu'il attaqua de trois côtez avec cinquante Vaisseaux de chacun. Les Turcs furent extrémement surpris, parce qu'ayant remarqué que l'Armée Chrétienne étoit fort inférieure à la leur, il ne pouvoit pas leur venir dans la pensée qu'on tentât la fortune du combat; mais ils furent bien étonnez quand ils virent les Chrêtiens les canonner avec tant de furie, & courir à l'abordage avec une valeur & une intrepidité incroïable; en effet, Doria avoit dans ses Vaisseaux quantité de gros Canons, dequoi les Turcs manquoient. En un mot, il remporta en moins de deux heures, tant par sa grande expérience, que par son propre courage, & celui de ses gens, une des plus signalées victoires, ayant coulé à fond 36. des meilleurs Vaisseaux des Turcs, pris 18. dispersé par la fuite tout le reste, qui fut poursuivi fort loin, & battu d'une infinité de coups de Canon, par les Galeres des Chrêtiens, qui observerent avant qu'il fût nuit, que plus de 25. Galéres, toutes fracassées & ruinées de Canon, allerent à fond.

Men-

Mendozza qui avoit apperçû d'une Tour la Flotte de l'Empereur, ayant vû & entendu par le bruit du Canon, qu'elle avoit attaqué l'Ennemi, sortit à la tête de sa Garnison, & attaqua avec elle si brusquement & avec tant de furie du côté de la Terre les Assiégeans, qu'en moins d'une heure il en tailla en piéces jusqu'à 3000. & obligea le reste à prendre la fuite avec tant de précipitation & de hâte, que pour courir plus vîte, la plûpart jettoient leurs Cimeterres, & leurs autres armes, d'où l'on peut bien juger qu'ils ne penserent guere à sauver leur canon, & le Bagage; de sorte que le butin se trouva fort gros, & fort riche, parce que quantité de Turcs de qualité des Provinces circonvoisines qui étant accourus à ce Siége, y avoient mené leurs gens, non seulement pour s'exercer au métier des armes, & se trouver à la prise de cette Place, dont on croyoit la perte indubitable, mais aussi dans l'esperance d'assouvir leur avarice au riche sac, dont ils se flatoient, de cette Ville, dans laquelle il y avoit plusieurs Marchands Grecs, & autres Chrêtiens trés-riches. Enfin, Mendozza acquit dans la défense de cette Place, dans la conduite, & la valeur qu'il fit paroître, dans la sortie qu'il fit à propos, il acquit, dis-je, non seulement un nom immortel, mais aussi un bon & riche butin.

Assiégeans par terre battus.

Ce-

Doria entre dans Corone.

Cependant la nuit étant survenuë, Mendozza donna ordre à ses gens, de se retirer dans la Ville, & le lendemain de grand matin, avant Soleil levé, il en sortit, & alla à bord de la Capitane rendre ses devoirs & ses respects à Doria, qui l'embrassa avec beaucoup d'affection, en donnant de grands éloges à sa valeur & à son merite. Mendozza n'employa que peu de temps à faire son compliment, & s'en retourna promptement dans la Ville, pour mettre ses gens en ordre, afin de recevoir Doria, lequel entra à cheval dans la Ville, avec ses Pavillons de Grand Amiral, & quoi qu'on n'eût eu que peu d'heures à se préparer à le recevoir, avec tout cela on lui fit une si belle reception, qu'elle pouvoit bien passer pour un triomphe considerable, & il eut un plaisir, & une satisfaction extrême, comme il l'avoüa ensuite à ses gens, & comme il le fit assez connoître par la joye qu'il avoit répanduë sur le visage, de se voir donner tant d'acclamations & de benedictions par les Grecs qui se trouvoient dans cette Place, lesquels il consola beaucoup par des paroles obligeantes, & par la promesse qu'il leur fit de la part de l'Empereur, qu'ils ne seroient jamais abandonnez, Sa Majesté Imperiale ayant résolu, par un effet de sa magnanimité, de faire continuellement la guerre aux Turcs, afin de pouvoi

voir par ce moyen mettre les Chrêtiens dans une plus grande sûreté, & leur ôter tout sujet d'apprehender d'être jamais opprimez par les Barbares.

Il dépêche Mendozza à Charles V.

Pendant que ces choses se passoient, les Soldats de la Garnison & les habitans, qui avoient aussi merveilleusement bien fait leur devoir, s'employerent les uns & les autres à dépoüiller les corps morts des Turcs, à les enterrer dans ces campagnes, & à transporter dans la Ville ceux des Chrêtiens, desquels jusqu'à 130. perdirent la vie. Mais comme Doria se pressoit fort de faire sçavoir les nouvelles d'un si heureux succez à l'Empereur, qui les attendoit assûrement avec une extrême impatience; il voulut que Mendozza lui-même en fût le porteur, pour recueillir les fruits dûs à son mérite. Ayant donc créé Gouverneur de la Place le Capitaine *Diego Macicao* Soldat de grand courage, & de beaucoup d'experience, il envoya en Espagne sur une Galiote legere, Mendozza, qui sans se servir de la rame, parce que le vent étoit assez grand, & même un peu plus qu'il ne falloit, arriva en trés-peu de temps à Barcelone, d'où étant parti incontinent, il prit la poste, & courant jour & nuit, il arriva bien-tôt à Madrid, où il reçût de Charles V. des caresses telles que le Lecteur peut bien s'imaginer; je lui laisse aussi à

penser.

penser quel fut le Carrillon des Cloches, & les Fêtes qu'on solemnisa en Espagne, pour celebrer une si grande victoire.

Doria rétourne à Genes. Doria séjourna cinq jours à Corone, pour donner avec Macicao, nouveau Gouverneur, les ordres necessaires pour la réparation des brêches & des ruïnes qui étoient fort grandes, & pour décharger de la Flotte les munitions de guerre, & les vivres dont cette Place avoit besoin. Aprés avoir achevé tout cela, fait embarquer toute la vieille Garnison, & laissé à Macicao des troupes fraîches, toutes Espagnoles, qui avoient long-temps servi, il s'embarqua ensuite lui-même, & prit la route de Genes, où il entra dans le Port, precedé de 18. Galeres qu'il avoit prises au Turc, au bruit continuel du Canon, tant de la part de la Ville, que de son Armée; & de-là il envoya à Charles V. plusieurs Esclaves Turcs des plus considerables, avec quelques Cimeterres, & autres armes curieuses & rares.

Duc Ulric 1534. Cependant le Landgrave Philippe de Hesse faisoit grand bruit, jusqu'à prétendre, moyennant les secours du Roi de France, lesquels il étoit allé lui demander en personne à Paris, afin de les mieux obtenir, pouvoir rétablir par la force le Duc *Ulric de Wirtemberg* son proche parent, & trés-confident ami, lequel avoit été chassé de ses

ses Etats, par la force & la violence (disoit le Duc) des Etats de Suabe, qui s'étoient portez à cette résolution à cause des actions peu convenables à la qualité de Prince, lesquelles ce Duc faisoit, sçavoir de grandes extorsions par lesquelles il tourmentoit ses Peuples. L'Empereur Charles V. qui ne négligea jamais aucune occasion de jetter de l'huile sur le feu, afin d'augmenter de plus en plus le lustre & la splendeur de sa Maison, n'alluma pas, à la verité, les flammes de cette indignation des Etats contre le Duc, mais il ne les eût pas plûtôt vû allumées, qu'il les fomenta & les excita vivement, jusqu'à trouver les moïens de se faire prier par les Etats de vouloir les délivrer d'un Gouvernement aussi malheureux, que l'étoit celui du Duc Ulric de Wirtemberg; de sorte que Charles V. n'eut pas de peine à dépoüiller ce Duc de toutes ses Terres, & d'en donner l'investiture au Roi Ferdinand son Frere, sans avoir aucun égard aux sollicitations faites pour l'en détourner par la Diétte d'Ausbourg; plusieurs dont elle étoit composée, pour ne pas dire tous generalement, ayant pris avec beaucoup de chaleur la protection d'Ulric.

Rétablissement par la force.

Le Landgrave résolu de rétablir par la force le Duc Ulric, engagea au Roi François I. au nom de ce Prince dépoüillé, la Principauté de *Monbelliard*, pour la somme

me de 300. mille écus, à condition, que s'il ne lui rendoit pas cette somme dans l'espace de trois ans, cette Principauté lui resteroit, & seroit réünie au Domaine de la Couronne de France. Le Roi promit cette somme pour les premiers jours de l'année 1534. avec assûrance outre cela, qu'il la lui prétoit sans en prétendre aucun interêt. Avec cet argent donc ils se mirent à faire de grandes levées de gens, & se prévalant de l'absence de l'Empereur qui étoit en Espagne, & des occupations du Roi Ferdinand en Hongrie, ils se mirent en Campagne avec leur Armée au commencement de Mai; ayant auparavant passé à la montre toutes leurs Troupes, de l'autre côté du Rhin. Ferdinand averti de ces préparatifs, avoit fait avancer dans le Païs de Wirtemberg 3000. hommes, outre ceux qui y étoient déja, mais le malheur voulut, que prés de la moitié de ce renfort tombât entre les mains du Landgrave, qui en fit passer au fil de l'épée, ou tua à coups d'arquebuses une partie, & fit l'autre prisonniere, le Prince Philippe Palatin, qui en étoit General, ayant aussi lui-même été pris prisonnier. Aprés cette défaite toutes les Villes & Forteresses du Païs de Wirtemberg retournerent sous la Domination du Duc Ulric, leur principal Seigneur. L'Empereur ayant reçû cette nouvelle, en eut un si grand

rand déplaisir, qu'il ne pût s'empêcher de ire, que *le Duc Ulric n'en joüiroit pas ong temps.*

Cependant l'Electeur de Mayence, & 'Electeur Jean Frederic de Saxe Beaupere du Landgrave, prévoyant bien que ce seroit une chose impossible, que ce Duc pût joüir en repos de sa Principauté, ayant pour ennemis les deux Freres Charles V. & Ferdinand, se mirent à songer & à consulter entr'eux pour voir quel moyen il y auroit d'y apporter quelque remede. Mais il faut ici sçavoir que l'Electeur *Jean Frederic* ne vouloit pas (comme il a été dit) reconnoître Ferdinand pour Roi des Romains, & cela par une certaine maxime; qui est, qu'ayant été dans le College des Electeurs, en qualité d'Ambassadeur de son Pere, qui étoit malade lors que l'Election se fit, & s'y étant vigoureusement opposé, il sembloit, qu'il y allât de son honneur, de continuer à s'y opposer, & de soûtenir la protestation de nullité qu'il avoit faite alors. C'étoit là la pierre de scandale, parceque Charles V. ne vouloit rien faire avec les Protestans, qu'ils n'eussent premierement reconnu Ferdinand, & ceux-ci ne vouloient point le reconnoître, si l'Electeur Jean Frederic ne le reconnoissoit auparavant. Enfin aprés plusieurs disputes & contestations, le Roy Ferdinand, & l'Electeur Jean Frederic,

On negotie un accommodement entre le Roi des Romains, & le Saxon. 1534.

qui avoit ſuccedé à ſon Pere, conclurent le Traité le 29. Juin dans la Ville de Prague en Boheme.

ARTICLES

Du Traité entre le Roi des Romains, & l'Electeur de Saxe.

I. QU'il ne ſe feroit aucune ſorte de violence, ni aucune procedure de Juſtice contre qui que ce ſoit, pour cauſe de Religion, & que ceux qui en commettroient, ſeroient rigoureuſement punis par la Chambre Imperiale, ou bien par les autres Juges de la Juriſdiction deſquels ils ſeroient.

II. Que la Paix qui avoit été publiée par l'Empereur, ſeroit obſervée trés-exactement.

III. Que le Roi Ferdinand au nom de l'Empereur, feroit ſurſeoir à la Chambre Imperiale toutes les actions intentées contre les Proteſtans, parmi leſquels on n'entendoit pas comprendre les Anabaptiſtes, les Calviniſtes, & autres Sectaires, qui devoient au contraire être entendus exclus du benefice de ce Traité.

IV. Que l'Ecteur de Saxe non ſeulement reconnoîtroit Ferdinand pour vrai & legitime

gitime Roi des Romains, mais que de plus il promettoit de le faire reconnoître par tous autres Princes de la Ligue de Smalcalde, & que tous ensemble ils lui en donneroient le titre.

. Que quand il s'agiroit à l'avenir de faire l'Election du Roi des Romains du vivant de l'Empereur, les Electeurs s'assembleroient auparavant pour examiner si les raisons pour une telle Election, sont justes, raisonnables, & legitimes.

VI. Qu'en cas que ces raisons fussent trouvées de tous unanimement, trés-justes & équitables, il seroit procedé à l'Election du Roi des Romains, suivant les formes prescrites par la Bulle d'or, qui doit être inviolable.

VII. Que s'il s'y trouvoit quelque opposition, & que les sentimens se trouvassent partagez, & les résolutions differentes, tont ce qui se feroit seroit censé nul, sans aucune force, & illégitime.

VIII. Que le Roi Ferdinand entendoit & promettoit de faire agréer, & signer ce Traité, dans toutes ses clauses, par l'Empereur son Frere, & par les autres Electeurs.

X. Que dans le même Traité devoit être entendu compris un accord, & une condition, sçavoir, que dans l'espace de trois mois, il seroit formé de tous lesdits

Articles

Articles un Décret définitif, en forme de Constitution Imperiale, qui devoit être confirmée, ratifiée, & publiée par tout, tant par Sa Majesté Imperiale, que par tous les Electeurs.

X. Qu'en cas qu'il s'y trouvât des difficultez, & que ce Décret ne fût pas confirmé, ni publié par l'Empereur, & par lesdits Electeurs, avec toutes les formalitez, & tous les sermens necessaires & accoûtumez, & cela dans l'espace de dix mois ; l'Electeur Jean Frederic de Saxe, & tous ses Alliez seroient libres, & dégagez de toute obligation de tenir leur parole, ou leur promesse, & ne seroient nullement tenus d'executer aucune des choses ausquelles ils paroissent s'être obligez dans ce Traité.

XI. Qu'enfin, Ferdinand promettoit au nom de l'Empereur son Frere, qu'en peu de temps l'Empereur confirmeroit l'Electeur Jean Frederic de Saxe dans la possession de tous ses biens, & Etats d'ancien Patrimoine, & lui donneroit l'Investiture de l'Electorat, & que Sa Majesté Imperiale approuveroit aussi & ratifieroit son contrât de mariage avec Sibylle, fille du Duc de Cleves.

Autorité de l'Ele-

CE Traité fit connoître deux choses ; la prémiere, que la passion qu'on a pou

pour ses propres interêts, aveugle les hommes, & sur tout les Princes, jusques-là qu'elle ne leur permet pas de voir & de procurer l'utilité & la gloire du Public; & la seconde fit paroître manifestement la grande autorité de l'Electeur Jean Fréderic, non seulement parmi ceux de sa Religion, mais aussi dans les choses mêmes les plus essentielles de l'Empire. Que se peut-il dire de plus? Quelle chose peut-on s'imaginer qui soit plus capable de causer de l'étonnement? Voir un Electeur, & Lutherien deplus, traiter avec le Roi des Romains, & tête à tête, comme on a accoûtumé des affaires d'une telle consequence! Voir, dis-je, ces deux Princes tous seuls renfermez dans un cabinet, plûtôt que par le moyen de deux Députez, ou Ministres, ordonner, & disposer à leur fantaisie, de ces Loix qui regardent directement la Bulle d'Or, & ausquelles ne pouvoient ni ne devoient toucher l'Empereur lui-même, ni le College Electoral, cela devant appartenir dans une République, telle que la Germanique, au Corps tout entier de la Diete. Cependant ces deux Princes s'érigerent de leur autorité en nouveaux Legislateurs, abolissant les anciennes Loix, en établissant de nouvelles, & prétendant qu'elles devoient être confirmées & ratifiées par l'Empereur, &

Henr. 1534.

par le College des Electeurs.

Plaintes. 1534. Il fut amplement parlé de ce traité, & de ses circonstances, qui concernoient l'interêt public, dans une Diete, où les plus zelez representerent comme une chose extrêmement préjudiciable à la liberté d'Allemagne, & à l'honneur & réputation des autres Princes, qui avoient été appellez de Dieu pour avoir leur part à ce Gouvernement libre; parce que si un Electeur seul se licencioit à établir des conditions aussi essentielles que celles de la maniere dont il falloit proceder dans l'Election du Roy des Romains; il étoit aisé à voir quel exemple quelque Empereur en pourroit prendre avec le temps, pour étendre son autorité au de-là des justes & légitimes bornes. Mais, pour dire la verité, ces remontrances qui méritoient qu'on y fît de mûres & sérieuses réflexions, s'en allerent en fumée, & cela pour deux raisons : la premiere, que dans la Diete le nombre des Partisans de l'un & de l'autre, étoit infini. Les Catholiques ne vouloient pas déplaire à l'Empereur, & au Roi des Romains; & les Lutheriens ne jugeoient pas à propos de s'opposer aux volontez d'un aussi puissant Chef que l'étoit l'Electeur Jean Frederic; la seconde raison fut, que les plaintes n'étoient plus de saison, puisque le Traité étoit déja signé & ratifié par l'Empereur

pereur, & par les Electeurs. Il est certain que Jean Frederic se rendit en peu de temps accredité, & formidable, & cependant avec le temps nous le verrons faire une figure bien differente.

D'ordinaire les Princes employent les moyens qu'ils croyent les plus convenables à leurs interêts, sans se mettre beaucoup en peine de ce qui pourroit en arriver, parce qu'ils se persuadent de pouvoir surmonter les obstacles qui pourront se rencontrer aprés que la chose est faite; & quand même il faudroit se désister de son entreprise, qu'importe, on aura toûjours la gloire, d'avoir tenté, & vaincu. Dans ce Traité que Ferdinand & l'Electeur Jean Fréderic firent l'un avec l'autre, ils eurent chacun leur but. Ferdinand (qui n'étoit que l'instrument de l'Empereur Charles V. son frere, n'avoit d'autre fin, que de continuer l'Empire dans sa Maison, ce qui ne pouvoit se faire, si l'on n'approuvoit son élection pour Roy des Romains, dequoi les Lutheriens, qui dépendoient de l'Electeur de Saxe, & du Landgrave, ne vouloient pas entendre parler; & comme leur nombre étoit grand, & qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'il s'augmenteroit encore, il jugea necessaire de faire cesser à quelque prix que ce fût, une telle obstination, afin que son élection fût approu- *Vrai but du Traité.*

[illegible]emens, & qu'il pût par ce [illegible] mettre l'esprit en repos à cet [illegible] Frederic de son côté, & le [illegible] qui agissoient de concert en [illegible] choses, vouloient venir à bout de [illegible] le Duc Ulric de Wirtemberg [illegible] la possession de ses Etats, dont il avoit été dépouillé, & dans lesquels il s'étoit retabli par la force des Armes, contre la volonté de l'Empereur, qui ayant investi son Frere des mêmes Etats, vouloit lui en conserver la souveraineté. Voilà les principaux desseins de Ferdinand, & de Jean Fréderic,& chacun parvint à ses fins; car Ferdinand qui ne vouloit de prés ni de loin entendre parler de ceder l'Investiture de ces Etats, laquelle il avoit reçûë de son Frere, la ceda neanmoins; & d'autre part les autres qui ne vouloient pas le reconnoître Roi des Romains, le reconnurent à la fin: du reste les autres circonstances ne servirent que de specieux prétextes pour pallier les choses, & les couvrir du beau voile d'interêt public. Le Traité conclu en même temps avec le Duc Ulric, fut tel qu'il suit;


AR

ARTICLES

Du Traité conclu entre Ferdinand, & le Duc Ulric de Wirtemberg, le 29. Juin 1534. dans la Ville de Prague en Boheme.

I. QUe le Duc Ulric de Wirtemberg rentreroit dans la possession de ses Etats, comme Seigneur de légitime droit, & qu'il en joüiroit paisiblement, lui, & ses Successeurs.

II. Que ledit Seigneur Duc Ulric, & ses Successeurs à perpetuité dépendroient, comme tenant droit de Fief, des Princes de la Maison d'Autriche, qui auroient la possession de l'Archiduché de ce nom.

III. Qu'en cas que les heritiers légitimes mâles vinssent à manquer dans la Maison desdits Ducs de Wirtemberg, tout ce Duché, ses appartenances, & ses droits, retourneroient aux Princes de la Maison d'Autriche, pour dépendre de l'Empire.

IV. Que le Duc Ulric reconnoîtroit le Serenissime Prince Ferdinand pour Roi des R[illegible] [illegible]gitimement élû, & cou-[illegible] [illegible]outes les formalitez requi-

 V.

vée des Lutheriens, & qu'il pût par ce moyen se mettre l'esprit en repos à cet égard. Jean Fréderic de son côté, & le Landgrave, qui agissoient de concert en toutes choses, vouloient venir à bout de maintenir le Duc Ulric de Wirtemberg dans la possession de ses Etats, dont il avoit été dépoüillé, & dans lesquels il s'étoit rétabli par la force des Armes, contre la volonté de l'Empereur, qui ayant investi son Frere des mêmes Etats, vouloit lui en conserver la souveraineté. Voilà les principaux desseins de Ferdinand, & de Jean Fréderic, & chacun parvint à ses fins; car Ferdinand qui ne vouloit de prés ni de loin entendre parler de ceder l'Investiture de ces Etats, laquelle il avoit reçûë de son Frere, la ceda neanmoins; & d'autre part les autres qui ne vouloient pas le reconnoître Roi des Romains, le reconnurent à la fin; du reste les autres circonstances ne servirent que de specieux prétexte pour pallier les choses, & les couvrir du beau voile d'interêt public. Le Traité conclu en même temps avec le Duc Ulric, fut tel qu'il suit;

ARTICLES

Du Traité conclu entre Ferdinand, & le Duc Ulric de Wirtemberg, le 29. Juin 1534. dans la Ville de Prague en Boheme.

I. QUe le Duc Ulric de Wirtemberg rentreroit dans la possession de ses Etats; comme Seigneur de légitime droit, & qu'il en joüiroit paisiblement, lui, & ses Successeurs.

II. Que ledit Seigneur Duc Ulric, & ses Successeurs à perpetuité dépendroient, comme tenant droit de Fief, des Princes de la Maison d'Autriche, qui auroient la possession de l'Archiduché de ce nom.

III. Qu'en cas que les heritiers légitimes mâles vinssent à manquer dans la Maison desdits Ducs de Wirtemberg, tout ce Duché, ses appartenances, & ses droits, retourneroient aux Princes de la Maison d'Autriche, pour dépendre de l'Empire.

IV. Que le Duc Ulric reconnoîtroit le Serenissime Prince Ferdinand pour Roi des Romains, légitimement élû; & couronné avec toutes les formalitez requises.

V. Que le même Duc nommera, aussi-tôt aprés avoir signé ce Traité, un Ambassadeur des premiers Seigneurs de son Etat, & l'envoyera audit Ferdinand Roi des Romains, pour le reconnoître solemnellement tel.

VI. Que ledit Duc Ulric s'oblige, tant pour lui que pour ses Successeurs, de ne faire, sous quelque prétexte que ce soit, aucune sorte d'Alliance contre les Princes de la Maison d'Autriche.

VII. Que ledit Duc Ulric, & le Landgrave Philippe, qui s'étoit uni [illegible]
dans la guerre, restituëroient [illegible]
biens immeubles d[illegible]
rez durant le cou[illegible]
ont pris à leurs [illegible]
Seigneurs, ausqu[illegible]
stituez.

VIII. Q[illegible] mêr[illegible]
grav[illegible]
qu[illegible]
so[illegible]
l'[illegible]

V. Que le même Duc nommera, aussi-tôt aprés avoir signé ce Traité, un Ambassadeur des premiers Seigneurs de son Etat, & l'envoyera audit Ferdinand Roi des Romains, pour le reconnoître solemnellement tel.

VI. Que ledit Duc Ulric s'oblige, tant pour lui que pour ses Successeurs, de ne faire, sous quelque prétexte que ce soit, aucune sorte d'Alliance contre les Princes de la Maison d'Autriche.

VII. Que ledit Duc Ulric, & le Landgrave Philippe, qui s'étoit uni avec lui dans la guerre, restituëroient tous les biens immeubles dont ils se sont emparez durant le cours de cette guerre, & ont pris à leurs naturels & légitimes Seigneurs, ausquels ils doivent être restituez.

VIII. Que les mêmes Duc Ulric, & Landgrave Philippe, ne pourront sous quelque prétexte que ce soit, forcer aucune sorte de personne à abandonner la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & cela directement, ni indirectement.

IX. Que les mêmes Seigneurs Duc, & Landgrave, laisseront joüir dans leurs Etats, tous les Ecclesiastiques de la Religion Catholique Romaine, de tous leurs biens, sans les troubler en aucune maniere.

X.

X. Qu'il sera permis à tous ceux qui par crainte, ou par quelque autre raison, avoient abandonné leurs Païs dans cette guerre, de s'en retourner, & de joüir de leurs biens, comme auparavant.

XI. Que tous les Prisonniers de guerre, qui ont été faits du côté du Roi Ferdinand, ou de celui du Duc Ulric, & du Landgrave, seront mis incontinent en liberté sans rançon.

XII. Que le Duc Ulric, & le Landgrave, ou viendront eux-mêmes en personne, ou envoyeront des Ambassadeurs de la premiere qualité, pour demander pardon au Roi Ferdinand, dans une audiance publique, de tout ce qui s'est passé dans cette guerre.

XIII. Qu'on fera aussi en même temps la cérémonie de donner au Duc Ulric, ou à son Ambassadeur en son nom, l'Investiture de la possession de ses Etats, comme à un Prince dépendant de la Maison d'Autriche.

XIV. Que le Roi des Romains s'oblige de sa bonne volonté de faire obtenir le pardon de l'Empereur, tant au Duc Ulric, qu'au Landgrave.

Mort de Clement VII. 1534.

EN cet entre-temps le Pape Clement VII. s'étoit laissé mourir le 25. de Septembre de cette année 1534. Qui étoit la

56. de ſon âge, & la 10. de ſon Pontificat; il eſt certain, que ſi ce Pontife ne mourut pas chargé d'années, il s'en alla à l'autre monde accablé de chagrins & de fatigues, qu'il ſe donna pour la plûpart, de gayeté de cœur, ou du moins ſimplement à deſſein d'aggrandir ſa Maiſon. Les Curieux pourroient ici remarquer une choſe aſſez conſiderable; qui eſt que depuis ce temps-là les Cardinaux n'ont que fort rarement penſé à faire des Papes de l'âge auquel Clement mourut. Cette mort, dont la nouvelle fut portée en toute diligence à Madrid par des Courriers exprés, que Queva Ambaſſadeur de Charles-Quint à Rome y dépêcha, ne cauſa pas beaucoup de déplaiſir à ce Prince; on remarqua même qu'il reçût cet avis avec joye, & ce ne fut pas ſans raiſon, par-là il ſe vit ôter du pié une fâcheuſe épine, & de devant les yeux un grand obſtacle; car c'eſt juſtement ce qu'étoit à ſon égard le Pape, qu'il n'aimoit pas, & duquel il n'étoit pas aimé non plus. On ne peut nier que Clement n'ait toûjours tenu Charles-Quint en une grande perplexité, & plus encore lors qu'il faiſoit profeſſion d'être de ſes amis, que quand il étoit ſon ennemi déclaré, à cauſe de ſa legereté & de ſon inconſtance perpetuelle en toutes choſes. Les Princes, & particulierement ceux de

l'Eglise, pardonnent les offenses, mais ils ne les oublient pas. Leur colere semble s'appaiser, mais elle ne s'éteint jamais entierement. Ces deux Princes, se firent l'un à l'autre les injures & les outrages les plus terribles & les plus atroces; & comment les oublier ? comment les effacer tout à fait de son esprit & de son cœur ?

Veritablement lors que Clement fut élevé au Pontificat, on avoit generalement une si haute opinion de sa personne, & il étoit en réputation d'avoir un merite si extraordinaire, que cela porta les Cardinaux à le créer Pape à l'âge de 46. ans, âge auquel la plûpart des Prélats ont bien de la peine à parvenir au Cardinalat; de sorte que tout le monde conçut l'esperance qu'il deviendroit un des plus dignes Papes, & des plus experimentez dans le Gouvernement; d'autant plus qu'on le croyoit semblable à l'or, qui se raffine par le feu, & sous le marteau; car il étoit né un mois aprés que son Pere avoit été tué dans la Conjuration des Pazzi; & depuis ce temps-là il avoit été élevé parmi les caprices & les changemens d'une fortune tantôt bonne, tantôt mauvaise, de sorte qu'il pouvoit être un grand Maître à l'un & à l'autre égard; avec tout cela les effets firent voir le contraire. Tout ce qu'il entreprit en faveur de l'Eglise, réussit fort *Observation.*

mal, au lieu qu'il ne conçût aucun dessein pour sa Maison qu'il n'en vînt parfaitement à bout; & rien ne lui fit tant de tort dans l'esprit des Princes & des Peuples, que cette passion excessive d'aggrandir les siens, laquelle on remarqua toûjours en lui. Il est certain qu'on n'avoit jamais vû aucun homme dans le monde, qui sçût si bien que lui profiter des faveurs de la fortune, & supporter constamment ses revers & ses disgraces.

Paul III. Pape. Aprés la mort de Clement, les Cardinaux Sujets, ou Partisans de l'Empereur Charles V. entrerent dans le Conclave, dans la résolution prise de concert avec l'Ambassadeur de Charles V. de prolonger l'élection du nouveau Pape, jusqu'à ce qu'on eût reçû avis d'Espagne de l'intention de Sa Majesté Imperiale; & ils le firent assez connoître de la sorte par les effets, les premiers jours. Mais tôt aprés, ayant plus mûrement consideré toutes choses, ils crûrent que Charles V. n'auroit point désagréable l'élection du Cardinal Farnese, dont le merite avoit toûjours paru extraordinaire; & ainsi il fut créé, sous le nom de Paul III. le matin du 14. Octobre, aprés que les Cardinaux eurent resté seulement huit jours dans le Conclave, chose dont on n'avoit point encore exemple. Cette élection fut ensuite fort agréable à l'Empereur.

Pen-

page. 178. To.



Armée du Roy François I. contre l'Italie.

Pendant que Rome joüissoit de son nouveau Pontificat, & que l'Empereur continuoit à se tenir en Espagne, le Roi de France acheva de se mettre en état d'executer le dessein de vengeance qu'il avoit conçû contre le Duc de Milan, au sujet de la mort ignominieuse que ce Duc avoit fait souffrir à Maraviglia son Ambassadeur; outrage qui lui tenoit d'autant plus au cœur, & l'animoit à s'en venger, que Charles-Quint y avoit ajoûté un mépris évident en ne tenant aucun compte des remontrances qu'il lui avoit faites contre le Duc Sforce, que l'Empereur protegeoit; enfin poussé par un courage & une generosité extraordinaire, il prit l'expedient de se venger par les armes contre l'Auteur de cet Assassinat, voyant que ses justes plaintes n'avoient pû produire aucun effet. Pour cette fin, il assembla une Armée de 2000. chevaux & de 25. mille hommes de pié, dont il donna le souverain commandement à Philippes de *Chabot*, Comte de *Buzantois*, Amiral de France, suivi des premiers Capitaines, qu'il avoit en ce temps-là dans son Royaume, & entr'autres Jaques *Galiot*, Grand-Ecuyer, & Grand-Maître de l'Artillerie, Robert *Stuard*, Maréchal de France, Claude d'*Anibaud*, Antoine de *Montpensier*, Gabriel d'*Alegre*, Charles *Tarcelin*, & grand nombre d'autres.

Passage refusé par le Duc de Savoie. Cette Armée étant sur le point de sortir de France pour s'acheminer en Italie, l'Amiral Chabot écrivit au nom du Roi une Lettre au Duc de Savoye, pour lui demander passage par ses terres, quoi qu'il fût bien persuadé que ce Prince ne pouvoit pas le lui accorder ; premierement, parce que ce n'étoit pas son interêt que de si grandes forces entrassent en Italie pour envahir le Milanez, ce qui ne pouvoit arriver sans qu'il demeurât au milieu exposé à la discretion des François, & d'ailleurs il ne pouvoit pas le donner à cause qu'il étoit trop proche parent de l'Empereur, ayant épousé Beatrix, sœur d'Isabelle, femme de Charles V. Le Comte Loschi écrit que Beatrix étoit niéce de Charles V. & Dupleix dit que c'étoit sa sœur ; en quoi ils se trompent l'un & l'autre, car les deux Charles, l'Empereur, & le Duc de Savoye, avoient épousé les deux Sœurs, filles du Roi de Portugal, & ce fut cette consideration qui obligea ce Duc à refuser le passage.

Duc dépoüillé de ses Etats. L'Amiral qui ne souhaitoit rien tant que ce refus, afin de pouvoir faire valoir les prétentions de son Roi contre le Duc lui-même, & venger l'affront qu'il prenoit pretexte d'avoir reçû, sur ce que le Duc avoit, disoit-il, avancé de l'argent au Duc de Bourbon, pour lui faire la guerre

dans

dans le Milanez, à quoi François I. attribuoit la cause de sa perte, & de sa prison: en un mot, *Chabot* entra l'épée à la main dans les Etats du Duc, commença par le dépoüiller de la Savoye, & ayant passé les Alpes sans aucun retardement, il se rendit bien-tôt maître du Piémont, l'ayant trouvé tout dépourvû, parce que le Savoyard ne pensoit à rien moins qu'à une visite de cette nature. Mais comme d'ordinaire les Princes ne manquent pas de colorer de beaux & de spécieux prétextes leurs plus grandes perfidies, passions de vengeance, & leurs desirs ambitieux & avides de s'aggrandir; l'Amiral sçût bien aussi se prévaloir de cette maxime en faveur de son Roi, ayant publié, pour endormir les Princes d'Italie, un Manifeste, dans lequel il faisoit connoître les justes raisons qu'avoit son Roi, d'attaquer le Duc de Savoye, & voici quelle en étoit la substance.

Que le Duc retenoit les Forteresses de « Nice, & de *Ville-France*, qui étoient des « appartenances de la Provence, données « autrefois en gage à Amedée VI. Duc de « Savoye en 1383. par Charles VI. Roi de « France. Qu'il avoit acheté de l'Empereur « la Comté d'Asti, quoiqu'il fût très-per- « suadé que l'Empereur ne la pouvoit ven- « dre, ni lui acheter, puis qu'elle étoit « des

Manifeste contre le Duc de Savoye. 1535.

» des appartenances du Patrimoine du Duc » d'Orleans. Qu'il avoit fait l'affront au » Roi lui-même, de ne pas recevoir le Col- » lier de son Ordre, & que neanmoins il » avoit reçû celui de l'Empereur Charles V. » lors que ce Prince étoit son Ennemi juré. » Qu'il avoit fourni de l'argent au Duc de » Bourbon, pour aller faire des levées de » gens en Allemagne pour faire la guerre à » Sa Majesté, lors qu'elle tenoit Pavie as- » siegée, & que cela avoit été l'unique cau- » se de ses malheurs. Et enfin, qu'il n'avoit » jamais voulu permettre que le Pape Cle- » ment VII. & le même Roi François I. » s'abouchassent dans la Ville de Nice, » quoi que l'un & l'autre l'en eussent in- » stamment sollicité.

Prétentions contre le Duc.

Mais comme le Roy prévoyoit bien que l'Empereur n'abandonneroit pas le Duc, tant à cause de la parenté qui étoit entr'eux, que pour la consideration de son propre interêt en Italie, il jugea à propos de prendre ses précautions, non seulement en munissant bien les Places prises, mais aussi en faisant voir, qu'il avoit de justes prétentions sur ce Duché, & il fit publier là-dessus un second Manifeste, qui portoit : Que Philippe Comte de Bugey, Fils aîné d'Amedée Duc de Savoye, avoit épousé en premieres Nôces Marguerite fille de Pierre II. Duc de Bourbon, & dans ce mariage il avoit

avoit été stipulé, que le premier Fils qui naîtroit de ces Epoux, & en cas que le premier vînt à mourir, le second, & ainsi successivement les autres, sans exclusion differente de sexe, seroit declaré Successeur & Heritier du Duché. Que de ce premier Mariage étoient nés Philibert, & Loüise Mere du Roi François I. Aprés la mort de Marguerite de Bourbon, Philippe épousa Claude de Pontiere, de laquelle il eut deux fils, Charles V. & Philippe. Philibert étant donc mort sans Heritiers, Charles V. s'empara du Duché, & de toute la succession du Pere, au préjudice de Loüise, qui devoit succeder à Philibert son Cousin Germain, selon la Clause du premier Mariage. Deplus, il demandoit la restitution de la Dot de Marguerite son Ayeule, qui consistoit en 180. mille écus. Outre cela la Bresse avec les interêts qui avoient couru depuis 40. ans. La Comté de Nice, avec le Pont de Villefranche, la Principauté de Piémont avec les Villes de Turin, de Pignerol, de Carignan, & tout le reste que le Duc tenoit au delà du Po, & cela comme des dépendances de la Comté de Provence, & de la Seigneurie d'Arles; & pour conclusion il demandoit toutes les Forteresses, & toutes les Places du Marquisât de Saluces, avec toutes celles qui étoient sous la protection du Dauphin, desquelles le Duc ne devoit

pas

pas joüir, pour s'être declaré ennemi du Pere. Toute l'Europe se mocquoit de ces prétentions, & on disoit communement, *Laissez faire l'Empereur Charles, il lui fera bien passer l'envie de tant demander.*

Perd Lausane & la Baronie. 1535.

Mais comme d'ordinaire un malheur n'arrive pas seul, & que la fortune contraire s'acharne souvent plus volontiers sur les Princes, que sur le Vulgaire, parce qu'il y a plus dequoi mordre, l'infortuné Duc Charles fut contraint d'en faire l'experience en cette rencontre. La Baronie de Vaux, & l'Evêché de Lauzane, qui lui appartenoient comme au premier Souverain, se trouvant situez entre le Canton de Berne, & la Ville de Geneve, qui avoient déja l'un & l'autre embrassé la Réformation de l'Eglise établie par Calvin, soit qu'ils y eussent été appellez par cette Providence qui fait tout sans se faire voir; soit que les persuasions de leurs voisins eussent été assez efficaces pour les y porter; ou bien qu'ils s'imaginassent de joüir d'un plus grand bonheur sous un Gouvernement libre, que sous l'autorité d'un Seigneur, quoi qu'il en soit, se prévalant de l'occasion, & voyant leur Prince opprimé par les François, ils prirent les armes, & ayant rompu & brisé toutes les Enseignes, & les Armoiries du Duc, & de l'Evêque, ils se mirent à crier, *liberté, liberté*, & pour mieux en assûrer l'éta-

'établissement, ils se mirent sous la protection du Canton de Berne, & furent avec : temps trompez par les Bernois, jusques-à que depuis environ 50. ans, ils ne regardent ces Peuples que comme Sujets, & Vassaux de Berne.

Le Duc, Prince d'un naturel doux & paisible, n'étant pas accoûtumé à se voir dépouiller par de tels Valets de Chambre, & ne sçachant pas encore ce que c'étoit que l'être ainsi dépossedé, demeura tout étonné & abbatu d'un si grand & si impréveu revers de fortune; l'Amiral Chabot averti par ses Espions, dont on ne manque jamais, lors qu'on sait bien les payer, de l'état, où se trouvoit le Duc, & que François Sforce Duc de Milan, qui mourut tôt aprés, n'étoit pas moins allarmé que lui, quoiqu'il eût un courage plus mâle, & qu'il eût auprés de sa personne Antoine de Leva, le plus vaillant Capitaine du Siecle, lequel étoit au Service de l'Empereur; l'Amiral, dis-je, informé de l'état des choses, jugea à propos, de ménager adroitement quelque accommodement avec l'un & l'autre de ces deux Ducs, conformement aux ordres qu'il en recevoit du Roi François I. lequel croyoit qu'il valoit mieux se contenter d'obtenir quelque partie de ses prétentions par un Traité fait à l'amiable, que de s'obstiner à vouloir tout, parce qu'alors *Cherche de s'accommoder.*

on

on risque bien souvent tout. Pour venir à bout de ce dessein, l'Amiral se servit des pratiques de *Claude de Velli*, qui avoit été Ambassadeur auprés du Duc Charles, Personnage adroit & rusé, & qui sçavoit fort bien, quand il le falloit, avoir une langue & deux cœurs. Le Duc Sforce qui prêtoit l'oreille aux Ministres de Charles, ne voulut point écoûter ceux de François I. mais le Duc Charles qui étoit veritablement d'un esprit tranquille, & qui croyoit peut-être, que se contenter de peu étoit la veritable vertu de la moderation, se laissa presque induire à ceder à François I. une bonne partie de ses prétentions, afin de pouvoir joüir de l'autre en repos. Beatrix, femme d'un courage viril, avertie de cela justement comme le Duc étoit sur le point de conclure le Traité, courut vers lui, & lui parla de la maniere qui suit.

Discours de la Duchesse au Duc. 1535.

» Je ne sçai, mon tres-cher Mari, quelle fatalité vous porte à donner par crainte » à un Ennemi, vôtre ancien Patrimoine, » qu'il vous sera toûjours plus glorieux de » vous voir ravir par la force & la violence » d'Armes aussi injustes. Quoi ? Ne suis-je » donc pas Sœur de l'Imperatrice Isabelle ? » N'êtes-vous pas Parent de l'Empereur » Charles V. ? L'un & l'autre ne nous ont-» ils pas témoigné en diverses conjonctures » toute la protection, & l'affection que les

senti-

entimens de la Nature peuvent inspirer ? «
:t que diront-ils en vous voyant si étonné «
ous défier de leur bonne volonté & de «
:ur appuy, aprés en avoir tant de fois «
uit l'experience ? C'est un commun Pro- «
erbe, en usage même parmi les plus peti- «
:s gens, que dans la mauvaise fortune, «
faut avoir beaucoup de courage ; & où «
t donc le vôtre, mon cher Mari, de «
ous qui êtes Prince ? Jamais Isabelle n'a- «
andonnera Beatrix sa Sœur, comme ja- «
iais Charles-Quint n'abandonnera le «
Duc son Parent. Peut-être que ce même «
harles qui jugea qu'il y alloit de sa gloi- «
:, & de son avantage de chasser les Fran- «
ois d'Italie, & de rétablir à Milan son «
Duc, qui en avoit été chassé, ne fera pas «
present une plus grande gloire, & ne «
gardera pas comme un interêt plus con- «
derable de les chasser du Piémont, & de «
ous remettre vous qui êtes son Parent «
ans la premiere possession de vos Etats ? «
harles V. fut-il jamais plus victorieux «
u'il l'est presentement ? Son nom fut-il «
mais plus glorieux, & plus formidable ? «
uel avantage ne pouvons-nous pas espe- «
r d'un Parent qui a remporté sur les Bar- «
ares une des plus illustres & plus signa- «
es Victoires ? Lui qui avec tant de gran- «
ur d'ame a couru au secours d'un Roi «
: Tunis, qu'il ne connoissoit pas, & l'a «
rétabli

» rétabli dans son Royaume, d'où il sera
» bien-tôt de retour, nous laissera oppri-
» mer vous & moi par un Roi qui est son
» Ennemi ? Et quel jugement pourra-t-il
» faire de vous, quand il apprendra, que
» vous êtes tombé dans une action si basse,
» manque de confiance en son affection ?
» Mais quand tous les moyens & tous les
» secours des hommes nous manqueroient,
» nous ne devons pas desesperer de ceux du
» Ciel. Les perfidies & les violences du Roi
» François I. sont trop visibles ; ses préten-
» tions publiées dans un Manifeste inju-
» rieux à vôtre honneur, trop injustes &
» trop iniques : ce Dieu qui a toûjours beni
» vôtre Maison, & la mienne, ne laissera
» pas impunis les torts, que les François
» nous font aujourd'huy, & qui sont si
» atroces, que les Barbares mêmes en se-
» roient scandalisez. Considerez, mon
» cher Epoux, que vous laisser ainsi abba-
» tre si aisément à la premiere disgrace d'u-
» ne fortune contraire, ce seroit lier les
» mains d'Emanuël Philibert nôtre fils,
» qui avec son grand courage, & son Ame
» belliqueuse, sçaura bien, assisté de l'Em-
» pereur, tirer l'épée, pour défendre &
» faire valoir les raisons du Pere & du Fils,
» contre les malins Oppresseurs. Nous
» avons donc tout sujet de nous promettre
» que cette tempête que la France d'un cô-
» té,

té, & la rebellion des Heretiques de l'au- «
re, excite aujourd'huy contre nous, tou- «
e grande & violente qu'elle est, se cal- «
nera à nôtre avantage, & que le torrent «
qui nous inonde à present, sera bien-tôt «
contraint de prendre un autre cours. «

Loschi dans ses Abregez Historiques de la Maison de Savoye, écrit que le Duc Charles craignant la puissance des François avoit du penchant à un accommodement, afin de se mettre en paix, *& qu'il l'auroit promptement executé, si sa femme Beatrix de Portugal, Princesse qui avoit l'Ame extrêmement grande & ferme, ne s'y fût hautement opposée, & n'en eût incessamment donné avis à Charles V. de la part duquel François Sfondrato s'étant rendu de Milan auprés du Duc, le menaça de l'indignation de l'Empereur, s'il restituoit aux François ces Forteresses.* Mais c'est une chose qui merite d'être ici bien remarquée, que dans le temps que le Roi François I. envoya son Armée en Italie, l'Empereur s'étoit justement embarqué avec la fleur de ses Troupes sur sa Flotte, comme nous le verrons plus bas, pour aller faire la guerre à Barberousse, & secourir Mulei Hazen Roi de Tunis; de sorte que je ne puis pas m'imaginer, comment ce que je viens de rapporter, est arrivé, comment, & où il a été écrit, & comment les réponses ont

Sentimens sur la même matiere 1535.

pû

[illegible] repriſes avec tant de promptitude [illegible]
[illegible] dans ſon Hiſtoire de Sa[illegible]
[illegible] Ducheſſe Beatrix voyant la [illegible]
[illegible] ſon mari de s'accomod[illegible]
[illegible] I. ait écrit ſur ce[illegible]
[illegible], lors qu'il étoi[illegible]
[illegible] ſur les Côtes d'A[illegible]
[illegible] Tunis, & qu'elle [illegible]
[illegible] Genes avec [illegible]
[illegible] l'Empereu[illegible]
[illegible]

hension au Roy François I. Mais Du-
cix qui entend si bien à changer en amer-
mes les baumes les plus doux de Char-
-Quint, & à dorer les pilules les plus
ieres de François I. parlant de cet arti-
: s'en exprime dans les termes qui sui-
nt : *L'Empereur se trouvoit en ce temps-*
dans la Ville de Palerme en Sicile, & quoi
'il eût remporté la victoire contre les In-
'elles à Tunis, neanmoins son Armée étoit
diminuée, & si ruïnée, soit par les con-
nelles escarmouches, & les frequens com-
ts, soit par les maladies, ou par les tem-
es, & le naufrage qu'il essuya à son re-
ur, que le peu même qui restoit se dissipa.
est pourquoi l'Empereur Charles-Quint
'i étoit extrêmement prudent & rusé, pré-
yant bien que l'entreprise du Roy contre
Ducs de Milan & de Savoye, dont il
oit obligé de prendre la protection & la dé-
nse, l'engageroit dans une nouvelle guerre
ntre les François, se mit à presser les ne-
ciations pour une paix, par le moyen de
plus confidens Serviteurs. Ce même Au-
ur ajoute que le Roi François I. donnoit
issi volontiers les mains à la paix, & voi-
les raisons qu'il en allegue. *Autres sentimens.*
Son Royaume étoit épuisé, & son peuple
cablé, à cause des grandes taxes, qui lui
voient été imposées pour sa rançon; & pour
ûtenir les dépenses de tant de guerres. La 1535.
Noblesse

pû être reçûës avec tant de promptitude. Du Chêne veut dans son Histoire de Savoye que la Duchesse Beatrix voyant la résolution où étoit son mari de s'accomoder avec le Roi François I. ait écrit sur cela à l'Empereur son Beaufrere, lors qu'il étoit avec son Armée Navale sur les Côtes d'Afrique, & du côté de Tunis, & qu'elle fit partir cette Lettre de Gennes avec une Galiote exprés, laquelle trouva l'Empereur déja de retour à Palerme, d'où il donna ensuite ordre à Sfondrato d'aller porter ses plaintes au Duc, mais par l'accueil que l'Empereur Charles-Quint fit à ce Duc à Naples, comme nous le verrons dans le Livre suivant, il ne paroît pas qu'il eût contre lui le moindre chagrin.

Sur les Victoires de Charles V. en Afrique.

Plusieurs Auteurs écrivent que le Roi François I. ne fut pas long-temps à se repentir d'avoir commencé une telle guerre contre deux Princes, comme le Duc de Milan, & le Duc de Savoye, lesquels il devoit proteger & soûtenir, par des raisons puissantes & indispensables ; & son repentir s'augmenta lors qu'il entendit les nouvelles d'une des plus signalées victoires que les Chrétiens eussent jamais remportées sur les Turcs, laquelle Charles-Quint avoit gagnée en Afrique, d'où il s'en retournoit victorieux & triomphant, ce qui étoit bien capable de donner de l'apprehen-

prehension au Roy ...
pleix qui entend ...
tumes les baumes ...
les-Quint, & ...
ameres de France ...
de s'en exprimer ...
vent : *L'Empereur* ...
dans la ...
qu'il eût ... ns
delles à ... au-
diminuée ...
nelles escarmouches ... dence
... u'une
... nle &
... ne réso-
C'est pourquoi ... ours est
qui étoit extrêmement ... x, qu'à
voyant bien que ... de liberté
Ducs de Milan ... , & qu'on
oit obligé de ... caractere de
ense, l'engagement ... Despotique,
entre les François ... re, que quel-
ations pour ... prise, il la croit
plus considerable ... ntion qu'il a de
... ajoute que ... une telle pré-
... volontiers ... le mal : Ces
... çoivent nean-
... u'ils se voyent
... cipice, & alors
... aveuglez par les
... présomption, ils

Un Prince croit qu'il peut tout faire.

 ont

Noblesse étoit fort diminuée, & lasse de tant de guerres étrangeres. Ses principaux alliez commençoient à se refroidir fort envers lui; les Anglois depuis leur schisme, & les Suisses depuis le leur, divisez entr'eux à cause de la diversité de Religion, étoient plûtôt en état de s'entredétruire par des guerres civiles, que de penser à secourir leurs Amis. Outre cela, l'Empereur étoit si fin, que sur les belles protestations qu'il faisoit de ne desirer autre chose dans ce monde que la guerre contre le Turc, tous les autres Potentats de la Chrétienté condamnoient le Roi de France, comme celui qui le détournoit d'une si sainte & si glorieuse entreprise, & l'empêchoit de l'executer. Pour toutes ces considerations donc le Roi de France avoit beaucoup de penchant à un Traité de Paix, & l'Empereur ne manqua pas de luy en faire proposer des conditions, qui avec certaines modifications qu'il y avoit à ajoûter, pouvoient lui être agréables.

François I. recherche la paix.

Je ne me scandalise pas de voir un Conseiller du Conseil d'Etat du Roi Loüis XIV. & son Historiographe, soûtenir la réputation des Rois ses Prédecesseurs, & écrire avec une ancre enchantée, pour ainsi dire, qui fait paroître le blanc noir, & le noir blanc. Mais pour moi je trouve tout le contraire, savoir, que Charles V. bien loin de penser à des propositions de paix, ne

ne fit autre chose tant à Rome, que par le chemin, que menacer de tirer vengeance du Roi François I. lequel se voyant à un état fort calamiteux, & Charles V. trop victorieux, & trop puissant, prit le parti de presser les négociations de paix, & envoya pour cet effet le Cardinal de Lorraine en Piémont. Mais comme il doit être parlé plus particulierement en cette matiere dans le livre quatriéme, je n'y ajoûterai rien autre chose pour cette heure.

Un Prince croit qu'il peut tout faire.

Il n'y a ni digue, ni force, ni prudence qui puisse retenir un Prince, lors qu'une fois il a, pour ainsi dire, pris le branle & le mouvement fougueux de quelque résolution; c'est un torrent dont le cours est souvent si violent & si impetueux, qu'à peine laisse-t'il à l'esprit assez de liberté pour considerer si ce qu'on desire, & qu'on entreprend est raisonnable. Ce caractere de Souverain Monarchique, ou Despotique, est devenu d'une telle nature, que quelque injuste que soit l'entreprise, il la croit juste, à cause de la prétention qu'il a de pouvoir faire tout; & avec une telle prétention, comment connoître le mal? Ces Monarques si absolus s'apperçoivent neanmoins de leur erreur, lors qu'ils se voyent sur le bord de quelque précipice, & alors encore tout étourdis, & aveuglez par les coups de leur premiere présomption, ils

ont recours à des remedes peu efficaces, & souvent même plus propres à aigrir le mal qu'à le guérir. Rarement les actions des Princes réussissent-elles, lors qu'ils forment leurs entreprises trop précipitamment, avec une trop haute opinion d'eux-mêmes, & avec des prétentions aussi mal fondées, que mal concertées. Il n'est point de maxime plus digne d'un Prince, ni qui lui soit plus convenable, que de ne rien entreprendre dont il puisse se repentir de l'avoir entrepris, parce que le repentir ne peut produire qu'un fruit fort amer, c'est-à-dire ou un grand préjudice, ou une grande honte. Si tous les Princes suivoient cette maxime, heureux les peuples, puis qu'ils vivroient dans le sein de la paix.

Soliman prend Babylone. 1535.

Mais il n'y eut point de consolation capable d'adoucir l'amertume dont Charles-Quint fut rempli, ni de douleur qui puisse s'égaler à celle qu'il ressentit en entendant les prodigieux progrés du Grand *Soliman*, qui avoit eu les plus favorables succés qu'aucun autre puissant Conquerant ait jamais eu; car étant allé à la conquête de Tauris, il la prit par la force des Armes, & l'abandonna au pillage, aprés avoir fait une cruelle boucherie de ces peuples; mais au retour ses Soldats étant chargez du butin, Dalimente, Satrape Persan, ayant attaqué l'arrieregarde de sa nombreuse

breuse Armée, prés de la Ville de Betli, il en fit un grand carnage, ayant tué plus de 20. mille hommes. Soliman irrité de cette perte jura de s'en venger contre Tamos Roi de Perse, Fils d'Ismaël Sophi; & pour cet effet ayant pris sa marche vers le Païs de Diarbech avec cent mille chevaux, 250. mille hommes de pié, le Roi Tamos sortit à sa rencontre pour se défendre, à la tête de plus de 80. mille chevaux; mais étant inferieur en forces, & plus encore en valeur à Soliman, il en fut battu, eut plus de la moitié de ses gens tuez, & fut obligé de se sauver au plus vîte avec le reste dans les montagnes les plus escarpées, ce qui facilita au victorieux Soliman l'entreprise & la prise de Babylone, où étant entré triomphant, il se fit couronner Roi de Perse par un Calife Mahometan. Ces victoires donnoient fort à penser à Charles-Quint, qui prévoïoit bien que Soliman toûjours plus puissant & plus fier, ne manqueroit pas de retourner en Hongrie avec des forces plus formidables.

Déplaisir de Charles V.

Comme Charles-Quint avoit l'ame grande, & le cœur magnanime, il ne pouvoit sans un extrême chagrin faire réflexion qu'il perdroit la fleur de son âge viril, aprés avoir déja perdu sa jeunesse, & consumé 15. années de son Empire, sans avoir fait autre chose qu'aller, pour ainsi dire,

mesurer comme un Géographe, la Mer & la Terre, en tant de voyages, qui loin de procurer quelque avantage à la Chrétienté, avoient causé de grands dommages aux peuples, & apporté peu de fruit à la Religion. Il lui fâchoit de n'avoir encore signalé la valeur de son bras par aucune action de guerre, & de voir que le Roi François I. son Concurrent eût remporté tant de Victoires illustres à la tête de son Armée, & tenté tant d'entreprises, qui, quoi que plusieurs eussent eu un malheureux succés, ne laissoient pas neanmoins de tourner à son honneur, lui étant glorieux de les avoir formées & tentées avec tant de courage; au lieu que lui étoit redevable de tout ou à la fortune, ou à la valeur, & à la conduite de ses Capitaines. Son chagrin étoit augmenté par les nouvelles qu'il recevoit, qu'il couroit dans toute l'Europe une Pasquinade sortie de Rome, dont voici les paroles: *Que l'Empereur Charles V, étoit le plus grand Guerrier du monde, puis qu'avec une Armée qui coûtoit tant d'or & d'argent à l'Europe, il étoit courageusement allé faire une grande petarade au nez de Soliman.* De sorte qu'il prit la résolution de tenter lui-même en personne quelque entreprise considerable, & pour la rendre plus glorieuse, il la fit contre les Barbares.

En



pag. 197. To. 2



CHAIRADIN BARBEROUSSE
Amiral de Soliman

En ce temps-là *Mustapha Barberousse*, qui désoloit la Chrétienté en quantité de lieux, se rendoit aussi formidable sur la Mer, que Soliman se faisoit redouter sur la Terre. Ce grand prodige de courage pour les expeditions de Mer, étoit né à *Metelin*, de parens de la lie du peuple, ce qui l'obligea d'aller avec *Horace* son frere, chercher ensemble à gagner leur vie avec les gens de Mer, & comme le premier étoit extrêmement hardi, il se mit d'abord fort bien dans l'esprit de *Camali* fameux Corsaire, qui lui donna une bonne Flute bien armée, avec laquelle s'etant mis à écumer toutes les Côtes, il se rendit par sa valeur, & par le gros butin & les riches dépoüilles qu'il remporta, si puissant & si opulent en dix ans de temps, qu'il osoit bien fort souvent se vanter jusques-là que de dire, que *Soliman & Mustapha joints ensemble feroient un seul Empire de la Terre, & de la Mer.* Ce Corsaire chassa du Royaume de Tunis *Mulei Hazen*, aprés l'avoir battu, & s'en rendit le Maître, comme il fit ensuite de la *Goulette*, de *Bona*, & de *Biserte*, avec toutes leurs appartenances; aprés quoi ayant fait voile vers les Côtes d'Espagne, il attaqua, battit, & ruïna entierement une Escadre de Vaissaux, que Rodrigue Percondo, General de Charles-Quint, conduisoit

Barberousse.

ſoit des Côtes de l'Ocean à Barcelone.

Il donne de l'ombrage à Charles V.

L'Empereur prenant de grands ombrages de tant d'heureux ſuccés d'un ſi formidable Corſaire, commença à ſe perſuader qu'aprés avoir remporté tant de Victoires, & conquis tant de Places, il pourroit bien ſe mettre dans la tête de tenter de faire une invaſion dans les Royaumes de Sicile & de Naples, & même de les ſubjuguer, entrepriſe qu'il pouvoit d'autant plus former, qu'il n'ignoroit pas que ces Royaumes étoient pleins de richeſſes & de tréſors, & qu'il avoit une parfaite connoiſſance de leurs Côtes qu'il avoit infeſtées & ravagées, tous les Etez, même au Printemps, & dans l'Automne, durant l'eſpace de plus de vingt ans, par des deſcentes continuelles, par leſquelles il avoit rempli tous ces Peuples de confuſion & de déſordres, & leur avoit cauſé des dommages & des ruïnes extrêmes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & quelquefois il s'étoit avancé juſqu'à plus de dix mille dans les Terres; ne ſe trouvant point de force qui osât s'oppoſer à un Corſaire ſi redoutable.

Barberouſſe Baſſa de la Mer.

Je dois ajoûter ici, que Soliman informé de la valeur, & de l'experience extraordinaire de Barberouſſe, l'avoit fait venir à Conſtantinople, où il le créa *Baſſa* de la Mer, c'eſt-à-dire Grand-Amiral, & lui

ayant

ayant donné cent bons Vaisseaux à commander, il l'envoya faire les expeditions qu'il jugea les plus propres à endommager & à épouvanter les Chrétiens ; de sorte qu'étant parti de Constantinople avec des forces si extraordinaires, la premiere chose qu'il fit, fut de ravager & de dépoüiller entierement une grande partie des Côtes de la Poüille & de la Calabre, & étant ensuite passé au Phare de Messine, il donna tellement l'épouvante à cette Ville, quoique très-forte, que les habitans se mirent à transporter leurs meubles vers la Terre dans les Bois. Mais il jetta encore davantage l'alarme dans Naples, & dans Gaïette, & ayant pris la route de la Ville de *Fondi*, il la prit, & en emmena un gros butin, & un nombre infini d'esclaves, Donna Isabelle de Gonzague s'étant sauvée comme par miracle ; & de-là il fit aprés cela voile vers l'Afrique, & prit Tunis, comme il a été dit.

Le Roi *Hazen* chassé de Tunis, dépêcha en toute diligence des Ambassadeurs en Espagne, à l'Empereur Charles-Quint, le suppliant de vouloir envoyer ses forces pour le rétablir dans son Royaume, promettant de le rendre pour toûjours tributaire de l'Espagne, & de lui payer un tribut de 30. livres d'or par an. L'Empereur promit de le faire pour trois raisons ; l'une

Charles V. se résout de passer en Afrique. 1535.

pour mettre à couvert les Royaumes de Naples & de Sicile, qu'il voyoit chancelans, & prêts à tous momens de tomber sous la domination de Soliman par le moyen de Barberousse; la seconde, pour assûrer la Navigation de la Mer d'Espagne en Italie, n'y ayant plus ni Marchand, ni aucun autre qui osât naviger sur ces Mers; & la troisiéme pour pouvoir, aprés avoir donné la chasse aux Ennemis, rendre ses forces formidables à ces Infidelles. Cet avis fut embrassé par tout le Conseil, par lequel il fut arrêté qu'on donneroit à Doria des forces le double plus grandes, & qu'on l'envoyeroit sans aucun retardement executer cette entreprise, à laquelle il étoit d'autant plus propre, que sa valeur étoit bien connuë du Turc, qui en avoit souvent fait une funeste experience. Mais Charles-Quint, qui pour les raisons ci-dessus alleguées, cherchoit à dégainer lui-même l'épée dans quelque entreprise, déclara qu'il vouloit la faire en personne; & quoi que le Conseil lui representât que sa presence étoit trop necessaire en Allemagne & en Italie, celle-ci étant menacée par le Roi François I. celle-là par les Lutheriens, pour exposer sa Personne à l'inconstance d'une Mer éloignée, & à la perfidie des Barbares, il ne voulut pas en entendre parler.

Ayant

Ayant donc pris cette résolution, il envoya promptement des ordres à Doria de faire tous les préparatifs convenables en pareille occasion; & ayant fait entendre son genereux dessein à Paul III. ce Pontife fort aise d'une expedition si loüable, ne lui accorda pas seulement les dîmes sur tous les biens Ecclesiastiques d'Espagne, mais outre cela il fit avec toute la diligence possible, armer à Genes neuf Galeres, aux dépens de l'Eglise, pour les joindre aux six qu'il avoit déja; & en donna le commandement comme aux principaux Chefs, à Don Virginio *Orssino*, & à Paul *Justiniani* Genois, tous deux fort experimentez au fait de la Marine, mais sur tous le dernier. *Prépa-ratifs.*
Charles V. voulut par le conseil des plus experimentez, que son Armée Navale s'assemblât à *Cagliari*, autrefois dite *Caligar*, Ville principale de la Sardaigne, qui a le plus grand & le plus renommé Port de l'Europe; & par les soins & la diligence de Doria, cette Flotte Royale se trouva nombreuse de 205. gros Vaisseaux, de 100. bonnes Galeres, & d'un bon nombre d'autres Navires, qui faisoient en tout celui de 370. armez aux dépens de l'Empereur, excepté 15. Galeres du Pape; & outre cela il y avoit 60. Vaisseaux armez par des Marchands particuliers de ses Royaumes, à condition qu'ils auroient part au butin

qui se pourroit faire tant sur la Mer que sur la Terre, ce qui leur fut liberalement accordé.

S'embarque à Barcelone.

Charles-Quint partit de Madrid le 2. d'Avril de 1535. jour de Saint François de Paule, accompagné jusqu'à Barceloue de l'Imperatrice, & du Prince Philippe, à qui il fallut acorder cette grace; & en prenant congé les uns des autres, & se disant adieu, aprés bien des larmes, & des sanglots, l'Imperatrice lui ayant dit: *Mon cher Empereur, le cœur me dit que nous ne nous verrons plus*; Charles lui répondit, prenant en sa main le Crucifix, qu'il s'étoit déja mis sur la poitrine: *Si je meurs, celui-ci sera vôtre Epoux, & le Pere de nôtre Philippe*. L'Armée Navale fut conduite par Doria de Cagliari à Barcelone, pour l'embarquement. Avec Charles V. s'embarquerent l'*Infant* Don Loüis de Portugal, Frere de l'Imperatrice; le Prince de *Sulmona*, & le Prince de *Macedonia*, Frere de Dona Déjanire Trivultia, Comtesse de Melzi; le Duc d'*Albe*; le Fils aîné du Duc de *Medina Celi*, & celui du Duc de *Naiera*; les Marquis de *Molina*, d'*Aquilar*, de *Montesdaro*, de *Collogulo*, de *Cuellor*, d'*Hilche*, de *Montegiar*, d'*Astorga*, & de *Tariffe*. Les Comtes de *Benevent*, de *Cinciera*, d'*Orgaz*, de *Ribagorza*, de *Cornugue*, avec trois Fils, de *Nieua*, de *Salinas*,

mas, de *Salvatierra*, avec son Fils aîné, de *Fuentes*, d'*Aiguilar*, d'*Oropesa*, de *Castros* le grand *Baillif* de Galice, le grand *Commandeur* de Lione; le grand *Commandeur* d'Alcantara, & tous ceux-là étoient Espagnols. D'Italie s'embarquerent André *Doria*, Grand Amiral, les Princes de *Melfi*, de *Salerne*, de *Molferta*, Don Ferdinand de *Gonzague*; le Marquis de *la Valle*, dit *Alarcone*, le Marquis de *Vasto*, le Marquis de *Terra-Nuova* Sicilien, Don Frederic de *Tolede*, Marquis de *Ville-Franche*, & le Comte de *Sarno*; tous avec des Charges.

L'Empereur s'étant donc embarqué sur la Galere du Commandant Doria, la premiere chose qu'il fit fut celle de lui donner l'épée d'or benie que le Pape lui avoit envoyée pour la presenter de sa part à cet Amiral, fonction qui se fit avec de grandes cérémonies, l'Empereur s'étant vêtu de son Manteau Imperial, avec le Sceptre à la main, & l'épée nuë devant lui, & Doria avec son habit de Grand-Amiral, & son Bâton tenu dans la main par son Vice-Amiral. L'Empereur assis sur un petit, mais riche & superbe Trône, en remettant l'épée entre les mains de Doria qui la reçût à genoux, lui dit les paroles suivantes: *Voilà l'épée que le Vicaire de Jesus-Christ vous envoye, comme celle qui ne peut manquer d'attirer les benedictions du*

Epée benie

Ciel sur vôtre valeur. Et Doria en la recevant répondit, *Je jure à Vôtre Majesté Imperiale, & au Souverain Pontife, que je ne m'en servirai jamais que pour ce qui regarde la gloire de Dieu, & de son Eglise ; & le service de vôtre trés-Auguste Majesté.* Aprés quoi l'Empereur s'étant levé, l'embrassa & le felicita, comme firent aussi tous les Grands qui y assisterent ; & cependant on n'entendit dans la Flotte que le bruit des coups de Canons, & le son des Tambours, des Trompettes, & des Fifres.

Charles V arrive à Sardaigne.

On fit aussi-tôt voiles, & on commença la navigation avec un vent si favorable, que le quatriéme jour on arriva à Sardaigne. Là Charles-Quint visita toute la Flotte, nombreuse, comme il a été dit, de 500. Vaisseaux, & sur laquelle il se trouva 53. mille Soldats, sçavoir 16. mille Espagnols, 6000. Allemans, 6000. Italiens, 2000. Chevaux legers, 700. hommes d'armes commandez par Charles V. même ; & plus de 2000. Gentils-hommes Volontaires, la plûpart Barons, ou Fils de grands Seigneurs de diverses Nations. Charles-Quint entra dans plusieurs Vaisseaux & Galeres, toûjours avec un Crucifix à la main, (lequel n'étoit que de bois doré, pour la commodité de la legereté, & tant dans ceux-là que dans les autres par où il passa, il crioit à haute voix : *Bon*

com-

courage, Freres, nous allons défendre la Religion Chrétienne, & ainsi nous devons être surs que nous aurons pour Generalissime ce JESUS-CHRIST *duquel je fais gloire, d'être l'Enseigne.*

Charles V. s'arrêta dix jours à Sardaigne, pour donner le temps de mieux pourvoir l'Armée des choses dont elle avoit besoin, ce qui ne fut pas plûtôt fait, que s'étant remis en Mer, il arriva avec un bon vent à *Portofarina*, anciennement dit *Utique*, Ville assez fameuse dans les Histoires pour être le lieu où Caton a son sépulchre. Barberousse averti par ses Espions que l'Empereur Charles-Quint étoit en personne sur sa Flotte, se mit à dire à ses gens, *ou l'Empereur Charles-Quint acquerra la gloire qui lui manque, ou je perdrai celle que je me suis acquise.* *Arrive en Afrique.*

La mi-Juin étoit déja passée lors qu'il s'avança en croisant du côté de *Martia*, Ville trés-celebre, avant qu'elle eût été détruite par Scipion l'Africain. De là il passa à la Tour dite de l'Eau, proche de la Goulette, où il se fit grand débarquement & où ne trouvant aucune opposition, parce que les Habitans saisis de peur prirent incontinent la fuite, & ne penserent qu'à se sauver, on fit de grands ravages dans tous le Païs, au grand avantage des Soldats, dont les plus hardis s'avancerent bien avant dans *Débarquement.*

dans les Terres, jusqu'à plus de 12. milles. Cependant l'Empereur tint Conseil de Guerre, pour déliberer sur ce qu'il y avoit à faire, si l'on devoit commencer par la Goulette, Forteresse petite, à la verité, mais de grande importance pour s'ouvrir le chemin à d'autres conquêtes, & l'on ne revoqua nullement en doute la prise de cette Place, & la facilité même de s'en rendre maîtres; mais on disputa seulement si aprés l'avoir prise, il seroit bon de la garder avec une bonne Garnison, ou bien s'il vaudroit mieux la démanteler aussi-tôt aprés sa prise; difficulté que Charles V. décida prudemment en disant. *Prenons la premiement, & puis nous verrons ce que nous en devrons faire.*

Goulette se couvre. Cependant l'Empereur se campa avec la fleur de l'Armée à deux milles de la Goulette, où il se retrancha & se fortifia en sorte qu'il n'eût pas à craindre que l'Ennemi l'attaquât, en cas qu'il vînt à s'approcher. Mais il est bon de sçavoir ici que Barberousse, Capitaine rusé, & experimenté, voyant que les Chrétiens faisoient un débarquement, & ne doutant pas que leur premier dessein ne fût d'attaquer la Goulette, choisit avec toute la diligence possible 6000. Turcs des plus braves, & les fit entrer dans la place sous le commandement de deux de ses meilleurs Capitaines, *Sinaam Smirre*, sur-

surnommé le Juif ; & *Haidino Calamano*, qui a cause de sa terrible furie, étoit nommé *Chasse-Diables*, lesquels étoient effectivement tous deux de fameux Corsaires ; & il y fit outre cela entrer d'autres bons Capitaines, avec quantité de toutes sortes de provisions ; il alla lui-même se renfermer dans Tunis avec des gens d'élite, afin de défendre & de garder cette Place. Il envoya *Alzanaga* Eunuque dans une Campagne prés d'Oliveto ; qui n'étoit éloignée que de sept milles seulement du Camp de l'Empereur, avec 30. milles Maures, Archers, & Arquebusiers, la plûpart à cheval, afin de harceler sans-cesse les Chrétiens.

On propose la mort des Chrétiens.

Il tint neanmoins à la hâte avec Sinaam, Chasse-Diables, & quelques autres Chefs, une espece de conseil, où il proposa la pensée qu'il avoit de faire mourir dix mille Chrétiens qu'il avoit entre ses mains, & quinze mille autres que les Habitans de Tunis tenoient en esclavage ; Barberousse jugeant necessaire de faire mourir tous ces gens-là, parce, disoit-il, qu'il ne pouvoit, à cause du grand nombre, en arriver que du mal, si on les laissoit en vie, & qu'il étoit sur tout à craindre, qu'ils ne vinssent à se reboller, voyant leurs Chrétiens si proches. Chasse-Diables fut volontiers de ce sentiment, representant avec de grandes instances qu'il estimoit cette mort si neces-

necessaire, que selon lui, ce seroit pecher contre les Loix de toute bonne Politique, que de tarder un moment à leur faire couper la tête à tous. Le Juif fut d'un avis tout contraire, remontrant que ce seroit une chose trop inique, & trop injuste, de faire mourir des gens qui l'avoient bien servi, & qui avoient tant contribué à lui faire acquerir cette gloire où il étoit parvenu; outre que si on traitoit les Chrétiens avec tant d'injustice, l'Empereur ne manqueroit pas, avec raison, de faire mourir le grand nombre de Turcs, qu'il avoit sur ses Vaisseaux.

Camp de Charles harcelé.

Ce bon conseil, appuyé par d'autres, détourna Barberousse du barbare dessein qu'il avoit conçû; mais quand il apprit que l'Empereur avoit mis en liberté ces Chrétiens, il ne pût que concevoir beaucoup d'indignation contre ceux qui lui avoient donné le conseil de ne les pas faire mourir. L'Empereur n'épargnoit aucune fatigue, jusqu'à travailler de sa propre main, pour environner son Camp de bons retranchemens, étant tourmenté jour & nuit, durant l'espace de treize jours, par les frequentes attaques du Corps d'Armée qui étoit à Oliveto, commandé par l'Eunuque, aussi-bien que par ceux de la Goulette, qui faisoient de continuelles sorties, avec des escarmouches, où neanmoins il est certain, qu'ils perdoient plus qu'ils ne gagnoient, ayant

ant la hardiesse de s'avancer avec beau-
up de courage jusqu'aux rétranchemens
le les Chrétiens étoient aprés à former.
Comme Charles V. voyoit les Ennemis *Son application à faire faire bonne garde.*
trêmement alerte, & que souvent ils ve-
oient incommoder son Armée, & quoi
ue les Pionniers travailloient au retranche-
ent & aux Fortifications, qu'il faisoit
ever tout autour; qu'il eût auprés de lui
s premiers Capitaines du Siecle, sans con-
edit, & qu'il eût pû se reposer sur leur vi-
ilance, & dormir tranquillement, avec
out cela pendant neuf jours consecutifs, il
e prit la nuit, qui étoit le temps que les
nnemis venoient faire des attaques, aucun
repos, courant sans cesse de côté & d'autre,
pour visiter les sentinelles, parce que c'est
une chose d'une extréme importance. Mê-
me pour donner meilleur exemple, il vou-
lut faire lui-même, une heure de la nuit,
la sentinelle du côté où il y avoit le plus de
danger, & les Capitaines & les Generaux
faisoient la même chose à son imitation; il
est vray que l'Empereur dormoit ensuite
quelques heures du jour, dans le temps
qu'il y avoit moins de peril. Il est certain,
qu'on n'avoit jamais vû aucun General,
& moins encore un Empereur, veiller avec
tant de soin à garder son Armée, que Char-
les-Quint le fit en cette occasion, où je di-
rai même qu'il courut risque de la vie. Cet
invin-

invincible Empereur voyant donc, que les Turcs extrêmement éveillez venoient souvent avec beaucoup de bruit harceler les Chrétiens, & sçachant que la sûreté dépendoit de la vigilance, & de la bonne garde des Sentinelles, alloit souvent les visiter, comme il a été dit. Or une nuit faisant semblant de venir du côté des Ennemis, il s'approcha d'une Sentinelle, laquelle luy ayant demandé, *Qui va là ?* Charles-Quint répondit en contrefaisant sa voix, *Tai-toi, tai-toi, je te ferai ta fortune*, de sorte que la Sentinelle l'ayant pris pour un Ennemi, déchargea sur lui son Mousquet, dont la bale, par bonheur, passa à côté, Charles-Quint s'étant mis aussi-tôt à crier, *Je suis l'Empereur*. Quelques-uns veulent que ce fut un coup prémedité, afin que le bruit se répandît dans l'Armée, que Charles n'omettoit aucuns moyens d'épier les actions de ses Soldats.

Les Turcs attaquent les Chrétiens & victoires. 1535.

Les vieux Espagnols étoient postez à l'Avantgarde, les Italiens & les Allemans au Corps de Bataille, & les nouvelles Troupes Espagnoles à l'Arrieregarde. Il arriva que les Soldats de l'Avantgarde ayant travaillé un jour tout entier à un Bastion, les Capitaines voyant, qu'il n'y avoit rien à craindre, permirent aux Soldats de se reposer la nuit. Mais à peine avoient-ils commencé à sommeiller, que les Turcs étant sortis ju-

Jusqu'au nombre de 3000. (au moins suivant le rapport de quelques Prisonniers) de la Goulette, & s'étant avancez en poussant de grands cris, ils n'eurent pas de peine à les réveiller; & quoi qu'ils fussent tous de vieux Officiers, & Soldats, avec tout cela l'épouvante fut grande parmi eux, d'autant plus qu'ils virent plusieurs des leurs tomber morts à leurs piés, par les mousquetades des Ennemis; de sorte qu'avant que les autres fussent accourus au secours, plus 300. Espagnols perdirent la vie, & eûrent pour la plûpart, la tête coupée par les Turcs, qui étant rentrez dans la Goulette, les exposerent tout autour des Bastions sur la pointe des Piques. La nuit suivante, *Saleco* Corsaire extrêmement courageux, attaqua avec une furie qui n'étoit pas moins grande, à la tête de 2000. Turcs, le quartier d'Italiens, desquels le *Comte de Sarno* étoit Colonel. Mais ce Commandant ayant été tué en combattant, & *Belinguero* son Cousin, & son Lieutenant ayant eu le même sort, les Italiens privez de leurs Chefs, se trouverent dans une grande confusion, & demeurerent à la discretion des Ennemis, qui en tuerent plus de 400. & firent 200. prisonniers, avec lesquels les Turcs rentrerent dans la Goulette, aprés avoir pillé toutes les dépoüilles, & toute l'argenterie même du Comte; d'où l'on

l'on peut aisément juger, combien il étoi[t] necessaire de prendre soigneusement gard[e] aux Sentinelles.

Barberousse en reçoit avis.

Saleco dépêcha aussi-tôt un Courier [à] Barberousse, par lequel il luy envoya com[-]me un grand Present la tête & la main droi[-]te du Comte, & en même temps une exa[-]cte relation, non seulement des avantages, & des victoires considerables de ces deux nuits, mais aussi des autres attaques & escarmouches, & quoique tous ces avantages fussent grands, on peut bien croire qu'ils furent encore exaggerez dans ces relations: Je laisse aussi à juger au Lecteur, si de semblables nouvelles furent reçûës avec joye. Mais Barberousse étant extraordinairement prudent en sa conduite, ne laissoit pas pour cela d'avertir souvent le Juif, & Chasse-Diables: *de ne se laisser pas endormir par ces avantages, qui pouvoient être des effets du hazard, mais de garder la Forteresse avec d'autant plus de vigilance & de précaution, qu'ils voyoient que les victoires qu'ils avoient remportées étoient grandes, pour éviter le malheur de perdre en un jour ce qu'ils avoient gagné en dix; & qu'ils fissent état que les Chrétiens n'épargneroient ni fatigues, ni sang, pour ne pas avoir sous les yeux de leur Empereur l'affront & la honte de n'avoir pas réüssi dans leur entreprise.*

Description de

Il ne sera pas hors de propos de donner quel-

uelque connoissance plus particuliere de cette Forteresse. La Goulette est située à 12. milles de Tunis, elle a de fort bons Bastions, y a tout auprés un Canal, qui va se jetter dans la Mer, & qui forme un Etang. On ne peut aller de cette Place à Tunis que par ce Canal, parceque l'eau qui s'y répand çà & là, est si basse, qu'elle ne peut porter par tout des Barques. On l'a appellée Goulette, parce que comme dans le corps tout passe par la gueule, de même cette Place, semblable à une espece de gueule, empêche que rien ne puisse passer que de ce côté-là. Pour cette raison Barberousse avoit posté son Armée au milieu du Canal, parce que tandis qu'on le pouvoit occuper & défendre, il n'y avoit rien à craindre, & il avoit si bien muni & fortifié cette Goulette, que les Maures l'estimoient imprenable; ce qui faisoit croire à Barberousse, que comme il falloit plusieurs mois pour prendre cette Forteresse, le Roi François I. qui étoit allié avec Soliman, ne manqueroit pas d'attaquer cependant les Etats de l'Empereur, & l'obligeroit par ce moyen à s'en retourner avant que de l'avoir prise. A l'embouchûre de la Goulette il y a un Pont de bois, sur lequel passent ceux qui vont de l'autre côté du Levant par terre à Tunis, & autres lieux circonvoisins.

la Goulette.

A la vûë de cette Place, Charles-Quint ayant

Mauvaise

conduite. 1535. ayant fait arrêter son Armée Navale sur le Ancres, avoit fait descendre les Soldats de Galeres, & des Navires sur de petites Barques, & ayant peu à peu chassé à force d coups d'Arquebuses, les Maures que Barberousse avoit postez pour la garde & la défense, tant autour de l'Etang, & du Canal, que sur le bord de la Mer; il avoit fai débarquer les Espagnols les premiers, pui les Italiens, & enfin les Allemans, & avoi formé son campement, comme il a été dit. L'Empereur qui voyoit que sa personn étoit necessaire ailleurs, & que le temps lu étoit fort précieux, assembla ses principau Officiers & Commandans, pendant que l débarquement se faisoit, & leur proposa s derniere résolution, qui étoit d'aller tou droit sans s'amuser à faire aucun campement, former le siége de la Goulette, pou ne donner pas le temps aux Turcs de la tro munir; & il est certain (comme on le connut, & on l'avoüa dans la suite) que si cette intention de Charles-Quint avoit ét suivie, la Goulette auroit été plûtôt prise & l'on n'auroit pas perdu tant de brave gens dans ces frequentes attaques & assaut que les Turcs donnerent au Camp. Mai que faire? il y a aussi une Providence q préside sur les armes, & qui les conduit La plûpart des Capitaines experimentez q étoient en si grand nombre auprés de l'Em

pereur

ereur, furent d'avis que pour faire mieux
guerre dans les formes & dans les regles,
falloit commencer par faire un bon Cam-
ement, s'y bien fortifier, & se mettre en
ireté dans un lieu; d'autant plus qu'un
ege où un Empereur se trouvoit en per-
onne, ne devoit pas se faire avec tant de
récipitation. En un mot, souvent trop
e têtes, pour vouloir trop raffiner, & pren-
re trop de précautions, gâtent tout.

Cependant les Soldats Chrétiens voyant *Mauvaise humeur des Soldats. 1535.*
ue dans ces longs travaux qui étoient ne-
cessaires pour élever des Bastions, les
Turcs les harcelant sans cesse trouvoient
eur compte aux dépens de leur sang &
le leur vie, commencerent à devenir de
nauvaise humeur, ce qui dimniuoit leur
courage, tandis que celui des Turs s'aug-
nentoit à proportion, jusques-là que tous
lisoient hautement qu'ils se regardoient
léja comme des gens vaincus, & que l'Em-
pereur les avoit menez en Afrique pour les
sacrifier à la fureur des Barbares. Ce qui
redoubloit encore leur crainte & leur ap-
prehension, étoit les grandes maladies aus-
quelles ils étoient sujets, à cause des gran-
les chaleurs ausquelles ils n'étoient pas
accoûtumez, & de la disette d'eau, &
des autres choses necessaires. Le Marquis
de Vasto s'en étant apperçû, & en ayant
donné avis à l'Empereur, ce Prince ordonna

au Marquis, & aux autres principaux Chefs, de tâcher par de douces remontrances de les faire revenir de leurs apprehensions, & de leur faire reprendre leur premier courage. L'Empereur lui-même prit soin de representer aux vieux Soldats Espagnols, que ce seroit une chose trop honteuse, & qui causeroit un grand scandale à tout le monde, si s'abandonnant à la peur & à la crainte, il leur arrivoit de perdre contre les Turcs, avant même que de combattre, cette gloire immortelle qu'ils s'étoient acquise dans l'Europe en combattant contre les Chrétiens. De sorte qu'ayant repris courage, ils se mirent tous à crier avec beaucoup d'ardeur, qu'on en vînt au plûtôt à une bonne journée, pour terminer plus promptement cette guerre.

Arrivée d'Alarcone.

Cependant, & peut-être, ce jour-là même, arriva *Alarcone*, Capitaine d'une si grande réputation, que le Marquis de Vasto General, qui avoit long-temps commandé en Chef, n'avoit pas fait difficulté de dire souvent, *qu'il faisoit gloire de ceder à la valeur, & à la prudence d'Alarcone*. Cet Officier amena un secours considerable de 3000. Soldats, en y comprenant plus de 800. Gentils-hommes Volontaires, qui n'etoient pas encore arrivez de leurs Provinces, lorsque l'Armée étoit partie. L'Empereur qui en avoit une

très-

très-haute opinion, eut une grande joye de sa venuë, & la lui témoigna en l'embrassant, étant fort consolé de l'arrivée d'un si bon secours, pour réparer la perte qu'il avoit faite. Et veritablement il arriva fort à propos, & ne contribua pas peu à relever plus que jamais le courage des Soldats, qui, comme il a été dit, s'étoit fort abbatu; & il est certain, que la joye fut generale dans l'Armée à l'arrivée d'Alarcone, avec un secours si considerable, & pour la témoigner, on fit plusieurs décharges de Canon, qui firent croire aux Turcs, que l'Empereur avoit reçû quelque bonne nouvelle, en quoi ils ne se tromperent pas, puis qu'il n'en pouvoit recevoir de meilleure, ni plus capable de consoler, & de réjoüir que celle-là.

Attaque les Maures.

Dès le moment que l'Empereur, environné de ses principaux Capitaines, vit Alarcone, il lui recommanda les affaires de l'Armée, de sorte que cet Officier le jour même qu'il descendit du Vaisseau, & le jour suivant, informé des grands échecs que les Turcs, ou les Maures d'Olivet, avoient fait recevoir à l'Armée, prit un Corps de 3000. Chevaux, & autant de Fantassins, & s'étant mis à leur tête marcha droit aux Ennemis, lors qu'ils y pensoient le moins, & qu'ils s'imaginoient, enflez & fiers de leurs Victoires, que les

Chrétiens ne songeoient à autre chose qu'à se défendre; & comme ils furent surpris, & attaquez lors qu'ils s'attendoient de se réjoüir, Alarcone eut le temps, l'occasion, & la commodité d'en faire un grand carnage, & de mettre toute l'Armée en désordre & en déroute, & aprés avoir pris trois pieces d'Artillerie, enlevé quelques Etendards, & dépoüillé les Morts, il s'en retourna à l'Armée. Victoire qui ranima extraordinairement le courage de tout le Camp des Chrétiens. L'Empereur ne manquoit pas de son côté de courir par toute l'Armée encourageant les Soldats, & les exhortant à être de bonne volonté, & à supporter patiemment quelques souffrances, leur promettant une Victoire certaine, & un prompt retour chez eux, chargez du riche butin du Sac qui seroit donné à Tunis, Ville pleine de richesses, & de toutes sortes de Marchandises les plus précieuses.

Dépit de Barberousse.

La nouvelle d'un si grand avantage remporté par les Chrétiens sur les Turcs, par la valeur d'Alarcone, affligea extrêmement Barberousse, qui tout en colere demanda à un Chrétien Renegat, qu'il avoit pris en Calabre, & qui avoit une grande connoissance des affaires d'Italie, s'il avoit oüi parler de la personne d'un certain Soldat qui s'appelloit *Alarcone*, lequel avoit fait tant de mal à ses gens. Ce Renegat lui répondit, qu'il

qu'il le connoissoit fort bien, & que c'étoit celui-là même qui s'étoit rencontré en diverses Guerres, où il avoit toûjours eu tant de bonheur, qu'il n'avoit jamais entrepris aucune action sans en venir en bout ; ce qui le faisoit passer generalement dans toute l'Europe pour le plus vaillant, & le plus heureux Capitaine du Siecle. La plûpart des Auteurs écrivent, que ce rapport du Renegat déconcerta fort Barberousse, quoi qu'il eût naturellement l'esprit fier & hardi, mais accoûtumé à de continuelles Victoires, & aux faveurs perpetuelles de la Fortune, il ne lui étoit pas possible de recevoir avec constance une telle disgrace, s'étant mis dans l'esprit, que tout devoit ceder au seul bruit de son nom ; de sorte que s'étant retiré dans sa Chambre, *il commerça à penser à ses affaires*, comme rapporte Ulloa, dans la crainte qu'il conçut alors des grandes forces de l'Empereur, & de l'arrivée d'un si grand Capitaine.

Vent & poussiere.

Le lendemain de la Victoire remportée par Alarcone, il se leva, vers le coucher du Soleil, un vent si violent, qu'il jetta par terre plusieurs Tentes des Chrétiens, dans le Camp desquels il donnoit avec tant de force, qu'élevant le sable en l'air, il le leur poussoit tellement dans les yeux, qu'ils ne pouvoient se voir les uns les autres, tant la poussiere étoit épaisse. Les

Turcs s'en étant apperçûs, sortirent de la Goulette avec leurs cris accoûtumez, & se mirent à remuer avec des pelles la terre & le sable, afin que s'élevant encore plus haut, & les Chrétiens en étant aveuglez, ils pûssent plus facilement les mettre en désordre & en fuite; mais animez & remplis de courage par la presence de l'Empereur, & des principaux Chefs, qui ne cesserent de courir de tous côtez, il n'y eut personne qui se remuât de sa place, que les seuls vieux Espagnols, qui, comme il a été dit, avoient l'avant-garde; & ce vent dura toute la nuit avec la même violence.

Honte & courage des Espagnols 1535.

Le lendemain matin les Espagnols ayant sçû que les Italiens, & les Allemans étoient demeurez fermes & inébranlables dans leur poste, nonobstant le désordre causé par le vent, ils furent extrêmement mortifiez de la lâcheté qu'ils avoient témoignée en prenant la fuite, & abandonnant le Bastion qu'ils gardoient; & leur honte fut encore beaucoup augmentée lors qu'ils apprirent que les autres, quoi qu'avec les yeux presque aveuglez, avoient donné la chasse aux Turcs, & les avoient obligé de se retirer plus vîte que le pas, les poursuivant jusqu'aux portes de la Goulette. Les Espagnols donc fort chagrins d'avoir abanné le Bastion, & desesperez d'une action

si honteuse, coururent vers l'Empereur pour lui en demander pardon, & le prierent de leur permettre de pouvoir réparer leur honneur, s'offrant de prendre eux seuls la Goulette, sans batterie; pourvû que sa Majesté Imperiale voulût bien leur en donner la permission, & les pourvoir des échelles necessaires; mais n'ayant pû obtenir cette demande de l'Empereur, ils résolurent de donner l'assaut à cette Place à la premiere occasion d'escarmouche.

Ainsi le 4. Juillet, l'Empereur étant allé avec 6000. Chevaux, donner la chasse à une grande bande de Maures, les Espagnols résolus de rétablir leur honneur à quelque prix que ce fût, s'étant approchez de la Goulette avec quelques échelles, se mirent à monter précipitamment sur les murailles du Bastion qui étoit le plus proche d'eux; & nonobstant une grêle de mousquetades qu'il eurent à essuier, ils continuoient l'entreprise avec une vigueur & une obstination incroïable, lors que le Marquis de Vasto voyant le grand nombre de morts, leur ordonna de la part de l'Empereur de se retirer, en quoi il eut bien de la peine à se faire obéir. 200. Espagnols de plus aguerris moururent en cette rencontre, & autant pour le moins furent griévement blessez. Entre les morts fut compris Don Diego d'Avila, Enseigne du

Donnent l'escalade.

du Comte de Novolata, qui avoit déja planté son Etendard sur la muraille, où il perdit la vie.

Roi de Tunis. Ce même jour Mulei Hassen, Roi de Tunis, déja chassé du Royaume par Barberousse, vint trouver l'Empereur à la tête de 300. Chevaux, étant passé comme par miracle, par de certains chemins montueux, & lui recommanda son rétablissement, avec de plus grandes promesses que celles qu'il avoit déja fait faire par ses Ambassadeurs. Charles V. le reçut fort favorablement, & lui répondit qu'il étoit venu en Afrique avec tant d'incommodité & tant de dépenses, pour tirer vengeance des dommages que le fier Barberousse avoit faits à ses Royaumes de Naples & de Sicile, & pour nettoyer la Mer de cette grande quantité de Corsaires qu'il y entretenoit. Qu'il esperoit que le Ciel seconderoit ses bons desseins; qu'aprés qu'il auroit pris Tunis, & vaincu les Ennemis, il feroit en sa faveur tout ce qui convenoit le plus à son inclination, qui le portoit à proteger & à défendre, toutes les personnes opprimées, & sur tout les Têtes Couronnées. Aprés cela l'ayant embrassé, il le congedia, & donna ordre qu'on lui donnât des Tentes, & des Quartiers tels qu'il convenoit à un Roi, & que le permettoit la nature du lieu; & comme ses gens étoient

presque

presque tous nuds, il commanda qu'on leur donnât des habits.

Le 8. de ce même mois, l'Empereur ayant fait assembler ses Generaux & ses Commandans, qui avoient accoûtumé d'assister au Conseil, ausquels il ajoûta Alarcone, (d'autres neanmoins écrivent Alarzone, qui est le même) il leur parla dans les termes qui suivent. Messieurs, « il n'est plus temps de se servir du prover- « be Italien; Con tempo, e con la paglia, « si maturano le nespole, *avec le temps* « *& avec la paille les néfles se mûrissent*. Il « me semble, que nôtre retardement, & « la paille de nôtre lenteur, si je puis ainsi « parler, ont fait pourrir, & non pas « meûrir les néfles de nos pauvres Soldats. « Nous les voyons tous les jours perir par « centaines, soit par les maladies conta- « gieuses, causées par le mauvais air, ou « par les chaleurs excessives, & par le dé- « faut de bonne eau pour se rafraîchir; ou « bien ils perdent la vie par le fer dans les « continuelles escarmouches par lesquelles « les Ennemis nous incommodent; & au- « tant que je puis m'en appercevoir, pour « un avantage que nous avons eu jusques « à present, ils en ont emporté cent. J'i- « gnore comment les affaires d'Allemagne « vont avec les Lutheriens, & je ne sçai « pas ce que le Turc pourra faire au Prin- «

Discours de Charles V. au Conseil de Guerre.

» temps. Le Roi François I. a fort menacé
» l'Italie, ce qui me fait craindre, que la
» pensée que j'ai qu'il y est peut-être à pre-
» sent entré avec ses forces, ne soit que
» trop veritable. En un mot, je n'ai plus
» de temps à perdre en Afrique, l'Italie,
» & l'Allemagne ont besoin de ma per-
» sonne; ainsi pour ma derniere résolu-
» tion je vous dis, qu'il faut de deux cho-
» ses l'une, ou s'en retourner au plûtôt en
» Europe, couverts, vous & moi, d'une
» honte éternelle, ou attaquer incessam-
» ment avec vigueur la Goulette, & la
» prendre, puisque de la réduction de cette
» Place dépend celle de Tunis.

Attaque de la Goulette.

Cette proposition fut reçûë avec de grands applaudissemens, & des témoignages d'un zele ardent, & l'assaut de la Goulette fut unanimement résolu; & comme une Batterie n'étoit pas encore mise en sa perfection, les Officiers, les Soldats, & l'Empereur même, pour l'exemple, se mirent à y travailler nuit & jour; de sorte que se trouvant entierement achevée le 13. l'attaque fut résoluë pour le matin du 14. qu'on commença à la battre par Mer & par Terre, dés le minuit, avec une grêle de Canonades, qui se continua avec la même furie jusqu'à midi. Les Turcs, qui n'étoient pas accoûtumez à de si furieux coups de la plus

grosse

grosse Artillerie, qui faisoit de si terribles & frequentes décharges, qu'en une seule heure elle tiroit plus de 1200. coups, sur tout du côté de la Mer, où le Canon des Vaisseaux faisoit un étrange tintamarre, perdirent entierement courage dés le commencement, & leur frayeur s'augmenta beaucoup lors qu'ils virent leurs gens voler en l'air avec les boulets, ou ensevelis sous les ruïnes des Tours que le Canon renversoit, de sorte qu'ils ne trouverent point de meilleur expedient que de se retirer avec beaucoup de précipitation, & de confusion dans les Bastions.

Charles V. qui couroit de tous côtez pour encourager les Batteries de terre, aprés avoir donné de tres-bons ordres à celles de mer, voyant l'heure d'aprés midi déja avancée, fit donner par son Trompette le signal d'assaut. Les vieux Soldats Espagnols furent les premiers à le commencer, suivis des Italiens; & en même temps les Allemans attaquerent les Bastions, pendant que les autres faisoient tous leurs efforts pour monter aux brêches des murailles. Les Turcs se défendirent avec leurs Arquebuses, pendant l'espace d'une heure, mais voyant qu'ils ne faisoient pas grand mal aux Ennemis, qu'ils en recevoient beaucoup d'eux, dont la furie augmentoit de moment à autre, & Assaut.

que plus de la moitié de leurs gens manquoit déja, ils prirent la résolution de chercher leur salut dans la fuite, & tâcherent d'échaper par la voye du Canal, qui conduisoit à Tunis; mais les Chrétiens les poursuivans de prés avec leurs Arquebuses en firent un grand carnage, quoi que plusieurs eurent le bonheur de se sauver à la faveur de la nuit.

Prise. Le lendemain matin de bonne heure l'Empereur entra dans la Goulette, ayant avec luy à sa gauche le Roi Mulei Hassen, & comme ses Capitaines le felicitoient, il leur dit : *J'ai sujet de me réjoüir, il est vrai, mais cette joye est fort troublée, quand je pense, que si nous avions fait il y a trois semaines, ce que nous fimes hier, & avant-hier, nous aurions épargné le sang de nos gens, Tunis seroit à nous, & je serois à present en Europe, mais mieux vaut tard que jamais.* Veritablement on fait compte (quoi que plusieurs Ecrivains tâchent de pallier) que depuis le débarquement jusqu'à ce jour, il perit, soit dans les attaques, soit de souffrances, & de maladies, plus de 5000. Chrétiens, tant Soldats, que Matelots, & Pionniers, ce qui, pour dire la verité, n'est pas beaucoup. Le Roi de Tunis vouloit se venger de quelques-uns de ses Ennemis dans la Goulette, ce qui ne luy fut pas permis par Charles V. qui pour-

vût

vût cette Place d'une bonne Garnison sous le Commandement de Don Bernardin de Mendozza.

Dessein de faire mourir les Esclaves Chrétiens.

Barberousse n'avoit pas plûtôt appris la nouvelle du débarquement des Chrétiens sur les côtes de cette Mer, qu'il avoit fait renfermer dans une grande Tour, tous enchaînez, & attachez les uns aux autres 22. mille Chrétiens qui étoient à Tunis, afin qu'ils ne pussent exciter aucun mouvement. Ayant ensuite entendu la prise de la Goulette, il résolut de les faire tous mourir par vengeance, & de rage, & pendant qu'il déliberoit sur les moyens d'exécuter ce barbare dessein, s'il employeroit le fer, ou le feu, le Juif, & Chasse-Diables, qui avoient trouvé le moyen de se sauver de la Goulette, l'en dissuaderent par les mêmes raisons, dont ils s'étoient servis pour l'en détourner, lors qu'il avoit conçû une pensée de cette nature; de sorte qu'il se contenta de les faire charger de chaînes plus pesantes, & resserrer plus qu'auparavant.

Armée de l'Empereur en marche.

Charles V. ayant donc pourvû la Goulette d'une bonne Garnison, & s'étant mis le matin du 17. Juillet à la tête de son Armée, qu'il avoit fait bien disposer le jour précedent, il se mit en marche en bon ordre, & arriva tôt aprés à de certains bois d'Oliviers, à côté desquels il y avoit une vaste Campagne, distante de Tunis de qua-

tre milles. Barberousse étant sorti de cette Ville, & ayant assemblé son Armée qui étoit aux environs, aprés avoir encouragé par un discours ses gens, qui consistoient en 70. mille Maures de pié, Archers, & Arquebusiers, & sept mille Turcs, la moitié à cheval, il s'en vint fierement presenter Bataille, persuadé de remporter la Victoire, tant parce qu'il se voyoit le double plus fort que l'Empereur, qu'à cause qu'il avoit trouvé les siens biens disposez, par l'esperance qu'il leur avoit donnée d'un grand butin, & qu'ils se rendroient les Maîtres de 400. Vaisseaux que les Chrétiens avoient dans cette mer, & les pilleroient entierement.

Charles V. exhorte les siens

L'Empereur qni étoit venu en ce lieu à dessein de donner Bataille, sans laquelle il ne pouvoit pas esperer de prendre Tunis, ne manqua pas de son côté de donner courage à ses Troupes, en leur disant entr'autres choses: *Qu'en cette journée il attendoit d'eux un service signalé, puis qu'il s'agissoit de combattre contre les Ennemis du nom Chrêtien, pour la plûpart desarmez*; mais il faisoit particulierement ressouvenir les Espagnols, *Que c'étoient les mêmes Ennemis contre lesquels ils avoient tant de fois combattu en Afrique, & en Espagne, pour la Foi, remportant toûjours de glorieuses Victoires, & qu'ils avoient enfin chassez du Royaume de Grenade, qu'ils avoient occu-*

pé tant d'années ; de sorte qu'ils n'avoient pas sujet de s'épouvanter de leurs cris, ni de rien craindre de leurs lances, & que l'esperance du pillage d'une Ville si riche, & des dépoüilles de tant d'Ennemis devoit les animer, & les obliger à supporter la soif, les chaleurs, l'incommodité de la poussiere, & le poids des armes. Ce discours fit tant d'impression, que tous se mirent à jurer avec de grands cris, qu'ils feroient remporter à l'Empereur une entiere Victoire, ou qu'ils mourroient tous en combattant jusqu'à la derniere goûte de leur sang.

Cependant Barberousse ayant trouvé ses gens bien disposez à le seconder, commença à battre vigoureusement avec son Artillerie l'Armée Chrétienne, & l'ayant investie de tous côtez avec le grand nombre de ses Troupes, il s'efforçoit de la rompre, & de la mettre en déroute. L'Empereur & ses Generaux voyant le grand dommage que l'Artillerie des Ennemis leur faisoit, firent resserrer & joindre ensemble toute l'Infanterie, & avec elle ils donnerent à dos à l'ennemi avec une terrible furie d'Arquebusades, & ayant fait grand carnage, & causé un extrême désordre, ils ouvrirent par ce moyen le chemin à la Cavalerie (dont les Ennemis manquoient) nombreuse de plus de 12. mille, laquelle s'étant jettée au milieu des Maures, & des *Bataille & Victoire.*

Turcs,

Turcs, en tua la plus grande partie, les autres ſuivant l'exemple de Barberouſſe qui s'en étoit enfuï dans la Ville. Quelques-uns écrivent qu'il avoit pris à mauvais augure qu'un cheval lui eût été tué ſous luy, & que cela l'avoit obligé, aprés s'être jetté ſur un autre, de prendre la fuite, comme fit le reſte des ſiens, qui fut pourſuivi, avec un continuel carnage, juſqu'aux murailles de la Ville.

Mortalité. Charles plein de joye de cette victoire fit un tour par l'Armée, loüant la valeur de ſes Officiers, Capitaines, & Soldats, qui de leur côté lui firent de grandes acclamations, & touché de compaſſion pour ſes Troupes extrêmement fatiguées, il demeura toute la nuit en ce même lieu où l'Ennemi s'étoit poſté auparavant, faiſant faire bonne garde. Cependant les Soldats ſe mirent à dépoüiller les corps morts, & à piller le bagage de Barberouſſe, lequel ne ſe trouva pas fort riche. La grande joye, que l'Empereur eut juſte ſujet d'avoir de cette victoire ſignalée, fut extrêmement troublée par le malheur arrivé à ſon Armée, par la méchanceté des Turcs, qui avoient empoiſonné, avec une grande quantité de poiſon, plus de vingt puits des environs, de ſorte que les pauvres Soldats, & même les Officiers, qui n'en ſçavoient rien, pouſſez tant par les grandes chaleurs de

l'air, que par les fatigues & les sueurs extrêmes du combat, s'étant mis à boire de cette eau, comme des Cerfs alterez, ils se voyoient tomber morts aux pieds les uns des autres, en si grand nombre, que plus de 4000. perdirent la vie de cette maniere, dans l'espace de trois jours seulement; & peut-être, n'en étoit-il pas mort 150. dans la Bataille qui s'étoit donnée.

Pour ce qui regarde le reste de la prise de Tunis, je trouve en plus de trente Auteurs une si grande diversité de sentimens, que je ne sçai ausquels me tenir. Quelques-uns veulent que Barberousse soit sorti le jour suivant pour donner une seconde Bataille, & que l'ayant perduë, il s'enfuit, ne voulant pas, de honte, rentrer plus dans la Ville. D'autres écrivent qu'un Renegat (qui étoit fort familier avec Barberousse) lequel avoit les Clefs de la Forteresse, où étoient renfermez les 22. mille Esclaves, touché de pitié envers eux, leur ouvrit la porte, & ôta les fers à quelques-uns, qui ensuite les ôterent aux autres, aprés quoi ayant refermé la porte, ils se mirent à crier, *Vive Jesus-Christ*, *vive la Liberté*, *vive les Chrêtiens*, dequoi Barberousse étant épouvanté, & ayant pris la fuite, les Magistrats portérent les Clefs à Charles V. *Sentimens differens.*

D'autres le rapportent autrement, sçavoir, que ce qui étoit arrivé aux Esclaves Chré- *Autres encore.*

Chrétiens, causa dans la Ville un grand tumulte, qui obligea Barberousse à y accourir pour y apporter remede, en promettant de grands avantages auxdits Esclaves, lesquels bien loin de l'écouter, commencerent à lui dire des injures, & à lui tirer de furieux coups de pierre, se défendant courageusement, & criant du haut des murailles, afin que les Chrétiens vinssent les secourir; de sorte que Mustapha voyant les choses desesperées, prit avec soi ses plus grandes richesses, presque toutes pillées par les Chrétiens, accompagné de 6000. Turcs, & s'enfuit dans la Ville de *Bona*, ou Saint Augustin avoit été Evêque, & dans le Port de laquelle il tenoit 15. Galeres toutes prêtes, en cas de besoin.

Autres encore. Je trouve encore, que plusieurs ont laissé par écrit, que le fin & rusé Barberousse, voyant qu'il n'y avoit plus d'esperance, ni aucun moyen de se défendre avec honneur, & que le peril de sa perte n'étoit que trop manifeste, aprés celle de la Bataille, & la sédition des Esclaves, & voulant sauver sa réputation, éviter de tomber dans l'infamie d'avoir honteusement fuï, & emporter en même temps plus sûrement ses richesses, fit venir auprés de lui Mustapha son grand Favori, dans la Mosquée, où il avoit fait assembler tous les Magistrats, & les principaux Chefs de Famille de la Ville,

donna

donna le soin du Gouvernement à son Favori, & recommanda aux autres de le seconder dans une vigoureuse défense, pendant que lui s'en alloit dans les Païs voisins assembler aux dépens de tous ses trésors un puissant secours ; & aprés cela il sortit de la Ville, emmenant avec lui tous ses trésors, & accompagné de 6000. Turcs pour sa garde, avec promesse de récompenser tout le monde à son retour.

Mais sur ces entrefaites l'Armée Chrétienne s'étant presentée du côté de la Forteresse tenuë par les Esclaves, Mustapha, soit qu'il vît qu'il étoit impossible de se défendre, ou qu'il voulût gagner de bonne heure les bonnes graces de l'Empereur, exhorta les Magistrats de se rendre, & alla lui-même à leur tête porter les Clefs à l'Empereur, qui le reçut trés-favorablement, & lui fit de grandes caresses, comme firent aussi tous les Chefs de l'Armée, & le Roi Mulei Hassen lui-même. Mustapha étoit un jeune homme de 30. ans, hardi, doüé de trés-nobles qualitez, plein de bons sens, & trés-beau de visage. Il étoit né Chrétien dans la Terre de Novi dans l'Etat de Genes, où il fut pris à l'âge de sept ans par des Corsaires Turcs, qui l'ayant trouvé d'un si beau naturel, & si agréable, en firent present à Barberousse, qui luy ayant tôt aprés fait renier la Foi Chrétienne, le

Reddition de la Ville de Tunis.

garda

garda pour lui comme son Idole, & en fit peu à peu, comme il fut devenu grand, son plus cher Favori, & lui avoit même donné en mariage une de ses Filles, qui étoit morte neanmoins un an auparavant sans laisser d'enfans, quoi qu'au rapport de quelques-uns elle vivoit encore alors.

Charles V. informé de son état, du desir qu'il avoit de retourner dans sa Patrie, l'emmena avec lui, & comme dans le Sac de Tunis il avoit été dépoüillé, ce genereux Prince le pourvut de tout ce qu'il luy falloit pour vivre honnêtement en Noble, outre que Doria lui procura un bon mariage avec une jeune Personne fort riche, de laquelle il eut deux fils, & une fille. Ensuite Barberousse étant venu à Marseille au secours de François I. Mustapha alla le trouver dans cette Ville, & ayant obtenu de lui le pardon du passé, & rétabli dans dans ses bonnes graces, il s'embarqua avec lui, abandonnant sa femme & ses enfans, & aprés avoir renié une seconde fois la Foi, il mourut enfin Mahométan parmi les Turcs.

Sac de Tunis. 1535. Charles V. ayant donc pris la Ville de Tunis, soit par le moyen des Esclaves Chrétiens, ou par la reddition faite par Mustapha, ou par la force des Armes, quoi qu'il en soit, il y entra victorieux & triomphant, avec Mulei Hassen à sa gauche, le 22. Juillet, jour de la Magdelaine, quoi

quoique Summonte écrive le 21. Il auroit bien voulu la garantir du saccagement, en faveur du Roi Mulei Hassen qui l'en conjuroit les genoux en terre, mais il ne lui fut pas possible, parce qu'il avoit trop fortement & trop souvent promis à ses Soldats d'abandonner cette Place au pillage, qui depuis celui de Rome fut le plus considerable, qui fût de long-temps arrivé, tous les Soldats s'en étant retournez trés-riches. Le bruit courut, & plusieurs Ecrivains l'assûrent, que Barberousse n'avoit pas transporté ses trésors, mais les avoit seulement cachez dans un puits, où ils furent découverts, & pillez; ce qu'il y a de constant, est qu'il n'y eut point de Soldat, des plus simples même, & des plus lourdauts, qui n'en emportât en Europe pour le moins 200. écus, tant en argent, qu'en nipes, sans compter les richesses immenses qu'en rapporterent les Commandans, & les Capitaines, & certaines raretez des plus précieuses, reservées pour l'Empereur; lequel pendant qu'on mettoit la Ville au pillage, étoit passé presque seul dans la Forteresse pour donner la liberté à ces 22. milles Esclaves Chrétiens, qui avoient assûrément beaucoup contribué à la prise de Tunis, parce que sans leur rebellion, Barberousse ne se seroit pas retiré; & la longue défense auroit pû obliger Charles V. à se con-

contenter de la Goulette seulement, & s'en retourner.

Esclaves délivrez. Ces Esclaves aussi heureux à present, qu'ils étoient auparavant malheureux, ayant entendu que l'Empereur venoit, ouvrirent promptement les portes de la Forteresse, & coururent au devant de lui, les plus âgez marchant les premiers, avec de longues barbes blanches, suivis d'un Crucifix porté par le plus vieux. L'Empereur arrivé adora le Crucifix, se mit ensuite à pleurer avec beaucoup de tendresse, & par un excés de bonté & d'humanité en embrassa plus de 200. des plus vieux, l'un aprés l'autre. Il ne se contenta pas de cela, il voulut les voir tous sortir; & de temps il en embrassoit quelqu'un, & les assuroit tous que son intention étoit de les pourvoir de tout ce qui leur seroit necessaire, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivez dans leurs Païs; & le Marquis de Vasto ayant voulu le détourner de s'approcher de ces Esclaves qui puoient extrêmement, il lui répondit, *le feu de la charité purifie, & chasse tout mauvais air.* Il est vrai qu'il auroit bien souhaité de visiter cette Forteresse, mais l'horrible puanteur qu'elle exhaloit l'en empêcha.

Chevaliers de Malte. Pendant que les Femmes délivrées d'esclavage se préparoient à sortir de cette Forteresse, je rendrai aux Chevaliers de Malte

ne partie de la justice qui leur est dûë, pour a gloire qu'ils s'acquirent de leur côté dans cette expedition. Charles V. n'eût pas plûtôt pris sa derniere résolution, pour son voyage en Afrique, & commencé à donner les ordres pour les préparatifs necessaires, qu'il en donna avis au Grand Maître de Malte, *Pierino del Ponte* Italien, qui fut justement le premier de cette Nation élû dans cette Ville. Quelqu'uns écrivent que ce Pierino étoit mort dés 1534. & qu'ainsi ce ne fut pas à lui que Charles écrivit, mais à son successeur, Didier de Sainte Jale, surnommé *Toleon*. Quoi que ç'en soit, car je ne veux pas m'arrêter à cette contradiction : quoi qu'il en soit, dis-je, l'Empereur dépêcha un exprés au Grand-Maître pour l'inviter, avec ses Chevaliers, à se joindre à lui dans cette entreprise. Le Grand Maître n'eut pas plûtôt reçû la Lettre de ce Prince, qu'ayant assemblé le Chapitre, il lui fit connoître par la lecture de cette Lettre l'invitation de Charles V. de sorte qu'il fut unanimement résolu, que cet invincible Empereur ayant par une generosité extraordinaire, accordé à leur Ordre une aussi grande faveur que celle de les remettre *grâtis* en possession de cette Isle, il étoit de leur devoir, & de l'édification publique, de seconder dans cette entreprise les bonnes intentions de la Personne sacrée d'un si grand Empereur, & d'em-

d'employer pour cela leurs personnes, & toutes les forces de l'Ordre.

Pressent l'entreprise.

Je dois cependant dire ici, que Justiniani, fameux Historien Venitien, dans son Histoire des Chevaliers, où il parle de ceux de Malte, donne à ces derniers la gloire d'avoir été les premiers à parler de cette entreprise, & à la presser, ayant representé à Charles V. par un Ambassadeur exprés, la necessité qu'il y avoit d'armer les Chrétiens pour aller détruire Barberousse, ou du moins arrêter ses prodigieux progrés; & il veut que ce soit Pierre Ponce de Lion, un des principaux Grand-Croix qui ait été envoyé à cette Ambassade; voici comme il s'exprime sur cet article. *L'Ambassade envoyée par le Grand-Maître fut si efficace, que l'Empereur Charles résolut absolument l'expedition de Tunis & de la Goulette. Pour cet effet, ayant fait équiper une Armée Navale de 80. Galeres, & de plus de 200. Vaisseaux, sans compter les Bâtimens de transport & de munitions, il fit voile en personne avec le Prince André Doria son General, & fut vû doubler le cap de Carthage. Guicchardin, Campana, Ulloa, Sandoval, Sangro*, & une infinité d'autres Historiens ne font aucune mention de cette particularité, faisant rouler toute cette entreprise sur l'Empereur Charles, auquel ils veulent que Mulei Hassen

Roi de Tunis, qui s'étoit retiré à Constantine en Numidie, ait d'abord recouru par des lettres pour l'en supplier. Cependant il se peut faire que la chose soit arrivée comme Justiniani l'écrit.

Armement de Malte.

Mais de quelque maniere que la chose se soit passée, il est certain que la Religion de Malte, soit qu'elle ait la premiere conseillé & pressé cette entreprise, ou qu'elle y ait été poussée par Charles V. il est constant, dis-je, que cette Religion fit paroître une résolution heroïque, ayant armé autant de Vaisseaux qu'il lui fut possible. Elle mit en Mer quatre Galeres des plus grandes, & des mieux pourvûës, avec 18. Brigantins tous bien armez; Aurelius Bottigella, Capitaine de grand nom, fut fait General de cette Escadre, & Antoine de Grollée, Bailli de Lango, Capitaine des Troupes auxiliaires de Malte, fut destiné à commander la Caracea, & les Troupes de débarquement. Sur cette Escadre s'embarquerent 120. Chevaliers, avec chacun deux bons Soldats pour leurs Domestiques. Les Maltois ayant donc joint l'Armée Navale, le General Bottigella passa avec 24. Chevaliers sur le bord de la Galere du Commandant, pour complimenter l'Empereur, auquel ils exposerent qu'ils avoient reçû ordre exprès du Grand-Maître, & du Chapitre, de se confor-

former entierement aux volontez de Sa Majesté Imperiale, & de se dévoüer à son service. Charles les reçut favorablement, & loüa extrêmement le zele de la Religion; & ainsi ils s'en retournerent à leur Escadre, aprés avoir reçû de l'Empereur les ordres necessaires, & de Doria les instructions les plus convenables.

Actions heroïques des Chevaliers.

Arrivez aux côtes, où ils avoient résolu de débarquer, la défense de la Flotte Imperiale fut commise à l'Escadre de Malte, conjointement avec le Prince Doria, quoique que tous les Chevaliers eussent fort souhaité de débarquer, afin de pouvoir mieux s'exposer aux plus grands perils; le General en pria même de leur part, avec de grandes instances, l'Empereur, qui jugea la garde de l'Armée Navale, & le soin de veiller pour sa conservation, de plus grande importance que la conquête de Tunis. Cependant ces braves Chevaliers eurent sujet de se consoler, & d'exercer leur courage heroïque, parce que le côté de la Mer ayant resté à l'Armée Navale dans le Siege de la Goulette, Doria qui commandoit de la part de Charles V. pour satisfaire l'ardeur guerriere de ces Chevaliers, leur permit de débarquer les premiers, avec d'autres Troupes, dans des Barques, & des Esquifs, pour donner l'escalade à cette Forteresse, occasion perilleuse

ſſe & chaude, dans laquelle ils paru-
nt intrépides, & montrerent un coura-
extraordinaire, ayant planté trois Eten-
rds de S. Jean ſur les bréches.

En cette rencontre, ſçavoir dans le *Acte remarquable.*
mps du déharquement pour monter à
ſcalade, l'Empereur promit de faire
eſent d'une chaîne de 500. Ducats d'or
celui qui planteroit le premier Etendard
hrétien ſur les murailles. Un ſimple,
ais courageux Soldat de Palerme, voyant
ue ſon Enſeigne étoit ſi timide, qu'il n'o-
ſoit partir de ſa place, lui arracha le Dra-
eau des mains, & s'élança comme un
oudre par les brêches ſur les murailles;
& comme en même-temps Pierre de *Tu-
ciente*, Chevalier Catalan, avoit été vû
s'ouvrir vaillamment le premier le chemin
pour entrer dans la Goulette, il fut ap-
laudi, & felicité, comme ayant merité
la Chaîne promiſe; mais comme de l'au-
re côté il y en avoit pluſieurs qui loüoient
l'action du Soldat Palermitain, Charles ne
voulut pas ſe rendre le Juge Souverain, &
a décider; de ſorte qu'il ordonna qu'il fût
jugé à qui le prix étoit dû, par ſix per-
ſonnes, trois Chevaliers Italiens, & trois
Capitaines Flamans, qui devoient en pre-
ſence de Doria examiner le droit des deux
prétendans, & décider la diſpute; & s'é-
tant trouvé trois voix pour le Chevalier,

& trois pour le Soldat, Doria déclara, qu'il ne sçavoit en faveur de qui prononcer.

Exhortations à l'assaut quelles. 1535

Charles V. informé de cela jugea, & prononça avec une grandeur d'ame, & une generosité digne d'une Empereur, que tous deux la meritoient également; de sorte qu'il ordonna qu'on en donnât deux de la même valeur, de 500. Ducats chacune, ce qui fut executé. Jacques Bosius écrit dans son Histoire de Malte, que la chose fut décidée en faveur du Soldat, non parce qu'il la meritoit mieux, mais parce qu'il en avoit plus de besoin; il n'y a assûrément aucune apparence à cela. La plûpart, & Bosius lui-même, écrivent que dans cet assaut donné à la Goulette, les Chevaliers, & les Soldats étoient précédez de deux personnes, sçavoir du Pere *Loüis Samorra*, de l'Ordre de S. François, qui tenoit un grand Crucifix entre ses mains, & d'Antoine *Jocondo*, qui portoit une Halebarde haute, au bout de laquelle étoit la Chaine d'or. Samorra disoit, *que Sa Sainteté promettoit, & accordoit indulgence pleniere, & le pardon de leurs pechez, à tous ceux qui mourroient en cet assaut en défendant la sainte Foi*. D'autre côté Joconde qui étoit un Trompette, aprés avoir sonné de sa Trompette, crioit aussi à haute voix: *Sa Majesté Imperiale promet*

de

de donner pour récompense cette Chaîne d'or au premier qui entrera dans la Goulette, ou qui plantera le premier son Etendard sur les murailles.

On ne revoque nullement en doute, que tous ne se soient comportez chrétiennement, & vaillamment en cette rencontre; cependant l'Empereur Charles V. en donna particulierement la loüange aux Chevaliers de Malte, cinq desquels perdirent la vie, & entr'autres *Antoine Scarampo*, qui fut tué d'un coup d'Arquebuse en montant à la bréche, regretté de tous, pour être un des plus hardis & des plus experimentez Chevaliers; le nombre des blessez fut beaucoup plus grand, & entre ces derniers furent les Chevaliers Copier, & Baglino: cependant tous y trouverent leur avantage & leur profit, (même jusques aux morts, par le moyen des indulgences qu'ils obtinrent, excepté les Lutheriens, s'il y en avoit) parce qu'outre 300. pieces de Canon, on prit dans le Lac 87. Galeres, & grosses Galiotes, sans compter un grand nombre d'autres Flûtes, & Barques, toutes pleines de diverses Marchandises; de sorte que tout le reste de ce jour les Capitaines, les Chevaliers, & les Soldats, ne s'occuperent à autre chose qu'à piller, & plusieurs y firent bien leurs orges.

Autres Actions de courage.

Action digne. Les Historiens racontent plusieurs exemples rares, curieux, & merveilleux dans cette entreprise, & entr'autres Justiniani, & Sangro sur tout, rapportent l'action heroïque que fit à la prise de Tunis, Paul Simeon Chevalier, Commandeur de Turin. Ce Chevalier se trouvant esclave de l'impie Barberousse dans la Forteresse, fut tellement animé du desir de la liberté, qu'assisté de deux Renegats, qui touchez de repentance de leur faute, vouloient retourner à la Foi ; il sortit avec 6000. autres, & armez les uns d'une maniere, & les autres de l'autre, & la plûpart de pierres, chasserent le Gouverneur, qui eut le bonheur d'échaper de leurs mains, après quoi ayant ouvert l'Arcenal des armes, & armé tous les autres Esclaves, ils donnerent si fort l'épouvante à Barberousse, qu'il prit la fuite.

Femmes esclaves délivrées. 1535. Je reprendrai à present, à propos d'Esclaves, ce qui regarde les Femmes, qui sortirent de la Forteresse immédiatement après les hommes, en presence de l'Empereur ; mais neanmoins cela arriva avec des cérémonies differentes, que je dirai. Les jeunes Filles, ou Vierges, (la charité chrétienne m'oblige à leur donner ce titre) marchoient devant, & les plus jeunes les premieres, ayant à leur tête une vieille femme, qui portoit élevé dans ses mains un

un grand Crucifix, qui fut aussi adoré par Charles-Quint. Après celles-là qui alloient quatre à quatre, suivoient les Matrônes, c'est-à-dire les Femmes mariées, & les Veuves, dans le même ordre, sçavoir les plus vieilles derriere les plus jeunes, spectacle qui tira des larmes à l'Empereur. Summonte écrit dans son Histoire de Naples, que parmi ce grand nombre d'Esclaves délivrez à la Goulette, & à Tunis, il y avoit 4000. femmes mariées, & Veuves, & 3000. Vierges, au moins je m'imagine, qu'il le croit, comme la charité chrétienne la lui ordonne, ainsi que je l'ai déja dit. Mais pour ce qui est de cette distinction, & de ce nombre, je me suis tenu à ce qui en a été écrit par *Roderic Sanvidal*, qui tôt aprés mit au jour une Relation en Espagnol de cette glorieuse entreprise, où il dit expressément, qu'il a écrit sur le rapport qui lui avoit été fait par son Frere au retour d'Afrique, où il avoit servi dans cette expédition en qualité de Capitaine de Cavalerie sous le Marquis d'Astorga. Voilà comment cet Auteur distingue les Esclaves délivrez, de l'un & de l'autre Sexe.

LISTE

De tous les Esclaves Chrétiens, de l'un & de l'autre Sexe, délivrez dans l'expedition de Tunis, par l'Empereur Charles-Quint en 1535.

Siciliens tant vieux que jeunes.	2618
Femmes tant mariées, & veuves, que filles.	1866
Italiens tant vieux, que jeunes.	4490
Femmes tant mariées, que filles.	2735
François tant vieux, que jeunes.	1772
Femmes tant mariées, que filles.	453
Espagnols tant vieux, que jeunes.	3522
Femmes de tout âge.	1217
Hommes natifs de Sardaigne.	644
Femmes de tout âge.	475
Corses, Hommes.	327
Femmes.	148
Anglois, Hommes.	34
Femmes.	109
Allemans, Hommes.	2[illegible]
Femmes.	3[illegible]
Flamans, Hommes.	11[illegible]
Femmes.	2[illegible]

Comment Tous ces nombres ne font qu'enviro[n] celui de 21000. conformement à ce q[ue] ra[...]

apportent divers Auteurs ; car plusieurs écrivent que dans cette expedition furent délivrez par Charles V. 20. mille Esclaves, qui est le plus petit nombre selon l'opinion la plus commune ; d'autres le font de 21. mille, plusieurs de 22. & beaucoup le font monter jusqu'à 23. mille. Mais, pour dire la verité, il seroit impossible d'en faire au vrai & au juste le calcul dans cette grande diversité de sentimens, aussi n'est-ce pas une chose fort essentielle à l'histoire. Quoi qu'il en soit, ces Esclaves furent pourvûs avec toute la diligence possible des choses dont ils avoient un plus pressant besoin ; les hommes furent habillez d'une casaque d'écarlate, avec le haut-de-chausse de la même étoffe, & un bonnet de laine. Les femmes mal ajustées furent aussi habillées, les unes d'une maniere, & les autres de l'autre ; & on donna tant aux femmes, qu'aux hommes, une chemise & un écu Romain, avec promesse à tous, & à toutes, que Sa Majesté Imperiale les feroit conduire à ses frais jusqu'à la premiere Ville de la Nation de chacun & de chacune, ce qui fut effectivement executé. En un mot, tous furent tres-contens, & ne firent autre chose le reste de leurs jours que publier la religion, la pieté, la charité, la generosité, & l'humanité de l'Empe-

pour-vûs. 1535.

reur

reur Charles V. Et certainement on peut bien dire qu'il n'y a jamais eu au monde aucun Monarque qui ait eu une si belle occasion d'exercer toutes ces vertus, & de faire une action si glorieuse & avantageuse à la chrétienté.

Charles V. tâche de garantir Tunis du Sac.

Je prie le Lecteur de me permettre de repeter d'une maniere plus exacte & plus circonstanciée, quelque chose de ce qui a été écrit de la derniere prise & ruïne de Tunis, matiere sur laquelle des centaines de plumes se sont exercées. L'Empereur Charles V. ayant appris dans son Camp, après l'heureuse & glorieuse victoire qu'il venoit de remporter, que Barberousse avoit pris la fuite, s'approcha, comme il a été dit, avec toute son Armée des portes de la Ville, le 21. de Juillet, dans le temps des plus grandes chaleurs, où les principaux Maures qui composoient la Magistrature sortirent pour lui porter les Clefs de la Ville, qu'il reçut. Ces Magistrats s'obligerent à donner la paye à l'Armée, à la pourvoir de tout ce qui lui étoit necessaire, & à recevoir telles conditions, & telles loix qu'il plairoit à Sa Majesté de leur imposer, ne lui demandant, prosternez à ses pieds, pour toute grace, que de vouloir donner ordre que ses Soldats ne fissent aucun mal à la Ville, & qu'ils se contentassent de demeurer dans les Faux-

bourgs

bourgs. La clemence de Charles V. le faisoit pancher à leur accorder cette grace, d'autant plus qu'il en étoit prié trés-instamment par Mulei Hassen, à qui il fâchoit fort de voir ruiner cette Ville Capitale de son Royaume, & sa résidence. Mais ce bruit s'étant répandu dans l'Armée, tous les Soldats se mirent à crier, qu'il ne falloit ajoûter aucune foi à ces perfides Infidelles, & que Sa Majesté ne devoit, ni ne pouvoit les empêcher de mettre cette Ville au pillage, qui leur avoit été tant promis, ce qui mit Charles V. dans un grand embarras d'esprit.

Esclaves & Soldats au Sac. 1535.

Quoique les Soldats fissent beaucoup de bruit, excitez par l'avidité du sac de cette Ville, qu'ils prétendoient leur être dû, comme une juste récompense de tant de fatigues & de souffrances insupportables qu'ils avoient endurées dans cette guerre, avec tout cela le respect qu'ils avoient pour l'Empereur les tenoit en bride. Mais les Esclaves sortis de la Forteresse comme des enragez, & croyant pouvoir justement se venger de ceux qui les avoient traitez avec tant de Barbarie, se mirent à saccager la Ville, & à faire tout le mal qu'ils purent; de sorte qu'au premier avis, les Capitaines de l'Armée, pour gagner de plus en plus l'affection de leurs Soldats, leur donnerent la permission de courir avec les autres au

pillage ; de façon que pour mieux s'assûrer du butin, ou pour décharger la fureur ordinaire aux gens de guerre, ils se mirent à tuër tout ce qu'ils rencontrerent en leur chemin, & à faire un carnage extraordinaire, non seulement des Maures qui gardoient la Ville, mais aussi des autres Habitans. Charles V. averti de cette grande cruauté, fit publier que sous peine de la vie personne ne fût si hardi que de tremper ses mains dans le sang de qui que ce soit, & de faire même Esclave aucun habitant. Mais il est fort difficile d'arrêter un grand torrent lors qu'il a une fois commencé à se dérober avec impétuosité ; il est vrai que cet ordre fit cesser la tuërie, mais il ne fut pas capable d'empêcher la furie du sac, & que les Officiers de l'Armée n'emmenassent Esclaves, les uns plus, les autres moins, les Personnes les mieux faites, & les plus jeunes de l'un, & de l'autre Sexe, desquelles Charles lui-même eût ensuite sa part.

Chevalier Simeon. Quelques Ecrivains, veulent que les Esclaves ayent été poussez au pillage par le Chevalier Fra Paolo *Simeon*, duquel il a été parlé ci-dessus, ce qui, selon Bosius, est trés-faux, parce que cet trés-digne Chevalier aprés avoir fait ce qui a été déja rapporté, en faveur de la liberté des Esclaves, qui faciliterent aux Chrétiens leurs progrez, étoit allé saluer Charles V. duquel il

avoit été reçû avec toute la bonté imaginable, aprés quoi il étoit allé sur le champ se joindre aux autres Chevaliers ses Collégues, & se remettre sous le commandement du General de la Religion ; ce qui donna lieu aux Chevaliers de faire de grandes réjoüissances, tant pour voir en liberté un semblable Commandeur pour lequel ils avoient tant sollicité sans pouvoir l'obtenir, qu'à cause de sa belle, & glorieuse Action qui merite d'être éternisée : aussi l'Empereur luimême, en l'embrassant, rendit-il son nom immortel en lui disant ces propres paroles : *Ami Chevalier, benite soit vôtre résolution, par laquelle vous avez facilité mes Victoires, & contribué à augmenter la bonne fortune des Chrétiens.* Je dirai cependant ici que dans les choses que j'ai cidessus rapportées, & que j'ai voulu à dessein alleguer, parce que divers Ecrivains en font mention, il se trouve des contradictions si manifestes, qu'elles me mettent en une telle perplexité, que je ne sçai pour quel parti me déterminer ; à cause que si je m'arrête à l'un, ceux qui liront l'autre, accuseront cette Vie que j'écris, d'être peu veritable, & cependant, je le repete encore, il y a de grandes contradictions entre les Ecrivains.

Pour moi, je ne sçaurois accorder ces flutes. Selon Sanvidal, Auteur trés-cele- *Contradictions*

dignes de remarque 1535.

bre, & plus de vingt autres, les Esclaves sortirent tumultuairement de la Forteresse, & se mirent à saccager la Ville, comme il a été dit; & tout au contraire Ulloa, Summonte, Sandoval, Sangro, & une infinité d'autres écrivent, qu'ils sortirent avec un Crucifix devant eux, en presence de Charles V. témoignant tous beaucoup de devotion & de pieté, & faisant de grandes acclamations à l'Empereur, comme à leur Liberateur; en un mot, ils veulent qu'ils soient sortis en cet ordre que j'ai décrit ci-dessus; & comment cela se peut-il faire? Certainement les uns, ou les autres se trompent grossierement; mais comment puis-je sçavoir de quel côté est l'erreur, si dans ce temps-là je n'étois pas encore né, ni même mon Grand-Pere, pour m'en faire quelque rapport? L'autre contradiction est celle-ci, que Charles V. comme je l'ai écrit ci-dessus, donna un Ecu à chacun des Esclaves, & les fit tous habiller. Comment donc? Les Esclaves commencent les premiers à mettre la Ville au pillage, & aprés cela on leur donne à chacun un Ecu? S'ils ont commencé les premiers le Sac d'une Ville si riche, ils auront assûrément trouvé de quoi s'accommoder, & s'habiller. En un mot, il faut de toute necessité que les uns, ou les autres s'abusent, & cepen-

cependant il y a d'habiles & fameux Ecrivains des deux côtez. Mais laissons-là les contradictions, & qu'il me soit permis de dissiper l'ennui qu'elles peuvent avoir causé au Lecteur, par le recit d'une des plus heroïques Actions que les anciennes Amazones ayent, peut-être, jamais faites.

Entr'autres Esclaves de l'un & de l'autre Sexe, que les Capitaines, & les Officiers de l'Armée firent conduire sur la Flotte, il y eut une trés-belle Moresque de Tunis, laquelle avoit nom *Aysa*, sortie d'une des principales Familles de cette Ville, mais qui étoit inconnuë à l'Espagnol, auquel elle étoit tombée en partage, & qui se contentoit de contempler, & d'admirer sa beauté. Le Roi Mulei Hassen, de qui elle étoit fort bien connuë, la voyant emmener Esclave par l'Espagnol, s'approcha, & offrit de la racheter; *Aysa* pleine de fierté & de résolution, & toute enflammée de colere, aprés avoir craché au visage du Roi lui dit: *Retire-toi de devant moi, perfide & méchant Assem, qui pour recouvrer ton Royaume, as eu l'horrible cruauté de trahir la Patrie, & de la livrer en proye à des Ennemis si cruels & si barbares. Va-t-en, Monstre que tu es, indigne de vivre plus dans le monde, aprés avoir été cause du carnage de tant de Citoyens, & n'avoir point eû de honte d'en voir devant tes yeux* *emine-*

Action merveilleuse d'une Moresque.

emmener une si grande multitude en esclavage. Mais le Roi continuant sa pointe, soit qu'il fût devenu amoureux de sa beauté, ou qu'il ne voulût pas perdre une jeune Fille d'une si grande naissance, offroit de débourser le prix de sa rançon : mais *Aysa* plus furieuse que jamais lui repliqua : *Ote-toi de là, dis-je, Tyran, je ne te veux point pour mon Liberateur, je ne sçaurois avoir un plus grand déplaisir que d'obtenir la liberté par ton moyen : & je veux que tu sçache que je m'estime plus glorieuse & plus heureuse, de m'en aller esclave avec mes autres Compatriotes, que de demeurer libre avec toi, parce que ce seroit pour moi un continuel supplice de voir toûjours devant mes yeux l'Artisan & l'Auteur de la ruine de ma chere Patrie.*

Contradictions remarquables. Il me reste à dire, aprés les contradictions que j'ai remarquées entre Ecrivains, & Ecrivains, qu'il arrive souvent à un Auteur de se contredire lourdement soi-même. Bosius rapportant les particularitez ci-dessus alleguées, écrit de la maniere qui suit. *Cependant les Esclaves pillant tout ce qu'ils rencontroient, non seulement dans la Tour, mais aussi dans la Ville, furent cause que toute l'Armée, sans attendre d'autres ordres de l'Empereur, ayant forcé les portes de la Ville, & tué ceux qui les défendoient, entrerent dedans avec beau-*

coup

coup de violence & de furie. Voilà les Esclaves riches, & pour ainsi dire, tous fiers d'avoir assouvi leur avidité au saccagement de la Tour, où l'on avoit transporté les plus grandes richesses de la Ville, & de la Citadelle même. Nonobstant cela, ce même Auteur rapporte dans un autre endroit, que l'Empereur Charles voulut voir sortir de la Forteresse tous les Esclaves Chrétiens, & que les voyant en si grand nombre, il pleura de pitié, donna à chacun d'eux quelque peu d'argent, & ordonna qu'ils fussent habillez. Pour moi je ne voi pas comment ces Eclaves étoient dans l'indigence & la necessité, aprés avoir pillé non seulement la Forteresse, mais aussi la Ville; & je ne puis pas m'imaginer par quel moyen ils se trouverent tous assemblez, dans le temps où ils étoient encore occupez au saccagement. Mais continuons neanmoins le fil de nôtre Histoire.

Comme Mulei Hassen savoit que le grand dessein de l'Empereur étoit de perdre, & de détruire entierement Barberousse, & que c'étoit aussi le sien principal, il envoya à ses trousses un Corps d'Arabes ses amis, desquels le Corsaire ayant peur, se mit à fuir avec plus de vîtesse & de précipitation, ce qui fut cause que le Renegat Chasse-Diables, son Favori, & Corsaire

Fuite de Barberousse

saire

saire extrêmement brave, fatigué & brûlé des ardeurs du Soleil, étant fort replet, creva de trop boire, au passage de la Riviere de *Magiordec*, appellée par les Latins *Bragada*; ce qui fut un surcroît de douleur à Barberousse, qui sans recevoir autre dommage arriva tout las, & affligé dans la Ville de *Bona*, qui est l'Ippone des Anciens, fameuse pour avoir eu S. Augustin pour son Evêque, où il ne fut pas plûtôt arrivé qu'il se mit à la faire fortifier, employant tous ses gens à y travailler nuit & jour. Il fit tirer hors de la Riviere, qui est du côté du Levant de la Ville, les 14. Galeres qui y étoient, les faisant radouber avec toute la diligence possible, dans la persuasion que l'Empereur ne manqueroit pas de le faire presser, & poursuivre par un bon nombre de Troupes, afin de l'avoir entre ses mains.

Instances des Chevaliers de Malte.

En effet, Charles ne manqua pas à cela, donnant ordre au Prince Doria d'envoyer promptement une Escadre aux trousses de Barberousse. Lors que l'Empereur donna cet ordre, Bottigella General de Malte se trouva present, avec les Chevaliers du Conseil, qui offrirent de faire cette expedition avec leur Escadre, & leurs Barques, & comme ils le souhaitoient passionnément, ils en firent de grandes instances. Mais Doria voyant qu'il y avoit beau-

coup

coup de gloire à acquerir, & de profit à faire dans cette entreprise, voulut les procurer à Adam Centurion Genois, qui étoit son Neveu, fils de sa sœur, qui n'avoit encore aucune experience de la Marine, au grand creve-cœur des Chevaliers. Doria ayant donc donné à ce Neveu 18. Galeres (d'autres disent 14.) le fit partir pour aller poursuivre Barberousse, lequel tenant les Galeres rangées, & toutes prêtes dans le Port, dans l'intention de prendre la fuite, en cas de besoin, Centurion épouvanté à la vûë de ces Galeres, & croyant qu'il y en avoit un plus grand nombre, prit d'abord le parti de s'en retourner sur ses pas.

Charles se plaignit extrémement de cette conduite, voyant que par-là le moyen lui étoit ôté d'assieger Barberousse dans Bona, & de le prendre, ou du moins de l'obliger à s'enfuïr, ce que ne pouvant faire sans prendre le chemin d'Alger, par terre, il auroit été facile aux Arabes de le surprendre, & de le tailler en pieces avec ses gens. Doria pour radoucir l'esprit de Charles V. le consoler un peu, & réparer la faute de Centurion, s'achemina lui-même du côté de Bona, avec une bonne partie de l'Armée Navale, dans l'esperance d'assûrer la victoire contre Barberousse; mais celui-ci qui ne manquoit pas de finesse, *Doria va contre Barberousse.*

ni

ni d'experience dans les choses de la Mer, ayant prévû le peril auquel il se trouvoit exposé, laissa une Garnison convenable à Bona, & s'étant embarqué sur la Capitane des 14. Galeres, fit force de voiles & de rames, & eut le bonheur de se sauver avec toute cette escadre à Alger, où ne se croyant pas encore assez en sûreté, il se renforça de quelques Galeres qu'il avoit là, & passa dans l'Isle de Minorque, & ayant fait arborer Pavillon Chrétien, il prit en chemin faisant, un Vaisseau Portugais richement chargé, qui s'étoit approché trop prés de l'Escadre de Barberousse, la croyant Chrétienne. Arrivé dans l'Isle de Minorque, il entra dans le Port de la Ville de Mean avec le même stratagême, feignant d'être l'Armée Chrétienne, & l'ayant saccagée avec une grande partie de l'Isle, il reprit le chemin d'Alger, où ayant laissé tout ce gros butin, il se retira à Constantinople. Jove, & Ulloa le rapportent autrement; selon eux, le Gouverneur de Mean, & sept de ses Officiers se résolurent de remettre cette Ville entre les mains de Barberousse, & de se donner à lui, las, & dégoûtez du Gouvernement de l'Empereur, pour n'en avoir pas été avancez. Mais Barberousse profitant de la trahison, & haïssant les Traîtres, les laissa à terre, lors qu'il s'embar-

qua

qua, de sorte que le Vice-Roi Don *Martius d'Urrea*, les ayant découverts, les fit pendre par les pieds à une des portes de la Ville, où les habitans pleins de fureur & de rage contre eux, les assommerent à coups de pierres, au rapport de Sangro.

Cependant Doria arrivé à Bona, eut un déplaisir & un chagrin extrême de n'y avoir pas trouvé Barberousse, voyant bien que pour achever de couronner glorieusement cette heureuse & éclatante expedition de Charles V. il ne lui manquoit rien, sinon d'être le maître de la personne de ce cruel ennemi du nom Chrétien, lequel Sa Majesté Imperiale souhaitoit en effet si passionnément d'avoir en sa puissance, qu'il avoit offert un Duché, ou une Comté dans le Royaume de Naples, à celui qui lui ameneroit Barberousse vif ou mort. Doria neanmoins tint Conseil de guerre pour voir ce qu'il y avoit à faire, auquel il fit assister le Prieur Bottigella, General de Malte, & les deux Commandeurs Girone, & Aeramont, & dans lequel il fut conclu, que ce seroit fort inutilement qu'on se mettroit en devoir de poursuivre Barberousse, d'autant plus qu'on n'avoit aucune connoissance de la route qu'il avoit prise dans sa fuite; & l'on jugea unanimement que ce rusé Corsaire ne trouvant aucun lieu sûr, n'auroit pas *Doria à Bona.*

pas manqué de se retirer à Constantinople.

Prend la Ville & le Château 1535. Il fut donc résolu de s'emparer de Bona, qui n'ayant que de fort méchantes murailles, ne soûtint le siege que fort peu d'heures, les Turcs ayant jugé à propos de se retirer dans le Château, où ils se défendirent vigoureusement durant plusieurs heures; en sorte que Doria ne voulant pas perdre là son temps, fit donner le soir même l'assaut general, & monter à l'escalade, où les Chevaliers de Malte ayant l'avant-garde, perdirent deux Chevaliers, & 37. de leurs Soldats, & eurent la gloire d'avoir pris le Château. Doria fit travailler avec toute la diligence imaginable (jusqu'à mettre lui-même la main à l'œuvre) à réparer les bréches le mieux qu'il étoit possible, & y ayant mis une bonne Garnison Espagnole, sous le commandement d'Alvare Gomez, aprés avoir pillé la Ville, il s'en retourna chargé de butin, avec 200. Esclaves de l'un, & de l'autre Sexe. Je suis d'avis d'ajoûter ici, pour n'être pas obligé à revenir plus à cet article, qu'un an aprés, Gomez ayant fait une infinité d'extorsions tant à la Garnison, qu'aux Maures, craignant que l'Empereur ne l'en châtiât severement, & s'étant mis dans l'esprit qu'il y avoit ordre de le faire arrêter prisonnier, se jetta

dans

lans le parti des Turcs, & se fit Renégat ; nais Bosius rapporte qu'étant tombé dans e désespoir, il se tua lui-même.

Le matin du 25. Juillet, jour de saint Jacques, Patron d'Espagne, Charles V. voulut solemniser cette Fête dans le Camp iors de Tunis, au milieu des Troupes Espagnoles. La Messe fut chantée par l'Evêque de Grenade, avec Musique, au son les Trompes, Trompettes, Tambours & Fifres, & au bruit de la Mousqueterie, & lu Canon. Ce même jour l'Empereur fut prié par les Chevaliers de Malte, à dîner ur leur grand Galion, qui avoit nom la *Caracca*, où il fut régalé, & servi par les Chevaliers mêmes avec une extrême magnificence ; & il prit grand plaisir à visiter cette énorme machine, dont je me persuade que le Lecteur ne sera pas fâché l'avoir une courte description. *Fête de S. Jacques.*

Cette *Caracca* étoit un des plus grands Vaisseaux que la Mer eût porté jusqu'alors, témoin que la premiere fois qu'il fut nis en Mer, on l'avoit chargé de quatorze nille charges de Grain, chaque charge le cent trente livres de douze onces. Et a grandeur étoit si extraordinaire, que la cime du grand Mât d'une grande Galere n'excedoit pas la hauteur de sa proüe. Il falloit six bons hommes pour embrasser son grand Mât, qui étoit fait de plusieurs *Caracca de Malte.*

pieces rapportées. Il avoit sept étages, dont deux alloient sous l'eau, & chacu desquels étoit de la hauteur d'un homm de bonne taille, & pour lui faire prend l'eau necessaire, il falloit cent mille livre de lest. Il avoit un arcenal avec toutes le choses necessaires pour armer sept cen hommes, & en temps de guerre il avoi toûjours sur son bord 1200. combattans avec 250. Matelots. Il y avoit trois grand fanaux; les chambres pour les Cheva-liers étoient au nombre de trente. Out six autres très-grandes dans le penultiém étage de la prouë, magnifiquement ga nies pour le Grand-Maître, & pour Chapitre. En un mot, tout étoit grand proportion de la grandeur. Or le matin du 27. fut fait le Traité avec le Roi de Tunis, de la teneur qui suit.

A

ARTICLES

Du Traité conclu entre l'Empereur Charles V. & Mulei Hassen Roi de Tunis, au Camp du même Empereur, le 27. Juillet 1535.

I. QUe le Roi Mulei Hassen déclare de son bon gré, & volonté, qu'il sera toûjours ennemi des Turcs, & au contraire bon ami des Chrétiens, avec promesse de les proteger.

II. Qu'il s'oblige présentement pour toûjours, comme il entend obliger aussi à perpetuité tous ses Descendans, de vivre très-obéissant, & très-fidelle Vassal de l'Empereur Charles V. & après lui, de ceux qui seront Rois de Castille.

III. Qu'aussi-tôt aprés ce Traité signé, Mulei Hassen donnera les ordres necessaires pour faire délivrer, sans aucune rançon, tous les Chrétiens qui sont dans son Royaume.

IV. Qu'à l'avenir on ne pourra dans tout le Royaume de Tunis, ni en aucun autre lieu, que ledit Roi pourroit conquerir, mettre aucun Chrétien en prison, & qu'en cas de crime, ils seront envoyez au Gouverneur de la Goulette pour en faire justice.

V.

V. Qu'il ſera permis aux Chrétiens, en cas qu'ils le veüillent, & que leur interêt l'exige, de s'habituer & de vivre en liberté dans tous les lieux de ce Royaume, où ſous la bonne foi, & ſans aucun trouble, ils pourront faire tel Commerce qu'ils jugeront à propos.

VI. Qu'il ſera permis aux Chrétiens de bâtir des Egliſes, des Chapelles, & des Monaſteres de tout-Ordre, & de tout Sexe, & d'établir des Paroiſſes, où, & autant qu'ils voudront dans le même Royaume, ſans aucun empêchement, d'avoir des Cloches aux Egliſes, & de faire des Proceſſions par les ruës, avec les autres exercices, ſans y être tant ſoit peu troublez.

VII. Qu'il ne ſera pas permis audit Roi de Tunis de donner retraite dans ſon Royaume à ceux qui ſont nouvellement convertis dans les deux Royaumes de Valence, & de Grenade.

VIII. Que l'Empereur Charles V. & ſes Officiers, & Succeſſeurs prenant dans la Caſtille des Châteaux, des Terres, & des Fortereſſes ſur les bords de la Mer, comme Biſerte, Afrique, Alger, & autres, elles ſeront entenduës lui appartenir en propre, & être de ſon Domaine, & de ſes Deſcendans en Caſtille.

IX. Que la Place de la Goulette, avec dix

dix milles d'étenduë à la ronde, y comprise la Tour dite de l'Eau, & l'autre Tour dite du Sel, restera à perpetuité sous la domination dudit Empereur, & de ses Successeurs en Castille, qui pourront y mettre telle Garnison, & telles gens qu'il leur plaira.

X. Que ledit Roi Mulei Hassen s'oblige, & oblige aussi tous ses Descendans à perpetuité, d'Heritiers en Heritiers, de payer annuellement, un des jours du premier Mois, à l'Empereur Charles V. & à ses Heritiers, qui lui succederont dans la Castille, la somme de 10. mille Ecus d'or de monnoye effective, qui serviront pour payer les Soldats employez à garder la Goulette, & Bona.

XI. Que la Ferme du Corail telle qu'elle se trouve, & qu'elle pourroit être augmentée, restera entierement à la disposition de l'Empereur, & de ses Descendans en Castille.

XII. Que toutes les Gabelles, & Tailles, tant personnelles, que réelles, qui se trouvent à present, & qui pourront être mises de nouveau, tant dans la Ville de Tunis, que dans tout le reste du Royaume seront pour le Roi, & pour les Descendans, à l'exception néanmoins de la Goulette, avec tout son circuit de dix milles.

XIII. Que ledit Roi Mulei Hassen s'oblige, comme il entend encore obliger à perpetuité tous ses Descendans, de payer à l'Empereur Charles V. & à ceux qui lui succederont, d'Heritier en Heritier, dans le Royaume de Castille, outre les 20. mille Ecus d'or, un Tribut annuel; en reconnoissance de son rétablissement dans le Royaume, consistant en six Chevaux Maures, bons & parfaits, dignes d'un Roi, & outre cela douze bons Faucons.

XIV. Que ledit Roi, ou ses Heritiers, manquant de payer exactement tous les ans ce Tribut, la premiere fois il encourra, & encourront la peine de 50. mille Ecus d'or; la seconde, celle de cent mille; & la troisiéme, il sera reputé, comme aussi les Heritiers seront reputez, atteint, & atteints du crime de Rebellion.

XV. Que ledit Roi de Tunis ne pourra donner aucune retraite à ces Corsaires qui voudront y lester leurs Vaisseaux pour aller faire du mal aux Chrétiens, ni à ceux qui viennent de leur causer quelque dommage; & ses Descendans seront tenus de faire la même chose.

XVI. Que l'Empereur, ou ses Heritiers en Castille voulant faire la guerre à Biserte, à Afrique & à Alger, ou dans les autres

autres lieux circonvoisins, & ledit Roi de Tunis étant requis de donner du secours, ou des provisions, sera tenu de les donner avec toute sorte de bonne foi, autant qu'il croira pouvoir le faire.

XVII. Qu'enfin pour gage de l'entiere observation de ce Traité, le Roi Mulei Hassen, outre sa promesse & parole, remettra, en ce moment même, entre les mains de Charles V. son Fils Mahomet, pour être gardé à la Goulette.

Pour recevoir des Royaumes à des conditions de cette nature, il faut être Maure, & avoir plus d'ambition que d'honneur. On écrit, & on croit communément qu'il n'est rien au monde de si pesant qu'une Couronne, parceque si on en veut bien soûtenir le poids, les veilles, les sueurs, les fatigues tuënt; & si on s'acquitte mal des devoirs ausquels elle engage, on court à tout moment risque de la perdre. Les Romains avoient accoûtumé de couronner leurs Citoyens les plus illustres de diverses sortes de Couronnes, qui avoient aussi des significations differentes, sçavoir, d'Olivier, de Chêne, de Mirte, de Laurier; mais on donnoit à celui qui sautoit le premier sur les murailles d'une Ville assiegée, pour y planter l'Enseigne de l'Aigle Romaine, une Couronne d'or, avec les embrassu-

Couronnes pesant fardeau.

brassures des murailles de la même Ville, afin que ceux qui le verroient ainsi couronné, connussent que ce n'étoit qu'au péril de sa vie qu'il avoit gagné une Couronne si précieuse; & nous en avons plusieurs exemples dans les Histoires.

Traité blâmé.

Il est certain que jamais homme ne porta Couronne sur sa tête, qui coûtât si cher, & qui fût plus onereuse que celle du Roi Mulei Hassen, soit qu'on considere les disgraces ausquelles ce Prince fut exposé avant, & aprés ce Traité, soit qu'on ait égard au chagrin continuel qu'il devoit avoir de se voir obligé de subir des conditions ausquelles un simple Gentilhomme n'auroit, peut-être, pas voulu se soûmettre. Ce Roi ne fit guere d'attention à la maxime de ceux qui ont coûtume de faire les choses avec cœur, & avec honneur dans le monde; sçavoir, qu'il *vaut mieux être tête d'Ane, que queuë de Serpent*; au contraire, il se contenta de faire tête de Serpent de son Royaume l'Empereur Charles, & d'en être lui la queuë. Ce Traité de Charles V. avec Mulei Hassen, fut fait imprimer par les Créatures de l'Empereur, afin de le pouvoir mieux semer, & répandre par toute l'Europe, comme cela fut effectivement fait, à dessein d'immortaliser de plus en plus les exploits & la gloire d'un si grand Empereur, qui avoit eû le bon-

heur de rétablir sur le Trône des Rois opprimez, aprés tant de signalées victoires. Mais les personnes les plus judicieuses se moquoient d'un tel Traité, & entr'autres de la clause, d'Heritiers en Heritiers, tout le monde voyant bien (comme il arriva tôt aprés) qu'il seroit impossible à Mulei Hassen de se conserver sur la tête cette Couronne, & à Charles V. de le maintenir.

Dans le temps même de cette expedition de Charles en Afrique, Soliman Empereur des Turcs, étoit allé, comme il a été dit, à celle de Babylone, Ville dont il s'étoit glorieusement rendu maître, & où il se fit couronner, comme il a été observé. Retourné à Constantinople, & informé de la révolution de Tunis, il se fit expliquer le Traité entre Charles V. & Mulei Hassen, & puis se prit à dire avec son jugement & son flegme ordinaire : *Je ne suis pas surpris, que l'Empereur Charles V. soit allé faire l'expedition de Tunis, parce que c'est le propre des Princes Guerriers de chercher les moyens de tirer leur épée ; mais je ne puis pas comprendre, qu'il ait si mauvaise opinion de la mienne ; car il semble par un tel Traité, qu'il se persuade, que je sois si simple que de le laisser long-temps joüir de ce Royaume ; mais neanmoins je veux bien l'excuser, puis qu'il est demi Espagnol, & que le propre des Espagnols est de faire des* *Mot remarquable de Soliman.*

Rodomontades de peu de durée. En un mot, dans le même temps que toute l'Asie retentissoit des Victoires de Soliman en Babylone, l'Afrique étoit remplie de celles de Charles V. avec cette difference toutefois qu'on disoit generalement, que *Tunis, & la Goulette ne valoient pas un seul quartier des cent de ceux de Babylone.*

Applaudissemens dûs à Charles V.

Pendant que le Traité, dont il a été parlé, entre Charles V. & Mulei Hassen, s'écrivoit, André Doria, le Marquis de Vasto, & les Capitaines de Mer, & de Terre mettoient ordre à l'embarquement, déja commencé depuis le 24. du mois, du butin, & des Esclaves; de sorte que le Traité fut à peine signé & ratifié, que Charles V. s'achemina avec ceux de sa suite ordinaire, & avec le Nonce du Pape, & l'Evêque de Grenade, vers la Galere Capitane, accompagné du Roi de Tunis, sur quelques Galiotes, plus de deux milles dans la haute Mer, au bruit confus des Salves, jointes au son des instrumens de Musique de Guerre, à la maniere des Maures & des Turcs, & aux acclamations que les Soldats, les Matelots, & les Nobles faisoient à l'Empereur triomphant, qui, comme nous le verrons au commencement du Livre suivant, disposoit les moyens de s'attirer encore de plus grands applaudissemens. Et veritablement, tou-

le passion mise à part, on peut bien dire que si jamais Roi, ou Empereur mérita des applaudissemens, j'entens des applaudissemens justes & bien fondez, ce fut Charles-Quint, & si jamais aucun Prince mérita d'être blâmé, ce fut le Roi François I.

On ne peut pas nier que la Monarchie Françoise ne soit la plus auguste, la plus glorieuse, la plus victorieuse du monde, & la plus renommée entre toutes les Puissances qu'il y ait jamais eû dans l'Univers, d'où vient que depuis plus d'un siecle elle a porté elle seule, aussi-bien que l'Empereur, le Titre de *Majesté*, pendant qu'on ne donnoit aux autres Couronnes que celui d'*Altesse*. Chacun sçait, puisque toutes les Histoires l'apprennent, que les Rois de France ont plusieurs fois soûtenu l'Espagne, & l'ont empêché d'être entierement subjuguée par les Maures; Qu'ils ont jusqu'à trois fois délivré l'Italie de l'oppression des Barbares, retiré quatre fois le Siege Apostolique du bord du précipice; étendu le Christianisme dans plusieurs Provinces d'Allemagne, où l'on n'en avoit qu'à peine oüi parler; & je dirai, non seulement remis & r'assuré, mais presque établi l'Empire Romain plus glorieux que jamais; de sorte que les plus sages ne peuvent que se mocquer

Monarchie Françoise loüée.

lors qu'ils voient certains petits ministres de Roitelets, aller se vanter avec des gens simples & ignorans, qu'ils ne veulent point se rencontrer avec les Ambassadeurs, & Ministres de France, pour ne leur point ceder le pas. *O Insensez!* quelle est vôtre vanité? Vos Rois, eû égard au mérite de leurs Couronnes, ne sont pas, pour ainsi dire, dignes de tenir l'étrier aux Rois de France, lors qu'ils montent à cheval.

Charles V. loüé & François I. blâmé. Mais je ne voudrois pas que dans les occasions de semblables triomphes, les François fissent comparaison de l'Empereur Charles V. avec le Roi François I. parce que ne discernant pas bien le merite d'autrui, ils font tort au leur. Ce Roi ne fit jamais autre chose que soûtenir les Lutheriens en Allemagne, & se liguer avec les Turcs, pour opprimer & ruïner la Chrétienté, & tout au contraire l'Empereur Charles-Quint épuisa la bourse de ses peuples, n'épargna aucune fatigue, & exposa plusieurs fois, non seulement son Empire, mais sa propre vie même, aux plus évidens dangers, pour abbattre & opprimer les ennemis du Saint Siege, & de la Chrétienté; & il est certain que si un autre Empereur moins vaillant & moins zelé eût en ces temps-là occupé l'Empire, Luther seroit allé à Rome, & Soliman à Paris.



LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE III.

Années 1535. & 1536.

SOMMAIRE

Du III. Livre de la II. Partie.



Eclaration publiée par Charles V. sur la Flotte en faveur des Sold[...] morts, & estropiez [...] Guerre: Combien elle [...] benie, & applaudie: Elle est [...] comme l'Action la plus dig[...] Prince Guerrier: Arrivée [...]

les V. en Sicile : Avec quel triomphe reçû à Palerme : Il fait marcher devant luy en bon ordre tous les Esclaves Chrêtiens : Son départ pour Messine : Il passe de-là en Calabre : Il est bien reçû & caressé du Prince de Bisignano : La Princesse sa Femme va au devant de Charles V. à cheval en habit de Chasseuse : Discours plaisant entr'Elle, & Charles : Modestie des Femmes, quelle elle doit être : S'il est permis à la femme de desirer l'homme, avec plusieurs observations sur cette matiere : Divers exemples qui prouvent que cela se peut faire, d'Endimion, de Didon, d'Attis, de la Reine de Seba, de Talistria Reine des Amazones. Charles-Quint part de Salerne, accompagné du Prince, & de la Princesse de Salerne : Son arrivée à Naples : Comment on alla au devant de lui hors de la Ville : Complimenté par le Procureur de la Ville : Par d'autres encore, & quels complimens : Habit de Charles V. décrit : Il ne veut pas dispenser des reglemens contre le luxe : Ordre de la Cavalcade à son entrée dans Naples, décrit : Applaudissemens, quels : Officiers

ficiers du Royaume, comment ils comparurent. Comment Charles-Quint fut accompagné : Sa bonne mine à cheval, combien admirée : Grand concours d'Etrangers à Naples : Declarations de l'Auteur : Entrée de Charles V. au milieu de la Ville : Premier Arc de Triomphe décrit : Combien ce premier Arc, dressé par la Noblesse, étoit admirable : Divers autres Arcs décrits : Charles-Quint reçoit avis de la mort de François Sforce Duc de Milan, & ses ordres donnez sur ce sujet : Légats du Pape à Naples : Alexandre de Medicis déclaré Duc : Son mariage avec Marguerite Fille de Charles Quint : Age des Epoux disproportionné, & bons mots curieux sur cela : Avanture de Charles avec la Princesse de Bisignano : Son Dit notable à un Prédicateur : Désordre arrivé entre le Vice-Roi de Naples, & le Marquis de Vasto, avec plusieurs observations : Division comment appaisée : Graces accordées par Charles-Quint au Peuple : Convocation du Parlement à Naples, & ses résolutions en faveur de l'Empereur : Duc de Savoye vient à Naples pour demander du se-

secours à l'Empereur : il le renvoye content, & son départ pour Rome : Son entrée solemnelle dans cette Ville : Où, & comment logé : Visites, & conferences entre lui & le Pape : Charles presse le Pontife pour la convocation du Concile : Il va au Consistoire : Le Discours qu'il y fait contre le Roi François : La réponse du Pape à l'Empereur : Chagrin des Ambassadeurs François : Combien blâmé pour ce discours : Ils perdent le respect à Charles V. Grandes plaintes qu'en fait ce Prince : Charles & Ambassadeurs également blâmez : Combien peu les Princes se soucient des calomnies, raisons de cela : Observations sur le Sac de Rome, sur le Triomphe de Charles-Quint : Présens qu'il fait à Rome : Son départ de cette Ville : Le peuple défend Charles V. Mariage de Jacques V. d'Ecosse : Procedures de l'Empereur Charles pour l'Eglise de Malte : Obstination du Pape Clement VII. contre Bosius : Grand scandale qu'en reçoit la Chrétienté : La Lettre de l'Empereur au Pape Paul III. sur les affaires de l'Evêché de Malte : Il fait menacer le Cardinal Ghi-

Ghinucci nommé à cet Evêché par le Pape Clement VII. La Lettre de l'Empereur Charles-Quint au Grand-Maître sur les interêts de l'Eglise: Paul III. se trouve engagé dans les differends de Malte: Bosius fortifie son parti: Paul commence à se désister: résoud d'accommoder les differends.

A Peine Charles V. se fut-il embarqué sur la Capitane de l'Armée Royale sur Mer, qu'il fit publier à son de Trompe, sur le haut de la poupe, une Declaration, par laquelle il promettoit de donner à chacun de quelque état qu'il fût, haut, ou bas Officier, simple Soldat, Fantassin, ou Cavalier, Capitaine, Matelot, ou Pilote, & même Forçat de Galere, une pension sa vie durant, proportionnée à la qualité de la condition & de la charge de la personne, & à la nature, & au nombre de la famille. Et outre cela d'assigner aux Veuves & aux enfans de ceux qui étoient morts en cette guerre, soit par le fer, ou de maladie, une pension qui commenceroit à courir du même jour de leur mort. Dans le même temps (les ordres ayant été ainsi donnez) la même Declaration fut publiée sur toutes les autres poupes des autres Vaisseaux. Jamais

Declaration digne de loüange.

mais on n'avoit entendu donner à aucun Prince, dans quelque occasion que ce fût, de si grands applaudissemens que ceux qu'on oüit donner à l'Empereur Charles-Quint aprés la lecture de cette Declaration. Ce ne furent que vœux & benedictions en faveur de ce Prince, dont ils faisoient tellement retentir les airs à l'envi, qu'on eût dit qu'ils avoient dessein de s'étourdir, & de se rendre sourds les uns les autres. Ces applaudissemens furent d'autant plus grands, que dans la même Declaration il étoit specifié, que Sa Majesté Imperiale donnoit sa parole de faire la même chose à l'avenir, en faveur de tous ceux, de quelque nation qu'ils fussent, qui le serviront en d'autres guerres, particulierement contre les Infidelles, & contre les Heretiques.

Observation. Un Prince Guerrier, & qui se plaît à faire de grandes entreprises, ne sçauroit jamais trouver un meilleur moyen de se faire bien servir ; c'est le vrai secret de trouver des Soldats lors qu'on en veut faire des levées. Comment, je vous prie, les gens peuvent-ils être encouragez à aller s'enroller sous les enseignes d'un Capitaine, lors qu'ils voyent les Soldats estropiez les uns d'une maniere, & les autres de l'autre, & tout-à-fait hors d'état de travailler, courir à milliers par les ruës, &

man-

mandier en temps de paix, aprés avoir essuyé les fatigues de la guerre, un morceau de pain pour l'amour de Dieu? Quelle honte n'est-ce pas à des Princes, & quelle bréche à leur generosité; mais à leur honneur, de laisser croupir & languir dans la derniere indigence & misere, les personnes & les familles, non-seulement des simples & malheureux Soldats, mais aussi des Officiers, qui sont souvent demeurez estropiez, aprés s'être dépoüillez du peu qu'ils avoient pour les bien servir à la guerre? Si les Princes ne veulent point avoir de l'honneur, qu'ils ayent du moins quelque conscience; s'ils ne se soucient pas du scandale qu'en reçoit le monde, qu'ils fassent quelque réflexion sur ce qu'ils doivent à Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner de ce qu'une Déclaration si juste, si pieuse, si digne d'un aussi grand Empereur, qu'étoit Charles V. fut reçûë avec des applaudissemens si extraordinaires.

Charles V. arrive en Sicile. 1535.

L'Empereur fit voile avec un vent favorable vers la Sicile, & étant arrivé dans le Port de *Trapani*, il licentia les Vaisseaux Espagnols qui lui appartenoient, & ceux qui lui avoient été donnez par le Roi de Portugal son parent, aussi-bien que l'Escadre du Pape, commandée par Ursin; & il est certain que tous s'en retournerent chargez d'une très-grande quantité de riches

ches dépoüilles, & d'un bon nombre d'Esclaves des deux Sexes, sans compter les Esclaves Chrétiens de leur propre Nation, pour les mettre en sûreté dans leur païs. Outre cela l'Empereur envoya à l'Imperatrice 50. très-belles Esclaves Turques & Moresques, depuis l'âge de 6. ans, jusqu'à 20. & 50. Esclaves des plus beaux, aussi du même âge, pour en choisir pour elle le nombre qu'il lui plairoit, & en faire du reste des presens à ses Dames, & au Prince Philippe; il lui envoya de plus une infinité de choses rares & précieuses prises au Sac de Tunis, & de *Bona*, & qui par ordre des Officiers Generaux, avoient été reservées (comme il est bien juste) pour l'Empereur.

Il entre en triomphe dans Palerme. Ce Prince s'arrêta quatre jours à Trapani pour mettre ordre à toutes ces choses; & de-là il passa par terre à Mont-Real, où il séjourna huit jours, à la priere de la Ville de Palerme, jusqu'à ce qu'on eût achevé les préparatifs de l'entrée que les habitans de cette Ville ne pouvoient, ce semble, sans manquer de zele, s'empêcher de faire à un Empereur, leur Monarque, qui retournoit victorieux & triomphant de ces Barbares, qui avoient été si long-temps leur fleau. Cette pompeuse entrée de l'Empereur dans cette Ville Capitale de ce Royaume, arriva le 13. Septembre.

tembre. La marche commença par les Esclaves Chrétiens de ce Royaume, qui avoient été délivrez. Les femmes alloient les premieres, quatre à quatre, ajustées selon leur âge, avec une Matrone à leur tête, laquelle portoit en sa main un Crucifix d'un beau travail. Les hommes suivoient quatre à quatre, selon leur âge, avec un Crucifix porté devant eux; & aprés avoir fait un tour dans les deux principales ruës, ils furent pourvûs de logement par les Hospitalieres, & le lendemain matin il fut donné à chacun, & à chacune (dépense à laquelle le Vice-Roi fit ensuite contribuer tout le Royaume) ce qui lui étoit necessaire pour se conduire dans le lieu de sa naissance. Pour retourner maintenant à la Cavalcade, il parut d'abord d'une maniere admirablement belle à voir, cent habitans armez comme des gens de guerre, mais tous vêtus de soye d'une même couleur, & presque du même âge: Charles V. fut reçû à la porte, distante de cent pas du Gouvernement de la Ville, sous un Dais de brocard d'or parsemé d'Aigles à deux têtes. Quelques pas au de-là du Dais, quatre des principaux Nobles de Palerme lui presenterent, de la part de la Ville, un Cheval, dont les harnois & les ornemens furent estimez cent mille écus, de sorte que Charles-Quint étant descendu

de

de dessus le sien, & monté sur celui-ci, les mêmes Gentils-hommes lui tenant l'étrier & la bride, il fit present du sien à ces mêmes Seigneurs, les priant de tirer au sort à qui il appartiendroit. Il fut ainsi solemnellement conduit dans la Catédrale, où aprés une courte priere, il jura sur le Missel la conservation des Privileges de la Ville, & du Royaume, & ensuite il fut de la même maniere accompagné, parmi une multitude innombrable de peuple, au superbe Palais de Guillaume *Ajutamichristo*, richement meublé, rencontrant par tout en son chemin divers Arcs de Triomphe.

Part pour Messine. Charles V. séjourna à Palerme, pour recevoir les Ambassades des Villes & autres lieux, & pour mettre en sa perfection ce Gouvernement, durant l'espace de 30. jours entiers, pendant lesquels ce ne fut que jeux, joûtes, & bals, & il témoigna sur tout se plaire aux bals, pour lesquels on ne lui avoit pas remarqué jusqu'alors une grande passion; il se fit même quelque plaisir de rendre le soir assez tard, environ à deux heures de nuit, (parce qu'il employoit le jour aux affaires) *incognito* quelque visite courte, aux principales Dames & autres belles, *avec plusieurs desquelles* (écrit Bagni) *s'il ne fut pas chaste, il fut au moins secret & discret.* Ayant ensuite declaré Vice-Roi de ce Royaume,

Don

[illegible]

[illegible]

page. 283. To. 2



DONNA CATHERINE
CARACCIOL
Princesse de Bisignano

Don *Ferrand Gonzague*, il partit pour Messine, où il fut reçû avec beaucoup de pompe, & magnifiquement regalé, mais il ne s'y arrêta que cinq jours: Résolu d'aller à Naples par terre, il passa à Reggio, où ayant fait débarquer les Esclaves Chrétiens Italiens (les autres avoient déja été envoyez à Marseille, en Sardaigne, & dans l'Isle de Corse) il envoya le reste de ses Vaisseaux à Genes.

Il alla tout droit par la Calabre Citerieure & Ulterieure, trouvant partout de grandes foules de gens; mais sans s'arrêter en aucun lieu, si ce n'est trois jours à Cozence, où *Pierre Antoine Sanseverin*, Prince de Bisignano, vint avec un cortége de plus de cent Gentilshommes richement vêtus, le prier de vouloir aller prendre pendant quelques jours, le plaisir de la chasse dans les forêts voisines de cette Ville. Charles V. informé que ce Prince, qui avoit environ 56. ans, avoit épousé depuis deux seulement une Princesse de 22. loüée de tant de perfections & de graces, qu'elle pouvoit passer pour la plus parfaite beauté du Siecle; l'Empereur, dis-je, averti de cela, n'eut pas de peine à accepter l'invitation qui lui étoit faite; il se rendit volontiers à Bisignano, où il fut reçû avec une magnificence Royale; la Princesse étant allée audevant de lui, habillée en Chas-

Reçû à Bisignano.

Chasseuse à cheval, d'une propreté à en chanter, & accompagnée de Chasseurs & de Chasseuses ; & le soir elle lui donna le bal, tout composé de Chasseurs, & de Chasseusses. Le lendemain matin, Charles-Quint alla rendre visite à la Princesse dans son Appartement, & ayant fait couler dans le discours ces paroles : *Ma belle Princesse, je voudrois que Monsieur le Prince eût une Femme plus vieille, & vous un Mari plus jeune* ; la Princesse lui répondit, *Vôtre Majesté est jeune, & Empereur, pour y remedier*. Charles passa quelques jours à Bisignano, plus avec la Princesse, qu'avec le Prince, qui fût créé Chevalier de la Toison, & mis en possession d'une grande étenduë de Pays, jusqu'aux murailles de Cosenza. L'Empereur étant ensuite parti, le Prince & la Princesse le suivirent pour l'accompagner jusqu'à Naples, la Princesse allant souvent en Litiere avec Charles-Quint, de sorte que si ce Prince ne l'eût pas pour Favorite, il ne manqua ni à l'un, ni à l'autre. Je dirai en son lieu, ce qui arriva de plus à Naples.

Modestie des femmes 1535.

Quantité d'Auteurs ont parlé de ces amours de Charles V. avec Dona Catherine, Princesse de Bisignano, les uns plus, les autres moins ; mais *Ganzi*, qui vivoit en ce temps-là, & qui a écrit les *jalousie*

us du Mariage, blâme fort cette Prin-
sse, comme une personne, qui renon-
ant à toute pudeur, employa toutes les
ses, & toutes les actions lascives dont
le pût s'aviser, pour se faire aimer de
Charles V. qui, selon l'Ecrivain, fut plû-
tôt recherché & sollicité, qu'il ne recher-
cha & sollicita. Mais quand cela seroit,
comme je n'ai pas de peine à me le per-
suader, pourquoi s'en étonner tant ? La
femme a plus de raison de desirer l'homme,
que l'homme de désirer la femme. Il sem-
ble qu'il ne convient pas à la modestie du
sexe, de faire les premieres avances en ma-
tieres d'amourettes ; d'où vient qu'il y a
une infinité d'Auteurs qui ont écrit, que
le Poëte doit toûjours representer la Fem-
me comme résistant à l'Amant, & la pein-
dre non seulement difficile & sévère, mais
en quelque maniere cruelle, afin de faire
davantage éclater en elle l'honnêteté, &
pudeur. Mais, à le bien prendre, c'est
une loi à laquelle l'homme assujettit la
femme par un principe d'interêt, ou de
jalousie ; car pour la Nature, elle inspire
de tout autres sentimens.

Aristote, le Prince des Philosophes, a écrit que *la matiere appéte la forme, comme la femme appéte l'homme.* Voilà une loi plus naturelle. Ainsi la femme, parce qu'elle est elle-même un Etre incomplet, est

§ Si la femme doit appéter l'homme.

est poussée par la nature, à ne pas cach à l'homme l'amour qu'elle a pour lui. E effet, la principale fin pour laquelle l'hom me est fait, n'est pas proprement pour s' donner à l'amour (quoi qu'il n'y en a que trop qui en abusent) il y a d'autr fins plus nobles, pour lesquelles il est n sçavoir, de cultiver la terre, de maint nir la Societé Civile, de tenir les rên du Gouvernement, de faire valoir les tr fics, & les commerces, de voyager p Mer, & par Terre, d'apprendre tous le Métiers, & les Arts, tant liberaux, qu mécaniques. Mais à bien considerer la femme, il semble qu'elle ne soit au monde pour autre chose, que pour se faire aimer, puisque c'est de ses amours, que dépend la conservation du Genre-humain : d'où vient que la femme d'un grand Patriarche se voyant stérile, crioit toûjours à son Mari : *Da mihi liberos, alioquin morior*, donne-moi des enfans, autrement je suis morte. De là est venu l'usage de permettre aux femmes tous ces ornemens excessifs, & tout ce luxe, qui sont autant de langues par lesquelles elles demandent tacitement, mais éloquemment & efficacement aux hommes, d'avoir pour elles de la tendresse & de l'amour. Je ne parle pas ici de cette passion d'amour effrénée, à laquelle se sont laissées dominer, à leur honte éter-

nelle,

elle, quelques Femmes, comme une *Semiramis*, qui se déclara amoureuse de son propre Fils, d'une *Myrrha*, qui témoigna à son Pere qu'elle étoit éprise d'amour pour lui, d'une *Agrippine*, qui proposa effrontément à l'Empereur son fils, de lui servir d'amant; d'une *Medée*, d'une *Ariane*, d'une fille du Roi de *Megare*, & de je ne sçai combien d'autres.

Je parle de certaines amours qui pourroient être plus naturelles, étant certain que si cette passion n'est pas tout à fait permise, elle est au moins fort excusable dans les femmes, d'autant plus qu'elle est autorisée par l'exemple des Déesses mêmes, qui n'ont pas fait façon de se déclarer amoureuses de quelques jeunes hommes, comme la Lune d'*Endimion*, Venus d'*Adonis*, Cibele d'*Attis*, & tant d'autres. Quand l'amour d'une femme a pour objet une personne qui le merite; si les Critiques ne peuvent l'approuver & le louër, du moins l'humanité ne peut s'empêcher d'y compâtir. Qui n'excusera pas *Didon*, d'avoir découvert sa flamme amoureuse au grand Prince Troyen, qui l'avoit allumée dans son ame? *Isiphile*, d'avoir tâché d'enflammer le fameux Jason de ses feux? *Penelope* qui témoigna une si tendre & si forte passion à Ulysses? & *Sapho* la Poëtesse, qui se rendit si amoureuse de ce beau jeune homme,

Exemples, qu'elle peut le faire. 1535.

homme, qui par sa cruauté, & par ses mépris, lui causa une mort tragique ?

Autres encore. Quelqu'un pourroit peut-être me répliquer, que les hommes, qui doivent être comme les Anges Gardiens de la modestie, & de la chasteté des femmes, sont obligez de les détourner prudemment de ce penchant qu'elles peuvent avoir à l'amour, & de tâcher de les guerir de cette folle & dangereuse passion. Et pourquoi le faire, si c'est leur interêt d'en profiter ? Salomon qui a donné tant de beaux & sages enseignemens, regarda peut-être dédaigneusement la Reine de Saba, qui s'étant renduë, je ne sçai de quelle maniere, amoureuse de lui, vint du bout du monde pour le trouver ? Tout au contraire, il la reçut avec de grands honneurs, lui fit des caresses extraordinaires, & la renvoya avec des marques sensibles de sa sagesse humaine, dont il lui fit plusieurs leçons, si l'on en croit quelques Historiens. *Talestre*, Reine des Amazones, vient aussi trouver Alexandre le Grand à son retour d'Hircanie, comme le rapportent Plutarque, Onesicrite, Diodore, & autres ; & si l'on ajoûte foi à ce qu'en dit Gaudence dans sa Vie, étant devenuë éperdûment amoureuse de ce Conquerant, elle voulut avoir de sa lignée. Alexandre la chassa-t'il comme une franche effrontée ? Nullement. Il lui fit un

accueil

[a]ccueil civil & galant, & la retint 13. jours [en]tre ses bras avec beaucoup de tendresse. [Q]uelle merveille seroit-ce donc, qu'une [P]rincesse de 22. ans, jointe par un fâcheux [m]ariage avec un Mari de 56. eût d'elle-[m]ême concû de l'amour pour un aussi [g]rand Héros, qu'étoit Charles V. Prince [b]ien fait de sa personne, alors à la fleur de [s]on âge, & au plus haut point de ses Vic[t]oires & de ses Triomphes ? Et pourquoi [s]'étonner qu'un si grand Triomphateur souffre qu'une si rare Beauté triomphe de son cœur en certains momens de repos & de délassement ? Passons à autre chose.

Charles V. arrivé prés de Naples le 22. de Novembre, s'arrêta dans un petit Village, appellé *Pietra Bianca*, jusqu'à ce que tous les preparatifs fussent faits pour la Cavalcade, & il logea au Palais de Bernardin Martorano, Noble Cosentin, & le plus considerable de tout le Pays, où il demeura trois jours. Ensuite le Jeudi 25. jour de sainte Cathetine, fut destiné à cette solemnelle Cavalcade, pour laquelle Naples fit les plus superbes preparatifs, sans avoir égard à la dépense qui fut infinie, faisant bien voir qu'elle étoit veritablement la Capitale des Capitales de Charles V. Les Syndics des Seggi (Assemblées de la Noblesse) sortirent les premiers audevant de lui, & l'on eut soin de choisir

A Naples. 1535.

les plus riches, & les plus puissans Barons du Royaume, afin que chacun d'eux pût de son côté paroître avec une magnificence Royale; ils furent au nombre de cinq, dont le Chef fut Ferrand Sanseverin, Prince de Salerne, vêtu d'un manteau de velours, avec une nombreuse & superbe Livrée, suivis de douze Elus, six de la Noblesse, & six du Peuple, chacun avec sa Livrée particuliere; outre les Enseignes de la Ville, ils étoient precédez de douze Portiers, & de douze Trompettes de la Ville, avec leurs Casaques ordinaires, mais toutes neuves; ensuite venoient 30. Nobles, six par chaque Assemblée, tous montez sur des Chevaux richement harnachez, & entourez chacun de sa Livrée.

On va audevant de Charles V. hors de la Ville.

Ils partirent tous de la Place de saint Laurent, où ils s'étoient mis en ordre, & étant sortis par la porte *Capoana*, ils rencontrerent l'Empereur auprès du *Poggio Reale*, & étant tout à l'instant descendus de cheval, ils embrasserent les genoux à ce Prince, qui demeura à cheval, après quoi Annibal de *Capoa*, Procureur de la ville, lui parla en ces termes, usitez en ce temps-là: *Trés-Invincible Majesté, & Sacrée Puissance Catholique. La consolation, & la joye que vôtre tres-fidelle Ville reçoit aujourd'huy de vôtre glorieuse venuë, sont si gran-*

grandes, qu'il n'est pas possible de les ncevoir, ni de les exprimer. Nôtre Seieur veüille, s'il est ainsi convenable pour n saint Service, que ce soit pour la conrvation de Vôtre Personne sacrée, l'agandissement de vôtre tres-fidele Etat, le en de vôtre tres-fidele en particulier, & ivantage de tous les tres fideles Peuples : vôtre Royaume. L'Empereur, quoiqu'il ırlât tres-bien Italien, lui répondit neanoins en Espagnol, en ces mots : *Non eno tomo yo plazer por ver tan buenos, y ales Vassallos*, Je ne prens pas moins de aisir à voir tant de bons, & fidéles Vasux. On crut que Charles V. qui n'étoit ıs Espagnol, & qui parloit fort bien Itaen, avoit répondu en langue Espagnole ıx Deputez d'un Royaume en Italie, vec quelque dessein; sçavoir, pour leur ire connoître que ce Royaume dépendoit : la Couronne de Castille, ce que ses ıccesseurs ont toûjours affecté de faire ıns toutes les occasions, & souvent avec :s manieres propres à la fierté, & à la ıuteur Espagnole.

Ensuite, *Don François Caraffe* s'étant pproché, lui presenta à genoux deux iefs d'or, au nom de tous les Habitans, : les accompagna des paroles suivantes. *Compliment.* *1535.* *Tres Invincible, Sacrée, & Catholique Majesté; Vôtre tres-fidelle Ville a conser-*

vé ces clefs, pour les remettre à Vôtre Majesté, comme à son Seigneur, & à son Roi. Cela dit, Caraffe lui baisa la main droite, avec laquelle il reçut les clefs, qu'il lui rendit sur le champ, en disant: *Estas claves stan bien guardadas, en poter d'esta mia fedelissima Cividad*; Ces clefs sont bien gardées, étant entre les mains de ma tres-fidelle Ville. Caraffe s'étant retiré Antoine Macedonius, un des Elus du Peuple, s'avança, & presenta à l'Empereur au nom de la Ville, le Prince de Salerne, élû nouveau Syndic pour cette fonction, se servant à genoux des paroles qui suivent, quoique le Syndic demeurât debout: *Tres-Invincible Majesté Catholique, vôtre tres-fidelle Ville a créé avec un applaudissement universel, son Syndic, le Seigneur Don Ferrand Sanseverin, Prince de Salerne, que je presente, en son nom, à Vôtre Majesté, afin de l'accompagner, & de la servir dans cette joyeuse journée de son entrée dans cette Ville, durant tout le temps qu'il lui plaira de l'honorer de sa tres-glorieuse presence.* Charles V. répondit; *y lo tomo à mucho plazer*, j'en suis tres-content; & incontinent aprés l'ayant fait monter à cheval, il le mit à sa main gauche. En même temps les Elus de la Ville, aprés avoir fait une profonde reverence, remonterent à cheval, precédant les Barons du Royaume.

Char-

Charles V. étoit monté sur un tres-beau cheval Maure, avec la selle, la bride, & les autres harnois, d'un travail, d'une délicatesse, & d'une beauté extraordinaire, aussi-bien que d'un tres-grand prix, n'y ayant partout que des broderies d'or, relevées en bosse, & garnies de Diamans, de Perles, & autres pierres précieuses. Il étoit vêtu d'un Juste-au-corps de velours violet tres-fin, avec un haut-de-chausse, & des bas blancs, & un Chapeau de velours à la mode Allemande, orné d'un fort beau Plumet; & il portoit pendant, sur sa poitrine, le Collier de la Toison d'or, où brilloient plus de cent gros diamans. Il ne voulut point paroître avec des habits plus magnifiques & plus riches, pour faire voir, qu'il étoit le premier à se conformer au Reglement, qu'il avoit fait renouveller trois ans auparavant sous peine de bannissement, sur la maniere de s'habiller dans ce Royaume. *Comment Charles étoit vêtu.*

J'ajoûte ici que les Syndics de Naples ayant reçû l'avis que Charles V. venoit dans cette Ville, lui écrivirent aussi-tôt, pour supplier Sa Majesté de vouloir dispenser, au moins pour trois mois, de ce rigoureux Reglement des habits : mais l'Empereur leur avoit répondu, *qu'il n'entendoit pas qu'il fût violé pour une heure seulement, & que la bonne grace d'un ha-* *Reglement.*

bit modeste, jointe à un cœur gay, val
mieux que les vêtemens les plus magni
ques, & contribuoit beaucoup à une bon
économie. En effet, il est certain que
Barons de ce Royaume, superbes de le
naturel, & toûjours pleins d'envie,
d'émulation les uns contre les autres,
seroient ruinez sans un tel frein, & il n
auroit point eû assez pour eux de tous l
brocards d'or & d'argent, qui se font
Florence, à Lucques, à Genes, & à Pa-
ris même, Villes qui se trouverent toutes
frustrées des grandes esperances qu'elles
avoient conçûës à cet égard, jusqu'à éta-
blir dans cette vûë de nouvelles Manu-
factures.

Ordre plus circonstancié de la Cavalcade. 1535.

C'est ainsi que le rapporte *Summonte*,
auquel j'ai cru devoir me conformer beau-
coup, en ce qu'il décrit plus particuliere-
ment de cette entrée solemnelle que l'Em-
pereur Charles fit dans Naples, n'ayant
trouvé aucun autre Ecrivain plus exact,
& qui se soûtienne mieux que lui dans le
récit de cet évenement. En un mot, la
pompe, pour être modeste à l'égard des
habits & des ornemens, n'en fut pas
moins superbe, ni moins majesteuse, pour
ce qui concerne l'ordre qui y fut observé
& la qualité des personnes qui s'y trou-
verent. Comme Charles V. mit le pied
sur le seüil de la porte de la ville, on oüi
joüe

joüer toute l'artillerie, le canon de la Ville répondant à celui des trois Châteaux, & au bruit des acclamations des peuples qui s'y mêlerent, & qui ne cesserent jusques bien avant dans la nuit ; & quoi qu'il y eût une foule épouvantables de gens, qui crioient, *Vive l'Empereur Charles, vive le Triomphateur des Barbares, vive nôtre tres-glorieux Monarque.* Outre cela, il y avoit dans tous les balcons du Palais une infinité d'instrumens de musique, qui formoient des concerts tres-mélodieux. Comme je m'assûre qu'une description plus exacte de cette Cavalcade, ne peut que faire plaisir au Lecteur ; j'en continuerai l'ordre d'une maniere plus circonstanciée.

Cinquante *Continuovi* ordinaires, alloient devant, suivis des Capitaines des Places, au nombre de 40. & ceux-ci des *Consulteurs*. Ensuite paroissoient, selon leur rang, les Barons du Royaume deux à deux, montez sur de superbes chevaux, jusqu'au nombre de 230. en y comprenant les Barons, les Marquis, les Comtes, & les Ducs, aprés lesquels venoit le Prince de Bisignano au milieu des deux Princes de *Sulmona*, & de *Stigliano*, chacun precédé, & suivi de plus de 40. Estafiers de sa livrée. Derriere eux marchoient 12. Trompettes, portant la Livrée de la Ville, *Continuation*

le, & 12. Fifres, qui faisoient tous ensemble un concert fort agreable de leurs instrumens. Aprés eux, alloient les 4. Massiers de la Ville, à cheval, la tête nuë, avec des bâtons d'argent, garnis des Armes du Royaume, derriere lesquels venoient les Elus du Peuple, suivis des sept Grands Officiers du Royaume, vêtus de ras blanc, avec de longues Robes d'Ecarlate, & montez sur de tres-beaux chevaux. Ceux qui exerçoient ces Charges en ce temps-là, étoient Don Ferrand Spinello, grand *Protonotaire*, Don Ferrand Cardone, Duc de Somma, *Grand Amirante*; Don Antoine Grattinaria, Comte de Castro, *Grand Chancelier*, Don Ascanio Colonna, *Grand Connétable*, Don Ferrand Sanseverin, Prince de Salerne, *Grand Confatonier* (le Fils de ce dernier, qui en qualité de Syndic, alloit avec Charles, occupoit la place de son Pere) portant en sa main l'Etendard du Royaume, avec 24. Habitans armez tout autour. Don Alphonse Piccolomini, Duc d'Amalfi, *Haut-Justicier*, Don Carlos de Guevara, Comte de Potenza, Grand Senéchal; ces deux derniers ne s'y trouverent pas en personne. Aprés venoient *Pierre Loüis Farnese*, Duc de Parme, magnifiquement vêtu, n'étant pas sujet au Reglement, & à son côté, Dom *Pierre de Tolede*, Viceroi de Naples.

Enfin

Enfin paroissoit l'Empereur sous un Dais, ayant à sa gauche le Prince de Salerne, comme il a été dit, & devant lui, aussi à cheval, Don Alphonse d'Avalos, le vaillant, & fortuné Marquis de Vasto, qui en vertu de sa Charge de Chambelan, portoit en sa main l'épée nuë. Le Dais tout pur d'or, & d'un travail extremément délicat & beau, mais simple & leger, afin qu'il fût moins pesant, étoit porté par les 30. Nobles des cinq Seggi, magnifiquement vêtus, tête-nuë, & chacun portant son Bâton de bois doré. Autour de l'Empereur, marchoient quatre Nobles, un pour chaque étrier, & deux qui soûtenoient la bride, tous nûë-tête. Immédiatement aprés l'Empereur, venoit à cheval le Capitaine des Gardes, entouré de cent Hallebardiers, & d'autant de Mousquetaires, tous habillez de neuf. Ils étoient suivis des Conseillers d'Etat, des trois Regens du Conseil du Collateral, du President, & des Conseillers du Roi au Conseil de Sainte Claire, du Lieutenant, & du President de la Chambre Royale, & des Officiers de la grande Cour de la *Vicairie*, avec leurs habits de ceremonie, trois à trois, à cheval.

Char-les V. paroît.

Quoique toute cette Cavalcade fût pompeuse & éclatante, neanmoins on ne pouvoit s'empêcher d'attacher sur tout ses

sa bonne mine

yeux sur la Majesté du Triomphateur, qui effectivement avoit une bonne mine digne d'être admirée, tout concourant à la relever dans ce grand Monarque, la gayeté du visage, qui sans rien diminuer de la gravité, & de la Majesté convenable, laissoit voir à ceux qui le regardoient, des marques de cette douceur, & de cette affabilité dont son ame étoit remplie; la vigueur de son âge, laquelle étoit d'autant plus forte & robuste, qu'il n'étoit qu'au commencement de sa virilité: un regard fier & hardi, mais sans avoir rien d'affreux ni de terrible; un visage bien fait, & bien formé, avec une juste & belle disposition de toutes les parties de son corps, d'autant plus qu'à cheval, on ne voyoit pas sa taille, qui n'étoit gueres audessus de la médiocre.

Grand concours. Je veux ajoûter ici (aussi-bien ne reste-t'il plus aucune memoire, d'aucun triomphe si grand, depuis ceux des Romains) avant que de passer outre, que la renommée d'une entreprise si glorieuse, la grandeur, & la splendeur d'une Ville si Royale, & les avis du superbe triomphe, dont on faisoit les preparatifs dans cette Ville, exciterent la curiosité de toute l'Italie, & même des Etrangers les plus éloignez, qui, sans avoir égard à la dépense, accoururent à Naples en si grande affluence, qu'on

qu'on fit compte, qu'en ce jour-là il se rencontra dans cette Ville plus d'un million d'Etrangers de l'un & de l'autre Sexe. Ce qui donna lieu à ce bon mot : *Carlo havea spopolato l'Europa d'Armi, acciò lo vedesse ben armato l'Africa, al presente Spopela l'Italia d'huomini, per andare à vederlo triomphante in Napoli. Charles V. avoit denué l'Europe d'Armes, afin que l'Afrique le vît bien armé, & presentement il dénuë l'Italie d'hommes, pour aller le voir triomphant à Naples.* Mais la Pasquinade fut encore plus curieuse à Rome, où Pasquin ayant été representé sans souliers, & interrogé par son Camarade Marforio, pourquoi il alloit ainsi; il lui répondit : *Perche non vi sono Calzolari par far mi scarpe, essendo tutti andati in Napoli al Triompho del Imperador Carlo. Parce qu'il n'y a pas de Cordoniers pour me faire des souliers, étant tous allez à Naples, pour voir le Triomphe de l'Empereur.*

Le commun Proverbe dit : *Que ce qui est bon, de quelque part qu'il vienne, est toûjours bon.* Pour dire la verité, je trouve qu'aprés avoir vû dans cette Vie d'un si grand Empereur, avec toutes les particularitez les plus convenables, le succès d'une des plus glorieuses entreprises, en son espece, qu'aye jamais faite, & executée dans

Declaration de l'Auteur.

les Siécles passez, l'Armée la plus aguerrie, si toutefois il s'en est jamais vû aucune, qui le fût plus que celle-ci; aprés, dis-je, une expédition si circonstanciée, qui est sans contredit le plus heroïque, & le plus éclatant de tous les exploits d'un si puissant Empereur; il semble qu'il soit d'une necessité indispensable, de faire une exacte description du Triomphe que meritoit un si illustre Triomphateur, tant pour embellir cette Histoire, qu'à cause de la liaison naturelle qui se trouve encore entre les matieres. Veritablement Charles V. avoit déja triomphé à Palerme, mais son triomphe dans cette Ville ne fut qu'un essay, & une copie, en comparaison de celui de Naples, lequel fut comme l'original. De plus, entre tous ceux qui ont parlé de cette entrée de l'Empereur dans Naples, & qui l'ont décrite, je n'en ai trouvé aucun (comme je l'ai déja observé) qui l'ait circonstanciée avec l'exactitude, & l'élegance qu'elle merite, excepté *Summonte*, qui s'en est dignement acquité; c'est pourquoi le Lecteur ne trouvera pas étrange, que desormais je suive entierement cet Auteur, jusqu'à la fin de la description de cette solemnelle Cavalcade, & des superbes Arcs de Triomphe.

Charles V. ainsi entré solemnellement par

par la porte *Capoana*, non sans beaucoup de peine & d'embarras, à cause de la grande confusion de peuple, élevant un peu les yeux vers la Ville, il témoigna voir avec plaisir un Arc de Triomphe extrêmement haut & magnifique, mis dans sa derniere perfection. Sa hauteur étoit de cent pieds, sa largeur de quatre-vingt-dix, & sa grosseur de cinquante. Il y avoit à Façade trois portes, dont celle du milieu étoit de six pieds plus haute que les deux autres côtez, à l'un & à l'autre desquels il y avoit encore une petite porte qui répondoit aux deux autres. Devant, il y avoit vers l'Orient huit colomnes, posées sur quatre bases, ou piedestaux, lesquelles paroissoient être de porfire, avec des chapiteaux dorez. Sur la premiere Base étoit representé un amas confus de toutes sortes d'Armes de Mer, auquel on avoit mis le feu, c'est-à-dire des Rames mises en pieces, des Mâts de Vaisseaux rompus, des Navires brisez, des éperons de Galeres, des pieces de Gouvernail & de Mâts, avec l'inscription, ou la Devise qui suit : *Triomphe.*

Ex Punico Vota elapsa.

C'est-à-dire.

Les succés de la Guerre d'Afrique, & la Victoire qui en a été remportée, satisfait, & surpasse les vœux & les desirs du Public.

Sur

les Siécles passez, l'Armée
rie, si toutefois il s'en est
cune, qui le fût plus que
dis-je, une expédition si
qui est sans contredit le p
le plus éclatant de tous
si puissant Empereur; il
d'une necessité indispens
exacte description du T
ritoit un si illustre Tr
pour embellir cette H
de la liaison naturelle
entre les matieres. V
les V. avoit déja tr
mais son triomphe d
qu'un essay, & une
son de celui de Nap
l'original. De plu
ont parlé de cett
dans Naples, &
ai trouvé aucun
servé) qui l'ait c
titude, & l'élég
pté *Summonte*,
quité ... c'est po

cette Inſcrip-

urea mundo.

te.

s bonnes qu'à être
uvelle Nation In-
u monde.

chaque couple de
aut, il y avoit qua-
a grand Scipion l'Af-
Invincible Jules-Ce-
a grand Alexandre de
ernier du vaillant An-
e. Les deux premiers
milieu, Jules-Céſar à
pion à la gauche, & aux
on avoit mis une inſcrip-

l'Annibal étoit telle.

mihi gloria Victor.

Qui ſignifie.

eur, il me fut auſſi glorieux
vaincu par le Romain Scipion,
aujourd'hui à l'Afrique de pou-
vanter d'avoir été domptée par
ſu... Scipion.

es-Céſar étoit :

maxima Roma.

Qui

Sur la seconde Base à main droite, étoit une Femme accablée de tristesse, & poussant des soûpirs, attachée à un arbre, au côté de laquelle étoit couché un vieux Dieu des Eaux, aussi fort triste, dit *Bragrada*, Fleuve d'Afrique, sans guirlande: La Femme signifioit l'Afrique, avec ces paroles :

Fletus tibi solatia Cæsar.

Qui veulent dire.

O Empereur vainqueur, nos pleurs & nos gémissemens, sont pour toi, & pour les tiens, une source de plaisir & de joye.

Sur la troisiéme Base à gauche, étoient quelques Brebis blanches, couronnées de lauriers, avec une écharpe noire au milieu, devant un Autel de Sacrifice, où étoient gravez ces mots suivans.

Zephiris, & reduci Fortuna.

Ce qui veut dire.

Sacrifice aux Zephirs qui ont heureusement conduit l'Armée Imperiale en Afrique, & à la Fortune qui lui a procuré un heureux & victorieux retour.

Sur la quatriéme & derniere Base étoient en un monceau des Armes Africaines qui brûloient, comme des Arcs, des Fléches, des Trousses, des Javelots, des Turbans,

&

& des Corcelets de fer, avec cette Inscription.

Jam toto surget Gens aurea mundo.

C'est-à-dire.

Nous ne sommes plus bonnes qu'à être brûlées, puis qu'une nouvelle Nation Imperiale & illustre naît au monde.

Sur les corniches de chaque couple de Colomnes, tout au haut, il y avoit quatre Colosses, l'un du grand Scipion l'Africain, l'autre de l'Invincible Jules-Cesar, le troisiéme du grand Alexandre de Macedoine, & le dernier du vaillant Annibal de Carthage. Les deux premiers étoient placez au milieu, Jules-César à la droite, & Scipion à la gauche, & aux pieds de chacun on avoit mis une inscription.

Celle d'Annibal étoit telle.

Victo mihi gloria Victor.

Qui signifie.

O Empereur, il me fut aussi glorieux d'avoir été vaincu par le Romain Scipion, qu'il l'est aujourd'hui à l'Afrique de pouvoir se vanter d'avoir été domptée par Toi qui surpasse Scipion.

Celle de Jules-César étoit :

Nostra spes maxima Roma.

Qui

Qui signifie.

O grande esperance de nôtre Rome, celui qui en est aujourd'hui Empereur, étant à juste titre beaucoup plus illustre que moi César n'ai jamais été.

Celle de Scipion étoit renfermée en ce peu de paroles.

Decentius Africa nomen.

Ce qui veut dire.

Quoi que je porte, ô Empereur, le surnom d'Africain, il ne t'est pas moins dû qu'à moi, puis que si je vainquis & subjuguai Carthage, ce ne fut qu'aprés un long & grand carnage des Romains, & des Italiens, mais tu as vaincu & dompté une autre Carthage, sçavoir Tunis, en peu de temps, sans aucune perte, & presque sans aucune effusion du sang des tiens.

Celle d'Alexandre le Grand étoit énoncée en ces termes :

Quantùm Colles præcellit Olimpus.

C'est-à-dire.

O glorieux Empereur, qui n'es pas moins grand ni moins élevé que le Mont Olimpe, dont la hauteur semble toucher le Ciel, & cela pour l'heureuse victoire que tu as remportée en si peu de temps contre tant d'ennemis.

Aprés

Aprés cela il y avoit sur tous quatre ensemble cette Inscription.

O Lux tu nostri, Decus, & gloria Mundi.

C'est-à-dire.

Tu es la gloire, & la lumiere, non seulement de nôtre Ville, mais aussi de tout le monde.

Dans la même face étoient cinq Tableaux, dans quatre desquels étoit representée l'Expedition d'Afrique, avec la prise de la Goulette, de Tunis, & la fuite de Barberousse; au milieu étoit placé le plus grand de ces Tableaux, lequel contenoit la dédicace de l'Arc de Triomphe à Sa Majesté Imperiale, dédicace qui étoit énoncée dans les termes qui suivent.

Imp. Cæs. Carolo V. Augusto, Triumphatori Felicis. Ottomanicæ Præfecto Classis, Terrâ, Marique profligato, Africæ Regi tributo indicto, restitutis XX. Captivorum millibus, receptis maritimis oris, undique prædonibus expurgatis: Ordo, P. Q. Neapol.

Ce qui veut dire.

La Noblesse, & le peuple de Naples ont érigé cet Arc à l'honneur de Charles V. Auguste Empereur, Triomphateur tres-

tres-heureux de la fureur Ottomane, aprés avoir mis en déroute, & défait les Armées de Mer, & de Terre, des Ennemis, avoit rétabli l'Afrique, imposé un Tribut à son Roi, donné la liberté à 20. mille Esclaves Chrétiens, & nettoyé toutes les Côtes de la Mer de Corsaires.

Derriere ledit Arc, qui regardoit la Ville, il y avoit d'autres Colomnes sur autant de Bases; sur la premiere desquelles il y avoit quantité de Trompettes, de Lances, & de Hallebardes toutes entortillées de laurier avec l'inscription suivante.

Sint omnia læta.

C'est-à-dire.

Que la Guerre soit désormais changée en une douce & profonde Paix, que tout soit rempli d'allegresse & de joye, pour la Victoire de l'Empereur.

Sur la seconde Base il y avoit une Tête de Lion avec les yeux ouverts, & affreux, dans un Bouclier, lesquels representoient la valeur de l'Empereur, avec cette inscription:

Terreat Austriades & primus, & ultimus Orbis.

Ce qui veut dire.

La valeur de l'Empereur est la premiere, & la derniere du monde.

Su

Sur la troisiéme Base il y avoit un Sacrifice qui se faisoit sur le Mont de Vulcain, avec des sermens verds, & avec cette inscription :

Spondet majora peractis.

Qui signifie.

On te promet, ô Vulcain, de plus grands Sacrifices, après les autres Victoires, qui ne peuvent manquer de suivre celle-ci.

Sur la derniere Base il y avoit plusieurs Chardons, avec cette inscription :

Quocumque loco.

C'est-à-dire.

De même que le Tournesol de quelque maniere que ce soit qu'il se tourne, regarde vers le Ciel, ainsi l'Empereur sera victorieux dans toutes ses entreprises, contre quelque homme, & en quelque lieu que ce soit.

Sur le haut des autres il y avoit quatre autres Colosses, de quatre Empereurs de la Maison d'Autriche, savoir, Rodolphe, Albert, Frederic, & Maximilien, aux pieds de chacun desquels il y avoit une inscription :

Celle de Rodolphe contenoit les paroles que voici :

Generis Lux unica nostri.

C'est-

C'est-à-dire.

O Empereur, unique Gloire de nôtre Race.

Celle d'Albert étoit exprimée en ces mots :

Majoribus majus Decus ipse futurus.

C'est-à-dire.

O illustre Empereur, tu feras honneur aux plus grands Princes mêmes.

Celle de Frederic portoit :

Attollet nostros ad Astra Nepotes.

Qui veut dire :

Celui-ci élevera nos Neveux, & ses Enfans jusqu'aux Cieux.

Celle de Maximilien disoit :

Sic Pelea vicit Achilles.

Ce qui signifie.

Comme le grand Achilles vainquit Pelea, Fils de Neptune, ainsi tu as vaincu l'Afrique.

Ensuite il y avoit un Vers commun à tous, que voici :

Hanc decet Imperii frena tenere Domum.

Qui signifie.

Cette Maison est veritablement digne de tenir les rênes de l'Empire.

Dans quatre des cinq Tableaux qui étoient au dessus, étoient representez les il-

lustres exploits de Hongrie, & la Victoire e Vienne. Et dans le plus grand Tableau u milieu, il y avoit une Dédicace à l'Empereur, énoncée en ces termes.

Cæs. Carolo V. Potentissimo Imperatori, Religione Aug. Justitia maximo, Indulgentiâ Victori Pietate, PP. ob fugatum in Pannonia ad Histrum Solimanum Turcarum Imp. & Christianam Remp. liberatam, Ordo, P. Q. Neapol.

Ce qui signifie.

La Noblesse & le Peuple de Naples érigent, parmi la joye & l'allegresse, cet Arc de Triomphe à l'Illustre & Glorieux Empereur Charles V. tres-Puissant, tres-Religieux, tres-juste, & clement Monarque, pour avoir battu en Hongrie Soliman, Empereur des Turcs, délivré & étendu la Religion Chrétienne.

A l'un des côtez dudit Arc, il y avoit onze Tableaux, & à l'autre autant. Dans le premier étoit la Nymphe Cimodoce, & Nérée monté sur quelques Monstres Marins, avec cette inscription :

Quascumque per undas.

Qui veut dire.

Nous traversons hardiment les Mers les plus dangereuses.

Dans

Dans le ſecond Tableau étoit repreſenté Eole ſur une montagne, ayant un ſceptre dans ſa main droite, & dans ſa gauche cette inſcription :

Felix quocumque vocaris.

C'eſt-à-dire.

Eole ſois propice & favorable à l'Armée Navale de l'Empereur.

Dans le troiſiéme Tableau on voyoit des Dieux Marins, avec divers fruits ſur leurs épaules, & dans leurs mains, leſquels ils portoient pour les preſenter, & tous montez ſur des Monſtres Marins ornez de coquillages avec l'inſcription qui ſuit :

Quoniam tenet omnia Caſar.

Ce qui ſignifie.

Nous portons des preſens à l'Empereur, parce qu'il étend également ſon Empire ſur la Mer, & ſur la Terre.

Dans le quatriéme Tableau il y avoit des Nimphes Marines, avec des Corbeilles pleines de corail, de perles, & de pierreries, enjolivées de diverſes choſes qui naiſſent dans la Mer, avec l'inſcription ſuivante :

Sumiſſus adorat Oceanus.

C'eſt-à-dire.

Tout l'Ocean rend humblement hommage

ge à l'Empereur victorieux & triom-
nt.

ans le cinquiéme paroiſſoient trois Si-
es, qui étoient oiſeaux de la ceinture en
,& femmes aîlées de la ceinture en haut,
c des inſtrumens de muſique entre leurs
ins, avec ce mot.

us eris nobis cantandus ſemper in Orbe.

C'eſt-à-dire.

Toi ſeul dans le monde ſeras déſormais
noble & digne ſujet de nos chants.

Dans le dixiéme Tableau on remarquoit
Vaiſſeaux qui navigeoient en toute ſû-
é, & quelques Villes dans le Port deſ-
elles on voyoit des hommes, dont les
s ſe divertiſſoient, les autres nageoient,
autres étoient ſans rien faire, & des
uphins qui ſembloient ſe joüer, & ſau-
dans la Mer, avec ces paroles.

Nobis hac otia fecit Caſar.

C'eſt-à-dire.

C'eſt aux fatigues & ſoins de l'Empe-
ur, que nous ſommes redevables de ce
pos, & de ces plaiſirs.

Dans le ſeptiéme Tableau étoient repre-
ntez le Nil, le Danube, & l'Inde, Fleu-
s tres-fameux, avec des Couronnes bri-
es, un Crocodile, & un Cheval Marin,
compagné de quelques poulains, avec
tte inſcription: *Ope-*

Operum ſimulacra tuorum.

Qui veut dire.

Ce ſont ici de vives repreſentations des merveilleux & fameux exploits de Toi, & de tes ſemblables.

Dans le huitiéme Tableau étoit Cimodoce, Nymphe Marine, avec des Naſſes où entroient pluſieurs poiſſons, qui ſignifioient l'adreſſe & la fortune de l'Empereur, à l'Empire duquel les Royaumes venoient ſe ſoûmettre, avec ces paroles.

Omnia ſunt Meritis Regna minora tuis.

Qui ſignifient.

Tous les Royaumes du monde ſont au deſſous de tes merites, & de ta vertu.

Dans le neuviéme Tableau étoit repreſentée une Aigle ſur un Globe de la Terre, avec ce mot ;

Partiri non potes Orbem, ſolus habere potes.

Qui veut dire.

Tu ne peux partager le monde avec qui que ce ſoit, & tu es ſeul digne de le poſſeder tout entier.

Dans le dixiéme étoit le Temple de la Gloire, rempli de dépoüilles, avec l'inſcription qui ſuit ;

Primus Idumæis cinget tua tempora Palmis.

C'eſt-

C'est-à-dire.

L'Empereur sera le premier qui aura l'honneur de remporter des Victoires & des dépoüilles sur les Iduméens, c'est à dire les Arabes, les Armeniens, & les autres peuples de l'Asie.

Dans l'onziéme & dernier Tableau, il y avoit des Autels dispersez par le monde, dans les lieux rudes, raboteux, & incultes, avec ces paroles :

Quoscumque viderit Occasus & Ortus.

C'est à dire.

Sur tous les Autels qui sont depuis l'Orient jusqu'en l'Occident, l'Empereur fera offrir le grand & Divin Sacrifice de la Religion Chrétienne, qu'il fera embrasser à tous les Peuples.

De l'autre côté de l'Arc, dans le premier Tableau, étoit representé le Capricorne, tout environné d'Etoiles, avec cette inscription :

Nunc omnia jure tenebis.

Qui veut dire.

O Empereur, tu posséderas justement tout ce qui est sous le Ciel.

Dans le second Tableau étoit le Belier de

couleur rousseâtre, avec d'autres animaux qui paissoient dans un Pré, émaillé de diverses fleurs, avec ces paroles ;

En Tellus meritò largitur honores.

C'est à dire.

C'est à bon droit que pour faire honneur à l'Empereur la Terre de toutes parts s'émaille de fleurs.

Dans le troisiéme il y avoit un Aigle, qui lançoit des foudres avec un pié, en disant ;

Antè ferit, quàm flamma micet.

C'est à dire.

Cette Aigle foudroye les Ennemis, avant que d'avoir fait semblant de les attaquer.

Dans le quatriéme il y avoit le Navire Argo, changé en constellation, avec l'inscription suivante,

En altera quæ vehat Argo delectos Heroas

C'est à dire.

Charles V. merite d'avoir ce Navire, ou un semblable.

Dans le cinquiéme il y avoit deux colomnes, l'une de nuée, & l'autre de feu, par lesquelles étoient representez deux Capi-

pitaines de l'Empereur, sçavoir le Marquis de Vasto par la colomne de feu, parce qu'il commandoit sur la Terre, & André Doria par la colomne de nuée, parce qu'il commandoit sur Mer, avec cette inscription:

Quâ Terra, quâque patent Maria.

C'est à dire.

Ce sont-là les deux vrayes Colomnes par l'une desquelles l'Empereur soûmet à son Empire la Terre, & par l'autre la Mer.

Dans le sixiéme Tableau étoit representé un combat d'un Aigle contre un Dragon, lequel signifioit la guerre de l'Empereur contre Barberousse, avec cette inscription.

Vicisti, & Victum jam cernis tendere palmas.

Ce qui veut dire.

Tu as vaincu, Empereur, & tu vois l'Ennemi dompté contraint d'implorer humblement ta clemence.

Dans le septiéme Tableau étoient representez les Livres Luthériens qui bruloient, avec ces paroles:

Abolere nefandi cuncta Viri monumenta jubet.

Ce qui signifie.

Le tres-Religieux Charles ordonne, que tous les Livres de la doctrine de l'impie Luthérien soient brûlez.

Dans le huitiéme Tableau il y avoit un Crocodile, & des Arbres des Indes, lesquels croissent toûjours, avec cette devise ;

Nullas recipit tua gloria metas.

C'est à dire.

Ta gloire n'a point de bornes, & elle ne peut manquer d'être immortelle.

Dans le neuviéme Tableau étoient dépeintes les trois Parques, avec une inscription qui sembloit sortir d'une nuée, & qui ne contenoit que ce peu de mots ;

Imperium sine fine dedi.

C'est à dire,

Je t'ai donné un Empire sans bornes, & sans fin.

Dans le dixiéme il y avoit certains Diadêmes que des aspics entortilloient, avec ce mot ;

Quantas obstent en aspice vires.

Ce qui veut dire.

Les Infidelles, & les Ennemis de la saint Foi, se vantent de leurs forces, & de leu malice.

Dan

Dans l'onziéme & dernier Tableau, étoient repréſentez pluſieurs Capitaines au milieu de leurs triomphes, avec cette inſcription.

Moliuntur ſumma Triumpha.

C'eſt à dire.

Les grandes & illuſtres victoires ſont dignes du triomphe.

A côté il y avoit une Colomne étenduë en long, qui d'elle-même, par le moyen de certaines machines, tiroit une Arbalête contre les ennemis, avec ce mot.

Ingenium ſuperat vires.

C'eſt à dire.

L'induſtrie fait plus que les forces, & c'eſt plus à ton genie, qu'à ta puiſſance, ô grand Empereur, que tu es redevable de tes victoires.

Sous les portes du milieu de l'Arc il y avoit dix Tableaux, dans l'un deſquels étoit la Victoire avec deux Couronnes dans ſa main; d'un côté elle tenoit l'honneur armé à l'antique, couronné de laurier avec des palmes à la main; de l'autre côté elle tenoit Sa Majeſté Imperiale, portant d'une main un Sceptre, & de l'autre une bale; & les couronnoit tous deux des

deux dites Couronnes, avec cette inscrip-
tion :

Ex uno ternus, tecum utero.

Qui veut dire.

Moi Victoire, cet Honneur, & Toi, semblons être sortis d'une même source.

Dans le second Tableau, étoit l'immortalité sur de certains monceaux d'Armes, & de livres ouverts ; on y voyoit aussi le Temps assis qui les tenoit sous ses pieds, & qui avoit une lance à la main, avec ces paroles :

Nullum docent sentire laborem.

C'est à dire.

Je ne trouve aucune fatigue dans la profession des Armes, puisque par elles je suis déja immortalisé.

Dans le troisiéme Tableau il y avoit plusieurs Couronnes antiques, avec cette inscription :

Sparguntur in omnes, in te mista fluunt.

C'est à dire.

Toutes les Couronnes qui sont partagées entre les autres Princes sont dûës à ton merite, & devroient être rassemblées sur ta tête.

Dans

Dans le quatriéme Tableau il y avoit plusieurs Chameaux chargez de Lauriers, de Palmes, & de Couronnes, avec cette inscription :

Pars quota Triumphi.

Qui veut dire.

C'est-là une partie de tes Triomphes.

Dans le cinquiéme Tableau se voyoit la Paix couronnée d'une Guirlande, ayant à la main une Corne d'abondance, & accompagnée de certaines autres Nymphes, qui s'occupoient à cueillir des fleurs dans un Pré émaillé, avec cette inscription :

Terrâ, parta jam Pace, Marique.

C'est à dire.

Nous pouvons désormais nous promener seuls par les Prez, sans rien craindre, puisque l'Empereur fait regner la Paix sur la Terre, & sur la Mer.

Dans le sixiéme Tableau on remarquoit la Joye couronnée de fleurs, avec diverses Nymphes qui joüoient de quelques instrumens, avec cette inscription :

Felici lætentur omnia Sæclo.

Qui signifie.

Que tout se réjoüisse dans cet heureux siecle.

Dans le septiéme Tableau se voyoit la Clemence, entourée de plusieurs Capitaines prosternez à terre, avec leurs Armes jettées à leurs pieds, comme s'ils eussent voulu demander pardon, avec plusieurs autres Soldats, & cette inscription au bas :

Nulla est Victoria major.

C'est à dire.

La plus grande, & la plus belle de toutes les Victoires, c'est d'exercer la clemence.

Dans le huitiéme Tableau étoit l'humanité avec Sa Majesté, qui recevoit le Roi de Tunis chassé, avec les siens, habillé à la Moresque, lequel donnoit diverses choses, avec ces paroles :

Tibi nostra Salus benè creditur uni.

Ce qui signifie.

O Empereur, c'est avec raison que nous avons mis nôtre salut entre vos mains.

Dans le neuviéme étoit la liberté, qu d'une main donnoit aux Soldats de l'or pris de certains Vases antiques, & de l'autre tiroit une chaîne, & la donnoit à ces Soldats avec ce mot :

Nulla meis sinè te quæretur gloria rebus.

C'est à dire.

Sans

Sans toi, ô Liberalité, on ne s'empresseroit guere à chercher la gloire.

Dans le dixiéme Tableau étoit la Gloire, tenant d'une main un Trophée, & de l'autre une Palme aussi entortillée de Trophées, aussi avec ces paroles :

Hac itur ad Superos.

C'est à dire.

C'est par chemin qu'on arrive à une Gloire semblable à celle des Dieux.

Sous l'autre moitié de l'Arc il y avoit dix autres Tableaux, dans l'un desquels étoit le prudent Quintus Fabius Maximus, avec une tête de Femme, qui avoit des aîles, & deux Serpens parmi ses cheveux, laquelle tête étoit mise auprès de ses pieds, & representoit la Prudence, qu'eut ce fameux Romain, avec ce mot :

Mundi nova Gloria Cæsar.

Ce qui veut dire.

O Empereur, nouvelle Gloire du monde.

Dans le second Tableau étoit Seleucus le Locres, qui se fit crever un œil à lui-même & un autre à son Fils, pour satisfaire la Loi qu'il avoit faite, avec cette inscription :

Ex quæ divisa beatos efficiunt, collecta tenes.

C'est à dire.

Les Vertus divisées dans les autres Hommes, & qui les rendent heureux, se trouvent réünies en vous, ô Empereur.

Dans le troisiéme étoit representée une Estacade, que Charles marquoit dans l'eau avec un courage admirable, & l'on y lisoit l'Inscription que voici.

Fortitudini per omnia heret Cesar.

C'est-à-dire.

L'Empereur fait toutes choses avec une force, & une grandeur de courage extraordinaire.

Dans le quatriéme étoit le vertueux Castor, avec un vase d'or sous ses pieds, lequel representoit la temperance de l'Empereur, avec ces paroles :

Tu continentissime Cesar, tui maximum decus Imperii.

C'est-à-dire.

Tres-moderé Empereur, Vous êtes le plus grand ornement de vôtre Empire.

Dans le cinquiéme Tableau étoit representée

sentée la Ville de Sagunte, qui, plûtôt que de manquer de fidelité aux Romains, se brûloit avec ce qu'elle avoit de plus précieux; l'Empereur étant par là loüé de ce qu'il s'étoit volontiers exposé aux plus grands périls pour la défense de la Foi; & il n'y avoit icy aucune Inscription.

Dans le sixiéme il y avoit une boëte de Pandore rompuë au fond, d'où il sembloit que l'esperance étoit sortie, avec l'Inscription qui suit :

Astris æquabit honores.

Qui signifie.

Il y a tout lieu d'esperer que l'Empereur élevera sa gloire jusqu'aux Cieux.

Dans le septiéme étoit Paula Busa tres-riche, & tres-genereuse Demoiselle de la Poüille, qui nourrit prés de dix-mille Romains sauvez de la défaite de Cannes. Et pour cette raison, Elle étoit representée avec quantité desdits Soldats dépoüillez & affligez, ausquels elle donnoit des vêtemens, & autres choses. Et la devise étoit celle-ci (*Cæsareo*) c'est à dire : C'est sur tout au nom de l'Empereur, qu'il convient d'exercer la charité.

Dans le huitiéme Tableau étoit representée l'Entrée de César dans le Temple d'Hercule, où voyant la statuë d'Alexan-

dre, il se mit à pleurer, considerant les grands exploits de ce Roi de Macedoine, avec cette Inscription.

Quid si nostri Cæsaris acta?

C'est à dire.

Combien plus Cesar eût-il eu sujet de s'étonner, s'il eût vû, & entendu les illustres & merveilleuses actions de nôtre grand Empereur ?

Dans le neuviéme Tableau étoit Alexandre, qui tenoit à la main gauche un gobelet plein d'eau qu'il se contentoit de regarder, sans en boire, avec cette inscription.

Hoc quoque me superis Africa testis erit.

C'est à dire.

L'Afrique peut rendre témoignage, si j'ay aussi supporté la soif dans la Guerre que j'y ai faite.

Dans le dernier Tableau étoit representé Cesar, lorsqu'il passa de Brindes à Durazzo, méprisant les périls de la Mer ; ce qui marquoit le courage intrepide de nôtre nouveau Cesar, avec ces paroles :

Et transire dabunt, & vincere fata.

Ce qui signifie.

Ton heureuse destinée te donnera les moyens de traverser les plus dangereuses Mers, & de surmonter toutes sortes d'obstacles.

Sa Majesté Imperiale aprés avoir un peu consideré cet Arc, passa dessous la grande porte, & se rendit tôt aprés au *Seggio*, ou lieu de l'Assemblée de Capuana, où il trouva sur deux bases une Minerve, Déesse de la Sagesse, & Jupiter nud de la ceinture en haut, ayant un foudre à la main, & à ses pieds une Aigle, avec ces mots :

Sat mihi Cœlum, posthac tua fulmina sunto.

C'est à dire.

O Empereur, le Ciel me suffit pour mon partage, prens desormais les foudres, & range à leur devoir les Habitans de la Terre, que je laisse sous ton Empire. Au bas de Minerve on lisoit cette inscription :

Seu Pacem, seu Bella geras.

C'est à dire.

O grand Empereur, soit que tu fasse la Paix, ou la Guerre, la Sagesse t'accompagne toûjours, & regle toutes tes actions.

Plus avant on appercevoit la Foi qui sortoit d'un Lierre, & qui en étoit toute entortillée, avec cette inscription :

Sic

Sic perire juvat.

Qui veut dire.

Que Charles V. avoit beaucoup entrepris, & beaucoup souffert, pour avoir été inviolablement attaché à la Foi.

De là ce grand Empereur s'en alla à la plus grande Eglise, qu'il trouva richement ornée, & tapissée de divers brocards, qui éblouïssoient les yeux des Spectateurs. Sa Majesté n'y fut pas plûtôt arrivée, qu'elle y fit sa priere, aprés que l'Elû du Peuple lui eût presenté le coussin, & qu'il eût reçû la benediction du Vicaire; l'Elu Antoine Mormile, en presence de tous les Princes, Barons, & Officiers, porta le Missel, & le presenta à Sa Majesté, justement dans l'endroit, où on lit ces mots, *Te igitur, &c.* & l'Elu du Peuple tenant les Capitulaires, Hector Minutolo lui demanda le Serment, disant, Sacrée Imperiale, Catholique Majesté, les Princes tres-sages & tres justes, comme est Vôtre Majesté Imperiale, ont accoûtumé de confirmer par serment les Privileges, les Capitulaires, & les Graces qu'ils ont accordez à leurs fideles Sujets & Vassaux, & de s'obliger de les faire inviolablement observer par leurs Ministres & Officiers. C'est pourquoi vôtre tres-fidelle Ville supplie tres-humble-

blement vôtre Majesté Imperiale, de vouloir bien promettre, & jurer d'observer, & faire observer par ses Ministres & Officiers, les Loix publiques, les Constitutions, les coûtumes, & les Reglemens touchant les choses Ecclesiastiques de vôtre Royaume, aussi-bien que les Privileges, les Graces, & les Capitulaires de vôtre tres-fidelle Ville, accordez par les anciens Rois de la Maison d'Arragon, confirmez particulierement par le Roi Ferdinand le Catholique vôtre Ayeul d'heureuse memoire, & par Vôtre Majesté Imperiale elle-même. Ainsi l'Empereur ayant ôté son bonnet, & mis la main sur le *Te igiiur*, dit : *Yo quiero, y juro osservar, y hazer osservar todos los Privilegios, Gracias, y Capitulos, concessos à Esta Fidelissima Cividad por los otros Reies, y a unmas conceder. Je promets & jure d'observer, & de faire observer, & même d'augmenter tous les Privileges, Graces, & Capitulaires accordez à cette tres-fidelle Ville, par les autres Rois.*

Serment du Charles V.

Aprés cela, le Clergé entonna le *Te Deum laudamus*, & Sa Majesté sortant de l'Archevêché, remonta à cheval comme auparavant, cinq d'entr'eux, & un du Peuple portant le Dais ; & étant arrivez au bout de la Place du *Seggio* de *Capuana*, prés du vieux Marché, ils remirent le Dais

Ordre avec lequel on porte le Dais.

entre

entre les mains de cinq personnes du *Seggiò* de *Montagna*, & ainsi il alla de jurisdiction en jurisdiction, marchant dans l'ordre à peu prés qu'on garde dans la Procession du saint Sacrement ; Les Nobles qui portoient le Dais, étant changez de temps en temps, aussi-bien que les deux qui tenoient la bride du cheval de l'Empereur ; l'Elu du Peuple qui aidoit à porter le Dais, étoit aussi changé de lieu en lieu, afin que de cette maniere l'honneur fût partagé, aussi bien que la peine, entre les Conseillers, & les Capitaines des Places de la Ville ; il n'y eut que les deux Favoris, qui portoient deux des côtez du Dais qui ne furent jamais changez. Arrivez à la Place de saint Laurent, où est le Palais du Gouverneur de la Ville, qui est entre les mains des Nobles & du Peuple ; on y trouva deux Statuës, dont l'une étoit celle de la Foi, vêtuë de blanc, qui sembloit montrer ledit Palais avec cette inscription :

Hic mihi certa Domus, tuta hic mihi Numinis Ara.

Qui veut dire.

C'est-là le Palais, & l'Autel tres-assuré de la fidelité de l'Empereur.

L'autre Statuë étoit un Simulacre de la Victoire, representée avec des aîles, & avec

avec une Couronne de laurier, tenant d'une main une autre Couronne de chêne, & de l'autre une palme, qu'elle presentoit à Sa Majesté Impériale, en lui disant :

Spondeo digna tuis ingentibus omnia cœptis.

C'est à dire.

O Illustre Empereur, je te promets de seconder toutes tes grandes & fameuses entreprises, & de te rendre toûjours victorieux & triomphant.

Sur la corniche paroissoit un petit Tableau où le monde étoit representé, & tout autour le Soleil qui poussoit les chevaux de son chariot, pour fournir plus promptement sa carriere, avec cette inscription :

Jam illustrabit omnia.

Qui signifie.

Que Charles V. comme un vrai Soleil, avoit rempli l'Univers de l'éclat de ses actions.

Ensuite de cela, il se transporta au Seggio de *Montagna*, où il trouva la Statuë d'Hercules, ayant les Colomnes au cou, avec cette inscription :

Extra

Extra anni, Solisque vias.

Ce qui veut dire.

O Empereur, ta vertu portera tes Armes, & ton nom beaucoup au delà des Colomnes d'Hercules.

Il trouva encore dans ce même endroit la Statuë d'Atlas, qui portoit le Ciel sur ses épaules, avec ce mot:

Majora tuarum pondera Laudum.

C'est à dire.

Tes fameux & signalez exploits sont au-dessus de toute loüange.

Sa Majesté poursuivant son chemin se trouva peu de temps après au Seggio de *Nido*, où l'on voyoit posez sur deux Bases deux Colosses, un de Mars, qui s'étant dépoüillé de ses Armes, les presentoit à l'Empereur, avec ces paroles:

Mars hac, ut redeas spoliis Orientis onustus.

C'est à dire.

Mars te donne ses propres armes, parce que tu es digne de les porter, & que par elles tu retourneras victorieux des Turcs, & chargé des riches dépoüilles de l'Orient.

L'autre

L'autre Colosse étoit la Statuë de la Renommée toute pleine d'aîles, de langues, de bouches, & d'yeux, qui sont tous les organes, par le moyen desquels elle a connoissance de tout ce qui se passe; & de sa main droite elle tenoit une Trompette, pour le publier partout, avec cette Devise :

Nil ultra quo jam progrediatur habet.

Ce qui signifie.

Ta valeur & ta vertu, ô glorieux Empereur, sont déja passées de l'un à l'autre hemisphere, & si bien connuës dans toutes les parties de l'Univers, qu'elles ne laissent plus rien à la Renommée.

Charles V. ayant passé cette Place, se trouva peu à prés devant l'Eglise de saint Augustin, où réside le Gouvernement du peuple de la ville. Là, outre un bel Arc qu'on y avoit dressé (comme on le dira) on voyoit sur une Base la Statuë d'une Femme, plus grande que toutes les autres Statuës, laquelle tenoit dans sa main gauche une Corne d'abondance, & dans sa droite un grand Gourvenail, avec cette inscription :

Pour avoir été fidelle.

Cette Statuë ne representoit autre chose que

que la liberté d'avoir ſon Gouvernement, accordée par Sa Majeſté à ſon fidele Peuple, pour recompenſe de ſa fidelité ; au bas de la Statuë étoient écrits ces mots :

Cæſaris invicti Turca triumphus erit.

Ce qui veut dire.

L'Empereur allant de victoire en victoire ; bien-tôt nous verrons la fureur Ottomane reprimée par ce grand Prince, & ces Infideles vaincus & enchaînez, ſuivre le Char de ſon Triomphe.

Sur la porte par laquelle on entre dans la Maiſon de Ville, étoient écrits ces deux mots :

Fidei Simulacrum.

C'eſt à dire.

Ici eſt le Simulacre de la Foi.

Audeſſus étoient gravées les Armes, & les Enſeignes de l'Empereur vis-à-vis les unes des autres, au bas deſquelles on voyoit d'un côté la Verité, & de l'autre l'Honneur & l'amour dépeints, avec cette inſcription :

Fidelitati perpetuæ P. Parthenop.

C'eſt à dire.

Le Peuple de Naples a voüé une inviolable

ble fidelité à l'Empereur, & est attaché à son service avec amour, verité & honneur.

Ayant passé ce lieu, il se retrouva dans la Ruë Sellaria, où étoient representez une merveilleuse Montagne, & les Geans qui avoient entassé les uns sur les autres les Monts Pelia, Ossa & Olympe, pour faire la guerre à Jupiter, & escalader le Ciel : Les Géans étoient d'une taille énorme, avec des pieces de montagnes sur les épaules. Sur le haut de la Montagne paroissoit une Aigle de grandeur prodigieuse, qui étendoit ses aîles, & sembloit se soûtenir dans l'air ; & quand Sa Majesté arriva dans la Ruë, on eût dit que cette Aigle eût foudroyé les Géans, toute la montagne parut en feu ; on entendit retentir de toutes parts un bruit, & un fracas si grand & si horrible, qu'on l'eût pris pour celui de toute sorte d'artillerie ; on vit tomber artificiellement quelques-uns des Géans, & sur la porte d'une grotte, qui étoit en cette Montagne, étoient écrites ces paroles :

Charles V. à la ruë Sallaria, Pelia, Ossa, & Olympe.

Sic per te Superis Gens inimica ruat.

C'est à dire.

O Empereur, ainsi soyent détruites par tes fideles & puissantes Armées, toutes

les

les Nations ennemies, & infidelles.

Sa Majesté aprés avoir vû cela, passant sous ladite porte, se rendit à la Place de *Perta nuova*, où elle trouva sur deux basses deux Colosses; un de Janus representé avec deux visages, avec un Temple fermé, tenant deux clefs de sa main droite, s'appuyant de la gauche sur un bâton, avec ce mot :

In manibus utrumque tuis.

C'est à dire.

Que la Paix dont on joüissoit alors, étoit un fruit de la valeur, & de la sagesse de l'Empereur, & que Sa Majesté étoit l'Arbitre de la Paix & de la Guerre; c'est pourquoi Janus tient les clefs à la main avec le Temple fermé, parce qu'à Rome le Temple de Janus étoit fermé en temps de Paix, & ouvert en temps de Guerre.

L'autre Statuë étoit celle d'une Furie liée sur un monceau d'armes, pour marquer la fureur, & la rage des Nations infidelles, avec une inscription énoncée en ces termes :

Cui tanta homini permissa potestas?

Qui veut dire.

Quel autre que l'Empereur, a assez de force

force & de puissance pour reprimer la fureur de ses ennemis? Quel autre que lui, est capable de ranger chacun à son devoir?

De là il se rendit à la derniere Place du Seggio, dit de *Porto*, où il trouva un Dieu Marin, qui de la main droite s'appuyoit sur un ancre, & de l'autre tenoit une Trompette marine, avec cette sentence:

Nusquam abero, & tuto semper te littore sistam.

Qui veut dire.

O Empereur, quand tu seras sur mer, je t'accompagnerai par tout, & couduirai toûjours heureusement au Port.

Il y avoit encore la Statuë de la Fortune, laquelle tenoit d'uue main sa Robbe longue, & de l'autre un bâton avec une pomme, & elle se posoit sur deux bases avec ces paroles:

Nec satis hoc Fortuna potest.

C'est à dire.

O Empereur, la Fortune regarde comme peu de choses toutes les Victoires dont elle t'a favorisé, parce que tu es audessus de tous les honneurs.

Dans cette Place, & dans chacune des

autres

autres, aussi-bien qu'en celle de l'Hôtel de Ville, il y avoit un Arc couronné de Laurier, & au milieu de chacun d'eux une inscription que voici :

O Empereur, tu es digne du Triomphe pour les Victoires que tu as remportées en Hongrie, & en Afrique.

Ensuite Sa Majesté se trouva dans la ruë, nommée *Incoronata*, où il se rencontra une si grande multitude de Peuple, que les Spectateurs n'en étoient pas peu étonnez; & s'étant approché du fameux & imprenable Château neuf, Don Ferrand Alarcone, Marquis de la Vallée, qui en étoit Gouverneur, sortit audevant de lui, & lui presenta les clefs du Château. Ensuite l'Empereur remarqua sur la porte deux Tablettes representées en façon de porphire, avec cette Epigramme Latine:

Ad Carolum Imp. victa Africa.

Regem Asia, Europâ, si pellis Victor, & Istro,
Africa si Terrâ, si tibi victa Mari est:
India qua non tota prius sit pervia Cæsar:
Jam tibi cur istam spernis? & illa tua est.

Ad

Ad Eundem.

Quam Cæsar, vix mille rates, vix mille
cohortes,
Quam vix tot lustris, tot domuere Du-
ces:
A te intra Mensem Lybia Terrâque, Marique
Victa, Asia quamvis se tueretur ope.

Ad Eundem.

Axis uterque tuus est Occasus & Ortus;
Sic tuus, hoc cupiunt æquora, terra cupit:
Sol cupit exoriens, ne posthac latiùs Orbem
Cùm moritur, quàm cùm nascitur irra-
diet.

Vers qu'on peut traduire de la maniere qui suit :

Aprés avoir vaincu le puissant Roi d'Asie;
En avoir délivré l'Europe & l'Italie;
Avoir dompté l'Afrique, & par terre & par Mer,
Grand Prince, qui pourra jamais vous re-
sister?
L'Inde même, autrefois Region impratic-
cable,

Sera pour vous le fruit d'un voyage agréable.
Ce Pays est fort beau ; allez le conquerir.
Vous n'avez qu'à vouloir, pour vous l'assujettir.

Au même.

Ce Pays autrefois si difficile à vaincre,
Auquel tant de grands Chefs n'ont pû se faire craindre,
Que Cesar même eût bien de la peine à dompter,
Avec tant de soldats, & sur terre, & sur mer,
Charles, ne t'a coûté qu'un seul mois à reduire.
L'Afrique se soûmet bien-tôt à ton Empire.
En vain, pour arrêter de ton bonheur le cours,
L'Asie promptement accourt à son secours.

Au même.

Vôtre Empire s'étend de l'un à l'autre Pole.
Vous êtes justement du Monde entier l'Idole :
Et la Terre & la Mer se disputent l'honneur
De servir humblement un tel Dominateur.
Le Soleil en ressent un plaisir tres-sensible,

Il semble s'éjoüir d'une façon visible,
De pouvoir sur vos Terres desormais se lever,
Comme il a le plaisir de s'y pouvoir coucher.

Sa Majesté étant entrée dans le Château, Elle y fut reçûë par le Gouverneur, qui lui presenta les clefs, selon la céremonie accoûtumée, & aussi-tôt aprés le Château parut tout en feu, & on entendit joüer l'Artillerie avec un bruit & un fracas si épouvantable, qu'on eût dit que le Monde entier alloit être détruit ; & entr'autres choses remarquables qui arriverent en cette heureuse journée, on observa que justement comme Sa Majesté entroit dans le Château, & se déroboit par là aux yeux de la foule du peuple qui l'environnoit, le soleil se coucha aussi en même temps, & céda la place aux Etoiles, qui ce soir-là parurent si belles & si brillantes, qu'on eût dit qu'elles aussi prenoient plaisir à voir, & à contempler ce victorieux, & triomphant Empereur : depuis que ce grand Prince fut entré dans Naples, les jours furent si clairs, si beaux, & le Soleil si vif, si brillant, si chaud, durant plus de deux mois & demi consecutifs, & la saison étoit si fort radoucie, qu'elle sembloit bien plûtôt être un doux, & agréable Printems, qu'un Hyver. En un mot,

Charles V. entre dans le Château.

les froids & les pluyes s'éloignerent tellement de ce Pays-là, que les odoriferantes fleurs d'Oranges, & les agreables & douces roses se vendoient dans une aussi grande quantité, qu'au mois d'Avril. Je reprens presentement le fil de l'Histoire.

Mort du Duc de Milan.

Sur ces entrefaites, Charles reçut la nouvelle de la mort de *François Sforce*, Duc de Milan, mort dont il se consola d'autant plus facilement, que ce Prince ne laissant point d'Héritiers, & le Duché retournant ainsi à l'Empire, comme son Fief, il ne révoquoit pas en doute qu'il ne trouvât le moyen (comme effectivement il sçut bien le trouver) d'en investir sa Maison, Il ne manqua pas néanmoins de prendre aussi-tôt le deüil, qui, selon toutes les apparences, ne pénetra pas fort avant dans le cœur; aprés avoir envoyé par le même Gentilhomme, qui lui avoit apporté la nouvelle de cette mort, & qu'il renvoya, ordre à Don *Antoine de Leva*, celui de ses Officiers qu'il cherissoit le plus, quoi que déja décrépit & accablé d'infirmitez (son esprit neanmoins étoit fort sain) de prendre en son nom possession de ce Duché, suivant le Traité fait avec Sforce, qu'en cas qu'il vînt à mourir sans heritiers, que Charles V. hériteroit de tous ses biens. Il lui fit faire de plus le 13. Decembre, dans l'Eglise de Sainte Marie

la

la Neuve, des funerailles magnifiques, ausquelles assisterent les Princes, les Seigneurs, & les Grands de la suite.

Legats du Pape. Deux jours auparavant Charles V. avoit reçu à l'audience publique (sans parler de leur solemnelle Entrée dans la Ville) les deux Cardinaux *Piccolomini & Cesarini*, qui avoient été envoyez par le Pape Paul III. pour complimenter Sa Majesté Imperiale sur ses victoires également glorieuses, & avantageuses à la Chrétienté, & pour l'inviter à aller visiter les saints lieux de Rome (quoi qu'Ulloa, & Guicchardin ne fassent aucune mention de cette invitation) & les favoriser de sa presence, aprés avoir repurgé, & santifié par son Epée les Pays Barbares de l'Afrique. Et veritablement ces deux Cardinaux furent reçus avec de si grands honneurs, & tant de pompe, & de magnificence, que cela fit dire, *Que les Neapolitains avoient donné un Triomphe à Charles V. & que ce Prince en avoit donné un autre aux deux Legats du Pape.* Aussi Sa Sainteté ne manqua-t'elle pas de faire la même chose aux Ambassadeurs que l'Empereur lui envoya tôt aprés. Le S. Pere ne se contenta pas même de cela, il fit de plus faire à Rome des Fêtes & des Processions solemnelles, sur les Victoires de ce Monarque.

Alexà- Dès que ce Prince étoit à Messine, il

dre de Medicis déclaré Duc. avoit donné les ordres necessaires, afin que la Duchesse d'Arschot, & autres Dames, & Gentils-hommes conduisissent à Naples *Marguerite* sa Fille, de laquelle il a été parlé dans la premiere Partie, pour accomplir son mariage avec le Prince de Florence, Alexandre de Medicis, auquel elle avoit été promise dans le Traité que Charles V. avoit fait avec le Pape Clement VII. promesse plusieurs fois confirmée. Marguerite fut bien reçûë, & embrassée avec beaucoup d'affection & de tendresse par Charles V. son Pere, qui avoit reservé pour elle trois jeunes Esclaves d'une grande beauté, dont le plus âgé n'avoit que neuf ans; & trois captives aussi tres-belles, & du même âge. Les deux Epoux se rendirent en même tems à Naples, Alexandre y étant venu, accompagné d'un Cortege composé de la fleur de la Noblesse de Toscane. La Ville ne manqua pas de faire de son côté tous les honneurs convenables; la premiere chose que fit Charles V. fut de créer Duc Alexandre, & de lui donner l'investiture de ce titre.

Mariage d'Alexandre avec Marguerite. 1536. A la fin de Janvier, le mariage de ces Serenissimes Epoux fut celébré au Château de *Capoana*, & les nopces durerent quatre jours entiers, avec des fêtes, des réjoüissances, des festins, des bals d'une magnificence plus que Royale, aussi s'agissoit-il d'u-

ne

ne fille, & d'un Gendre de l'Empereur. Outre les principaux Seigneurs du Royaume, y assisterent *Hercule d'Este*, Duc de Ferrare, *Guidobaldo Feltro de la Rovere*, Duc d'Urbain, *Pierre Loüis Farnese*, Fils de Paul III. *André Doria*, Prince de Melfi, le Duc d'*Albe*, le Comte *de Benevent*, le Viceroi Don *Pierre de Tolede*, *le Marquis de Vasto*, Don *Ascagne Colonna*, & une infinité d'autres; & les Dames qui s'y trouverent, furent Donna *Marie d'Arragon*, Marquise de Vasto, Donna *Jeanne d'Arragon*, sa sœur, femme de Don Ascagne Colonna; toutes deux d'une extraordinaire beauté; Donna *Isabelle Villomarino*, Princesse de Salerne, Donna *Isabelle de Capoa*, Princesse de Molfetta, femme de Don François Gonzague, la Princesse de *Bisignano*, de laquelle il a été parlé; Donna *Marie Colonna*, Princesse de la Padulla, femme de Don François d'Este; Donna *Clare Orsina*, Princesse de Stigliano; Donna *Roberte Caraffe*, Comtesse de Madalom, sœur du Prince de Stigliano; la Princesse de *Squillace*, dite par excellence la *Belle*, & plus de dix autres extraordinairement belles & agreables. Aprés Alexandre & Marguerite, la premiere place fut donnée à Don Philippe de la Noia, Prince de Sulmona, & à Dona Isabelle Colonna, qui étoient aussi fiancez, &

dont les nopces se celebterent immediatement aprés les autres, dans le même lieu, avec une pompe & une magnificence égale, les mêmes personnes y assisterent aussi.

Age disporportionné. Réponses curieuses

Les François se moquerent fort de ce mariage d'Alexandre avec Marguerite, & se mirent à en faire des Pasquinades en France, comme s'ils eussent été à Rome, faisant neanmoins sur tout rouler leurs railleries sur la disproportion de l'âge; car Alexandre avoit 50. ans passez, & Marguerite étoit à peine entrée dans sa 13. année. Il y eut là-dessus une plaisante & curieuse avanture. La Princesse de Bisignano, ayant commencé à experimenter que les nouvelles amours font oublier les vieilles, parce que l'Empereur avoit d'autres Maîtresses qu'elle, & regardoit entr'autres de bon œil la Princesse de Squillace, & Donna Jeanne d'Arragon, femme de Colonna, l'une & l'autre parfaitement belles, & pleines d'agrémens, & de charmes; la Princesse, dis-je, de Bisignano, avoit conçû beaucoup de jalousie de ces nouvelles amours de Charles V. quoi qu'elle n'en fît pas semblant, & qu'elle n'oubliât rien pour être toûjours de la faveur & de la confidence. Un jour donc elle ne pût s'empêcher de dire à ce Prince; *Une femme plus âgée conviendroit mieux au Duc Alexandre, & à la Princesse Marguerite*

guerite un mari plus jeune, faisant allusion à ce que lui avoit dit autrefois Charles V. lequel lui répondit, *On n'a jamais un mari vieux, quand on a un Pere jeune & Empereur*. Veritablement Charles étoit tout-à-fait propre à faire des reparties promptes, & subtiles, témoin celle qu'il fit à André Doria, qui lui ayant demandé un jour qu'il regardoit une joûte aux Nôces de Marguerite, comment Sa Majesté la trouvoit ? il lui fit cette réponse, *Por burla es mucho, si por verdad es nada*. Ce qui veut dire en François, *si cela s'est fait pour un jeu seulement, c'est beaucoup, mais si c'est tout de bon, ce n'est rien.*]

Avanture curieuse. Mais puisque nous avons parlé de la Princesse de Bisignano, il ne faut pas omettre en ce lieu une curieuse avanture. Cette Princesse avoit un jour recommandé à l'Empereur (d'autres neanmoins écrivent que cela arriva à la Princesse de Salerne) le Baron *Jean Baptiste de la Tolsa*, Fils du Comte de Serin, qui avoit été condamné pour meurtre à avoir la tête tranchée, suppliant Sa Majesté de vouloir lui accorder sa grace ; demande à laquelle l'Empereur répondit simplement *y no la puede azer*, je ne puis pas la donner, ayant ainsi répondu, parce que la Princesse avoit representé que les parens du mort ne vouloient point entendre parler de pardon. La Prin-

cesse repliqua incontinent, *la gratia al que se puede; yo non lapido à vuestra Majestad*; c'est à dire, *je ne demanderois pas cette grace à Vôtre Majesté, s'il y avoit moyen de l'obtenir autrement*: à quoi Charles V. se contenta de répartir, *yo mi consultarè con Cuevas.* C'est à dire, j'en déliberérai avec Cuevas. Le jour suivant l'Empereur étant allé en masque dans la Salle du Bal, il dit à la Princesse, qui avoit un bouquet de fleurs, *Senora Principessa deame esto ramagliez.* Madame la Princesse donnez-moi ce bouquet. La Princesse qui étoit assez familiere avec Charles V. pour connoître sa voix, lui répondit: *Senor Mascaro, con Cuevas me consultare*; c'est à dire, Monsieur le Masque, j'en déliberérai avec Cuevas; l'Empereur repliqua en soûriant, *yo sto echo lo que me se pedio*, voici celui qui le peut. Alors la Princesse lui donna le bouquet en disant: *Senor Mascaro, yo recibo la merced, tomase el ramagliez que yo lo agradesso*, Monsieur le Masque, j'accepte la grace, prenez le bouquet, & l'agréez.

Autre avanture. Je rapporterai ici une autre avanture qui n'est pas moins curieuse, quoi qu'il y ait diversité de sentimens entre les Auteurs sur le jour auquel elle est arrivée, les uns voulant que ce soit le premier de l'an, d'autres le jour des Rois, & d'autres celui

de

de la Purification. Quoi qu'il en soit, l'Empereur étant un jour allé à l'Eglise de Saint Dominique, entendre le Sermon du Pere *Ambroise Salvio* de Bragnuolo, le plus fameux Prédicateur de ce siecle-là; ce Pere qui n'aimoit pas beaucoup les Lutheriens, fit voir par un discours fleuri & éloquent sur l'Evangile du jour, que si l'Empereur vouloit s'acquerir la réputation & le titre de bon Chrétien, il étoit indispensablement obligé de faire la guerre aux Lutheriens. Charles-Quint de retour dans son Palais aprés la Prédication, ayant envoyé chercher le Prédicateur, lui dit: *Pere, quand vous aurez fait en sorte par la force de vos Prédications, qu'un Prince tres-Chrétien ne fasse point la Guerre à un Prince Chrétien, alors je ferai la Guerre aux Lutheriens.*

Differend entre Tolede & Vasto.

Mais puisque nous sommes sur le chapitre des avantures curieuses, je suis d'avis d'en ajoûter ici une troisiéme, qui neanmoins pensa devenir funeste. Dans un Bal qui se tenoit le troisiéme jour des nôces du Prince de Sulmona avec Donna Isabelle Colonna, lesquelles se celebroient aussi à Capoana, comme il a été dit, les Dames s'étant assemblées dans une Sale, en attendant que tout fût prêt, & en ordre, le Marquis de Vasto, comme Chambelan de l'Empereur, donna ordre à *Don Antoine*

d'Arragon son Parent, d'avoir soin des Dames assemblées dans cette Chambre, & de prendre garde qu'il n'y entrât personne qui pût causer du désordre. Tolede Viceroi de Naples, lequel avoit donné plusieurs Bals, & plusieurs festins à l'Empereur, ayant rencontré, en se promenant par les Chambres de l'Appartement, Don Antoine seul avec les Dames, lui ordonna de sortir de cette Chambre, parce qu'il n'étoit pas, disoit-il, de la bienséance, qu'un homme demeurât seul avec tant de Dames en un temps de solemnitez publiques. Don Antoine répondit que Monsieur le Marquis le lui avoit ainsi recommandé, & qu'il étoit résolu de lui obéir. *Je veux absolument*, répliqua le Viceroi, *que vous vous ôtiez d'ici*. *Et moi*, répartit Don Antoine, *je vous dis que quoi que vous fassiez, je ne me retirerai pas*. *Je sçaurai bien*, ajoûta encore Tolede, *vous faire obéir par force, & vous envoyer en prison*. Menace à laquelle Don Antoine fit, d'un air mocqueur, la réponse qui suit. *J'ai un bon Roi, qui n'est pas loin d'ici, lequel sçaura bien m'en délivrer*.

Continuation. Le Marquis de Vasto qui étoit dans une chambre voisine, informé de cette querelle, y accourut, & demanda ce que c'étoit à Don Antoine, qui lui répondit, le Viceroi veut que je m'ôte de ce lieu où vous m'avez

m'avez mis. Alors le Marquis s'étant tourné vers le Viceroi, lui dit : *Il ne s'ôtera pas.* Auquel le Viceroi répondit : *Il s'ôtera de gré, ou de force.* Le Marquis enflammé de colere, passion fort naturelle aux grands courages, ayant mis la main au poignard, & tiré à demi, jetta un regard fier & méprisant sur Tolede, & lui dit : *Don Pierre, Don Pierre.* Celui-ci ayant fait aussi-tôt la même chose, & tenant à la main son poignard demi dégaîné, lui répartit : *Marquis, Marquis.* Le bonheur voulut qu'en ce moment l'Empereur arrivât, soit par hazard, ou qu'en ayant eu avis, il fût accouru ; quoi qu'il en soit, il arriva assez-tôt pour empêcher le mal, qui seroit infailliblement arrivé. Ce Prince ne voulant pas que cette Fête fut troublée, interposa son autorité pour mettre d'accord ces deux Seigneurs, qui firent bien mine de se reconcilier, mais cette reconciliation ne fut qu'en apparence, & n'empêcha pas qu'il ne restât dans le fond de leur cœur une haine, qu'ils transmirent à leurs enfans. Le Marquis avoit commis à Don Antoine la garde des Dames, afin qu'il pût trouver l'occasion de parler à Dona Debora Fille du Viceroi, de laquelle il s'étoit rendu amoureux ; & celui-ci qui n'ignoroit pas ces amours, vouloit lui ôter ces moyens de les avancer, qu'il cherchoit.

Le

Le sixiéme de Janvier, jour de l'Epiphanie, Charles V. introduisit la coûtume, comme Roi de Naples, de faire quelques graces en cette Fête-là, tant aux Prisonniers, qu'aux Forçats des Galeres, & ordonna qu'à l'avenir à perpetuité, en l'absence du Roi, le Viceroit exerceroit cette fonction, de faire grace à un certain nombre de Prisonniers, & de Forçats, jusqu'au nombre de 50. tant des uns, que des autres. Mais neanmoins ce jour-là Charles V. assis sur son Trône, dans le Palais Royal, & ayant sur la tête la Couronne du Roi de Naples, donna la liberté à plus de cent, c'est à dire à tous ceux que le Viceroi avoit fait amener dans cette grande Sale, devant le Trône, & comme tous se mirent à crier, les mains jointes, *Grace, Grace, tres-Auguste Monarque*, Charles V. s'étant levé, dit qu'on leur donne à tous la liberté, & les lettres de cette grace, franches; & outre cela le Trésorier du Palais donna à chacun des Prisonniers pauvres deux écus. Dans le même temps André Doria s'étant transporté sur les Galeres, en qualité de Grand Amiral, fit grace, au nom de l'Empereur, à un grand nombre de Forçats, sçavoir 12. par Galere.

Parlement. 1536. Ensuite le huitiéme du même mois se tint dans la Ville de Naples, le Parlement general,

ral, auquel aſſiſterent tous les Barons, & Députez des Villes Capitales des Provinces; en ſorte qu'entre les Barons & Députez, ou Syndics, en y comprenant ceux de Naples, il ſe trouva plus de 176. Vocaux. Et comme on eût repreſenté à Charles V. que l'Egliſe du Mont Oliveto, où ce Parlement avoit coûtume de s'aſſembler, étoit un lieu incommode, il ordonna que ce jour-là, & dans la ſuite, il s'aſſemblât toûjours à *Saint Laurent*, Monaſtere des Peres Conventuels de l'Ordre de Saint François, comme on a toûjours continué de le pratiquer. Tout ce Parlement alla en corps au Palais Royal pour recevoir Charles V. qui ſeul alla à cheval ſous un Dais, avec le Manteau Royal, le Sceptre, & la Couronne; deux Nobles du Corps même du Parlement tenoient la bride de ſon cheval, deux autres Nobles, & deux Syndics ſe tenoient aux Etriers, & alloient nuë-tête, tous les autres marchoient devant & derriere deux à deux, à pié. Dés qu'ils furent arrivez à Saint Laurent, & que Charles V. ſe fût aſſis ſur le Trône, l'ouverture du Parlement ſe fit par la nomination d'un Preſident, qui fut *Don Jerôme Severino*, aprés quoi l'Empereur s'étant levé, & ayant quitté les habits Royaux dans une Chambre, il s'en retourna *incognito* dans ſon Palais. Il fut conclu

clu dans ce Parlement, qu'on donneroi
à Sa Majesté un present de 500. mil
Ducats, qui seroient payez par les Ba
rons, & par tout le reste du Royaume
excepté la Ville de Naples, comme o
avoit de tout temps coûtume de faire. O
résolut aussi de demander à Sa Majest
quelques Graces, & je ne sçai quels nou
veaux Privileges, jusqu'au nombre de 30
tant au Benefice de la Ville, que des au
tres Provinces, lesquels furent tous accor
dez avec beaucoup de bonté.

Duc de Savoye à Naples.

Le Duc de Savoye s'étoit déja dispo
à passer à Naples avec un superbe corte
ge, pour rendre visite à un si illustre &
si invincible Beaufrere; mais pressé par l
François, il se trouva obligé de hâter so
voyage plus qu'il n'auroit fait sans cel
En arrivant à Naples, il se détacha de se
gens, & prit la poste pour s'y rendre, afin
d'éviter toutes ces cérémonies également
incommodes & fastueuses, avec lesquelles
il ne doutoit pas qu'on ne se mît en de-
voir de le recevoir; & effectivement on lui
avoit destiné & préparé de grands hon-
neurs. Cela n'empêcha pas qu'il ne reçût
l'accüeil le plus favorable & le plus obli-
geant du monde de l'Empereur, qui l'em-
brassa avec une affection extraordinaire.
Et comme le Duc representa entre autres
choses à Charles V. le malheur qu'il avoit
d'a-

d'avoir été dépoüillé de la Savoye, par les armes du Roy François I. les dommages que les Troupes de ce Prince avoient causez à ses peuples, & la disposition dans laquelle elles se trouvoient de passer en Piémont, où il ne doutoit pas même qu'elles ne fussent déja entrées, & que pour toutes ces raisons il le supplioit de lui accorder un prompt secours, tant pour recouvrer ce qu'il avoit déja perdu, que pour empêcher que ses Ennemis ne fissent encore de plus grands progrés. Charles V. qui outre l'affection qu'il avoit pour son Parent, voyoit bien qu'il avoit un très-grand interêt à s'opposer aux François, ne manqua pas de promettre au Duc toute sorte d'assistance, le priant de s'en retourner par le chemin le plus court, pour se joindre avec Don *Antoine de Leva*, auquel il avoit donné le Gouvernement du Milanez, afin que conjointement avec lui, ils déliberassent sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture presente, & concertassent les moyens les plus propres pour faire une vigoureuse défense, jusqu'à ce qu'il allât lui-même en personne y apporter remede.

Charles V. part pour Rome. 1536.

Peu de jours aprés Charles V. partit de Naples, aprés y avoir séjourné plus de quatre mois. Le jour de son départ fut le 29. du mois de Mars, qu'il s'achemina

vers Rome, accompagné une demie journée par un Corps de Cavalerie, composé de plus de 500. Nobles, Barons & Magistrats, & outre cela des deux Cardinaux Légats du Pape. Sur les frontieres de l'état Ecclesiastique, il fut reçû par deux Cardinaux envoyez pour ce sujet par le Pontife, avec un bon nombre de Prélats. Arrivé prés de Rome, tout le College vint au devant de lui hors des portes de la Ville, outre que Don *Virginio* Ursino, qui avoit été avec lui en Afrique, étoit déja auparavant allé au devant de lui, de la part de la Ville, à la tête de 300. personnes à cheval, des plus considerables, habillées fort lestement. Il est certain, que depuis plusieurs siecles, Rome n'avoit vû aucun Triomphe plus superbe. On employa trois mois entiers à dresser les Arcs de Triomphe, le Pape ayant ordonné qu'on n'épargnât aucune dépense, & qu'on fit en sorte que cette Entrée de Charles-Quint surpassât en magnificence celle de Cesar; en un mot, pour élargir une ruë par où il devoit passer (comme Dupleix ne manque pas de le rapporter) on démolit de fond en comble le Temple de la Paix, édifice tres-ancien, commencé par Claude Neron, & achevé sous Vespasien: Commode le fit ensuite brûler, mais on eut soin de le réparer, comme fit aussi le Pontife

tise aprés cette Cavalcade, ce qui coûta des sommes immenses, & ne s'executa pas sans fouler le peuple.

Le matin du 5. Avril, Charles V. entra dans Rome, à cheval, avec les Armes & les Enseignes de l'Empire, extrêmement ornées & enrichies, monté sur un Cheval More, paré de housses & d'harnois à l'Africaine, d'un prix & d'une richesse extraordinaire; & il marchoit au milieu de deux Cardinaux, le Doyen à la droite, & Farnese Neveu du Pape, à la gauche; sous un Dais de Damas blanc à fond d'or, superbement orné & enrichi, & porté par des Senateurs & des Principaux de la Ville. Les Cardinaux suivoient tous deux à deux, avec les autres Prélats, Archevêques, & Evêques, tous montez sur des Mules magnifiquement harnachées. Toutes les fenestres, les murailles des ruës par où il passoit, étoient ornées de riches Tapisseries; & toute la Bourgeoisie sous les armes étoit rangée en haye des deux côtez, tant par honneur, que pour empêcher la confusion & la presse. Au milieu de cette superbe pompe il se rendit à l'Eglise de Saint Pierre, où le Pape au milieu de quatre Cardinaux, étoit assis sur son Trône, & à la porte de cette Eglise, justement au bas de l'escalier, il fut reçû par les Chanoines. S'étant avancé jusques devant le grand

Son Entrée solemnelle.

grand Autel, & agenoüillé sur un tres-riche Prie-Dieu, il fit une courte priere, aprés laquelle s'étant levé, il alla devant le Thrône du Pape, aux pieds duquel il y avoit un magnifique carreau, & le Saint Pere tenoit sur trois autres son pied droit que l'Empereur baisa, aprés quoi Paul s'étant levé, embrassa Charles V. avec beaucoup de tendresse jusqu'à trois fois.

Logement. 1536. Ensuite le Pape se retira le premier dans les appartemens du Vatican, aprés s'être dépoüillé de ses Habits Pontificaux dans le Choeur; & l'Empereur de son côté étant passé dans la Sacristie, & y ayant quitté ses Habits Imperiaux, se retira dans l'appartement qui lui avoit été marqué dans le Vatican, c'est à dire du côté qui regarde la Place de saint Pierre, où Charles VIII. avoit aussi autrefois logé en allant à Naples; & le Pape au contraire occupoit le côté du même Palais, qui donne sur les jardins. Mais neanmoins on pouvoit aller de l'Appartement du Pape à celui de l'Empereur, sans monter, & sans descendre, parce qu'ils étoient de plein pied, de sorte que ces deux Monarques se voyoient presque tous les jours, sans observer de part & d'autre aucune formalité, ni la moindre cerémonie, & souvent sans que les Courtisans s'apperçussent de ces sortes de visites; ce qui se fit durant tout l'espace de 13. jours

ırs quç Charles V. demeura à Rome. ve écrit que ce Prince n'y ſejourna que atre jours, mais il ſe trompe fort. Ceux ıi ſouhaitent de ſçavoir les particularitez ce grand triomphe qui fut fait à l'Empeur à ſa reception à Rome, n'ont qu'à lire *ſius* de Ceſena, qui étoit alors Maître es Cerémonies du Pape, & qui reçut orte de Sa Sainteté d'en faire la Relation, omme il fit dans un gros Volume *in-uarto*.

Quoique les affaires particulieres que Charles avoit à démêler avec le Roi François I. lui tinſſent fort au cœur; neanmoins pour faire voir au Pontife que les interêts de la Religion lui étoient encore plus chers, la premiere choſe dont il parla avec des grandes inſtances à Sa Sainteté, fut la convocation du Concile, qu'il jugeoit être d'une neceſſité indiſpenſable pour le bien de l'Egliſe, & ſans lequel il ne voyoit, diſoit-il, aucun moyen de lui donner la Paix. Paul ſecretement informé par le moyen de ſon Nonce d'Allemagne, que les Luthériens de la Ligue de Smalcalde avoient réſolu entr'eux de ne vouloir abſolument le Concile que dans une Ville de l'Empire, n'eut pas de peine à témoigner à l'Empereur, qu'il ne ſouhaitoit rien tant (cachant le deſſein ſecret qu'il avoit dans l'eſprit) que de ſe conformer entierement

Charles V. presse le Pape pour le Concile

au-

au désir de Sa Majesté Imperiale sur un Article de si grande importance, connoissant bien que cette grande passion qu'Elle témoignoit pour la convocation d'un Concile, procedoit d'un pur zele (ce qu'il disoit, pour mieux flater ce Prince) pour les interêts de Dieu; qu'ainsi il se voyoit obligé de lui faire connoître, combien il étoit disposé à lui donner toute la satisfaction qu'il desiroit. Mais comme le Saint Pere avoit, sur la convocation du Concile, des pensées toutes contraires à ces paroles; bien loin de nommer une Ville d'Allemagne, il lui indiqua & assigna celle de Mantouë en Italie, lui donnant à entendre, avec de certaines expressions qui paroissoient naturelles, & éloignées de toute dissimulation, qu'il n'y avoit point de lieu plus commode que celui-là à toutes les Provinces de l'Europe, qui avoient interêt d'y assister; & pour lui faire paroître encore un plus ardent desir de le contenter, il assigna le temps préfix pour cette convocation au mois de Juin de l'année suivante 1537. De sorte que Charles V. ne sçachant rien de la résolution des Luthériens, de ne vouloir de Concile que dans une Ville d'Allemagne, témoigna être fort content de la nomination faite par Sa Sainteté.

Charles V. Charles V. ayant donc obtenu ce qu'il demandoit (au moins le croyoit-il ainsi) tou-

touchant le Concile, ayant visité les lieux *va au*
Saints qui meritoient le plus d'être vûs, *Consi-*
& fait les dépêches nécessaires en Espagne, *stoire.*
& en Allemagne; il se prepara à partir le 1536.
matin du 18. Avril; mais auparavant il demanda à Sa Sainteté (sans lui dire neanmoins ce qu'il avoit le plus dans le cœur) une audience pour le jour précedent dans le Consistoire, en presence de Sa Sainteté, des Cardinaux, des Ambassadeurs, & de tous les principaux Prélats de Rome, aussi-bien que des Grands, & des Officiers les plus considerables de la Cour Imperiale. Le Pape persuadé que le dessein de Charles V. étoit de faire en public des remercîmens des honneurs qu'il avoit reçûs dans cette Ville, où on lui avoit fait un Entrée si solemnelle & si magnifique, donna les ordres necessaires pour rendre cette Assemblée extraordinaire la plus nombreuse qu'il seroit possible, & envoya pour cet effet le jour precedent, inviter toutes les personnes publiques à s'y trouver. Le Consistoire alla (à la reserve de quatre Cardinaux qui demeurerent avec le Pape) recevoir l'Empereur jusqu'à son Appartement, & l'ayant conduit au lieu ordinaire, on le fit asseoir sur un siege égal à celui du Pontife; mais quatre doigts plus bas, à main gauche de Sa Sainteté, & en même temps il se mit à prononcer son Discours, qu'il fit en Espa-

gnol,

gnol, quoi qu'il parlât tres-bien Italien, peut-être, parce que la premiere de ces langues est plus grave. Voicy quel fut son Discours.

DISCOURS

De l'Empereur Charles V. fait dans le Consistoire des Cardinaux à Rome, en presence du Pape, des Ambassadeurs des Princes, & de plusieurs Barons Romains, & Prelats. Le matin du 17. *Avril* 1536.

TRes-Saint Pere. Deux choses entr'autres m'ont obligé de venir à Rome. La premiere, le desir de suivre la pieuse coûtume de baiser les pieds à Vôtre Saintete, de lui offrir ma personne, & ma puissance, & de la supplier de vouloir assembler un Concile General. Et ayant trouvé Vôtre Sainteté non seulement bien disposée à écouter mes instances sur ce sujet, mais aussi resoluë à les mettre en execution avec un grand zele; je me sens obligé de la remercier de ces bons commencemens, & de la résolution qu'elle a prise dans le dernier Consistoire, pour la nomination du lieu, & du temps de cette convocation, la suppliant de vouloir y tenir

la

la main, pour mettre heureusement à fin une œuvre si importante, & si necessaire à la Chrétienté, & pour l'avancement de laquelle j'offre à Vôtre Sainteté tout ce qui peut dépendre de mon pouvoir, & de mes forces. La seconde, & la principale raison qui m'a engagé à me transporter dans cette Ville, est pour faire entendre à Vôtre Sainteté, le desir que j'ay toûjours eû pour le bien general de toute la Chrétienté, d'entretenir une bonne amitié, & une sincere correspondance avec le Roi François I. & que nos interêts eussent pû prendre quelque meilleur tour, & une conclusion plus avantageuse, que celle vers laquelle je les voi chaque jour s'acheminer. Mais je l'ai toûjours trouvé si éloigné de la raison, que je suis obligé de rendre compte de tout ce qui s'est passé entre nous en presence de Vôtre Sainteté, du Sacré College, des Ambassadeurs, & Ministres des Princes & Potentats, & autres Seigneurs de cette Sacrée Assemblée, afin que tout le monde sçache, qui est celui de nous deux, qui a le plus de sujet de se plaindre de l'autre.

Tout le monde sçait, que le Roi Loüis XII. ayant promis Claude sa Fille en mariage à l'Empereur Maximilien mon Ayeul, elle fut ensuite, au préjudice d'un tel accord, mariée au Roi François I. & que

Maximilien irrité d'un si grand affront, chassa les François du Duché de Milan. Neanmoins François I. parvenu à la Couronne, lui envoya une Ambassade solemnelle, pour renouër leur amitié & alliance; les Ambassadeurs ayant protesté de sa part que le Roi François I. n'avoit pas eû intention de s'opposer à Maximilien dans la conquête du Milanez, & que même il en avoit été tres-content. Et outre cela, il traita un mariage entre lui Empereur, & Loüise sa Fille aînée, & en cas qu'elle vînt à manquer avec Charlotte la Cadette. Que Ferdinand Roi d'Arragon son Ayeul Maternel, étant venu à mourir, le Roi de France fit acheter à Maximilien son passage par son Royaume, en l'obligeant de lui accorder cent mille écus de pension annuelle sur Naples & Sicile.

Qu'aprés la mort de Maximilien, lui Charles étant obligé pour de tres-grandes raisons de se procurer l'Empire, comme étant d'ailleurs hereditaire à la Maison d'Austriche; le Roi de France, poussé par une jalousie qu'on n'avoit encore jamais vûë dans aucun de ses Prédecesseurs, s'étoit porté pour son Concurrent, & mis à la traverser par toutes les voyes imaginables, & avec tous les artifices qu'on puisse jamais inventer. Avec tout cela, qu'il ne s'en étoit jamais plaint, ni departi de l'amitié, &

de

de la bonne intelligence accoûtumée qu'il entretenoit avec lui ; que bien loin de là, il avoit aprés la mort des deux susdites Filles de François I. contracté une nouvelle alliance avec lui, par un Traité de mariage avec Renée de France, mariée ensuite au Duc de Ferrare, & que le Roi, sans qu'il lui eût donné le moindre sujet de défiance, lui avoit demandé des ôtages pour la sûreté de leurs conditions.

Que tous ces Traitez n'ayant été capables d'éteindre l'envie que le Roi de France avoit contre lui, à cause de sa grandeur & de sa fortune ; il avoit suscité contre lui le Seigneur d'Albret, Robert de la Mark, & le Duc de Gueldres, quoi que ceux-ci eussent porté la peine de leur temerité, & que le Seigneur d'Albret assisté des Armes de France, n'eût remporté de toutes ses entreprises que du dommage, de la honte, & le regret de n'avoir pas accepté les offres qu'il lui faisoit, n'ayant jamais refusé de lui donner une recompense raisonnable pour le Royaume de Navarre. Que le Roi de France le voyant occupé à dompter les Lutheriens d'Allemagne, il s'étoit en même temps prévalu de cette occasion favorable, de lui faire en Italie une Guerre, qui lui avoit si mal réüssi, qu'il avoit été pris devant Pavie, & emmené prisonnier en Espagne ; prison de laquelle il avoit été en-

suite délivré par le Traité, conclu à Madrid entre l'Empereur, & le Roi, avec cette condition neanmoins, qu'en la place du Pere, les Fils seroient donnez en ôtage.

Que se voyant en liberté, il avoit refusé d'accomplir tout ce qu'il avoit promis dans le Traité, sous le specieux pretexte que cela lui étoit impossible, à cause de la grande opposition que les Etats du Royaume y faisoient. En vertu de quoi, lui Empereur avoit demandé qu'il se remît en prison, dans le même état où il étoit avant la Conclusion du Traité de Madrid, chose à laquelle il n'avoit point voulu entendre, que même il avoit tout au contraire negotié, & conclu avec quelques Potentats une Ligue, appellée *Sainte*, contre lui; & qu'ayant envoyé Lautrec, & ensuite le Comte de saint Paul avec de puissantes Armées, pour conquerir le Royaume de Naples; l'un avoit perdu la vie, & l'autre la liberté dans cette entreprise, aprés avoir vû leurs Armées entierement défaites. Qu'ayant ensuite terminé leurs differends, par le Traité de Cambray, le Roi de France ne l'avoit pas long-temps observé, qu'il avoit attaqué vigoureusement le Duc de Savoye, Beau-frere de Sa Majesté Imperiale, & s'étoit emparé de diverses Terres dudit Duc, tant au deçà, qu'au de là des Alpes. Qu'il avoit suscité contre sa personne, & ses

Etats,

Etats, le Landgrave de Hesse, le Duc de Wirtemberg, & les autres Princes Lutheriens, jusqu'à leur fournir de l'argent, pour les mettre en état de lui faire la guerre, & à s'y engager par un Traité public.

Qu'après tout cela, ayant fait mettre sur le tapis quelques Propositions de Paix, avec cette condition, que l'Investiture du Duché de Milan seroit donnée au Duc d'Orleans son Fils, ou au Duc d'Angoulême son frere, lui Empereur y avoit volontiers prêté l'oreille, en considération du bien commun de la Chrétienté, pourvû neanmoins que le Roi de France de son côté s'engageât à l'assister d'une partie de ses forces, pour appuyer la celebration du Concile, extirper l'herésie, & arrêter le cours de la Fortune de la Maison Ottomane, & qu'il avoit répondu à cela; soit par jeu, ou par bravade, qu'en ce temps-là il passeroit en Italie à la tête de 50. mille hommes, pour lui faire compagnie.

Enfin il conclut par dire, qu'en presence du Pape, du sacré College, & de toute cette sainte & illustre Assemblée, il offroit trois choses au Roi de France, pour en choisir une. La premiere étoit le Duché de Milan pour son troisiéme fils, mais non pas pour le Duc d'Orleans, qui ayant des prétentions sur les Duchez de Florence, & d'Urbin du côté de Catherine de Médicis

sa femme, mettroit en division toute l'Italie. Mais qu'en vertu de ces promesses, il souhaitoit de sçavoir de quelle nature seroient les forces dont le Roi l'assisteroit contre le Turc, & contre les Herétiques. Le second parti qu'il lui offroit, étoit un duel, pour épargner le sang de leurs Sujets, en exposant le leur propre. Que quoique divers obstacles semblassent s'y opposer, il trouveroit pour lui le moyen de les surmonter tous, pour avoir la satisfaction de se trouver les armes à la main, dans une Isle, sur un Pont, ou ailleurs sur une Barque, & qu'il lui laisseroit le choix de se battre à l'épée, ou au poignard, pourpoint bas.

Que le Vainqueur seroit obligé de donner toutes ses forces pour favoriser la tenuë du Concile, pour extirper l'héresie, & pour résister aux Infidelles, & que le vaincu employeroit aussi les siennes pour les mêmes choses. Que les Duchez de Milan & de Bourgogne, seroient mis en sequestre, pour être ensuite remis entre les mains du vainqueur. Le troisiéme parti seroit, qu'en cas que le duel vînt à manquer, la guerre se continueroit entr'eux à toute outrance, jusqu'à ce que l'un eût réduit l'autre à l'état de simple & pauvre Gentilhomme. Que tout lui promettoit la victoire, ayant de son côté la justice & la raison; le bon état des affaires, la bonne disposition des Sujets,

jets, le courage de ses soldats, l'expé-
nce, & la valeur de ses Capitaines. Et
e tout au contraire, les affaires du Roi
ançois I. étoient ruinées, ses Sujets mal
tentionnez, ses troupes fort peu conside-
bles, & ses Capitaines si peu capables de
mmander; que si les siens n'étoient pas
us habiles, il iroit la corde au cou se jetter
x pieds du Roi, pour tâcher d'obtenir de
clemence misericorde, & pardon.

Il finit ensuite par un assez long discours
r les miseres, & les calamitez que la
ıerre traînoit aprés elle; de sorte que
uoiqu'il ne fût pas accoûtumé à propo-
r, & accorder la paix à ses ennemis, que
mme vainqueur, il seroit neanmoins
es-content, pour les considerations déja
léguées, qu'on cherchât des expédiens
our la faire, avec cette condition toute-
is, qu'avant que de rien mettre sur le ta-
is, le Roi de France seroit obligé de reti-
r toutes ses troupes, & toutes les forces
u'il avoit dans le Piémont, & dans la Sa-
oye. *Con-clusion.*

Le Pontife plein de prudence, & d'une
xpérience consommée dans les affaires,
oyant qu'il y avoit dans le discours de
harles V. trop de passion & d'emporte-
ıent, ne s'arrêta qu'à la seule codclusion
e ce Prince, & de trois points qu'il avoit
roposez, ayant rejetté les deux autres, du *Répon-se du Pape.*

 duel,

duel, & de la guerre; l'un, pour ne convenir nullement à la dignité des personnes, & l'autre, parce qu'il étoit pernicieux à toute la République Chrétienne; il choisit le troisiéme article qui tendoit à la paix, & à un bon accord entre les deux Monarques, declarant, qu'afin de pouvoir employer plus utilement ses bons offices, il se tiendroit dans une parfaite neutralité; & que sans donner le moindre ombrage, il feroit de son côté les derniers efforts pour parvenir à une bonne fin, priant l'Empereur de vouloir choisir ce parti, & d'être persuadé que le Roi François I. de son côté, ne manqueroit pas de faire la même chose.

Discours de Charles V. blâmé.

Ce discours de Charles V. ne fut pas applaudi *ex corde*, non pas même des Espagnols, comme il parut assez par leur peu d'empressement à le défendre; beaucoup moins encore fut-il approuvé par les autres. Il fut sur tout trouvé fort étrange par les Allemans, qui avoient tant crié, & écrit contre le Roi François I. pour avoir appellé en duel leur Empeaeur, qui ne pouvoit se battre sans le consentement du College Electoral, & de la Diete même de l'Empire; de maniere qu'ils ne pouvoient qu'être fort fâchez de voir presentement leur Empereur appeller à son tour le Roi François I. en duel, & qui pis est en-

encore avec des paroles indécentes. Premierement ſur un Pont, dans une Iſle, dans une Barque, ſans dire en quel Pays. De plus, quel honneur pouvoit-il lui en revenir d'appeller en duel un Roi, dans un lieu ſi ſacré, en preſence d'un Pontife, & de tant de Cardinaux, & cela à l'épée, ou au poignard, la poitrine toute nuë, ce qui ne ſe pratiquoit que fort rarement entre les perſonnes même du commun? D'ailleurs, quelle grande bravade, d'ajoûter que le Vainqueur & le Vaincu ſeroient obligez de donner toutes leurs forces contre le Turc, contre les Héretiques, & en faveur du Concile? Charles V. ne faiſoit-il pas voir par ce langage, & ne donnoit-il pas à entendre à François I que dans ce duel on ne devoit pas courir riſque de ſa vie, mais ſimplement faire une Rodomonta Eſpagnole? Et ne fut-ce pas encore une plus grande rodomontade que celle qu'il ajoûta, qu'en cas que le duel n'arrivât pas, il ſeroit permis à l'un de faire la guerre à l'autre, jusqu'à ce qu'il l'eût réduit dans la condition d'un pauvre Gentilhomme?

En verité, il auroit été à deſirer pour la gloire d'un ſi grand Empereur, d'un Monarque ſi puiſſant & ſi glorieux, qui avoit la fortune à ſon commandement (s'il m'eſt permis de parler ainſi) & qui étoit le Pere de la moderation, il auroit, dis-je, été à *Encore blâmé.*

souhaiter qu'un Prince si illustre, & si magnanime, ne se fût pas jetté dans un précipice de cette nature, d'où il devoit considerer qu'il ne pouvoit sortir sans une tâche à son honneur, qui effectivement en demeura terni. Un pareil Conquérant faire une si fausse demarche dans cette même Ville, & dans ces mêmes jours, où il venoit de recevoir l'honneur du plus superbe Triomphe, que Rome eût vû depuis plusieurs Siecles ? Certainement une conduite semblable ne contribua pas à acroître sa gloire, ni sa grandeur, ni sa puissance, ni sa dignité; & pour parler plus juste, elle flétrit beaucoup ses vertus héroïques. Ce procedé irregulier de Charles V. fut compté par le troisiéme, où il avoit manqué de prudence; cela lui étant arrivé la premiere fois dans l'expedition du Siege de Marseille par Bourbon, & la seconde en Hongrie.

Emportemens des Ambassadeurs. 1536. Mais ce que j'ay dit, n'est encore rien, en compaiaison de ce que je dois dire. Charles s'exposa à recevoir dans un lieu si public & si sacré, un affront qui auroit été tres-sensible à un simple particulier, & combien plus dût-il l'être à un Empereur, à un Monarque, à un Heros ? Entr'autres Ambassadeurs qui assistoient à un Consistoire si solemnel, se trouvoient ceux du Roi François I. sçavoir l'Evêque de

Mâcon

Mâcon, qui résidoit auprès du Pape, & le Seigneur de *Velly*, qui résidoit auprès de l'Empereur même. Ces Ambassadeurs qui étoient l'un auprès de l'autre, ayant entendu sortir de la bouche d'un si grand Empereur un discours de cette nature, & ne pouvant souffrir que ce Prince se laissant emporter à sa passion, outrageât leur Roi, & s'efforçât de ternir sa reputation & sa gloire, défendirent leur Maître avec chaleur, & avec des paroles tout à fait contraires à la bienséance, & au respect qu'ils devoient garder à un Empereur, jusqu'à lui donner nettement un démenti; & non contens de cela, ils ajoûterent que si Sa Majesté avoit de l'honneur, il falloit qu'elle donnât le Duché de Milan à Henri, fils de leur Roi, puisqu'il appartenoit à ce jeune Prince, & non pas à lui Charles.

Il est vrai neanmoins que ce Prince extrêmement indigné, menaça les Ambassadeurs de les faire repentir, les traitant de téméraires & d'insolens, continuant à faire voir les choses que les Rois de France avoient fait à ses Prédecesseurs, exagerant les outrages qu'il avoit lui-même reçûs du Roi François I. chargeant avec des paroles les Ambassadeurs, de faire sçavoir à leur Roi qu'il le défioit à un combat singulier, à l'épée, ou au poignard, puisqu'il n'y *De Charles V. contreux.*

avoit pas moyen de venir autrement à bout d'un Roi, qui lui avoit manqué plusieurs fois de parole. Le Pape voyant que Charles s'emportoit si fort, se leva & l'embrassa, le pria de vouloir moderer sa colere, & de considerer qu'il étoit Empereur, & Successeur à l'Empire d'un Prince, en qui on avoit toûjours remarqué, & loüé beaucoup de moderation & de douceur; & s'appercevant que les Ambassadeurs s'étoient levez, & qu'ils se preparoient à repliquer, il leur imposa silence, & mit fin au Consistoire. Et craignant que les Officiers, & les Gardes de Charles, qui étoient en grand nombre, ne se portassent à faire quelque insulte aux Ambassadeurs François; il pria ceux-ci d'éviter les occasions, & de prendre leurs précautions; d'autant plus qu'en sortant du Consistoire, Charles V. cria à Velly, qu'il eût à ne le plus suivre.

Blâme. 1536. Veritablement tout le monde blâma fort les Ambassadeurs de s'être exposez, par leurs réponses trop insolentes, sans avoir aucun égard au lieu, au Pape, & à l'Empereur triomphant, au danger de recevoir quelque sanglant affront. Mais aussi il est certain que le procedé de Charles ne fut pas moins universellement desapprouvé de tout le Consistoire; parce qu'effectivement ce Prince s'étoit lui-même attiré l'affront, qui lui fut fait dans un lieu si public, par

les

les Ambassadeurs, & qui fut cause qu'on diminua un peu de cette haute estime qu'on avoit conçûë pour lui à son entrée dans Rome, n'y ayant personne qui ne demeurât scandalisé d'un si grand transport de colere, quelque juste qu'en fût le sujet. Mais que faire ? Si un Moïse Patriarche, & un Pierre Apôtre, & déja avancé en âge, furent si peu maîtres de leur colere, que l'un tua un Egyptien, & l'autre coupa l'oreille à un Ministre de la Justice : comment un homme pourra-t'il réprimer cette violente passion ? Il n'est rien neanmoins de plus indigne d'un Prince, & particulierement d'un Monarque & d'un Empereur, que de se laisser emporter en public aux mouvemens de la colere, & surtout en parlant en presence de personnes, qui peuvent avoir quelque droit de répondre.

Ce discours de Charles dans le Consistoire, a fourni de matiere à quantité de discours & d'écrits, qui ont été faits fort diversement par les Italiens, par les Espagnols, & par les François ; & quoique les Italiens & les Espagnols n'ayent rien oublié pour déguiser, & pour colorer si bien le mal, qu'il pût passer pour bien aux yeux, & dans l'esprit du public, & comme tel en être loüé & approuvé ; avec tout cela, quelque soin qu'ils ayent pris de dorer adroitement leur pilule, ils n'ont pû si bien *Autres opinions.*

faire, qu'on ne se soit apperçu de l'amertume qui étoit cachée dessous : L'Apologie même que les Partisans de Charles V. ont fait en sa faveur, fait assez connoître que la conduite de ce Prince dans cette rencontre, n'a servi qu'à ternir pour jamais la gloire d'un si sage, & si invincible Empereur. Ce qu'on dit, qu'il avoit la justice de son côté, n'est qu'une chanson, parce que les choses étoient contestables ; & quand cela seroit, une affaire si juste, qu'elle se défendoit d'elle-même, n'avoit pas besoin d'être soûtenuë par des paroles injurieuses, si mal-séantes dans la bouche d'un Empereur moderé. Mais outre cela, cet Auguste Empereur se seroit toûjours fait un assez grand tort, quand il ne s'en seroit attiré d'autre, que celui de voir déchirer sa memoire par les Ecrivains François, premierement par *Dupleix*, qui s'est fait un devoir de défendre, non seulement ce qui meritoit d'être défendu dans le Roi François I. mais aussi ses actions les plus dignes de blâme, & en quels termes de plus est-ce qu'il l'a fait ? en se déchaînant contre l'Empereur, & en vomissant contre lui les injures les plus atroces, les paroles les plus basses & les plus grossieres, & les expressions les plus indignes & les plus ridicules, afin de mieux obscurcir sa gloire, & flétrir sa reputation ; quoique la passion excessive

avec

avec laquelle les Ecrivains défendent leur Prince, ne sert bien souvent que de jeu, & de passe-temps à toutes sortes de gens, sans en excepter ceux de la même Nation.

Les Princes se soucient peu des calomnies.

Si les plumes des Ecrivains étoient autant de Canons, & que chaque trait tirât un coup, il y a long-temps assûrément que la Monarchie d'Austriche seroit renversée de fond en comble, & que la memoire même de celles des autres Monarques seroit entierement effacée. A la verité, les Ecrivains se sont avisez de tout temps, & particulierement depuis la belle invention du noble Art de l'Imprimerie, les Ecrivains, dis-je, se sont toûjours avisez, afin de mieux défendre les injustices mêmes de leurs Princes, de noircir, & de calomnier leurs Adversaires, quelque sainte & irreprochable que fût leur vie. Mais il est neanmoins tres-certain que jamais il ne s'est tant inventé, & écrit d'injures, que nous en avons vû, & que nous n'en voyons encore que trop, dans les Histoires qui ont été faites au sujet de Charles V. & de François I. jusques-là qu'on peut dire avec beaucoup de fondement, que ce ne sont pas des Histoires, des Relations, des Memoires qu'on a écrit touchant les Guerres, les differends, & les succès de ces deux Monarques, mais des médisances, des calomnies,

lomnies, des injures atroces, & honteusses; & le bon Conseiller Dupleix, d'ailleurs Ecrivain celebre, se laissant emporter à une passion excessive pour son Prince, a surpassé tous les autres en zele impetueux; car il semble qu'il n'y ait d'autre but que de precipiter Charles V. dans l'Enfer, & d'élever François I. jusqu'au Ciel, quoiqu'il y eût peut-être plus de sujet d'élever le premier jusqu'au Ciel, & d'abbaisser le dernier jusques dans l'Enfer : mais la passion est aveugle. Pour dire les choses comme elles sont, il ne s'est peut-être jamais trouvé au monde deux grands Monarques plus jaloux l'un de l'autre que ceux-là, & entre lesquels il y ait eû, par la rencontre de divers interêts, une plus grande concurrence. Les Princes, au reste, se moquent de toutes les calomnies, qui s'écrivent contr'eux.

Raisons. Ils sont portez à en user de la sorte, par trois raisons. La premiere est, qu'à peine ont-ils le temps d'y faire réflexion, à cause du grand nombre d'autres objets qui se presentent continuellement à eux; & comme cela est souvent cause qu'ils oublient les bons offices qu'on leur rend, de là vient aussi qu'ils negligent les injures qu'on leur fait, à moins que quelque Ministre qui se tient aussi pour offensé, ne les pousse à en tirer vengeance. La seconde raison est,

qu'ils

qu'ils apprehendent ſouvent que pour trop toucher la playe, elle ne s'envenime davantage, comme l'experience le montre effectivement; car nous voyons que la bleſſure d'un pauvre Villageois ſe guérit en huit jours, parce qu'il n'y a ni Mèdecins, ni Chirurgiens pour la toucher & la retourner ſi ſouvent, au lieu que tout au contraire dans un grand Seigneur, dans un riche Marchand, la moindre petite égratignûre demeure des mois entiers à guérir, parce que les Médecins & les Chirurgiens, qu'on fait venir à douzaines, y veulent trouver leur compte, & comment? En y mettant, & remettant les doigts, & la main, afin de la faire durer des années entieres. Enfin la troiſiéme raiſon eſt, qu'ils ne croyent pas pouvoir mieux ſe venger des Auteurs des injures, & des calomnies, qu'en les mépriſant, conformement à ce commun Proverbe Italien, qui eſt dans la bouche même du Vulgaire: *Voce d'Aſino non giunge al Cielo.*

Obſervation ſur le Sac de Rome, & ſur le Triomphe de Charles V.

Les mauvaiſes actions, la conduite ſcandaleuſe, les fautes, les vices des particuliers ne s'oublient jamais dans le monde; il faut du moins cent vertus pour couvrir un défaut en une perſonne du petit peuple, & particulierement dans l'eſprit des Eccleſiaſtiques, gens ordinairement peu enclins à pardonner. Au lieu que tout au

au contraire il suffit qu'un Prince, & sur tout un grand Monarque, fasse une seule action d'éclat, glorieuse en apparence, & avantageuse au bien public, pour effacer toutes les imperfections qui peuvent se trouver en sa personne; & la raison de cela est, que le peuple ne se soucie que du present; & comme tout le monde a besoin du Prince, tout le monde aussi concourt volontiers à cause de cela à loüer plûtôt le bien, qui peut lui faire du bien, qu'à blâmer le mal, qui ne peut lui faire que du mal. Ceux qui ont décrit le Triomphe le plus superbe, & l'Entrée la plus merveilleuse qu'on eût vû depuis plusieurs siecles, que le Pontife Paul III. ordonna à l'Empereur Charles-Quint, évenement dont une infinité d'Auteurs font mention, & particulierement *Cesenna*, ne peuvent comprendre qu'un Empereur sous l'Empire, & par l'ordre duquel Rome avoit été saccagée avec plus de fureur & de rage, qu'elle ne l'avoit jamais été par les Nations les plus barbares, sac dont la memoire étoit encore toute fraîche dans l'esprit de ceux-là mêmes qui avoit été saccagez, & qui en avoient plusieurs tristes monumens devant les yeux; ces Ecrivains, dis-je, ne peuvent comprendre que nonobstant cela, Charles V. triomphât si glorieusement dans cette même Ville, qu'il avoit

voit peu auparavant désolée, & qu'il reçût de grands applaudissemens, & des acclamations de ce même peuple qu'il avoit pillé & ruïné; mais les soufflets des Grands ne blessent point, & quand cela seroit, il ne faut qu'un peu de baume pour guérir le mal qu'ils font. Charles V. avoit envoyé devant lui à Rome jusqu'à 1300. Esclaves Chrétiens, qu'il avoit délivrez des fers; le bruit s'étoit répandu, & n'avoit pas manqué de grossir les objets, comme c'est l'ordinaire de la Renommée, qu'il avoit rendu en Afrique un Royaume Chrétien; qu'il avoit reprimé, & entierement détruit ce Barberousse qui désoloit si cruellement toutes les côtes d'Italie, & qu'il venoit à Rome pour conferer avec le Pape sur les moyens d'achever d'exterminer les Infidelles, & les Heretiques. Voilà le Lenitif qui adoucit, & dissipa entierement du cœur des Romains cette profonde douleur que Charles V. leur avoit causée, en sorte qu'ils ne penserent plus qu'à le combler de benedictions, d'applaudissemens, & d'acclamations, comme si Pasquin & Marforio eussent été morts.

Mais si ce grand Empereur reçut tant de benedictions & d'acclamations à son entrée dans Rome, on ne lui en donna pas moins lors qu'il en sortit. A quoi ne contri- *Presens.*

tribuerent pas peu 300. chaînes d'or, & 700. médailles du même métail qu'il distribua aux principaux Habitans, & aux Prélats qui faisoient le plus de figure. Les Cardinaux furent regalez de tres-précieuses curiositez d'Afrique. Il n'y eut point d'Eglise qui ne se ressentît de sa liberalité, & à qui il ne fit des presens considerables, soit en or, ou en argent, ou en ornemens sacrez. Il mit en dépôt l'argent necessaire pour marier 24. pauvres Filles, dont 12. devoient avoir 500. écus chacune, & les 12. autres 200. & il donna la charge à cinq Gentilhommes, & à six Dames, d'en faire par sort le choix d'entre le nombre de cent personnes de l'ordre de celles qui viennent d'être nommées. Il fit distribuer de tres-grandes aumônes en chaque quartier, pendant tout le temps qu'il séjourna à Rome, excepté le premier, & le dernier jour. Il ennoblit plusieurs Familles, & accorda aux Marchands plusieurs droits & privileges considerables, pour pouvoir trafiquer plus commodement dans tous ses Royaumes & Etats. En un mot, à en juger par toutes les apparences, & à en croire la voix publique, cet Empereur dépensa à Rome en liberalitez, & en charitez, 560. mille Ducats d'or, sans compter les autres presens dont je viens de parler.

Charles

Charles V. sortit donc de Rome le matin du 18. Avril, accompagné hors des portes, de tout le sacré College, avec la même pompe & la même solemnité avec laquelle il étoit entré, au milieu du Cardinal Doyen, & du Cardinal Farnese Neveu de Sa Sainteté, avec ces deux differences seulement, qu'il étoit vêtu de son Habit de guerre, sans les marques de l'Empire, & qu'il n'y avoit point de Dais. Mais à cela prés, il est certain que les applaudissemens du peuple furent encore plus grands. De plus il changea de cheval, parce qu'à la sortie il monta une tres-belle Jument, ou Haquenée, dont le Pape lui avoit fait present, avec la selle, la housse de magnifique broderie d'or, & d'argent, enrichie de pierreries, les étriers d'argent d'un beau travail, la bride avec les chaînetes d'or, & le mord d'argent. Ce qu'il y eut de plus qu'à l'Entrée, fut une tres-belle Troupe de jeunes Filles jusqu'au nombre de 60. habillées de blanc aux dépens de la Ville, avec des Couronnes de fleurs sur leur tête, & c'étoient justement de celles qui devoient être choisies pour être tirées au sort, & ensuite mariées, comme Charles V. l'avoit ordonné, ainsi qu'il a été dit ci-dessus. Elles furent rangées en haye, trente de chaque côté, justement à la sortie de la porte, ayant chacune à la

Charles V. part. 1536.

main

main une corbeille de fleurs, qu'elles jettoient sur l'Empereur comme il passoit, & tout autour de lui, chantant des chansons à la gloire de ce Prince. Cérémonie qui plût si fort à cet illustre & triomphant Heros, qu'il fit répandre le bruit parmi ces jeunes Filles, que le nombre de celles qui devoient être dotées & mariées, seroit augmenté de douze, sçavoir six de 300. écus chacune, & six de 200. & ce même soir il en fit expedier les ordres, & en envoya l'argent à Rome pour être ajoûté à l'autre qu'il avoit déja ordonné auparavant.

Le Peuple défend Charles V.

L'Empereur laissa à Rome une si grande opinion de lui, que le Peuple ayant entendu que les Ambassadeurs du Roi de France semoient sur le Discours qu'il avoit fait dans le Consistoire, certains écrits fort préjudiciables à la gloire de ce Prince, il se transporta tumultuairement dans la place du Palais de ces Ambassadeurs, à dessein de leur faire quelque insulte, pour venger l'honneur de l'Empereur, & il en seroit infailliblement arrivé quelque mal, si le Pape averti à temps de ce qui se passoit, n'eût mis ordre à tout, en mettant en sûreté la personne des Ambassadeurs, & en faisant dissiper cette canaille insolente; cela obligea neanmoins les Ambassadeurs à mettre de l'eau dans leur vin, s'il

s'il m'est permis de parler ainsi.

Dans ce temps-là Jacques V. Roi d'Ecosse passa en France, & se rendit à Paris, déguisé en simple Chevalier errant, accompagné seulement de douze personnes. Le Roi François I. averti de son arrivée, alla aussi-tôt trouver ce jeune Roi, & l'embrassant comme Frere, celui-ci lui dit: *Ne m'appellez pas Frere, mais Gendre, s'il vous plaît, car j'aime si éperdûment la Princesse Magdelaine pour ses rares beautez, que si vous ne me la donnez pas pour femme, je me tuë moi-même.* Le Roi François le mena incontinent au Palais, & l'ayant pris par la main, il l'introduisit dans la Chambre de sa Fille, où la promesse de Mariage fut écrite, & au bout de huit jours les Nôces furent celebrées; après quoi les nouveaux Epoux ne furent pas long-temps à prendre le chemin d'Ecosse, avec une fort belle suite.

Mariage de Jacques V.

Le Lecteur ne sera pas fâché, que je finisse à present ce Livre par ce qui reste à dire sur les differends qui arriverent au sujet de l'Evêché de Malte, dont il a été parlé dans le premier Livre, & qu'il sembloit qui devoit être placé au commencement de cette année, mais que j'ai jugé à propos de ne mettre qu'à la fin. Quoi que diverses affaires de la plus grande importance occupassent l'esprit de l'Empereur,

Procedure de Charles V. pour l'Eglise de Malte. 1536.

reur, avec tout cela il ne negligea jamais celle de l'Evêché de Malte, qui lui tint si fort au cœur, que durant l'espace de trois ans il employa, mais inutilement, tous les offices & toutes les instances possibles auprès du Pape Clement VII. pour l'obliger à se désister du droit qu'il prétendoit avoir de soûtenir le Cardinal Ghinucci qu'il avoit nommé à cette Eglise, quoi que tout le monde generalement l'accusât en cela d'injustice, & la plus grande partie du Consistoire même le désapprouvât, comme agissant contre l'ordre des Conventions, contre l'usage, & contre le droit de possession des Rois de Sicile, & contre celui de la premiere Nomination, qu'il avoit cedé & confirmé à a Religion de Saint Jean; & qu'il fût outre tout cela taxé d'ingratitude, de vouloir ôter à l'Empereur même un droit qui lui étoit dû, aprés avoir reçû de lui tant de bienfaits.

En un mot, Clement mourut si obstiné à cet égard, que le jour avant sa mort ayant fait venir le Cardinal Carafa, il lui dit: *Monsieur, faites ressouvenir le nouveau Pontife mon Succeßeur, qu'il y va de la gloire, & de l'interest du Saint Siege, qu'on soûtienne la Nomination du Cardinal Ghinucci, faite par Nous, & qu'on rejette celle de Bosius, faite par le Grand-Maître*

Maître, & par Charles V. Avec tout cela l'Empereur ne laissa pas de se persuader, que ce grand changement de Scene arrivé à Rome par la mort d'un Pape, & par l'élevation d'un autre, pourroit bien aussi changer la face des affaires de l'Eglise de Malthe. Il fut cependant sollicité par Bossius, qui continuoit de se tenir à Rome, où il se consumoit en frais, de vouloir presser la confirmation de sa Nomination, que le Grand-Maître de son côté ne pressoit pas moins que lui, étant fort chagrin de voir ce Troupeau sans Pasteur. Et l'un & l'autre par leurs instances le supplioient de vouloir en écrire au nouveau Pontife, pour le disposer à apporter le remede necessaire à un si grand scandale. Quoique Charles V. connût bien le besoin que l'Eglise de Malthe avoit d'être pourvûë, & qu'il y alloit de sa gloire de gagner ce point, qu'il voulut absolument obtenir, il ne voulut pas neanmoins en écrire directement au Pape, ayant à négocier avec lui des affaires plus importantes qui regardoient l'interêt general de l'Eglise, & de la Chrétienté, & concernoient sa résolution de passer lui-même en personne en Afrique. De sorte qu'en partant pour ce grand voyage, il se contenta de charger son Ambassadeur à Rome, d'agir conjointement avec celui de

Malthe, & avec Bosius lui-même, de chercher tous ensemble les moyens les plus efficaces, & de faire les remontrances & les instances les plus fortes pour obtenir les Bulles, & les expeditions necessaires. Ces Ministres ausquels Bosius se joignit, ne manquerent pas de faire tout leur possible, sans neanmoins trop importuner un Pontife si occupé, au commencement de son Pontificat, aux affaires generales de l'Eglise, & de la Datterie, qui depuis le Sac de Rome étoient demeurées dans un désordre, & une confusion extrême; de sorte qu'ils se contentoient d'en parler adroitement de temps en temps, lors qu'ils en trouvoient l'occasion favorable, representant tantôt l'un, tantôt l'autre, soit directement au Pape, ou à son Neveu, ce qu'ils jugeoient necessaire.

Ecrit au Pape. Le Pontife ne paroissoit pas éloigné de favoriser les interêts & les droits de l'Empereur, & il ne refusoit pas positivement d'approuver sa Nomination, comme Clement avoit toûjours fait, mais suivant l'usage de la Cour de Rome, il tiroit l'affaire en longueur par des réponses ambiguës & équivoques, qui ne signifioient rien sur quoi on pût faire fond. Cependant Charles V. retourné victorieux & triomphant d'Afrique, ne revoqua pas en doute, que Sa Sainteté n'eût quelque égard aux ben[...]

dictions dont le Ciel l'avoit accompagné dans cette entreprise, & qu'il ne se déterminât à faire honneur à sa Nomination au premier avis de ses victoires. Mais il fut fort surpris de n'entendre sur ce sujet aucunes nouvelles dans sa route, en traversant tout le Royaume, comme il a été dit, & plus encore lors qu'il fut arrivé à Naples, où il trouva Bosius, qui tout triste & désolé l'informa de tout ce qui s'étoit passé, & du refus, dans lequel la Cour de Rome continuoit, de lui expedier les Bulles. Un rapport de cette nature ne causa pas peu de chagrin à Charles V. qui se voyoit fort éloigné de son compte, & qui ne pouvoit que mal aisément digerer que malgré ses victoires contre les Infidelles, le Pape s'obstinât à lui refuser la satisfaction, ou la consolation d'une aussi petite grace, ou plûtôt d'une chose qui lui étoit dûë de droit, de maniere qu'il résolut de lever enfin le masque, & d'en écrire en termes extrêmement forts, & pressans à la Cour de Rome. Voici sa Lettre.

A Sa Sainteté Nôtre-Seigneur Paul III. Vicaire de Jesus-Christ en Terre. A Rome.

CHARLES

Par la Divine Misericorde, Empereur des Romains, &c. souhaite longue vie, & saint Gouvernement.

» TRES-SAINT PERE. Vôtre
» Sainteté aura entendu par mes deux
» autres précédentes Lettres, de quelle
» maniere mes entreprises ont réüssi par
» la benediction du Ciel, & par les se-
» cours, & les prieres de Vôtre Sainteté,
» sur quoi je n'ai rien à ajoûter. Mais je
» ne puis, ni ne dois m'empêcher de dire
» à Vôtre Sainteté, que j'ai été égale-
» ment surpris, & mortifié à mon arrivée
» à Naples, Quoi que le zele de mon peu-
» ple m'ait donné un ample sujet de me
» réjoüir, à la vûë de tant de Fêtes & de
» tant de Triomphes dont il a honoré les
» Victoires, que Dieu par sa misericorde
» a données, d'une maniere si illustre, &
» si glorieuse, aux armes Chrétiennes que
» j'ai commandées en personne, non sans
» une infinité de risques, & d'incommodi-

z ; nonoſtant cela, Saint Pere, j'ai eû «
n grand chagrin, en voyant à mon ar- «
vée dans cette Ville, le Chevalier «
'homas Boſius, que j'ai choiſi pour «
Evêché de Malthe, d'entre les trois «
ommez par le Grand-Maître, & par «
: Chapitre, ſelon la convention faite «
ntre nous, me faire, les larmes aux «
eux, le rapport que Vôtre Sainteté «
ontinuë auſſi à faire le refus de l'ex- «
edition des Bulles, qui ſelon toute «
orte de raiſon & de juſtice, de- «
oient être expediées, il y a déja cinq «
ns, comme cela eſt, ſans doute, ſuffi- «
amment connu à Vôtre Sainteté, puiſ- «
que ce refus a fait trop de bruit à Rome «
pour être ignoré de qui que ce ſoit. «

Quoi que la bonne opinion que j'a- «
vois du Chevalier Thomas Boſius fût «
fort grande, auſſi-bien que celle du me- «
rite du Chevalier Antoine ſon Frere, au «
nom & à la memoire duquel on doit «
avoir de grands égards, en conſidera- «
tion des ſervices tres-importans, qu'il «
a rendus à l'Egliſe, & à la Chrétienté; »
& que pour ces raiſons j'avois été fort «
aiſe de voir le Chevalier Thomas, au «
nombre des trois Aſpirans à l'Evêché de «
Malthe : cependant il auroit pû ſe faire «
que je me ſerois tourné du côté d'un des «
deux autres, pour ne pas faire tort à ceux «

» de ma Nation, qui ne manquoient pas
» du merite necessaire. Et je puis bien au
» moins dire à Vôtre Sainteté, que je ne
» me serois pas déterminé si vîte à me dé-
» clarer, sans les sollicitations & les in-
» stances continuelles que me faisoit cha-
» que jour de la part du Pape Clement,
» en faveur de Bosius, le Cardinal Cam-
» peggi, auquel vôtre Sainteté pourra s'in-
» former pleinement de la verité de ce que
» j'avance; & afin que Vôtre Sainteté en
» soit instruite à fond, & en même-temps
» surprise, je lui envoye ci-incluse copie
» de la Lettre que sondit Prédecesseur
» m'écrivit alors en faveur de Bosius, &
» je suis pleinement persuadé qu'elle n'au-
» ra pas plûtôt lû cette Lettre, & entre-
» tenu là-dessus le Cardinal Campeggi,
» qu'Elle ne pourra s'empêcher de blâmer
» le procedé de Clement, d'avoir nommé
» le Cardinal Ghinucci, aprés avoir tant
» recommandé Bosius, quoi que l'incon-
» stance & l'irregularité de la maniere avec
» laquelle ce Pontife a toûjours agi à mon
» égard, soit suffisamment connuë à Vôtre
» Sainteté.

» A l'avenement de Vôtre Sainteté à la
» Dignité de Vice-Dieu en Terre, avec
» un si grand & si general applaudissement
» de toute l'Eglise Catholique, j'aurois pû
» demander à Vôtre Sainteté la juste sa-
tis-

action de cet affront que le Pape Cle- «
nt m'avoit fait, car je le regarde com- «
tel ; neanmoins quoi que cette in- «
re me touchât sensiblement, je me «
s abstenu de le faire jusqu'à present, «
e tout le monde a une grande con- «
issance, & moi plus que qui que ce soit, «
la douceur, de la justice, de la pru- «
nce, de la bonté, & de la tres-sage «
nduite en toute chose, de Vôtre Sain- «
té ; de sorte que je m'étois persuadé, «
l'Elle rendroit d'Elle-même cette ju- «
ce à Bosius, & à sa Religion, & qu'Elle «
oudroit bien me faire le plaisir, d'ap- «
ayer mes raisons. «

Mais voyant que le Cardinal Ghinuc- «
continuë à representer ses injustes pré- «
entions, en vertu d'une Nomination «
al digerée, & contre les formes, qu'il «
it tout ce qu'il peut auprés de Vôtre «
ainteté, pour l'empêcher d'avoir égard «
ux justes instances de Bosius, & de mon «
Ambassadeur, au mépris de ma Per- «
onne, du Grand-Maître, & de son Or- «
lre, je me trouve obligé, aprés avoir «
rû que la Cour de Rome n'avoit point «
eû d'égard aux Offices de mes Ministres, «
ni à ceux des Cardinaux de ma Nation, «
l'avoir moi-même recours à Vôtre Sain- »
teté par cette Lettre, pour la supplier «
d'avoir la bonté de mettre fin à cette af- «

» faire, en donnant ordre, que les Bulle
» soient expediées en faveur du Chevalie
» Thomas, sans plus le faire languir, &
» de l'admettre à baiser les pieds de Vôtr
» Sainteté, comme Evêque de Malthe.
» Que Vôtre Sainteté considere, qu
» le privilege accordé au Grand-Maître
» & à son Ordre, par la donation de l'Il
» de Malthe, & autres Païs, & dans laquel
» le l'article qui regarde la Nomination
» qui doit être faite par l'Evêque de cett
» Isle, est exprimé fort au long, fut no
» seulement approuvé, loüé, & souscri
» par le défunt Pontife, mais que de plus
» il m'en écrivit une Lettre tres-obligean-
» te, qu'il me fit presenter par la main du
» Nonce Bagni, par laquelle il me remer-
» cioit de ce que j'avois avec tant de ge-
» nerosité protegé & privilegié une Reli-
» gion qui avoit toûjours été, & étoit en-
» core le Boulevard de la Foi, & qui sous
» ma protection le seroit de la Chrétienté;
» & au préjudice de cela, sans avoir égard
» à cette approbation, & confirmation,
» non plus qu'à tant de recommandations
» & d'éloges, on me fait un si grand af-
» front, auquel j'espere que Vôtre Sainte-
» té, dont la bonté, & la prudence sont
» si celebres, apportera un remede prompt
» & propre à en guérir la douleur, & le
» juste ressentiment.

Je

Je ne veux pas, Saint Pere, represen- «
er à Vôtre Sainteté, que Charles V. «
Empereur des Romains, merite cette «
grace de vôtre bienveillance paternelle, «
le peur qu'il ne semble, que je mendie «
ces glorieuses faveurs que Vôtre Sainte- «
té sçait si bien dispenser par pure incli- «
nation; mais seulement je la supplie «
humblement de demeurer persuadée, «
que je me résoudrai difficilement à me «
dépoüiller de ces droits qui m'appartien- «
nent avec raison & avec justice. Comme «
j'espere que Vôtre Sainteté apportera un «
bon & prompt remede à tout; je finis en «
priant Dieu, qu'il veüille lui donner des «
jours tres-longs, pour le bien de la «
Chrétienté. De Naples le 29. Novem- «
bre 1535. De Vôtre Sainteté le tres-hum- «
ble, & tres-obligé Serviteur, & Fils, «
«
CHARLES. «

Le Cardinal Ghinucci menacé 1536.

CEtte Lettre, assez aigre, quoi qu'adoucie de temps en temps par de belles paroles, & des expressions respectueuses, fut envoyée par Charles V. par un Courier exprés, à son Ambassadeur à Rome, avec ordre de la rendre en main propre au Pape, ordre qu'il ne manqua pas d'executer. Outre cela, l'Empereur enjoignit à ce même Ministre de faire en sorte, aprés

 avoir

avoir reçû sa Lettre, de s'aboucher, le plûtôt qu'il lui seroit possible, avec le Cardinal Ghinucci, non pas dans sa Maison, en lui rendant visite, mais dans quelque autre lieu, dont il ne lui seroit seroit pas difficile de trouver l'occasion : & de faire entendre à ce Cardinal en des termes un peu forts, comme si cela venoit de lui-même. *Que Sa Majesté Imperiale avoit trouvé fort étrange, & mal-séant, qu'il se fût fait nommer à l'Evêché de Malthe, & qu'il se portât pour Concurrent du Chevalier Thomas Bosius, déja auparavant nommé par sadite Majesté, en vertu de ses légitimes droits de nomination. Que nonobstant cela Sa Majesté usant de sa bonté, & de sa douceur naturelle, avoit bien voulu l'excuser durant plusieurs années, c'est-à-dire pendant la vie du Pape Clement VII. dans la persuasion que ce Pontife, qui s'étoit déclaré l'Ennemi de Sa Majesté, l'avoit pour ses fins peu parternelles, violenté, & forcé à agréer l'Election; mais qu'enfin Sa Majesté voyant que sous le nouveau Pontificat de Paul III. il continuoit ses prétentions illégitimes, & suscitoit toutes sortes d'obstacles à Bosius. Elle étoit obligée de lui faire sçavoir par son moyen, ayant l'honneur d'être son Ministre à Rome, que si ses oppositions & ses obstacles, qui ne pouvoient qu'irriter l'Empereur, empêchoient que Bosius nommé*

nommé par Sa Majesté, ne fût Evêque de Malthe; il devoit compter que ni lui, ni aucun de ses parens, ou de ses amis, ne posséderoit cette Dignité, pendant la vie de Sa Majesté, & de ses Successeurs à la Couronne de Sicile, quelque tentative qu'ils pussent faire pour y parvenir.

Le Duc de Sessa, qui étoit alors Ambassadeur, Personnage adroit, & qui connoissoit cette Cour par une longue expérience, ne manqua pas de chercher, & de trouver l'occasion favorable, pour représenter au Cardinal Ghinucci les choses qui viennent d'être alléguées, ausquelles il ajoûta de son chef: *Que Dieu ayant donné à Sa Majesté Imperiale le courage, & les moyens necessaires pour conserver ses droits particuliers, & ceux de sa Couronne, contre tous ceux qui entreprendroient, ou qui prétendroient entreprendre de le dépoüiller de la plus petite partie; il entendoit de conserver une telle résolution en toutes sortes de rencontres, mais particulierement en celle-là, qu'il avoit à cœur plus qu'aucune autre; de maniere que Monsieur le Cardinal devoit bien penser au chagrin, & au repentir à quoi il pourroit mal à propos s'exposer, vû qu'il passoit pour l'unique Auteur des obstacles qu'on apportoit à la confirmation de Bosius, devant de plus faire état, que cette affaire ne regardoit plus*

Autres menaces.

Charles V. écrit au Grand Maître 1536.

Bosius, mais Sa Majesté Imperiale, qui en faisoit la sienne propre.

Cependant Charles V. reçut avis de Rome de son même Ambassadeur, qu'il avoit découvert qu'on avoit donné ordre à la Datterie de faire expédier au Cardinal Ghinucci les Bulles pour cet Evêché de Malthe. & que ce Cardinal avoit declaré qu'il vouloit, à quelque prix que ce fût, tâcher de s'en mettre en possession (ce qui se trouva dans la suite un faux bruit.) L'Empereur fort irrité de cela, écrivit aussitôt une Lettre au Grand-Maître, en date du 17. Janvier de cette année, par laquelle il enjoignit expressément tant à lui, qu'à tout son Chapitre, qu'en cas qu'on leur presentât des Bulles, ou des Brefs du Pape, pour prendre la possession de l'Evêché de Malthe, au nom du Cardinal Ghinucci, qu'ils lui envoyassent à lui ce Bref, & qu'ils ordonnassent au porteur de sortir de cette Isle dans trois jours, & de lui fournir pour cet effet la commodité de passer par la Sicile; & qu'à l'égard de l'indignation qu'en pourroit concevoir la Cour de Rome, qu'ils devoient lui laisser le soin de l'appaiser, par les moyens qui seroient convenables à son honneur, & à celui de la Religion.

Le Pape se manue

Le Pontife se trouva en une grande perplexité, quand il apprit que l'Empereur prenoit si fort à cœur cette affaire. D'autre

côté il auroit bien voulu soûtenir ce qui avoit été fait par le Pape Clement son Predecesseur, auquel il reconnoissoit avoir de grandes obligations, & dont la memoire lui étoit trop chere, pour lui faire un pareil affront après sa mort, d'autant plus qu'il y alloit de l'interêt du Siege Apostolique de soûtenir dans la nomination des Evêchez les raisons par lesquelles il tâche de se reserver ce droit, & d'en dépoüiller les Princes, qui ne devoient pas se mêler des choses sacrées. D'ailleurs, il ne sçavoit comment s'y prendre pour obliger un Cardinal, avec lequel il étoit depuis longtemps lié par une tres-étroite amitié, & appellé à cette Eglise par l'autorité du Pape, à la ceder à un simple Chevalier, qui n'y avoit été nommé que par le Grand-Maître, & par son Ordre. De l'autre côté, Paul ne voyoit pas comment il se pouvoit faire, qu'on laissoit mécontent un si grand Empereur, vû sur tout qu'il declaroit ouvertement, qu'il regardoit cela comme une tres-grande offense, & un Empereur encore au comble de l'honneur, & de la gloire qu'il venoit d'acquerir par ses illustres Victoires, & qui devoit bien-tôt se faire voir à Rome, où il avoit commencé à lui faire preparer les plus superbes triomphes, sans avoir aucun égard aux plus grandes depenses. embarrassé.

Le parti de Bosius se fortifie.

Le Pape n'osoit pas agiter cette affaire dans le Consistoire ; parce que les Cardinaux partagez, soûtenoient les uns la nomination de Ghinucci, & les autres celle de Bosius ; & le parti de celui-ci commença à prévaloir, dès qu'on apprit que l'Empereur étoit arrivé à Naples, chargé de lauriers, qu'il devoit bien-tôt paroître à Rome, & que son Ambassadeur dans cette Ville déclaroit hautement, & avec beaucoup de chaleur, que l'Empereur avoit pris la résolution de conserver ce droit, jusqu'à declarer ses Ennemis, tous ceux qui prenoient part aux empêchement, & aux obstacles qu'on apportoit à la confirmation de Bosius ; de maniere que pour toutes ces raisons, chacun cherchoit à se ranger du côté du plus fort, c'est à dire de celui de l'Empereur, qui passoit avec raison pour le plus puissant ; jusques-là, que même le Cardinal de Medicis, Neveu du Pape, commença à filer doux.

Le Pape commence à se desister. 1536.

Le Pape, & le Cardinal Ghinucci étant donc entrez ensemble en conference sur cette affaire, le Pontife commença par declarer, qu'il n'entendoit nullement s'attirer la haine de l'Empereur, en soûtenant contre les raisons légitimes & fortes qu'il alléguoit, une entreprise de son Predécesseur, dans laquelle il étoit aisé de voir qu'il y avoit plus de passion que de zele,

&

& qu'il n'y auroit aucune prudence à refuser à un si grand Empereur une justice, qu'il demandoit comme une grace, dans un temps où il avoit résolu d'honorer ses victoires, qui avoient apporté tant d'avantages à l'Eglise, d'un Triomphe qui coûteroit (ce qui fut tres-veritable) cent fois plus que ne valoit l'Evêché de Malthe. Le Cardinal Ghinucci lui-même commença à réflechir là-dessus plus mûrement que jamais, & à considerer que, vû la vigoureuse opposition que Charles lui faisoit, ce lui seroit une chose impossible d'obtenir jamais la possession de cet Evêché, & qu'en voulant s'obstiner davantage, il ne feroit autre chose que s'attirer une plus grande haine d'un Empereur, Seigneur de tant de Royaumes, & qui avoit en main les moyens de punir, & de recompenser; outre qu'il se rendoit ennemi des Cardinaux sujets du même Empereur, lesquels étoient en grand nombre, & qui dans l'occasion de vacance du Saint Siege l'auroient mal servi; de sorte qu'il seroit beaucoup plus de son interêt de ceder, parce qu'il vaut mieux plier, que rompre.

Les differens s'accommodent.

Il fut donc conclu entr'eux, que le Cardinal Ghinucci écriroit avant toutes choses une Lettre tres-respectueuse à Sa Majesté Imperiale, pour lui declarer, que voyant qu'Elle desiroit si fortement la satisfaction

du

du Chevalier Thomas, qu'il avoit résolu de se remettre entierement à la decision de Sa Majesté, la priant seulement d'user de sa bonté & de sa douceur, en ayant quelque soin de son honneur. L'Empereur naturellement enclin à faire du bien à tous, & à ne faire du mal à personne, declara Bosius Evêque, à la charge qu'il donnât au Cardinal, sa vie durant, une pension de 300. écus; & pour ne pas incommoder Bosius, il lui donna dans le Royaume de Sicile une Abbaye d'un revenu équivalent; & par ce moyen tous les differends furent terminez, de maniere que les uns & les autres eurent sujet de demeurer contens, comme je le suis fort aussi de finir ce troisiéme Livre.



LA



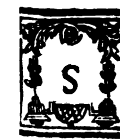
LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE IV.

Continuation de l'Année 1536. & suivent les Années 1537. & 1538.

SOMMAIRE

Du IV. Livre de la II. Partie.



Entimens d'un Auteur sur les Triomphes de Charles V. & observations : Charles entre dans la Toscane : Comment reçû d'Alexandre, son Gendre à Florence : Il va Lucques, & avec quels honneurs il

il y fut reçû, combien il témoigna être satisfait : Il poursuit son chemin vers le Piémont : Il se prepare à faire la guerre contre la France : Le Cardinal de Lorraine propose un accommodement de la part du Roi François I. & sentimens differens : Pierre de la Baume Evêque de Geneve, va trouver l'Empereur à Genes : il lui demande des secours pour son rétablissement, & guerre contre les Genevois devenus Calvinistes : Réponse qu'il en reçoit : Charles V. tient Conseil de Guerre : Sentimens qu'on doit faire la guerre à la France ; autres tout contraires : Il se résout de la faire : Son Armée quelle : Elle entre dans la Provence : Adresse des François pour l'incommoder dans sa marche ; escarmouches, morts, & prisonniers : Dispute de trois Officiers : Mort du Dauphin, & avanture de Montecuculi : Charles V. va avec l'Armée à Brignole : Les Paysans le harcelent dans sa marche : il tente le siege de Marseille : Retraite de Charles-Quint, & raisons : Blâmé & défendu : Il retourne à Genes : Mauvais succès de ses armes dans les Pays-Bas : Charles V. résout son voya-
ge

ge en Espagne; cette résolution est mal interpretée: François I. s'allie avec les Turcs: Charles-Quint mal reçû des Espagnols, & raisons de cela: La Ligue de Smalcalde refuse le Concile: Ligue des Catholiques contr'elle: Le Roi François I. & ses Procedures contre Charles V. Ligue contre Soliman & François I. Troilus Pignatello presse Soliman de faire la guerre à Naples: Barberousse, & le Moufti l'y poussent aussi: Soliman en campagne: Mort de l'Ambassadeur de François I. Preparatifs de Charles-Quint: Dommages faits par les Turcs dans la Poüille; par les Chrétiens aux Turcs: Ligue désapprouvée: Guerre des François dans les Pays-Bas: Paul III. envoye des Legats pour la Paix; leurs negotiations, & issuë: Mort d'Alexandre de Medicis: Abouchement du Pape avec l'Empereur, & avec le Roi François à Nice, avec plusieurs observations, & issuë: La Reine Leonor va visiter Charles V. son Frere: Accident perilleux & curieux: Deux autres accidens: François I. prétend le Duché de Milan: Diverses negotiations, & propositions sur cela: On con-

conclud une Treve : Partis proposez par le Pape : Départ du Pontife, & de l'Empereur ; ils vont à Genes : Ambassadeurs de Florence à Charles-Quint : Curieuses Demandes, & Réponses : La bonne Foi des Venitiens suspecte : Charles V. part pour l'Espagne ; Il est visité par le Roi François I. sur le Vaisseau : Il va à Marseille ; & comment reçû, avec plusieurs curieuses particularitez & observations : Il continuë son voyage : Son arrivée en Espagne ; à Tolede ; Avantures du Duc de l'Infantado : Ligue contre le Turc sans effet : Mariage d'Octave Farnese avec Marguerite, veuve d'Alexandre : Sédition des Soldats dans le Milanez : Autre matiage fait par le Pape pour les siens.

Sentimens d'un Auteur François. 1536.

PEndant que Charles V. voyage, il ne sera pas hors de propos de faire quelque petite observation sur les sentimens d'un Auteur Anonime, dans un petit Livre qui parut imprimé à Lyon en François, en 1593. dans lequel entr'autres matieres qui y sont traitées, j'ai trouvé les expressions suivantes : *L'Empereur Charles V. ruina l'Italie par ses grands & frequens voyages, parce que chacun se piqua à l'envi de lui faire*

aire une reception, & un Triomphe manifique & superbe; de sorte qu'il n'y a pas e Province en Italie, qui ne se sente encore aujourd'hui chargée de tailles & de axes insupportables, imposées pour cela, esquelles elle ne sera jamais dechargée, arce que les Princes sçavent bien trouver a porte ouverte, au bien l'ouvrir, quand l s'agit d'introduire des impôts, & d'en accabler leurs Peuples, mais pour les tirer hors, les clefs ne se trouvent jamais.

Quand je lûs ces paroles, je dis en moi-même, Dieu soit loüé, de ce qu'il se trouve enfin un Ecrivain qui défende l'Italie. Je ne nie pas, pour moi, que cet avantage de voir les Princes, qui réjoüit le Peuple, sur tout le Vulgaire, dans toutes ces Entrées superbes, ne leur côute cher, & même tres-cher; & que pour un *Vive* d'un moment, ils ne poussent ensuite mille helas! à toute heure. Lorsque les Peuples sont chargez pour leur bien, pour leur liberté, ou pour soûtenir leur Religion, benites soient les tailles & les impositions; mais quelle consolation peuvent avoir ces malheureux Sujets, qui se voyent chargez & accablez de taxes & d'impôts pour contribuer à des Guerres injustes, ou à un faste inutile.

Peuples foulez.

Mais, pour le dire nettement, je trouve également injustes & impertinentes, les obser-

Charles V. mes

troubler & inquiéter ses Etats de l'Italie ; ensorte que nonobstant les instances, pour ne pas dire les menaces, du Pape, de la France & de Venise, les tres-prudens Lucquois ne prirent d'autre parti que celui de temporiser avec ces Puissances, sans se départir jamais le moins du monde de leur attachement, & de leur zele pour la Maison d'Austriche, procedé dont Charles V. étoit demeuré si content & si édifié, que les Ambassadeurs de Florence étant allez à Genes au nombre de 18. (comme il a été dit en son lieu) pour faire en sorte d'obtenir leur pardon, aprés avoir été mal reçûs, entr'autres reprimandes ils reçûrent de l'Empereur ce reproche sanglant : *Vous deviez prendre l'exemple de la condhite tres-digne de loüanges des Lucquois, qui dans les plus furieuses tempêtes d'Italie, ont sçû trouver leur repos, & leur sûreté entre les Silla, & les Caribde, sans donner aucun sujet de mécontentement ni à Clement, ni à Charles, & ont eû l'adresse de se conserver tout à la fois l'amitié d'un Empereur, & d'un Pape si grands Ennemis ; & vous tout au contraire vous vous êtes, par vôtre mauvaise conduite, rendus odieux en même temps à Clement, & à Charles.*

Ambassadeurs des Lucquois. Charles V. donna en diverses occasions aux Lucquois de témoignages de cette bonne volonté qu'il avoit pour eux, & particuliere-

culierement dans la reception de leurs Ambassadeurs. Pour ne pas multiplier les matieres d'une même nature, je passerai sous silence les honneurs reçûs par d'autres Ambassadeurs déja auparavant envoyez à l'Empereur, & je toucherai seulement ce qui regarde l'Ambassade de 1530. que j'ai jugé à propos de ne placer qu'en cet endroit. Cette République ayant été invitée par une Lettre tres-obligeante de l'Empereur (comme cela avoit aussi été fait à tous les autres Souverains) à envoyer des Ambassadeurs à Bologne, pour assister à son Couronnement; le Senat, pour répondre à une invitation si honorable pour lui, jetta les yeux sur les personnes de Jerôme Arnolfini, & Baltazar Montecatini, qui étoient deux des Principaux en naissance, en autorité, en richesses, & en experience. Tant de gens se disposoient à accompagner ces Ambassadeurs, que la Ville alloit demeurer deserte, n'y ayant aucun Habitant, qui ne voulût aller voir une si auguste Ceremonie en la Personne d'un Empereur qui avoit tant de bonté & d'affection pour leur Patrie; de sorte que pour empêcher la confusion dans Bologne, le Senat fut obligé d'en limiter, par son autorité, le nombre à 40. & de faire fermer les portes de la Ville aux autres. Ces Ambassadeurs arriverent à Bologne avec ledit Cortege,

leste, à la verité, & bien ordonné, mais neanmoins modestement habillé, maxime aussi loüable, que naturelle aux Lucquois, qui estiment la candeur de l'ame quelque chose de plus beau & de plus éclatant, que tous les pompeux & riches ornemens du corps. Ces Ambassadeurs, dis-je, arriverent deux jours avant l'Empereur, qui leur donna audience trois jours aprés son arrivée, & les reçût avec tant de marques de bonté & d'affection, que plusieurs eurent sujet d'en concevoir de la jalousie, jusques-là qu'ils furent en tout reçûs & traitez avec les mêmes honneurs, & les mêmes prérogatives des Ministres des Ducs, & tinrent dans la Ceremonie le même rang que ceux de Genes, & depuis ce temps-là ils ont toûjours joüi des mêmes honneurs.

Observation. Qu'il me soit permis de faire ici une digression d'un moment. Comme j'ai été obligé, pour composer mon Céremonial, ouvrage qui m'a coûté tant de peine & de travail, de lire une infinité d'Histoires; il m'en est entr'autres tombé entre les mains quelques-unes, dont les Auteurs avoient été mal informez sur cet Article particulier du merite, de la pleine & entiere liberté des Lucquois, & de leur droit d'envoyer des Ambassadeurs, avec des traitemens, & des honneurs égaux en tout à ceux des Ducs

Ducs Souverains du premier rang.

M'étant donc apperçû de l'erreur, je n'ai épargné aucun soin ni aucune diligence pour tirer sur ce point des lumieres plus sûres des Ecrivains les mieux instruits, n'ignorant pas ce fameux Axiome de la Jurisprudence. *A Cæsare malè informato, ad Cæsarem benè informatum* : c'est pourquoi je prie le Lecteur de vouloir bien ajoûter foi à ce témoignage que je rens (*ex motu proprio*) à la gloire que j'ai crû être dûë à la juste cause d'une République, tant aimée & estimée de cet Empereur, qui fait presentement l'unique objet de ma passion.

Continuation

Je dirai de plus, pour plus grande instruction du public, sur ce qui regarde le Céremonial, qu'à cause du grand merite de la République, & de tant de services importans qu'elle a rendu à l'Eglise, aux Papes, à l'Empire, aux Empereurs, & à toute la Chrétienté; on a toûjours accordé à ses Ambassadeurs quelque prérogative plus grande qu'aux Ambassadeurs des Ducs & à ceux de Genes, à la Cour de Rome; ceux de Lucques y étant reçûs avec une Cavalcade solemnelle, & admis au Consistoire, avec le droit de s'asseoir sur le Trône. Et pour plus grande preuve de ces prérogatives, il faut sçavoir pour plus grand éclaircissement de ce qui concerne le Céremonial,

Prerogatives dûës au merite.

que lorsque les Ambassadeurs Lucquo vont rendre visite aux Nonces Aposto ques; ceux-ci leur donnent la droite da leur propre Maison, en quelque lieu qu soit.

Charles V. à Sienne.

Revenons presentement à Charles V. grand Prince étant sorti de Rome avec formalitez & les Céremonies ordinair prit la route de Viterbe, d'où sans s'y ar ter, il passa en Toscane, & se rendit Sienne, & comme les Habitans de c Ville avoient toûjours été protegez tous les Empereurs de la Maison d'A striche, non seulement ils n'omirent pour recevoir celui-ci avec une Caval aussi magnifique, que leurs forces & l industrie le purent permettre; mais de p ils lui presenterent à l'entrée de la Vill Clefs des portes. Ce qu'il y eut de plus fut que tous les Magistrats & les Princip sortirent audevant de lui à pié, ave Clergé; & Charles V. marchant sous Dais au milieu de deux Cardinaux L du Pape, qui le suivoient, entra da Ville, accompagné à sa droite de Don phonse Picolomni, Duc d'Amalfi, qu loit à pied, & nûë-tête; & à sa gauch devant, des autres Principaux Nobles, la même maniere. Charles séjourna d jours dans cette Ville, durant lesquel ne fut que réjoüissances, que Festins, que bals,

P

Parti de cette Ville, il s'achemina vers : Duché de Florence, où le Duc Alexan- re alla le recevoir sur la frontiere à la tê- : de 60. Gentilshommes lestement ha- illez, chacun avec 4. Valets de pied de livrée autour d'eux, & le Duc avec 4. Pages, sans Estaffiers, tous Gentils- ommes; & outre cela 200. Chevaux our sa Garde. La Duchesse Marguerite à Fille s'avança elle-même plus d'un demi nille pour le recevoir, accompagnée de o. Dames des plus belles, & des plus Nobles du Païs, toutes à cheval, avec les ornemens les plus propres & les plus ri- ches que l'art pût inventer, & la dépense fournir, & ce furent celles-là mêmes qui formerent ensuite les bals, ce qui donna lieu à Pasquin de dire : *Que Charles-Quint avoit triomphé à Rome avec des Prêtres, & à Florence avec les Dames*; & effectivement, il ne sortit pas de cette Ville aussi chaste, qu'il y étoit entré. Au reste, on admira les Arcs de Triomphes, qui étoient au nombre de huit, l'un plus magnifique que l'autre, & tous avec de belles Inscriptions, & Devises; ils commençoient depuis la Porte de la Ville, jusqu'à celle du Palais Ducal. Charles V. séjourna dix jours dans cette Ville, toûjours parmi de nouvelles & solemnelles Fêtes, & en partant il distribua de tres-riches presens. *A Florence.*

Ambassadeurs des Lucquois. 1536.

Qu'il me soit permis de reculer un peu pour mieux sauter, comme on parle. Les Lucquois ayant appris que l'Empereur devoit arriver un certain jour à Sienne, & ayant été informez de l'honneur qu'il vouloit faire à leur Ville en la favorisant de son auguste presence, lui envoyerent des Ambassadeurs pour remercier Sa Majesté d'un honneur dont ils faisoient tant d'état, & pour lui faire sçavoir avec quelle impatience il étoit attendu de tous leurs Habitans. Sangro, qui vivoit au temps de Charles V. & qui écrivit ensuite entr'autres choses, la glorieuse expedition d'Afrique, & les Triomphes qu'il reçut sur ce sujet, qu'il dédia au petit Prince Philippe d'Espagne, qui fut dans la suite Philippe III. Cet Auteur, dis-je, prétend que Charles ne pensoit pas à aller à Lucques, & qu'il étoit éloigné de cette route, mais que les Lucquois lui ayant envoyé des Ambassadeurs pour l'y inviter, & l'Empereur connoissant que cette invitation étoit sincere & cordiale, il se disposa à les satisfaire. De quelque maniere que ce soit, les Ambassadeurs qui lui furent dépêchez, furent Blaise Mei, & Jacques Arnolfini, que l'Empereur reçut tres-favorablement, & avec tous les honneurs qui sont rendus aux Ministres des Ducs, & ils demeurerent auprés de Sa Majesté pour l'accompagner.

L'Empereur étant donc parti de Florence, trouva sur les Frontieres de la République de Lucques, 40. Nobles envoyez au devant de lui par le Senat, lesquels étant descendus de cheval, eurent l'honneur de baiser la main à un si grand Monarque, qui daigna se découvrir, & puis s'étant recouvert, il tendit avec beaucoup de bonté la main à chacun pour la baiser, aprés quoi étant tous remontez à cheval, ils poursuivirent leur chemin derriere tout le Cortege, excepté quatre qui allerent devant, comme pour montrer le chemin à des Etrangers, selon l'usage d'Italie. A trois milles de la Ville, Sa Majesté fut reçûë par 40. autres Nobles, qui furent reçûs avec la même ceremonie, & puis s'étant mis avec les autres, ils continuerent leur chemin. Arrivé à la vûë de la Ville, il fut salué par la décharge de toute l'Artillerie, & au son de toutes les Cloches, ce qui dura jusqu'à l'entrée du Palais. L'Evêque, avec les Chanoines, & tout le Clergé, sortirent vêtus de leurs vêtemens sacrez, deux cens pas hors des portes, pour le recevoir sous un magnifique Dais, & parmi eux se mêla aussi la Confrerie des Séculiers. Ensuite sortit aussi au devant de lui le Gonfalonier *Matthieu Gigli*, avec les anciens de la Ville, qui étoient *Michel Sergiusti*, *Pierre Lamberti*,

Charles V. va à Lucques, & comment reçû.

Jean Ciuffarini, Alexandre Rapondi, Paulin Boccella, Jean Giudiccionni, Laurent Parpaglioni, Baltazard Velutelli, & *Jerôme Balbani*.

Complimenté. Pour accompagner le Gonfalonier, & recevoir Charles V. tout le reste du corps de la Noblesse sortit aussi ; mais pour ne pas trop incommoder cet grand Empereur, qui venoit d'essuyer tant de fatigues, il n'y eut que le Gonfalonier, & les anciens qui se presenterent pour lui baiser la main, & il fut complimenté par le premier de la maniere qui suit. *Tres-invincible Empereur, tres-glorieux Heros, terreur des Barbares, & gloire des Chrétiens. Les anciens, & moi ici presens, qui avons le bonheur de representer en ce temps-ci dans le Gouvernement tout le Corps de la Bourgeoisie, & de la Noblesse, venons de la part de l'une & de l'autre, remercier vôtre Majesté de l'honneur qu'Elle a daigné faire à cette Ville; & pour lui offrir en reconnoissance les biens, le sang, & les cœurs de tous les Habitans.* Charles V. lui répondit fort obligeamment en Espagnol. *Conosco que vuestras Palabras salen de el coraçon, y por esto justo que yo las recorda en el mi.* Ce qui veut dire : Je connois que vos paroles sortent du cœur, c'est pourquoi il est bien juste que je les recüeille dans le mien.

Il entra dans la Ville (c'étoit le sixiéme de Mai) dans cet ordre. Aprés le Clergé marchoient les Ambassadeurs, & Ministres publics de diverses Provinces, & Monarques, non seulement ceux qui résidoient ordinairement auprés de la République, mais aussi ceux qui étoient venus pour faire leur cour à Charles V. dans cette Ville ; & entr'autres le Nonce du Pape, qui étoit *Jean-Baptiste Giudiccioni* Lucquois. Ils étoient suivis de 80. Nobles, qui, comme il a été dit, avoient été envoyez en deux corps au devant de Charles V. Immediatement aprés venoient 30. jeunes Gentilshommes à pié, tous habillez en Pages, & ensuite les Gardes, & les Domestiques du Palais, qui précédoient les Anciens, & le Gonfalonier, qui étoient suivis de la Cour de Sa Majesté, aprés laquelle marchoient avec beaucoup de pompe les Ducs de *Baviere*, de *Brunsvic*, & de *Florence*, le Marquis de *Brandebourg*, le Duc d'*Albe*, le Marquis de *Vasto*, le Comte de *Benevent*, & autres Seigneurs de la plus illustre Noblesse, parmi lesquels étoient les deux Ambassadeurs de Lucques, qui tenoient la place la plus proche de l'Empereur, qui l'avoit ainsi désiré. *Entrée.*

Il étoit aisé de juger de la qualité & de la nature de ce Triomphe, par celle des rares ornemens de la Ville, qui fit dresser *Magnifiques ornemens*

 par

pour le Triomphe. 1536. par les mains induſtrieuſes, des plus habiles Ouvriers, quantité d'Arcs de Triomphe, faits avec tant d'adreſſe, que l'art imitoit parfaitement la nature. Il n'y eut pas un coin de ruë, par tout où Charles paſſa, qui ne fût paré de belles & riches Tapiſſeries de Perſe, & de Flandres, avec des Tableaux faits par les Peintres les plus fameux, & dans les Places des Colomnes, & des Obeliſques, auſquels quantité d'Ouvriers avoient travaillé pluſieurs ſemaines, auſſi-bien qu'une infinité de beaux Eſprits, qui avoient épuiſé leur ſubtilité à inventer un nombre innombrable d'Inſcriptions, de Deviſes, & d'Emblêmes, qui renfermoient en fort peu de paroles (ce qu'on admiroit le plus) & marquoient dés leur premier commencement, toutes les victoires, & les actions les plus glorieuſes d'un ſi grand *Empereur Charles d'Autriche*; ce qui étoit fait avec d'autant plus d'habileté & de perfection, qu'il y avoit quantité de gens de Lettres de grand merite dans la République de Lucques, qui a toûjours paſſé pour la *Mere des Lettres*, & pour la plus genereuſe & la plus liberale Protectrice, ou plûtôt bienfaitrice de ces Ecrivains qui ſervent le Public.

Obſervation. On a parlé, & écrit fort au long, même dans les Païs les plus éloignez d'Italie, de ces ſuperbes préparatifs de Lucques,

pour

ar le Triomphe de Charles V. ce qui fait croire que Sangro se trompe quand lit que Charles ne prit la résolution ller à Lucques, que pour répondre à nvitation obligeante que les Lucquois voyerent lui faire à Sienne; car depuis te invitation jusqu'au jour qu'il falloit ne tout fût achevé & prêt, il ne s'en étoit oulé que 15. seulement; or il n'étoit s possible de construire en un temps si ourt (& d'en disposer auparavant les materes) des machines d'une si belle & si faeuse Structure; de sorte qu'il faut necessirement s'en tenir au sentiment des aues Ecrivains, qui disent que Charles V. it porté long-temps auparavant à faire e voyage à Lucques, par l'inclination & affection extraordinaire qu'il avoit pour ette République; & par le desir, je dirai nême la passion, d'honorer de sa presence es Lucquois (comme il a déja été allegué) & d'avoir en même-temps le plaisir le recevoir les caresses sinceres & zelées de es bons Républicains, qui avoient toûjours eû une veneration toute particuliere pour ses Prédecesseurs dans l'Empire, & avoient donné un rare exemple d'une prudence & d'une conduite inimitable, en tant de guerres & de differends, ce qui ne pouvoit qu'édifier extrêmement toute la Chrétienté, & servir de modele à ceux qui

gouvernoient des Etats libres.

Logé. 1536. Au milieu de tous ces Triomphes Charles V. arriva à l'Eglise Cathédrale, où s'étant mis à genoux sur un riche Prie-Dieu devant le grand Autel, il fit une courte priere, aprés laquelle s'étant levé, il se retira au Palais de l'Evêché destiné pour son logement. Les Princes, & Grands de sa suite, les Ambassadeurs de presque toutes les Puissances de l'Europe, ou qui le suivoient, qui y avoient été envoyez, soit pour grossir sa Cour, ou pour affaires, furent logez en divers Palais des principaux Nobles, qu'on avoit pour cet effet plus magnifiquement meublez, sans aucun égard à la dépense; & en toutes choses on observa un ordre merveilleux.

Régalé. Charles V. séjourna à Lucques toûjours splendidement traité, & régalé par la Ville, l'espace de quatre jours, & le second, & le troisiéme il visita les Fortifications, accompagné des Anciens, & du Gonfalonier, ausquels il daigna dire : *Ces Fortifications doivent s'estimer glorieuses, puis qu'elles défendent une aussi digne Patrie.* Le Public envoya à ce Prince de tres-magnifiques Presens, tous d'ouvrages faits dans la Ville même, portez par 30. Pages nobles qui avoient à leur tête un Ancien, que Charles V. témoigna avoir pour fort agréables, ayant fait de beaux presens aux

Por-

Porteurs; & envoyé deux heures aprés deux Gentilshommes, tant pour remercier le Senat de ces Presens, & de la belle reception qu'il lui avoit fait, que pour prendre en son nom congé de lui.

Le soir le Gonfalonier avec les Anciens, accompagnez de 60. Nobles, allerent remercier Charles V. de l'honneur qu'il avoit fait à leur Ville, le prier de lui continuer sa genereuse bien-veillance, & sa puissante protection, & lui souhaiter un bon voyage, une vie longue, & d'heureux succés à ses desseins; compliment auquel l'Empereur répondit en langue Espagnole: *En verdad que me parto muy contento de esta Ciudad, aviendo exprimentado grande modestia en los Ciudadanos, grande fidelidad en el Govierno por al Imperio, y en todo grande amor para Commingo.* Ce qui veut dire en François: En verité, je pars fort content de cette Ville, pour avoir trouvé une grande modestie dans les Habitans, beaucoup de fidelité dans le Gouvernement pour l'Empire, & en toutes choses une extrême affection pour ma personne. Mais ce que Charles admira sur tout comme une espece de miracle, dans les Lucquois, fut que dans tous les honneurs, & les Triomphes qu'ils lui firent, avec des dépenses infinies, on vit éclater une affection d'autant plus extraordinaire qu'elle étoit

Les Lucquois prennent congé.

étoit tout-à-fait désinteressée, puisque ni le Public, ni aucun Particulier ne lui demanda aucune chose; au lieu que dans toutes les autres Villes à peine pouvoit-il répondre, & satisfaire aux prieres qui lui étoient faites, de sorte que tout le reste de sa vie il avoit coûtume de dire: *Qu'il n'avoit triomphé sans interêt qu'à Lucques.*

Distribution des presens. En un mot, Charles V. partit de Lucques tres-satisfait, avec une suite tres-leste. Pour ce qui est des Presens reçûs de la Ville, il en distribua une partie aux Princes & aux Grands de sa suite, & envoya l'autre à l'Imperatrice, l'accompagnant d'une Lettre, qui, si l'on en croit Sangro, contenoit les expressions suivantes: *Son regalos que tengo recebido de los Luccheses, sin ningun interes, y por esto, los estimo dignos de una Imperatrix que amo con toda passion.* C'est à dire: Ce sont des Presens que les Lucquois m'ont fait sans le moindre interêt, c'est pourquoi je les ai estimez dignes d'une Imperarrice que j'aime avec toute la passion possible.

En Piémont. 1536. Charles V. étant ainsi parti tres-content & tres-satisfait des caresses, & de la genereuse modestie des Lucquois, passa le Mont Appennin, & se rendit à Asti, où il trouva que Don Antoine de Leva son Generalissime avoit repris Fossan sur les François.

çois. Mais ce qui lui causa encore plus de joye, fut de voir se rendre auprés de lui le Marquis de Salusse, Vassal, & un des bons Capitaines du Roi François I. duquel étant mécontent, il s'étoit déterminé à prendre le parti de Charles V. qui le reçût avec beaucoup de tendresse, regardaut cet évenement comme un augure de l'heureux succés des desseins qu'il avoit formez contre la France; de sorte qu'il se disposoit à passer les Alpes, plus résolu que jamais. Il tint là conseil de Guerre, où assisterent Antoine de *Leva*, le Marquis de *Vasto*, le Duc d'*Albe*, Don *Ferdinand de Gonzague*, le Prince de *Salerne*, & *André Doria*, qui tous le suivirent en France, & qui avoient déja par son ordre assemblé une formidable Armée de gens de pié, & de cheval, résolu, comme il s'en vantoit hautement, *de déterminer une bonne fois les affaires avec le Roi François I.* & il est certain, que ravi de voir une si belle Armée, & flatté par les siens, il ne revoqua presque pas en doute l'entiere ruine de la France.

Cardinal de Lorraine.

Cependant le Roi François I. à l'oüie de ces préparatifs si formidables, songea à y apporter quelque prompt remede, avant que le mal eût gagné plus avant, & se fût rendu incurable. Ayant donc promptement tenu Conseil de Guerre, il fut

fut résolu d'envoyer à l'Empereur une magnifique Ambassade, autant que le temps, qui pressoit fort, le pût permettre. Le Cardinal de Lorraine, fut choisi pour cet emploi, Prélat qui étoit le plus accrédité, le plus adroit, & le plus experimenté de tout le Sacré College. Ce Cardinal s'achemina vers le Piémont, avec un plein pouvoir, non seulement pour les négociations d'accommodement avec Charles V. de la maniere qu'il jugeroit le plus convenable, mais aussi pour la conduite des armes, & la direction de l'Armée que commandoit l'Amiral Chabot. Et effectivement il ne fut pas plûtôt arrivé en Piémont, dont la plus grande partie étoit tombée entre les mains de la France, qu'il pria, ou plûtôt ordonna à Monsieur l'Amiral qui continuoit ses progrés, de faire quelque pas en arriere, bien loin de passer outre, parce que c'étoit, dit-il, le moyen de faciliter l'accommodement qu'on désiroit, & que ç'auroit été une chose désagréable à un puissant Prince, auquel on alloit demander la paix, de l'inquiéter d'un côté, pendant qu'on s'humilioit de l'autre.

Sentiment loüable. *1536.*

Le sentiment de ce Cardinal étoit bien éloigné de ceux de l'Amiral, de tous ses Capitaines, & des Soldats mêmes, qui animez, & encouragez par les heureux progrés

faits dans la Savoye, & dans le Pié-
nt, jugeoient qu'il étoit necessaire de
continuer, parce que ce seroit le moïen,
ient-ils, non seulement d'obtenir une
x plus avantageuse, mais aussi d'obli-
l'Empereur à s'ôter de l'esprit le des-
n qu'il avoit conçû de tourner toutes
forces contre la France, & de tâcher
chasser l'ennemi d'Italie; parce que par-
les Imperiaux auroient été tenus loin
s Alpes, & tellement occupez en Pié-
ont, qu'ils n'auroient pas pensé à la
ovence. Et veritablement c'étoit-là l'a-
s qu'il falloit suivre, mais l'Amiral plei-
ment instruit du grand ascendant que
Cardinal avoit sur l'esprit du Roi, &
la haute opinion que ce Prince avoit
son habileté dans les affaires; & ayant
outre cela combien son plein pouvoir
oit ample, condescendit à tout ce qu'il
voit proposé, au grand crevecœur des
apitaines, & des Soldats, qui ne pûrent
empêcher de crier par tout, *que ce n'é-
oit pas aux Prêtres à se mêler des affaires
le la guerre, si ce n'est lors qu'on vouloit
out gâter, & tout perdre.* Et veritablement
e sentiment du Cardinal de Lorraine don-
na beau jeu à Charles V. (quoi qu'ensuite,
ors qu'il tenoit la bale en main, il man-
quât son coup) parce qu'il ne voulut point
entendre parler de paix, & que l'Armée
Fran-

Françoise ne fut pas long-temps à se dissiper entierement.

Evêque de Geneve. Charles V. ayant donc pris la résolution de porter lui-même en personne ses armes en France, contre le Roi François I. quoi que Leva l'en dissuadât, si au moins on en croit le bruit qui en courut ; l'Empereur, dis-je, affermi dans cette résolution, partit de Piémont, & passa à Geneve, où Pierre de la Beaume, Evêque de Geneve, vint le trouver, pour lui representer la rebellion (comme ce bon Prélat l'appelloit) des Genevois, qui s'étoient, disoit-il, revoltez de l'Eglise, & de son obéïssance, tâchant de persuader à l'Empereur qu'il ne s'acquerroit pas moins de gloire à dompter ces peuples, qu'il s'en étoit acquis dans son expedition d'Afrique. Charles V. qui, pour dire la verité, avoit d'autres choses en tête, répondit à toutes ces raisons & sollicitations de l'Evêque. *Monsieur, quand nous aurons pris la France pour Nous, nous prendrons Geneve pour Vous* ; & l'Evêque voulant répartir je ne sai quoi à cette réponse, il lui lui répliqua. *Ma Maison a perdu la Suisse qui lui appartenoit, & je n'en dis rien, & vous faites tant de bruit pour avoir perdu Geneve, qui n'étoit pas à vous.*

Ligue. Conseil de Guerre. Il s'étoit négocié un Traité d'alliance entre Charles V. & les Venitiens contre la

France,

France, par lequel l'Empereur s'étoit engagé de remettre le Duché de Milan à un autre particulier, Italien de Nation, article que la République avoit le plus à cœur, & moyennant lequel elle grossit de quelque Infanterie l'Armée de l'Empereur; auquel neanmoins elle ne laissa pas d'envoyer des Ambassadeurs, pour lui representer qu'une entreprise de cette natute demandoit qu'on y pensât mûrement. Quelques-uns veulent que l'Empereur voyant une si grande diversité de sentimens entre ses Capitaines sur cette guerre, tint un autre Conseil à Genes, pour voir s'il ne pourroit point rencontrer entr'eux plus d'unanimité. D'autres neanmoins écrivent que ce Conseil, qui fut le second, se tint à Asti avant le départ de Charles V. à quoi il y a plus d'apparence; de quelque maniere que ce soit, voici les deux sentimens pour & contre.

» *Majesté Impeciale.* Les affronts reçûs du Roi François sont trop sanglans, & « en trop grand nombre, pour en negliger « la vengeance, d'autant plus que l'occa- « sion se presente de la faire avec avantage. « Mais quelle bassesse ne seroit-ce pas pour « un Empereur d'avoir tant bravé à Rome « l'Ennemi, d'avoir assemblé tant de for- « ces à dessein de l'aller attaquer en France, « d'en avoir fait courir le bruit; d'avoir « *Sentimens pour la Guerre.*

» en-

» envoyé ordre à la Regente Royale à Bru-
» xelle, d'attaquer en même temps l'En-
» nemi avec une puissante armée, du côté
» de la Picardie ; & toutes ces dépenses,
» & tous ces preparatifs à quoi serviront-
» ils ? A donner sujet au monde de se mo-
» quer de Vôtre Majesté, & de nous tous.
» Et en effet, après tant de munitions, &
» tant de menaces, que diroit l'Europe ?
» Que diroient les Capitaines mêmes, &
» les Soldats de Vôtre Majesté Imperiale ?
» Mais il y a à considerer un autre point,
» non moins important, qui est, que si le
« Roi François I. s'est montré fier & har-
» di, pour ne pas dire arrogant, dans les
» discours qu'il a tenu de Vôtre Majesté, le
» mépris qu'il a témoigné faire de ses me-
» naces, & la maniere avec laquelle il a
» porté ses armes en Italie, ou pour en-
» dommager, ou pour envahir les Etats de
» Vôtre Majesté, combien doit-on croire,
» que sa fierté & son audace s'augmente-
» roient, s'il voyoit à present qu'après
» avoir assemblé une si grande Armée,
» après tant de menaces, après tant de
» preparatifs, on n'osât pas même regar-
» der son Royaume que de bien loin ? Et
» comment pourroit-il ne le pas attribuer à
» une crainte, & à une timidité excessive ?
» Comment ne s'en énorgueilliroit-t'il
» pas ? Mais que craint-on ? Le Roi Fran-

çoi

çois a fait ses derniers efforts dans cette Guerre qu'il vient de faire en Savoye, & en Piemont, & cependant il n'a pas pû ramasser 30. mille soldats, & nous craindrons d'aller contre lui en France avec le double de gens, avec de meilleurs Capitaines, & Soldats, avec des forces de Mer & de Terre, & avec une Armée aussi fraîche, que la sienne est fatiguée, & pour la plus grande partie, mécontente, & mal payée? Ce sont là les sentimens qu'un zele ardent suggere; c'est à present à Vôtre Majesté à en regler l'execution par sa prudence, & par son autorité.

Sentiment contraire.

Il n'y a pas de doute (*voici le sentiment contraire*) que Vôtre Majesté n'ait un grand & juste sujet de vengeance contre le Roi François; mais il faut considerer que dans les choses douteuses, il vaut mieux faire un pas arriere avec honneur, que d'en risquer deux en avant avec peril; & si Vôtre Majesté agit avec des mesures si compassées, & une conduite si moderée, avec la Ligue de Smalcalde qui la menaçoit, ce qui lui réüssit si bien, Elle ne doit pas moins user de moderation dans l'entreprise qu'on projette contre un Roi, & semble même être obligée de chercher un autre remede à ce mal. On n'a pas voulu écouter les

« propositions de paix faites par le Cardinal
» de Lorraine; qu'on écoute l'Ambassa-
» deur Vellei qui est retourné, & qui offre
» de la part de son Roi des conditions qu'on
» pourroit peut-être accepter, si on vou-
» loit les entendre. Qu'on considere qu'il
» s'agit de faire la Guerre à un Royaume
» peuplé, & à ces François qui se sont toû-
» jours montrez idolâtres de leur Roi, &
» toûjours grands Ennemis du Gouverne-
» ment des Etrangers. Que Vôtre Majesté
» se souvienne, (car il n'est pas besoin de
» rien alléguer autre chose) du succès du
» Duc de Bourbon, qui, bien qu'il ne man-
» quât pas de pratiques, & d'intelligences
» en France, qu'il y eût tant de parens, &
» d'amis à sa devotion, & qu'il fût à la tê-
» te d'une belle & florissante Armée, n'au-
» roit pû neanmoins éviter une perte totale,
» sans la prudente conduite de Monsieur le
» Marquis de Vasto, qui par ses sollicita-
» tions & ses instances, fit prendre une
» prompte résolution d'abandonner le siege
» de Marseille, ce qui ne se fit pas sans
» quelque honte, & quelque perte. En
» voilà assez.

Observation, & Dit Sententieux. En un mot, *aut Cæsar, aut nihil*, Charles V. avoit formé la résolution de faire lui-même en personne la guerre à la France, & il voulut que son sentiment, joint à l'avis de ceux qui tenoient pour l'affirmative,

, l'emportât ſur tous les autres ſenti-
. contraires. Dans les Républiques, &
les Princes peu propres au Gouverne-
: , les Conſeillers d'Etat ou de guerre ,
nandent, lorſqu'ils parlent ; mais dans
Ionarchies , lors au moins que le Mo-
ue eſt tout enſemble grand Guerrier, &
Politique , ils parlent pour obéïr ; c'eſt
ui arriva toûjours avec Charles V. qui,
me un Prince qui avoit un jugement
& ſolide pour les affaires de la Paix , &
icoup de conduite & de valeur pour
es de la Guerre , écoutoit volontiers , à
erité , les avis des des autres , mais ne
priſoit jamais le ſien. Quelques-uns écri-
it , que lorſque l'Empereur étoit encore
ſti , & qu'on ne ſçavoit pas bien , ſi
ſi grands preparatifs devoient ſervir
itre la France , ou contre les Lutheriens,
lemanda à du Bellai Ambaſſadeur Fran-
is , comme il prenoit congé à l'iſſuë d'une
dience particuliere , *En combien de jour-
es une Armée pourroit aller de Milan à
ris ?* L'Ambaſſadeur qui ne manquoit
s d'eſprit , & qui comprenoit ſans doute,
quel deſſein l'Empereur lui faiſoit cette
nande , ne manqua pas de lui faire la
onſe qui ſuit : *En douze commodement ,
urvû neanmoins que les François ne la
ient pas dès la premiere journée.*
Les Ecrivains les plus célebres rapportent Réſolu-
que

tion ; & Armée. 1536.

que ce qui porta Charles à cette résolution, fut le sentiment unanime d'André Doria, & d'Antoine de Leva, qui tenoient la premiere place dans son cœur, & dans son esprit, lesquels soûtinrent toûjours que l'Empereur étoit engagé à faire sentir les fruits de la guerre au Roi François dans son propre Royaume ; parce que c'étoit une chose convenable à la Dignité Imperiale, qui ne devoit pas souffrir qu'on la réduisit toûjours à faire la guerre pour la défense de son propre Païs, tant de fois attaqué, & mal traité par ledit Roi ; ce qui ne pouvoit que tourner au dommage de l'Etat, & le perdre du moins de reputation. On se prepara donc à commencer le 15. Juillet cette guerre de plusieurs côtez. Il y a une assez grande diversité de sentimens entre les Ecrivains, touchant la quantité, & la qualité des Troupes destinées à cette entreprise. Jove veut qu'il y eut 50. Compagnies de 500. hommes de pied chacune, Bellai & Duppleix font cette armée beaucoup plus grande, sans doute pour relever davantage la gloire de leur Nation qui en fut victorieuse, & pour exaggerer la honte & la confusion de l'Empereur : mais Ulloa, dont le sentiment est le plus suivi, spécifie le nombre, & le fait aller à 24. mille Espagnols, 12. mille Italiens, & 5000. chevaux, avec un grand

train

train d'Artillerie, & plus de 4000. Pionniers, Chartiers, Vivandiers, & autres telles gens. Les principales Charges furent données, au Marquis de Vasto, celle de General de l'Infanterie; au Duc d'Albe, celle de General des gens d'armes; à Don Ferdinand de Gonzague, celle de General des Chevaux legers; à Don Antoine de Leva, la conduite de toute l'Armée de Terre, & à Doria la direction de celle de Mer.

L'Empereur, aprés avoir donné ses ordres par terre, s'embarqua sur sa flotte nombreuse de 140. Vaisseaux, sur lesquels il y avoit 15. mille Soldats, & de bonnes provisions, avec lesquelles il pourvoyoit de vivres les milices, qui avoient ordre de côtoyer les bords de la Mer, à la vûë de l'Armée Navale. L'Empereur entra donc dans la Provence, où ayant pris Antibe, il s'avança à Frejus, d'où ayant laissé la Mer à main gauche, il marcha à Aix, trouvant par tout le pays abandonné. Cela arriva en même temps que la Reine Marie sa Sœur avoit en Flandre envoyé une Armée de 8000. Fantassins, & de 3000. Chevaux sous le commandement du Comte Henri de Nassau, qui avoit attaqué la France du côté de la Picardie, avec beaucoup de vigueur & de courage. *Depart & entrée dans la Provence.*

François I. voyant qu'il étoit impossible de rien faire d'important contre une si formida- *Ruse du Roi François.*

midable Armée, d'autant plus qu'on la lui avoit representée encore plus grande, pensa à pourvoir à la défense par les ruses & les stratagêmes. Pour cet effet il avoit envoyé vers les frontieres de la Provence Montejan & Boissi, avec 200. chevaux escortez de 600. hommes de pied Arquebusiers, dont Sanpier de Corse étoit Capitaine, avec quelques autres de la même Province, afin que marchant devant les Ennemis, & les prévenant partout, ils brûlassent les grains, & gâtassent tous les autres vivres, que les habitans n'auroient pas pû transporter en si peu de temps; & véritablement ce fut une chose admirable de voir tant de zele pour le Roi, & tant d'amour pour la Patrie dans les Provençaux; car ils brûloient de leurs propres mains le foin & la paille, pour empêcher que les Ennemis ne s'en prévalussent, sans attendre l'ordre des Soldats. Le Roi extrêmement édifié, & content d'un si grand zele, les déchargea ensuite de toute sorte de tailles, pour dix ans.

Perte dans une escarmouche.

Il y eut une action signalée entre ces François qui alloient brûler les bleds, & l'avant-garde de l'Armée Imperiale, conduite par Don Ferdinand Gonzague, dans laquelle furent taillez en pieces, ou faits prisonniers tous les François qui se trouverent renfermez au milieu des Ennemis, malheur qu'ils s'at-

rerent par une hardiesse excessive & taire, pour n'avoir pas consideré qu'ils ent mis à marcher par la plaine, & savoient à leurs trousses un trop grand bre d'Ennemis, pour pouvoir leur ré-. Sanpier informé par un espion, que de mille Cavaliers Espagnols avan-nt, sollicita les Capitaines & les Sol-à se sauver dans les montagnes voisi-le seul endroit par où ils pouvoient apper. Mais Montejan, Soldat fier & iné, ne voulut jamais consentir à une retraite, qu'il traitoit de lâcheté, fai-voir la necessité qu'il y avoit de se dé-tre; & effectivement il se défendit du-plus d'une heure, jusqu'à ce que Va-Ursin, & le Comte Pepoli étant arri-avec d'autre Cavalerie, les trois Com-ndans Montejan, Sanpier & Boissi, nt contraints de se rendre; heureux être quittes pour la perte de leur liber-dans une occasion si chaude, que pres-tous les Soldats y laisserent la vie. rles V. apprit de ces mêmes prison-s, que François I. assembloit une gran-Armée à Avignon, mais qu'il ne vou-pas entreprendre de faire aucun mou-ent, jusqu'à l'arrivée des Suisses, qu'il ndoit de moment à autre. Cependant Ferdinand s'étant avancé, avoit pris gnole, Place assez considerable, qu'il ndonna au pillage.

Suisses. Les Suisses, bien qu'ils eussent promis à
1536. l'Empereur, par un Traité solemnel, de demeurer neutres, ne sçachant pas, quel étoit le dessein de Charles V. d'armer une Armée si formidable, pour envahir la France, & prenant quelque jalousie des progrez d'un Monarque de la Maison d'Austriche, laquelle ne pouvoit entierement renoncer à ses prétentions sur la Suisse, quoi qu'elle fût bien éloignée de pouvoir la réduire sous son obéïssance; les Suisses, dis-je, jugerent à propos pour toutes ces considerations, de mettre en pratique leur maxime ordinaire, qui est de s'accommoder au temps, pour ne pas causer leur propre ruine, en observant trop scrupuleusement la Neutralité; d'autant plus qu'ils étoient extrêmement pressez là-dessus par Angereau Ambassadeur François, lequel sçut si bien ménager l'esprit des Magistrats Suisses, qu'ils permirent la sortie, à la file neanmoins, de douze mille Soldats de leur Nation, lesquels s'étant rassemblez à Montelvel, passerent ensuite en corps à Valence, où le Roi Franùois I. les attendoit avec impatience.

Bien reçus. Ce Prince les reçut avec toutes les marques d'une estime extraordinaire, & non seulement régala de Colliers d'or, & de Médailles, les Commandans; mais faisant outre cela divers tours, à cheval, par toute

l'Ar-

Armée, il se mit à crier à haute voix, *qu'il attendoit de leur valeur la liberté de la France, qui reconnoîtroit toûjours leur être redevable d'un si grand avantage. Combattez donc, chers Amis, avec ce courage si naturel à vôtre Nation, qui a sçû se mettre en reputation d'être également formidable, & invincible. Faites-le pour me faire present d'un Royaume, & vous acquerir un Ami, duquel les Descendans ne seront jamais ingrats, lorsqu'il s'agira de la conservation de vôtre liberté.*

A ces paroles du Roi, les Capitaines des Suisses ayant dégaîné leurs sabres, & fait presenter les Armes aux Soldats, se mirent tous à crier d'une commune voix, *que quoique le monde appellât leur Nation mercenaire & venale, ils vouloient faire connoître qu'en cette occasion* (mais cependant ils avoient reçû les chaînes, & les Médailles d'or) *ils combattoient pour l'honneur, pour la gloire, pour le maintien du Royaume, & de la Couronne de Sa Majesté, pour la conservation de laquelle ils étoient prêts de répandre jusqu'à la derniere goute de leur sang.* Et veritablement ce secours des Suisses, qui arriva à propos, servit extrêmement à accommoder les affaires du Roi François, & à sauver sa réputation. Aussi, non seulement les Ecrivains étrangers, mais les François mêmes tombent d'accord, que

sans un tel secours, c'étoit fait de la France.

Evenement militaire. Dans la Victoire ci-dessus rapportée, il arriva une chose assez curieuse, touchant les Ceremonies & les Loix militaires; trois Officiers étant entrez en dispute au sujet de Montejan, & chacun prétendant que ce Prisonnier lui appartenoit de droit. Le premier alléguoit pour raison, qu'il lui avoit ôté sa masse de fer; le second se fondoit sur ce qu'il lui avoit arraché le gand de la main, & le troisiéme representoit qu'il avoit pris la bride du cheval, lorsqu'il marchoit encore. La contestation s'échauffa si fort, à cause du grand nombre de Partisans que chacun avoit, qu'on étoit sur le point d'en venir aux mains; mais le Comte Pépoli étant survenu, & s'étant mis au milieu, les fit résoudre à remettre la décision de leur differend au General Gonzague, & au Capitaine Luciasco, qui déciderent en faveur de Marsilio Sala de Bresse, qui étoit celui qui avoit saisi la bride du cheval du Prisonnier contesté, parce que par-là il lui avoit ôté le moyen de pouvoir s'enfuïr.

Dauphin. Montecuculi. En ce temps-là il arriva un accident qui causa une sensible douleur, & un deuil inconsolable à la France. C'est la mort du Dauphin, laquelle arriva justement, lorsque le Roi François I. son Pere, se preparoit avec le plus de chaleur à se mettre à la

tête

tête de son Armée contre l'Ennemi, & lors qu'il sembloit que la fortune commençoit à lui devenir plus favorable. Ce Prince mourut à Tournon, & non pas à Lyon, comme l'écrit Ulloa, âgé de vingt ans, non sans grand soupçon de poison, quoiqu'il eût été attaqué d'une fiévre tres-violente. Sebastien Montecuculi accusé de lui avoir donné ce poison, fut mis en prison, & appliqué à la torture durant trois jours, au bout desquels ne pouvant plus supporter les douleurs d'un tourment si horrible, il confessa le crime, & declara qu'Antoine de Leva, & Ferdinand de Gonzague, l'avoient porté à le commettre; sur quoi son procès lui ayant été fait, il fut tiré à quatre chevaux dans la place de Tournon. Plusieurs Ecrivains, & même François, croient que Montecuculi avoit confessé cela par la douleur de la torture, étant d'ailleurs innocent. En effet on ne voit pas quel avantage l'Empereur auroit pû tirer de cette mort.

Charles V. marche avec l'Armée à Brignoles.

Quoique cette petite Victoire, que Bellay, comme François, diminuë, en ne faisant monter la perte de ceux de sa Nation qu'à 300. & que Guazzo, comme Espagnol, augmente, en la faisant aller jusqu'à 800. n'accrût pas peu l'esperance que l'Empereur avoit conçûë de faire de grands progrez; neanmoins il commençoit déja à s'appercevoir qu'il s'étoit laissé légerement in-

induire à cette entreprise, par les representations de ceux de ses Capitaines, qui la lui avoient figurée facile & indubitable; & sans tenir d'autre conseil, il donna ordre de faire marcher l'Armée vers Brignoles, où il s'arrêta quatre jours, jusqu'à ce que tous ses gens fussent arrivez. De là il alla à S. Maximin, & ensuite à Aix, Capitale de la Provence, où réside le Parlement, laquelle il trouva déserte, & dénuée de toutes choses, les Habitans eux-mêmes l'ayant réduite dans cet état, à cause qu'on ne pouvoit la défendre, de sorte que cette conquête apporta peu de gloire à l'Empereur.

Païsans incommodent l'Armée. *1536.* Dans cette marche l'Armée fut serrée de prés, & fort mal-traitée par les Paysans, & les Montagnards du Pays, qui sortant à l'improviste des bois où ils se tenoient, & ayant rompu les passages les plus étroits, faisoient de temps en temps grand carnage des soldats qui s'écartoient du gros des Troupes, comme cela arrive ordinairement: même leur hardiesse, ou leur zele, fut si extraordinaire & si temeraire, que s'étant mis seulement 50. dans une Tour, ils donnerent assez d'occupation à toute l'Armée, laquelle se vit obligée d'employer le canon; de sorte qu'ayant été contraints de se rendre, ils furent tous pendus, au moins 24. les 26. autres ayant déja perdu la vie en combattant; & ce qui irrita le

plus

plus les Imperiaux, & les porta à cette rigueur, fut qu'entre ceux des leurs qui furent tuez, étoit le Capitaine Lasco Bressan, Soldat de grande valeur, & tout ensemble Poëte fort renommé, tué d'un coup d'Arquebuse, mort qui causa une sensible douleur à Gonzague, de qui il étoit grand ami.

Charles V. ne voulut pas entrer dans Aix, à cause qu'elle étoit si déserte, & si dépourvûë de tout ; mais il campa tout proche, occupant la plaine, & deux Collines en flanc, & au milieu la riviere d'Arc, & s'y retranchant fort regulierement. Mais, comme les Habitans avoient, comme il a été dit, fait le dégat dans tous les Pays, cela fut cause que l'Armée manqua tellement de Vivres, que si l'Empereur n'eût pas été present, il seroit arrivé des désordres ; la disette ayant été si grande, qu'on fut obligé de tirer des Vivres de l'Armée Navale de Toulon ; & comme il y avoit entre deux une campagne spacieuse, il étoit aisé aux Partis François d'enlever les Convois, & de causer de grands dommages aux Ennemis. Entr'autres incommoditez, celle des moulins, qu'on avoit brûlez & ruinez, étoit si grande, qu'à peine se trouvoit-il du pain pour la Table de l'Empereur. Le mauvais air du pays joint à cette disette, causa en peu de temps toutes sortes de maladies contagieuses, qui

Disette & maladies.

T 5 fai-

faisoient mourir dans un seul jour des centaines de Soldats, & en obligeoient une infinité d'autres à déserter.

On tente le siege de Marseille.

Tous ces accidens causerent à Charles V. un déplaisir qu'il ne pouvoit si bien dissimuler, qu'il ne le laissât voir sur son visage, connoissant bien qu'il ne pouvoit que remporter beaucoup de honte d'une expédition de cette nature, qui lui causoit tant de dommage, sans aucun fruit ; de sorte que voyant qu'il y alloit de son honneur de partir sans avoir fait aucun exploit, ni aucun progrés considérable, il résolut d'assieger Marseille sans differer davantage, quoique la saison fût fort avancée. Pour cet effet il partit le 15. d'Août, sous les auspices (comme il disoit) de la Sainte Vierge, & alla en personne, accompagné du Marquis de Vasto, du Duc d'Albe, de Don Ferrand de Gonzague, & du Comte de Horn, Guidon de Cavalerie, pour reconnoître la Place, aprés avoir donné ordre que 3000. Espagnols, 4000. Italiens, & 5000. Allemans d'Infanterie, le suivissent ; & quoi qu'il n'arrivât que vers le minuit sous le canon de la Ville, sans trompettes & sans tambours, il ne laissa pas d'être découvert, justement comme il marquoit les lieux propres à dresser des Batteries, & d'essuyer une infinité de coups de canon, que ceux de la Ville ti-

mirent

airent à tirer incessamment, dès qu'ils l'eurent apperçû, & par lequel ils blesserent, & tuerent plusieurs de ses gens ; ce qui contraignit Charles de se retirer dans le Valon, ne voyant pas qu'il y eût moyen de reconnoître la situation des lieux. Cependant le Duc d'Albe fut envoyé pour reconnoître Arles, & voir si ce seroit une entreprise plus facile ; mais ayant été tout au contraire jugée plus difficile, & presque tout à fait impossible, on fut contraint de se résoudre à la retraite.

Raisons pour la retraite

Quatre raisons déterminerent Charles V. à cette retraite, non sans une mortification sensible. La premiere, pour avoir entendu que Soliman, à l'instigation du Roi François I. avoit envoyé, pour faire diversion, Barberousse avec une puissante Armée, pour attaquer les côtes maritimes de Naples, & de Sicile, & tâcher de s'assûrer de quelques Places, ce qui étoit tres-veritable. La seconde, pour avoir reçu nouvelles certaines que le Roi François I. étoit parti d'Avignon avec une Armée fraîche de 40. mille Combattans, pour venir l'attaquer, auquel il n'auroit pas pû résister, vû l'état où se trouvoit son Armée. La troisiéme, pour avoir été informé par le Prince Doria, que Guy Comte de Rangon, & César Fregose s'approchoient avec des forces reçûës de France pour attaquer Genes. Enfin, la

quatriéme, & la plus forte raison de toutes, étoit le manque de vivres pour les hommes, & pour les chevaux, l'Armée de Mer ne pouvant plus en fournir. A quoi l'on peut ajoûter une cinquiéme raison que j'ai insinuée, qui est, que n'y ayant pas moyen de prendre aucune Place forte, il n'étoit pas possible de demeurer l'Automne, & l'Hiver dans un Pays étranger.

Charles V. de quoi blâmé. Ce qui donna beaucoup à parler à toute l'Europe, & particulierement aux François, qui connoissoient mieux que qui que ce soit le peril qui le menaçoit, & qui étoit justement ce qu'ils craignoient le plus, fut que Charles V. ayant en grand nombre les plus experts Capitaines du siecle, sans contredit, ils ne connussent pas le meilleur parti qu'il y avoit à prendre; étant certain, que si au lieu de s'arrêter en Provence, & à Arles, il eût d'abord passé la Durance, & sans s'amuser à Marseille, pris Avignon, & de là poursuivi son chemin tout droit à Lyon, où il auroit pû y faire hyverner son Armée, vû que le Roi François I. avoit beaucoup tardé aprés l'entrée de Charles V. en France, à assembler son Armée à Avignon, de sorte qu'il y auroit eû tout le tems qu'il falloit pour l'execution de ce dessein.

On le défend. Mais d'autres, qui étoient peut-être mieux instruits de ces sortes d'affaires, raisonnoient autrement, jugeant que c'étoit

une

une chose contraire à toutes les regles de l'art de la guerre, d'engager si avant une Armée dans un Royaume tel que celui de France, sans avoir une Place forte à sa devotion, pour servir de retraite en cas de besoin. Quelquefois on fait de certains coups de desespoir, mais cela n'est bon que pour quelque Avanturier, & non pas pour une Armée, à la tête de laquelle il y avoit un Empereur, dont la vie étoit si importante à la Chrétienté : de maniere que le dessein étoit fort bien concerté de s'assûrer de Marseille, ou d'Arles, s'il eût été possible, & puis penetrer plus avant. Il y a même apparence que c'étoit la pensée de Charles V. de s'avancer davantage ; mais voyant la resolution des François de gâter, & de brûler tout, il n'étoit pas de la prudence de s'éloigner de la Flotte qui pouvoit seule lui fournir des vivres.

Retourne à Genes. En un mot, l'Empereur se trouvant reduit dans l'état décrit ci-dessus, & voyant son armée diminuée de plus de dix mille hommes, & que plusieurs de ses meilleurs Capitaines avoient perdu la vie, & entr'autres le fameux Antoine de Leve, qui d'une basse fortune, s'étoit élevé à un si haut poste, & qui fut obligé, quoique grand & perpetuel Ennemi des François, de laisser ses os en France : Charles V. dis-je, ne pouvant pas differer plus long-temps la retraite,

traite, fut contraint de la faire aux dépens de son honneur; quoiqu'on puisse dire pour le sauver, que la necessité n'a point de loi. Cette disgrace (qui fut la quatriéme) ayant abbatu le courage de Charles V. tout grand, tout héroïque qu'il étoit, il s'embarqua à Toulon, & s'en retourna à Genes, où il entra de nuit dans le Palais de Doria; l'Armée fit aussi sa retraite, & fut estimée heureuse de n'avoir pas été poursuivie.

Ambassadeurs Lutheriens.

Dès qu'il fut arrivé à Genes, Joachim de Popenheim, Loüis de Bambach, & Claude de Putinger, vinrent le trouver en qualité d'Ambassadeurs des Princes Protestans, n'ayant d'autre but dans leur Ambassade, que de desabuser l'Empereur par leurs bonnes & légitimes raisons, des bruits qu'on répandoit dans toute l'Europe, qu'ils avoient conclu une Ligue, & une Alliance défensive & offensive, avec les deux Rois de France & d'Angleterre, faisant sur cela de grandes & amples protestations du contraire, & se soûmettant à toute sorte de peines, s'il arrivoit qu'on decouvrît quelque chose de vrai sur ce sujet. Ils supplierent ensuite l'Empereur de les laisser joüir des fruits de la Paix concluë à Nuremberg, tant à l'égard de leurs personnes, que de leurs Etats, en donnant ordre à la Chambre Imperiale de n'executer contr'eux aucune sentence pour le fait, ou sous pretexte de

Reli-

Religion. Ces Ambaſſadeurs furent reçus avec beaucoup d'humanité, & avec les honneurs accoûtumez, & furent ainſi renvoyez, après que Charles V. leur eût dit qu'ils pouvoient partir, avec l'aſſûrance d'obtenir ce qu'ils demandoient, & qu'il feroit réponſe à leurs Princes, non ſeulement par Lettres, mais auſſi par la bouche d'Helde ſon Vice-Chancelier, qui partiroit dans peu de jours, & avant ſon départ pour Eſpagne, où il étoit obligé de ſe tranſporter, pour des affaires importantes.

Le lendemain de ſon arrivée à Genes, Charles V. reçut la nouvelle du peu de ſuccès de l'Armée que la Reine Marie ſa Sœur, Gouvernante des Pays-Bas, avoit envoyée en Picardie, ſous la conduite du Comte de Naſſau, qui ne manqua pas avec l'élite de ſes Troupes Allemandes & Flamandes, d'attaquer le Pays ennemi avec beaucoup de vigueur & de courage; mais le mal fut, que le Roi François I. s'aviſa du même expedient, dont il s'étoit ſervi en Provence; ſçavoir de faire tranſporter, ou brûler tous les bleds, & toutes les Proviſions de bouche des lieux circonvoiſins; de ſorte que Naſſau manquant de Vivres, & ne pouvant ſans une extrême incommodité, des frais immenſes, & un temps fort long, en faire venir de Flandre, avoit été contraint, après la perte de plus de 7000. des ſiens Flandres.

tuez

tuez dans les escarmouches, ou morts de misere, de s'en retourner à Bruxelles, avec la même gloire, avec laquelle l'Empereur s'étoit retiré à Genes.

Charles V. part pour Espagne. Ainsi, pendant qu'en France les François celebroient dans toutes les Places, & Châteaux, des Processions, des Bals, des Fêtes, des Feux de joye, au sujet de la glorieuse liberté qu'ils avoient maintenuë, contre l'injustice, & l'avidité de leurs Ennemis, qui vouloient la leur ravir avec tant de violence, & des forces si redoutables; l'Empereur chagrin & honteux se disposoit au voyage d'Espagne, pour s'ôter de devant les yeux des objets si mortifians. De sorte qu'ayant créé le Marquis de Vasto, Gouverneur de Milan, en la place d'Antoine de Leve, & laissé à ce nouveau Gouverneur le soin de rendre inutiles les menaces que faisoit le Roi de France d'envoyer à Milan son Armée, déja assemblée & toute prête; il s'embarqua avec peu de pompe & de bruit, sur sa Flotte, conduite par le fameux Doria, sans considerer les perils ausquelles la navigation est exposée pendant l'hiver, quoique la sienne jusqu'à Barcelone fût fort courte.

Départ blâmé. 1536. Ce départ si précipité de Charles V. pour Espagne, augmenta encore la réputation peu avantageuse où il s'étoit mis dans l'Europe, pour les mauvais succés de ses

Armes

Armes en France, sur quoi les François ne manquerent pas d'en faire des plaisanteries, pour rendre plus agréables les Fêtes qu'ils celebroient, jusqu'à chanter en vers François les paroles suivantes, *que l'Empereur avoit pris la poste pour Espagne, afin d'aller porter aux Espagnols les nouvelles de ses levées de bouclier en France, contre les François.* Trois raisons porterent tout le monde à blâmer ce départ si précipité de Charles V. pour Espagne. La premiere, parce qu'on ne voyoit pas la moindre chose qui pût l'obliger à ce voyage, puisque les Provinces de ce grand Royaume étoient toutes tranquilles, & les Espagnols trescontens du Gouvernement de l'Imperatrice. La seconde, que sa Personne étoit tresnecessaire en Allemagne, ou en Italie, pour assoupir les difficultez que les Lutheriens faisoient naître sur l'article de la convocation du Concile; sa presence étant absolument necessaire dans un lieu, où il pouvoit facilement lever les obstacles, & négocier autant qu'il falloit pour satisfaire aux instances de la Cour de Rome, & vaincre l'obstination des Protestans à l'égard de leurs prétentions. Et en effet, on ne pouvoit que trouver étrange de voir l'Empereur s'éloigner si fort dans un temps qu'on parloit plus que jamais du Concile, après avoir fait paroître tant de passion sur

ſur ce point, & en avoir tant preſſé la convocation. Enfin, il paroiſſoit tres-étrange à tout le monde, qu'aprés être entré en France avec tant de menaces & de fanfares, & de ſi grandes forces, dans un temps même où le Roi François avoit les ſiennes encore en Piémont, & en Savoye, & ſe préparoit avec toute la diligence poſſible à faire paſſer ſa nouvelle Armée en Italie, il abandonnât, contre toute bonne maxime, ces Provinces, & le Duché de Milan, & s'en allât en Eſpagne avec tant de hâte.

Turcs. Mais ce qu'il y avoit de pis, eſt que Charles ſçavoit tres-bien, puiſque perſonne ne l'ignoroit, que François I. le voyant ſi réſolu d'envahir ſon Royaume avec de ſi grandes forces, pour le réduire à la condition d'un ſimple Gentilhomme, & d'un Chevalier errant, ne pouvant pas trouver d'autre moyen de ſe défendre, avoit ſollicité Soliman, avec lequel il s'étoit allié, de vouloir faire une puiſſante diverſion en Italie, dans les Etats Maritimes de l'Empereur; & en effet Soliman avoit déja ordonné tout ce qui étoit neceſſaire pour l'execution, qui avoit même déja été commencée, comme nous le verrons en ſon lieu; ce qui fut cauſe que l'Empereur ſe fit conduire ſi précipitamment à Barcelone, & qu'avec la même pré-

écipitation il ordonna à Doria de s'en tourner, afin de se mettre en toute di- gence aux trousses des Turcs. En un iot, Charles avec sa guerre en France, iit en peril le Duché de Milan, la Sicile, : le Royaume de Naples ; voilà à quoi ses xploits se réduisirent.

L'Empereur n'eut pas plûtôt débarqué Barcelone qu'il n'eut de peine à s'apper- evoir, par la maniere froide dont il fut eçû des Espagnols, qu'ils n'étoient nul- ement contens du malheureux succés de es Armes en Provence ; & il trouvoit toû- ours plus triste mine, plus il s'avançoit rers Madrid, où il sembloit qu'on eût plûtôt préparé des larmes pour pleurer l'is- sue fâcheuse & honteuse de l'entreprise contre la France, que des Lauriers & des Palmes pour couronner ses Victoires d'A- frique. Il est certain, qu'il fut regardé de mauvais œil, parce que les Espagnols naturellement grands ennemis du nom François, auroient plus volontiers desiré de le voir glorieux en France, que triom- phant en Afrique. De sorte que ce n'est pas merveille que le déplaisir qu'ils avoient de son malheureux succés en France, eût presque entierement éteint la joye que leur devoient causer les Victoires remportées en Afrique. Ce qui obligeoit encore les Es- pagnols à faire à Charles une si froide re- cep-

Il est vû de mauvais œil des Espagnols.

ception, c'étoit de se voir chargez d'une infinité d'Impôts & de Contributions pour l'entretien de tant d'Armées; à quoi il faut ajoûter que les Ecclesiastiques, qui sont ceux qui ont accoûtumé d'animer les Peuples, se voyant épuisez pour avoir été obligez de payer plusieurs fois les Dixmes de leurs Revenus, ne pouvoient se réjoüir de bon cœur; ce qui donna lieu à ce mot qui fut dit dans la suite, *Que Charles étoit allé en Espagne, pour celebrer la pompe funebre de son honneur mort en France.*

La Ligue de Smalcade refuse le Concile. 1536.

L'Empereur, avant que de partir de Genes, avoit fait passer à Vienne Helde son Vice-Chancelier, avec la Bulle de la convocation du Concile, laquelle lui avoit déja été envoyée par le Pape. Helde arrivé à Vienne s'aboucha avec Rangoni, Nonce du Pape, auprès du Roi Ferdinand, & ils partirent ensuite tous deux ensemble vers la mi-Février, pour se rendre à *Smalcalde*, où les Princes, & les Députez Lutheriens étoient assemblez, & où ils avoient aussi fait venir *Luther*, avec huit (& plus, selon d'autres) de leurs principaux Théologiens & Prédicateurs. Le Nonce, & le Vice-Chancelier presenterent d'abord la Bulle de la Convocation du Concile. Les Princes la donnerent à leurs Théologiens pour l'examiner, ce qui fit naître de grandes

les disputes, tant en public, qu'en particulier, les Lutheriens étant devenus plus hardis que jamais, tant à cause des malheurs de Charles V. en France, que parce qu'ils le voyoient en Espagne. Enfin, aprés bien des raisonnemens, ils donnerent par écrit la Déclaration suivante : *Que pour eux ils desiroient un Concile general, où il fût permis à chacun de dire son sentiment en toute liberté. Que pour cet effet, non seulement le Pape ne devoit pas y présider, mais qu'il ne pouvoit pas même le convoquer, parce que cette Convocation n'appartenoit qu'à l'Empereur, & aux Rois. Et que d'ailleurs il y avoit assez de Villes en Allemagne, sans s'en aller en Italie.*

Ligue contre celle de Smalcalde. 1537.

Rangoni, & Helde, firent tout leur possible pour les obliger de changer de sentiment, & à se désister de la résolution qu'ils avoient prise; mais voyant que toutes leurs remontrances étoient vaines & inutiles, & que les Protestans n'en vouloient écoûter aucune, ils jugerent à propos de s'en retourner vers le Roi Ferdinand, & conclurent avec lui de faire une assemblée de tous les Princes Catholiques d'Allemagne, laquelle se tint, suivant les ordres donnez, dans la Ville de Nuremberg, & où se trouverent entr'autres l'Archevêque de Mayence, & de Saltzbourg, les Ducs Guillaume, & Loüis de Ba-

Baviere, le Duc George de Saxe, les Ducs Henri, & Frederic de Brunſvic, leſquels vinrent en perſonne, les autres envoyerent leurs Députez. Ceux-ci, aprés avoir lû la Déclaration des Lutheriens, & entendu par les rapports du Nonce, & du Vice-Chancelier, la réſolution qu'ils avoient priſe, d'exclure du Concile le Souverain Pontife, conclurent une Ligue offenſive & deffenſive, pour le maintien de la Religion Catholique, contre la Ligue de Smalcalde, & contre tous ceux qui prétendoient de lui préjudicier; cette Ligue devoit durer pendant onze ans, & l'Empereur, & le Roi des Romains en furent déclarez les Chefs, ce qui ne donna pas peu à penſer aux Lutheriens. Le Pape de ſon côté faiſant réflexion ſur ce qui s'étoit négocié à Smalcalde, differa la Convocation du Concile juſqu'au mois de Novembre, ſous pretexte que le Duc de Mantoüe demandoit quelque temps pour pouvoir faire une levée de gens, dont il avoit beſoin.

Procedure de François I. contre Charles V.

Pendant que les Princes d'Italie avoient l'œil ſur le Concile, & que l'Empereur faiſoit la viſite de ſon Royaume pour s'informer des ſentimens des Eſpagnols ſur le Gouvernement de l'Imperatrice, & de ſon Conſeil, le Roi François I. ne pouvant digerer l'injure que l'Empereur lui avoit faite

aite (quoi qu'elle tournât au dommage, & à la honte de l'aggresseur) d'avoir fait une si grande irruption dans son Royaume, pensa à s'en venger par la même voye. Pour cet effet s'étant rendu au Parlement de Paris, assisté des Princes du Sang, les Officiers de la Couronne, & de 48. Evêques, en presence de toutes ces illustres Personnes, Jacques Capel Avocat du Roi, ayant pris la parole comme Procureur General de Sa Majesté, remontra, *Comment Charles V. Empereur, Comte de Flandres, d'Artois & de Charolois, & autres Seigneuries dépendantes de la Couronne, Usurpateur, avoit commis divers détestables & execrables crimes, contre le Roi son Prince naturel, & son souverain Seigneur, lesquels étant aussi manifestes à la Chrétienté, que funestes à la France, il demandoit qu'il fût déclaré rebelle, & comme tel, que tous ses biens fussent confisquez, aussi bien que toutes les Seigneuries qu'il possedoit, & qui dépendoient de la Couronne de France.*

Charles V. cité.

En vertu de cette Requête, & de ces instances, le Parlement ordonna que l'Empereur Charles V. Comte de Flandres, d'Artois, & de Charolois, seroit cité, & sonné à son de trompe, sur les Frontieres de ses Seigneuries & Terres, à ce qu'il eût à comparoître, sinon en sa propre personne,

ne, au moins par celle d'un, ou de plusieurs Ambassadeurs, ou Députez, tels qu'il jugeroit à propos, avec toute l'autorité, & plein pouvoir necessaire, & avec les instructions convenables, pour se défendre sur tout ce qui avoit été representé contre lui dans la Cour de Parlement de Paris; & que pour mieux faciliter cette Comparution, Sa Majesté donneroit tous les Passeports & Saufs-conduits necessaires, à ceux qui seroient nommez par l'Empereur pour venir faire cette fonction, & répondre aux accusations intentées: avec la parole Royale de plus, qu'aprés avoir fait les affaires, & défendu les interêts de l'Empereur leur Maître, ils pourroient s'en retourner auprés de lui avec une pleine & entiere liberté. Cet ajournement fut fait par un Heraut d'Armes, & personne n'ayant comparu dans le temps préfix de 40. jours, le Parlement donna le matin du 20. Janvier 1537. une sentence contre l'Empereur, comme coupable de rebellion & de felonie contre le Roi son Seigneur, & par consequent déchû & privé des Comtez susdites.

Duc d'Egmont. Les Espagnols se sont mocquez de ces procedures, en ayant parlé dans leurs Histoires, & dans leurs Chroniques, justement comme de ces sortes de procedures qui se font par les Rois de Théatre dans les

les Comedies ; & tout au contraire, les François n'ont pas manqué de les soûtenir comme justes, légitimes & convenables. Pendant que le Roi François I. donnoit, pour ainsi dire, des chiquenaudes à l'Empereur, celui-ci de son côté ne manquoit pas de lui allonger quelque petit soufflet. Le Duc Charles d'Egmont s'étoit mis sous la protection du Roi Tres-Chrétien, afin (comme on croyoit) d'être maintenu par les armes, & par l'autorité de ce Monarque dans la possession de la Duché de Gueldre, sur laquelle l'Empereur avoit de grandes prétentions, comme étant une dépendance de la succession de Philippe son Pere. D'Egmont croyoit s'être bien mis à couvert sous une telle protection, & que par ce moyen toutes les prétentions de Charles V. demeureroient éteintes ; mais celui-ci excita sous main les Peuples de la Gueldre à se révolter contre le Duc, & il ne manqua pas de colorer cette révolte, en faisant courir le bruit que le Duc avoit secrettement traité avec le Roi de France pour la vente de cette Duché, chose fort odieuse à ces peuples, qui auroient été bien fâchez de tomber sous la domination des François. Ce bruit eut son effet, car les Gueldrois ayant pris les armes, chasserent le Duc de tout le Païs, en sorte qu'il ne lui restoit pas un

ſeul lieu où il pût ſe retirer ; & pour le mieux maintenir, ils recoururent à la protection de l'Empereur, qui ne manqua pas de la leur accorder.

Soliman respire une double vengeance. 1537.

Soliman Empereur des Turcs, dont l'ame étoit également belliqueuſe, & avide de conquête, en ſorte qu'il lui ſembloit, en cela ſemblable à Alexandre, que *le monde étoit trop petit pour lui*, ce puiſſant Monarque, dis-je, retourné à Conſtantinople, aprés la malheureuſe Campagne faite contre la Perſe, dans laquelle il fut contraint d'éprouver que la Fortune ne ſeconde pas toûjours la grandeur du courage, & la force du bras des plus grands Guerriers, ſe mit à tenir Conſeil avec ſon Divan ſur ce qu'il étoit le plus expedient de faire, pour ſatisfaire une double vengeance dont il brûloit, étant certain que les Princes courageux ne peuvent ni ſupporter les pertes, ni ſouffrir de compagnon dans la Fortune. Ce Conquerant infidele aprés ſon malheureux ſuccés en Babylone, avoit tourné ſes armes contre Thaemas Roi de Perſe, où il fit plus de ravages & de dommages que l'eſprit le plus fier & le plus cruel d'un Barbare n'en ſçauroit imaginer : mais comme il triomphoit parmi toutes ſes Barbaries, Thaemas l'ayant attaqué avec une Armée moins nombreuſe que la ſien-

ne,

e, mais postée plus avantageusement, fit en moins de six heures son Armée en déroute, tua ses meilleurs Jannissaires, trois Sangiacs, & fit un grand nombre de prisonniers, qui resterent au pouvoir du Persan. Voilà un grand sujet de vengeance dans le cœur d'un Monarque qui croyoit avoir enchaîné la Victoire. L'autre chose qui le portoit à la vengeance, étoit la perte de Tunis, Royaume qu'il avoit conquis par la force de ses Armes, & qui vivoit sous sa protection; de sorte qu'il regardoit comme un grand affront fait à sa Couronne, ou à sa fierté, de le voir pris, & rendu tributaire par les Chrétiens, & sur tout par un Empereur dont il ne pouvoit souffrir la fortune.

Il delibere s'il fera la guerre aux Chrétiens.

Pendant qu'il consultoit de quel côté il tourneroit ses armes pour tirer vengeance des injures, soit réelles, ou prétenduës, qu'il avoit reçûës, ses Prêtres, & ses Capitaines lui conseillerent de fermer les yeux à l'évenement de Perse, qui n'étoit qu'un simple accident, & de les ouvrir à ce qui regardoit les Chrétiens, contre lesquels portant ses armes il avoit beaucoup plus de lieu de s'assûrer de la victoire, qu'il ne pouvoit l'esperer en les tournant contre les Perses, parce qu'il falloit croire que tout ce qui lui étoit arrivé en Perse, avoit été dirigé par la volonté de Dieu, & de

leur grand Prophete Mahomet, qui n'avoient pas pour agréable que les Armes Mahométanes fussent employées contre dès Mahométans; au lieu que tout au contraire ils le favoriseroient de leur assistance & de leur protection divine, lors qu'il se mettroit en devoir de faire la guerre contre les Chrétiens, Ennemis perpetuels, & perfides Persecuteurs de leur sainte Loi. C'est ainsi qu'ils tâchoient de le porter à attaquer les Chrétiens, selon que c'est la coûtume, & la maxime ordinaire des Ecclesiastiques de prendre le prétexte du service de Dieu; soit qu'ils creussent effectivement de la sorte, ou qu'ils voulussent s'acquerir la réputation de Zelateurs. Ses Capitaines étoient du même avis, & l'incitoient à conquerir l'Italie, qui ne pouvoit, disoient-ils, manquer d'être réduite par les forces redoutables de l'Empereur Ottoman; ajoûtant que par cette réduction il emporteroit, non seulement la gloire d'abbattre le Trône Papal, sur lequel il sembloit que les Papes n'étoient assis que pour enfanter des Croisades, comme ils les appellent eux-mêmes, contre les Turcs; mais outre cela de tres-précieuses dépoüilles, l'Italie étant la plus riche partie du monde, & ayant dans les Eglises des Trésors immenses, avec lesquels sa Hautesse auroit, sans charger ses

Peu-

Peuples, dequoi conquerir tout le reste du monde.

Il se determine à celle d'Italie 1537.

Quoi que Soliman semblât pancher davantage à faire la guerre contre le Persan, laquelle il croyoit plus facile, neanmoins il tourna volontiers ses pensées, & se desseins du côté de ces emplâtres appliquées sur les playes de son cœur, & s'il ne m'est pas permis de parler ainsi, je dirai qu'il se laissa volontiers persuader à tourner ses armes vers l'Occident, prêtant fort l'oreille à l'avidité, qui fut toûjours insatiable en lui, de conquerir des Royaumes fameux, de s'enrichir d'une infinité de dépoüilles, & d'avoir la gloire de vaincre & de détruire ces Ennemis qui prétendoient pouvoir l'égaler en puissance, & dans le bonheur des armes, tel qu'étoit Charles V. qui, à dire vrai, lui tenoit fort au cœur, non pour l'honorer, mais pour l'abbattre, s'il étoit possible, afin de satisfaire l'envie qu'il avoit contre lui, & cette jalousie dont il étoit tourmenté en le voyant si fort applaudi & estimé des Chrétiens; desorte qu'il jugea que s'il faisoit la conquête d'Italie, qui est la plus puissante base d'un si grand Colosse, il ne pouvoit que tomber bien-tôt par terre.

Incité par le Roi François I.

Outre les éguillons que je viens de marquer, qui l'excitoient à cette résolution, il y étoit encore poussé par trois autres. Le pre-

premier fut celui du Roi François I. lequel (comme il a été dit en son lieu) avoit porté ses armes en Italie, pendant que Charles V. étoit allé, avec presque toutes ses forces, à l'expedition de Tunis, croyant qu'il lui seroit facile, tandis que l'Empereur étoit éloigné, d'engloutir non seulement le Piémont, & le Duché de Milan, mais aussi une grande partie de la Lombardie, & tout le Païs de Genes. Cependant Charles V. devenu victorieux, & irrité de ce procedé du Roi François I. qu'il appelloit perfide & barbare, ne fut pas plûtôt retourné de cette expedition, chargé de lauriers, & de benedictions, qui servoient encore à rendre plus odieux le nom de ce Roi, que par les secours qu'il envoya dans le Milanez, & dans le Piémont, par la guerre qu'il porta en France, quoi qu'avec un succés peu heureux, il le fit repentir d'avoir par ses armes troublé toute l'Italie. François I. qui ne vouloit pas avoir sur les bras un Ennemi si puissant, si glorieux, & si heureux, envoya ordre au Sieur Jean de la Forest, son Ambassadeur à Constantinople, (ne voyant pas d'autre moyen d'humilier son Ennemi) d'employer toute son adresse pour éblouïr Solyman par l'esperance de la gloire, des avantages, des conquêtes, & des dépoüilles innombrables, qui pourroient se faire en Italie, de tâcher de le gagner

gner par là, & de le porter à cette guerre. L'Ambassadeur ne se conforma pas seulement aux intentions de son Maître, mais pour faire paroître plus de zele pour son service, & pour ses interêts, oubliant ce qu'il devoit à la Chrêtienté, comme Chrêtien, il répresenta au Grand Seigneur, & à la Porte, que non seulement il seroit facile de chasser l'Empereur Charles V. des Royaumes de Naples, & de Sicile, mais que de plus l'Empire Ottoman, qui se trouvoit alors au comble de sa grandeur, & de sa gloire, ne pouvoit jamais faire une plus glorieuse action, que de reprimer un Prince aussi ambitieux que l'étoit Charles V. lequel se vantoit hautement de vouloir soûmettre à son Empire toute la Chrêtienté, de laquelle il avoit déja la plus grande partie; & aprés l'avoir domptée, subjuguer même tout l'Empire Ottoman, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, si l'on n'y apportoit un prompt remede: sollicitations ausquelles on peut bien croire qu'un Empereur tel que Solyman ne fermoit pas l'oreille.

Par Troilo Pignatelli.

En second lieu, il étoit poussé & incité à cette guerre par les sollicitations, & les instances de Troilo Pignatelli, Napolitain, sorti d'une des plus nobles, & principales Maisons du Royaume, laquelle possedoit des Fiefs & des Principautez considerables.

Ce Seigneur avoit été un des meilleurs & des plus vaillans Capitaines de Charles V. lequel il avoit servi en diverses campagnes avec une entiere satisfaction de l'Empereur: Mais malheureusement André Pignatelli, Chevalier de Malthe, Frere aîné de Troilo, ayant commis un homicide, & étant tombé entre les mains du Vice-Roy, Don Pierre Tolede, celui-ci fit tôt aprés donner contre lui sentence de mort. Troilo usa de toutes les prieres & les soûmissions possibles pour obliger le Vice-Roy à avoir quelque égard au merite de leur Famille, & aux services importans que son Frere, & lui avoient rendus à l'Empereur, & qu'ils étoient encore tous prêts de lui rendre avec plus de zele que jamais; ajoûtant à cela, que si le Vice-Roy ne vouloit pas lui accorder cette grace, il ne refusât pas au moins celle de différer l'execution de la Sentence, jusqu'à ce qu'on en eût écrit à Sa Majesté Imperiale, & qu'on eût reçu sa réponse. Mais Tolede trouvant le crime trop énorme, & digne de mort, n'eut aucun égard à toutes ces instances, & ordonna que le Criminel fût executé; & ainsi il eut la tête coupée avec une hache, sur un échafaut, dans la Place du grand Marché, par les mains du Bourreau.

Raisons plus

Troilo tout fumant de colere, jura d'en tirer vengeance, & sortit de Naples le jour mêm

même que son Frere perdit la tête, dans sa pensée de se venger, non seulement du Vice-Roy (jusques où ne va pas la vengeance dans l'ame d'un Italien, quoi que Noble!) mais aussi de l'Empereur qui l'avoit mis dans cette Charge, & de sa Patrie même, & de tant de milliers de familles innocentes. Ayant donc pris le chemin de Turquie, il arriva à Constantinople justement dans le temps que l'Ambassadeur François employoit avec le plus d'ardeur tous les offices possibles pour porter Solyman à la guerre d'Italie; de sorte que s'étant abouché avec lui, ils eurent une joye reciproque de pouvoir se soûtenir l'un l'autre dans une affaire de cette consequence, & ayant consulté ce qui seroit le plus à propos, de parler conjointement, ou séparement, ils résolurent que chacun à part allumeroit de son côté ce feu; ainsi Troilo s'étant insinué dans l'esprit des Ministres les plus favoris de Solyman, desquels il fut fort bien reçu, il leur fit connoître que le Grand Seigneur ne pouvoit jamais tenter une entreprise plus glorieuse, & plus avantageuse que celle d'Italie, & qu'il ne faloit pas manquer d'attaquer le Royaume de Naples, puisque l'occasion en étoit belle & si favorable, qu'il y avoit tout lieu de s'en promettre une victoire certaine, alléguant pour raison, que l'Empereur étant alors engagée dans ses

claire-ment repre-sentées.

Guerres du Piémont, contre le Roi François, il lui seroit impossible de défendre ce Royaume, vû sur tout que ses meilleurs Officiers, & presque toute son armée, avoient péri ou par les tempêtes, ou par les maladies, ou par le Cimeterre des Maures en Afrique; & que le reste de ses forces assemblées à la hâte, étoient employées dans cette guerre de Piémont; de sorte que le Royaume de Naples étant entierement dégarni & dépourvû de tout, il étoit hors d'état de faire aucune résistance, ajoûtant à cela, & le confirmant par diverses raisons, que les Peuples de la Poüille, & du Territoire d'Otrante, extrêmement mécontens, à cause des impôts exorbitans, & insupportables dont ils étoient accablez, étoient tous disposez, à la premiere occasion qui s'en présenteroit, à prendre les armes, & à se rebeller contre les Ministres de l'Empereur, lesquels ils ne regardoient que comme leurs Tirans, à cause des impositions excessives dont ils les avoient surchargez.

Incité par Barberousse

Enfin Chairadin sur-nommé Barberousse, contribua aussi de son côté à déterminer Solyman, avec d'autant plus d'efficace & de succés, qu'il avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit de ce Monarque, & de crédit à la Porte, & qu'il pouvoit s'expliquer lui-même sans avoir besoin d'Interprête.

prête. Ce Barbare donc, qui flattoit agréablement sa vanité des rapports qui lui étoient faits par ses Flateurs, qu'il passoit en Italie pour le fleau des Chrêtiens, ne pouvant du tout souffrir, aprés avoir remporté tant de victoires sur eux, de se voir dépoüillé d'un Royaume, & réduit à la necessité de se sauver par une fuite aussi honteuse, que precipitée, non sans un grand danger manifeste de tomber entre les mains de mêmes ennemis qu'il avoit tant irritez; ce fameux Corsaire, dis-je, étant arrivé à Constantinople, animé de colere & de haine, ne respirant que la vengeance, tant pour son interêt, que pour son honneur, & ayant trouvé Solyman occupé à chercher les moyens de réparer la perte de la bataille contre le Persan, il fit tous ses efforts pour l'en détourner.

Continuation

Diverses Histoires de Turcs, écrites par des Chrêtiens, font voir manifestement, que Barberousse ne fut pas plûtôt arrivé à Constantinople, comme fugitif, qu'il eut de grandes conferences avec le Moufti, Grand Prêtre de la Religion Mahometane, qui a beaucoup d'autorité dans le Divan, & avec les autres Prêtres les plus accreditez, tâchant de leur faire voir qu'il étoit du devoir de leur caractere, de rendre ce service au sacré Alcoran, à la gloire de Dieu, & du grand Prophete Mahomet, d'ôter

entierement de l'esprit du grand Solyman la pensée de retourner en Perse, & de le porter à tourner ses armes du côté d'Italie, où les victoires contre les Chrêtiens étoient indubitables, & sur tout la prise du Royaume de Naples, laquelle, disoit-il, traîneroit immanquablement aprés soy la destruction du Pape de Rome, & de son état, qui est, ajoûtoit-il, celui qui excite sans cesse les Princes Chrêtiens à la guerre contre Nous; & ainsi, continuoit ce rusé Corsaire, non seulement la Monarchie de Solyman s'étendroit dans le cœur de l'Europe, mais aussi la Religion de nôtre Saint Prophete, au glorieux nom duquel nous verrions élever des Mosquées, & des Autels plus superbes que tout ce qui a été fait jusqu'à present, sur les ruines, & par le moyen des dépoüilles de tant d'Eglises, pour lesquelles enrichir le Pape & ses suppôts ont eû l'adresse de dépoüiller le monde entier de tout ce qu'il avoit d'or, d'argent, & de pierres précieuses. C'est ainsi que raisonna Barberousse; & un homme si entendu à la marine, & qui avoit tant de fois infesté les côtes d'Italie, & mesuré son cimeterre avec l'épée des Chrêtiens, ne pouvoit manquer d'en être crû. En un mot, aprés avoir bien disposé les esprits de ceux de ses Partisans qu'il croyoit les plus propres à pousser l'affaire, & à faire réüssir ses desseins, il tâcha

d'in-

d'insinuer à Solyman, que s'il ne mettoit promptement un puissant frein à l'audace de Charles V. tandis que l'occasion en étoit si favorable, à cause des guerres dans lesquelles il se trouvoit embararssé, il feroit des progrés si rapides & si considerables, que devenu Geant il feroit à l'Empire Ottoman, ce que Sa Hautesse auroit negligé (ce qu'à Dieu ne plaise, ajoûtoit-il) de faire à celui de Charles V.

Ce Corsaire representa particulierement à Solyman, que toute la gloire qu'il s'étoit acquise par ses heureuses expeditions de Babylone, & de Hongrie, demeuroit obscurcie par l'affront que lui avoit fait Charles V. d'être allé en personne pour rétablir à Tunis en dépit de sa Hautesse, un Roi déja chassé par les forces Ottomanes, exploit pour lequel on faisoit, & celebroit en Europe tant de triomphes, qui ne servoient qu'à rendre l'Empire Ottoman la risée de tout le monde, bien que d'ailleurs rendu trés-glorieux par l'épée, & par la valeur de sa Hautesse. Il n'y a, ajoûta-t-il, d'autres remedes que celui-ci: Charles alla en personne pour chasser Solyman de Tunis, il faut que Soliman, pour réparer son honneur, marche aussi à son tour pour chasser Charles de Naples, & la réparation & la gloire seront d'autant plus grandes, que le Royaume de Naples est plus grand que celui de *Autres raisons* *1537.*

Tunis. Voilà le vrai moyen de rabaisser l'orgueil du Bourgeois de Gand, comme on l'appelle communément : Voilà le vrai cimeterre pour couper entierement la trame qu'il ourdit, & détruire tous les autres desseins qu'il roule sans doute dans son esprit.

Soliman résout la guerre en Italie.

Comment, je vous prie, tant d'éguillons, tant d'instances redoublées, & de raisons alleguées, n'auroient-elles pas penetré jusqu'au fond du cœur d'un Empereur tel qu'étoit Soliman ? En un mot, s'étant transporté au Divan, il declara, au grand contentement de ce Conseil, que son intention étoit d'attaquer l'Italie par mer & par terre tout à la fois ; Barberousse, comme Bassa de la Mer, & Capitaine d'une expérience extraordinaire, avoit place dans ce Divan, dont il faisoit la septiéme personne, quoique d'ordinaire il ne soit composé que de cinq ; maxime, peut-être plus avantageuse que celle des Princes Chrétiens, qui souvent se laissent induire par des Favoris, qui ont interêt d'avoir un grand nombre de Créatures qui les appuyent, à remplir leurs Conseils d'hommes bien differens de ceux que Diogene cherchoit avec son flambeau.

Tâche de cacher ses desseins

Soliman eut grand soin de cacher, autant qu'il lui fut possible, les desseins qu'il avoit formez, à l'Empereur & à ses Minis-

tres,

tres, qu'il sçavoit être en grand nombre, & qui ne manquoient pas d'espions par tout, afin qu'ils ne soupçonnassent pas que tous ces grands preparatifs, qu'il falloit nécessairement faire, se fissent contre Charles V. & de pouvoir par ce moyen le surprendre. Car quoique l'Ambassadeur de France, Troilo Pignatelli, & Barberousse lui-même, lui fissent l'entreprise facile, & la victoire infaillible (défaut general, & commun à tous ceux qu'une excessive passion de vengeance porte à donner des Conseils) avec tout cela Soliman, Prince rusé & prudent, jugeoit à propos de prendre toutes les mesures, & les précautions propres à assûrer le succès de l'entreprise; outre qu'il eût épargné la vie des siens, s'il eût pû attaquer & surprendre les Ennemis, avant qu'ils se fussent mis en état de défense: si c'est une bonne maxime, ou non, j'en laisse la décision aux gens de guerre, & aux Theologiens.

Pour cet effet, il fit courir le bruit par toute la ville de Constantinople, où il étoit bien persuadé que Charles ne manquoit pas d'espions Chrétiens & Juifs, qu'il avoit résolu d'envoyer son Armée du côté de l'Egypte, afin que de là il pût plus facilement la faire passer par la voye du Nil à Suez, qu'on appelle communément Arsinoé, Ville & Port au fond de la Mer *Moyens dont il se sert 1537.*

Rouge,

Rouge, où il avoit déja envoyé dès le commencement de l'année 1537. sous le commandement de Soliman Baſſa Eunuque, Albanois de Nation, 80. gros Navires de guerre, en y comprenant 20. Galeres tres-bien équipées, & bien munies d'Artillerie; & que toutes ces forces devoient être employées contre les Portugais, & cela pour deux raiſons (au moins ſi l'on en croit le bruit que le Sultan en faiſoit courir) la premiere, à cauſe que ceux-ci troubloient, & interrompoient, au grand dommage de ſes Peuples, le commerce des Epiſceries qui venoient par cette voye des Indes en Turquie; & la ſeconde, pour ſe vanger des ſecours d'Artillerie, & d'Arquebuſes, qu'ils avoient donné au Roi de Perſe, & ſans leſquelles ce Roy n'auroit pas remporté cette grande victoire contre lui. A quoi le Grand Seigneur ajoûtoit, que lui-même en perſonne retourneroit en Hongrie à la tête d'une tres-puiſſante Armée, compoſée de 200. mille Soldats d'élite qu'il avoit déja aſſemblez. Raiſons que certaines circonſtances rendoient vraiſemblables, pour impoſer à bien des gens.

Diligences de Charles V.

Mais l'Empereur Charles, qui ſe fioit peu aux Princes Chrétiens, & encore moins aux tres-Chrétiens, lorſqu'il s'agiſſoit de prendre des meſures & des précautions, n'avoit garde d'être ſi ſimple, que

d'ajoû-

oûter foi à ce que disoit le Sultan. Ainsi
ti de bonne heure, comme il étoit sur
oint de s'embarquer pour Espagne, des
paratifs prodigieux de Soliman, & bien
suadé qu'il n'avoit rien tant à cœur que
se venger de lui, tant pour l'envie, &
nbrage qu'il avoit conçûë de ses progrès,
e parce qu'il y étoit excité par les sollici-
ions du Roi François, & de Barberousse;
ie prit point le change, & loin de s'en-
rmir sur les bruits que le Grand Seigneur
soit courir à Constantinople; il donna
abord ordre à Tolede son Vice-Roi à
aples, & à Doria son Grand Amiral, de
ire travailler à un armement Naval, le
us grand qu'il seroit possible. Outre cela
envoya à Rome *Jean Mariquez*, Mar-
uis d'Anguilar, par lequel il écrivit au
'ape Paul III. une lettre tres-pressante,
our le solliciter à conclure une ligue con-
re le Turc (vû qu'il avoit des avis certains,
que les grands armemens qu'il faisoit,
étoient destinez contre la Chrétienté) en-
tre Sa Sainteté, la République de Venise,
& Lui; & en même temps il en écrivit aussi
une autre lettre tres-forte à Venise. En un
mot, les offices de Charles V. dans lesquels
on remarquoit un grand zele pour l'interêt
public, réveillerent ces deux Puissances
qui y étoient extrêmement interessées, &
qui voyant combien le besoin étoit pres-
sant,

ſant, conclurent la ligue en preſence du Pape même, ledit Marquis d'Anguilar y aſſiſtant de la part de l'Empereur, & de la part de la République, *Marc Antoine Contarini*, ſon Ambaſſadeur.

ARTICLES

De la Ligue concluë à Rome entre Sa Sainteté, Nôtre Seigneur Paul III. & ſon Conſiſtoire, le tres-Invincible Empereur Charles V. & la tres-noble République de Veniſe. Le 7. Fevrier 1537.

I. QUe Sa Sainteté armera 36. Galeres, outre les quatre de la Religion de Saint Jean, dite de Malthe, qui ſeront compriſes comme ſurnumeraires, avec les forces du Roi de Portugal.

II. Que le tres-Invincible Empereur Charles en armera 82. pour le moins.

III. Que la tres-Noble République en armera un nombre égal, ſçavoir 82. qui jointes aux autres, feront en tout 200.

IV. Que la même République vendra au Souverain Pontife ce qui pourroit lui manquer pour cet Armement.

V. Que l'Empereur & ſes Alliez, outre les Galeres ſuſdites, que chacun ſera obligé d'armer à ſes dépens, & qui, comme il a été dit, devroit faire le nombre de

200.

200. seront tenus tant les uns que les autres, de mettre en Mer, à proportion, un certain nombre de Vaisseaux, qui serviront à transporter à l'Armée les provisions, les munitions, & tout ce qui sera necessaire.

VI. Que ces Vaisseaux s'armeroient, ensorte que non seulement ils pourroient servir pour ce transport, mais qu'ils seroient de plus propres à combattre.

VII. Que les Vaisseaux de Sa Sainteté & de la République, destinez pour le service de la Ligue, ayant besoin de grain, Sa Majesté Imperiale ordonnera qu'ils en soient pourvûs en Sicile, à un juste prix courant.

VIII. Que l'Escadre des Vaisseaux & des Galeres de Sa Sainteté, sera commandée par le Patriarche d'Aquilée, Marc Grimani, avec le titre de General, & qu'il aura pour son Lieutenant Paul Justiniani; celle de la République par le General Vincent Capel; & l'Escadre de Malthe par le Prieur de Capoüe, Leon Strozzi.

IX. Que de tout ce corps d'Armée Navale sera Chef, & Generalissime, l'Amiral de Sa Majesté Imperiale, André Doria, lequel commandera en son particulier les Vaisseaux de sadite Majesté Imperiale.

X. Que pour le Commandement de l'Armée

mée de débarquement, seront destinez Generaux le Duc d'Urbin, & Don Ferrand Gonzague Vice-Roi de Sicile.

XI. Que tous les susdits Generaux & Commandans assisteront, & auront voix au Conseil de Guerre, qui sera assemblé, & tenu par le General Doria dans sa Galere, ou dans toute autre qu'il lui plaira ordonner.

VII. Que toutes les Villes, Forteresses, Terres & Pays, qui pourront être conquis dans la Dalmatie, l'Albanie, ou la Grece, sont entenduës devoir rester sous la Domination de la République de Venise.

Vrai nombre 1537.

IL y a une grande diversité de sentimens entre les Ecrivains, entre le nombre des Vaisseaux de cette Armée Navale. Bosius confirme ce qui a été dit ci-dessus; sçavoir, que les Galeres furent au nombre de deux cens avec quelques Vaisseaux. Cependant divers Historiens, & entr'autres Summonte, Jove, & autres, le font aller jusqu'à quatre cens Vaisseaux; mais Justiniani en rabbat beaucoup, le réduisant au nombre précis de cent trente-quatre Galeres, 62. Vaisseaux, & deux Galions; un de la République, & l'autre de Doria. De quelque maniere que ce soit, l'appareil fut tres-considerable, & le double plus grand que celui

lu Turc, vû ſur tout la qualité des Vaiſ-
ıx Chrétiens, beaucoup mieux conſ-
ıts, mieux armez, mieux pourvûs, &
ımandez par des meilleurs Officiers que
x des Turcs. Avec tout cela le ſuccès
répondit gueres aux eſperances qu'on
ɔit conçuës de cette Ligue, & de cette
mée Navale, qui effectivemect fut plus
mmageable, & plus honteuſe à la Chré-
nté, qu'elle ne lui fut utile. Mais ce
'il y eût encore de pis, fut que les Com-
ındans des Eſcadres ſe rejettant les uns
r les autres la cauſe du mauvais ſuccès,
s'accuſant reciproquement de n'avoir
ıs fait ce qu'il falloit contre l'Ennemi;
:s Princes demeurerent ſi fort diviſez,
u'il ſe paſſa des années entieres avant
u'ils pûſſent être réünis; & cependant
oliman profitant habilement de leurs di-
iſions, faiſoit bien ſes affaires, iſſuë ordi-
ıaire des unions, & des Ligues des Chré-
iens.

Soliman ne fit que ſe rire, lorſqu'on lui *Opinion de Soliman.*
lonna avis de cette Ligue concluë entre
pluſieurs Princes Chrétiens, & des grands
ırmemens qu'ils faiſoieut, qu'on ne man-
qua pas encore de groſſir, ſelon que c'eſt
la coûtume, les objets paroiſſant beaucoup
plus grands de loin qu'ils ne ſont en effet,
& lorſqu'on les regarde de près, conformé-
ment au commun Proverbe Italien, *Le*

voci

voci son sempre più delle Noci La Renommée grossit toûjours les choses. *Ulai* Aga des Jannissaires informant Soliman des avis qu'on avoit reçus d'un armement prodigieux que les Chrétiens faisoient contre les Turcs, de la Ligue concluë entr'eux, & d'un grand nombre de Princes, qui y étoient entrez, & y avoient contribué en fournissant ou des Troupes, ou de l'argent; le Sultan loin de donner la moindre marque d'apprehension, lui répondit tout riant: *Je te remercie de l'avis, parce que ces rapports me sont de nouvelles assûrances de la Victoire. Ne sçais tu pas que plusieurs épées dans un fourreau, au côté d'un Capitaine, ne servent qu'à embarasser sa main, & toute sa personne, & qu'il fera toûjours plus avec une seule, qu'avec trois? Je veux que tu sois persuadé, que pendant que je combattrai avec les Chrétiens unis & confederez, ceux-ci jaloux les uns des autres, incertains de ce qu'ils doivent entreprendre, & divisez par des prétentions differentes, se battront toûjours entr'eux, & me laisseront le champ plus libre, & les moyens de les battre tous ensemble. N'as-tu jamais oüi dire que les Turcs ont accoûtumé d'appeller les Ligues des Chrétiens des balais mal liez, avec lesquels on ne peut jamais bien balaier, parce qu'ils ne manquent*

jamais de se delier, & de tomber en en balaiant. On ne peut révoquer en : , que ce ne soit-là l'opinion generale Turcs, & malheureusement pour les tiens, ils n'ont eû que trop de sujet confirmer dans des sentimens si hon- pour la Chrétienté, puisque les effets toûjours répondu, & qu'on n'a ja- vû de Ligue de Chrétiens contre les :s, avoir une issuë tout à fait favora- & heureuse.

:s Articles du Traité susdit étoient à : souscrits, que Paul III. Pontife, étoit assûrément tout plein d'ardeur : zele pour la Chrétienté, fit publier ubilé, pour implorer l'assistance du sur les Armes, les personnes, & les seaux des Chrétiens qui devoient com- :e dans l'Armée Navale contre les :s. Le Pape fut en doute si ce Jubilé ɔit aussi être publié en France; mais me le Roi François, non seulement oit pas voulu contribuer à cet arme- t, mais qu'il avoit même tâché sour- ent d'y faire naître des obstacles; que lus on sçavoit déja que son Ambassa- : pressoit l'armement Turc (chose ef- ivement scandaleuse, si au moins il y a scandale, quand il s'agit de maximes :at) il ne fut pas trouvé à propos de lui aire aucune ouverture; & ainsi ce grand *Prieres publiques.*

Ju-

Jubilé n'eût lieu qu'en Italie, en Espagn & dans les Pays-Bas, & fort peu en A lemagne, où les Luthériens faisoient jour en jour de grands progrez. Sang écrit que les Princes de la Ligue, & le Peuples s'embarrasseient tellement l'esp de Processions, Stations, & autres exe cices de pieté & de devotion, qui fure faits pour demander l'assistance du Cie & sa bénediction sur les armes Chrétie nes, qu'ils n'eurent pas le soin de faire to tes les diligences convenables pour un t armement. Et il ajoûte de plus, que si on eût employé à cet usage les sommes immenses qui furent dépensées à solemniser des Processions, & à faire des prieres dans les Eglises pour ce Jubilé, on auroit mis sur pied des forces capables de remporter des victoires signalées.

Prieres des Turcs. Le Grand Moufti, & ses Principaux Prêtres avoient sollicité Soliman à porter la guerre en Italie contre les Chrétiens; & comme il n'y avoit pas d'exemple, qu'aucun autre Empereur Ottoman eût été pressé d'aller en personne faire une guerre de cette nature, par laquelle on n'esperoit pas moins que de détruire entierement le Saint Siége; on ordonna des Prieres tout à fait extraordinaires, accompagnées de Jeûnes tres-exacts, & tres-austeres; & les Prêtres Turcs ne manquerent pas dans

leurs

eurs Sermons d'exhorter les Peuples à une devotion si extraordinaire, que les Grecs, & les Latins demeurerent tous surpris & étonnez de voir continuer avec tant d'ardeur durant plusieurs semaines ces prieres publiques & extraordinaires ; jusques-là que Soliman lui-même, avant que de partir, alla pendant huit jours consecutifs, à Sainte Sophie, accompagné des Bassas, & des Capitaines qui devoient s'embarquer avec lui, pour implorer la protection & le secours de leur grand Prophete, & principalement du Grand-Dieu, & on remarqua en Soliman beaucoup d'humilité & de devotion. Grelot rapporte dans son voyage de Constantinople ; que comme il s'arrêtoit à observer les prieres humbles & respectueuses des Turcs, un bon vieux Chrétien qui étoit avec lui, lui dit les larmes aux yeux : *Ah! mon cher Fils, si nos Peres n'étoient jamais entrez dans Sainte Sophie, qu'avec ce profond respect, avec lequel les Turcs y entrent presentement, Sainte Sophie ne seroit pas aux Turcs ausquels il est, mais aux Chrétiens qui devroient l'avoir.*

Soliman se disposa donc à partir, & comme Troilo Pignatelli, s'étoit dans l'espace de trois mois, acquis beaucoup d'estime, & de credit, à cause de sa grande experience, & de l'habileté dans le métier de la guerre, qu'il faisoit paroître dans ses dis- *Troilo Pignatelli créé Chevalier. 1537.*

 cours,

cours, on fonda sur sa conduite de grandes esperances de victoires dans cette entreprise; de sorte que Soliman, pour l'encourager toûjours davantage, lui donna une veste tres-magnifique, & un Turban qui ne l'étoit pas moins; & trois jours avant que de partir, il fit dans la grande sale de son Serrail, assis sur son Trône, la cerémonie de le créer Chevalier, en presence de tous les Seigneurs de sa Cour. Sur quoi je trouve les sentimens partagez; Bosius veut que Troilo fût créé *Mutfarracchi*, qui sont des Gentilshommes, qui passent pour des Chevaliers tres-vaillans. Dignité que le Grand Seigneur a accoûtumé de donner aux Personnes distinguées de quelque Pays du monde qu'elles soient, les laissant vivre dans la Religion qu'ils veulent, sans les obliger à se faire Turcs, pourvû qu'ils servent fidelement le Grand Seigneur, lorsqu'il va en personne à la guerre. Mais Sanvidal, & quelques autres en parlent autrement; car selon eux, Troilo fut fait Chevalier de la Lune, & Soliman lui mit au cou un tres-beau collier d'or, avec la demi-Lune pendante sur sa poitrine, ce qui paroît fort vraisemblable, & fort conforme à la plûpart des sentimens. On croit que cet Ordre fut institué par Soliman, pour contrebalancer celui de la Toison d'or, avec la petite Brebis d'Austriche, pendant

sur

ur la poitrine du Chevalier. Si on en croit Menesius, Soliman en donnant ce collier à Troilo, lui dit : *Cette demi-Lune que je donne à ton merite, vaut plus que cette Brebis entiere de Charles V. qu'il a donnée au Roy François.* Il ne paroît pas bien que cet Ordre ait été institué par Soliman ; il est vrai neanmoins que Don Joseph de Michieli appelle ces Chevaliers dans son Histoire, *Los Cavalieros Solimanos en Turquia.*

Soliman part avec l'Armée.

Soliman donc, après avoir fait marcher vers les côtes cette partie de sa puissante armée qui devoit s'embarquer, & avoir preparé avec une promptitude, & une diligence incroyable, toutes les choses necessaires & proportionnées à ses vastes desseins, partit de Constantinople, & prit la route de Thessalie & de l'Epire, comme on l'appelloit ancinnement, & qu'on nomme aujourd'hui Albanie, à la tête de sa grande & puissante Armée, avec laquelle il arriva si à l'improviste à la Valona, parce qu'on n'avoit pas ajoûté foi aux bruits qui s'en étoient répandus, qu'il jetta dans toute l'Italie une épouvante d'autant plus grande qu'on découvrit en même temps ; sçavoir le huitiéme de Juillet, dans le Canal de Corfou, l'Armée Navale, qui s'y fit voir avec la même promptitude, & que la Renommée, qui ne diminuë jamais les objets, publioit être nombreuse de 500.

Vaisseaux, quoi qu'il ne s'en trouvât ensuite que 300. seulement, que quelques-uns neanmoins font aller à jusqu'à 400. Quoi qu'il en soit, Soliman s'étant reservé le Commandement de l'armée de Terre, laissa entierement le soin, & la conduite de celle de Mer au Bassa Lustibei, & à Barberousse, qui avoit aussi été fait Bassa, & qui, aprés Doria, auquel on ne pouvoit pas ôter la gloire d'être le plus habile, & le plus vaillant Commandant de Mer de son siécle, étoit assûrément le plus grand Capitaine que la Mer eût vû jusqu'alors.

On avoit mis sur la Flotte Turque plusieurs Flûtes legeres, avec lesquelles Soliman fit passer grand nombre de Cavalerie, & une bonne partie de l'Armée de Terre, de l'Albanie, & des côtes de la Macedoine, dans la Province de la Poüille, & aux côtes d'Otrante, pour reconnoître le Pays. Ce qui fut fait par le Conseil, & à l'instigation de Forest, Ambassadeur de France, qui depuis Constantinople n'avoit cessé de representer qu'on ne pouvoit mieux commencer, qu'en faisant descente dans cette Province, où les Partisans du Roi François I. étoient en grand nombre, & dont les peuples ayant l'humeur & l'inclination plûtôt Françoise qu'Espagnole, ne verroient pas plûtôt les Enseignes Ottomanes, qu'ils prendroient les armes,
&

le se mettroient à crier : *Vive l'Empereur Soliman, que nous esperons qui nous donnera un Roi François* ; & c'étoit justement la chose à laquelle Soliman pensoit le moins. Pendant que cet embarquement sur les Flûtes, & ensuite le débarquement se faisoit, l'Ambassadeur François fut attaqué d'une fiévre tres-violente, à laquelle n'ayant pû résister, il s'en alla à l'autre monde, étant mort dans une petite Cabane, à la Valona, parce que le grand nombre de gens qui suivoient Soliman, étoit cause qu'on ne pouvoit pas trouver de logemens proportionnez au merite, & à la qualité des personnes.

Soliman eut beaucoup de déplaisir de cette mort, d'autant plus qu'elle arrivoit en un temps auquel il sembloit avoir plus de besoin que jamais de cet Ambassadeur, parce qu'il passoit pour un homme experimenté, qui avoit le secret du Roi François I. & qu'on étoit pleinement persuadé qu'il avoit des intelligences secrettes, & divers Partisans dans la Poüille ; de sorte que cette perte ne pouvoit que paroître un fâcheux contre-temps. La mort de cet Ambassadeur dans une pareille conjoncture donna lieu à d'étranges discours. Les François voyant bien qu'ils ne pouvoient pas le loüer avec fondement, trouverent à propos, par une bonne maxime

d'Etat, de passer sous silence toutes les circonstances de cet accident, de sorte qu'ils n'en ont plus parlé que s'il ne fût jamais arrivé. Tout au contraire les Auteurs Espagnols, & les autres Partisans de la Maison d'Autriche, au moins pour la plûpart, en ont écrit en termes trop libres, pour ne pas dire satyriques. Entr'autres un certain Ecrivain Prêtre, & qui plus est, Evêque, que je ne veux pas nommer, parce que son procedé me paroît trop violent, n'a pas fait scrupule de rapporter comme une verité constante, que l'Ambassadeur étoit mort tout-à-fait desesperé, ayant de grands remords de conscience, & un cuisant repentir, en voyant la plus florissante partie de la Chrétienté sur le point de devenir la victime de la fureur des plus barbares Infidelles; chose à laquelle il avoit tant contribué par ses offices; de sorte que pénétré de la plus vive douleur, & succombant sous le poids de sa tristesse & son affliction, étoit mort comme une ame desesperée. Il y en a même qui disent qu'il s'empoisonna lui-même. Pour moi, je n'affirme rien de tout cela; ce qu'il y a de certain, est que l'Ambassadeur mourut aprés avoir tant contribué à susciter une si cruelle guerre contre la partie la plus considerable de la Chrétienté.

Ce-

Cependant les Turcs s'étant mis en Mer, comme il a été dit, avec une puissante Armée Navale, & ayant pris la route vers la Poüille, prirent Tarente, Ville autrefois celebre, mais alors mal fortifiée, où ils firent de grands ravages, la Cavalerie Turque courant dans le Païs, & pénétrant bien avant, s'enrichit d'un trés-gros butin, fit une infinité d'esclaves, & enleva un nombre innombrable de bestiaux pour la provision de la Flote, les Turcs s'étant avancez jusqu'à la Riviere d'Otrante, tout le long de laquelle ils firent un grand dégât, ayant certains Vaisseaux plats, propres à passer la Cavalerie; de sorte que depuis Tarente, jusqu'à Brindisi, étenduë du Païs longue de plus de 40. milles, ils firent le ravage, & jetterent par tout une telle épouvante, que les Habitans ne penserent qu'à se sauver dans les bois les plus épais; & il est certain qu'ils auroient causé encore de plus grands dommages (quoi qu'ils eussent déja fait plus de 12. mille Esclaves Chrétiens de l'un & de l'autre Sexe) sans une diversion qui se rencontra le plus heureusement du monde.

Turcs. Dommages qu'ils causent à la Poüille.

On avoit envoyé pour épier les démarches des Turcs, avec 24. Galeres, Alexandre Contarini, Capitaine de Mer de grande valeur, lequel en ayant rencontré 18. Turques, prétendit que celles-ci com-

Dommages causez aux Turcs, & par

ceux-ci aux Chrétiens. 1537.

me inferieures en nombre, rendissent le salut aux Venitiennes, en amenant le Pavillon, & en faisant la premiere décharge d'artillerie pour le salut; ce que les Turcs n'ayant pas voulu faire, Contarini qui ne demandoit pas mieux, & qui ne cherchoit que des prétextes, ne manqua pas de les attaquer vigoureusement, ayant pris une bonne partie de leurs Galeres, outre deux qui coulerent à fond. Doria qui croisoit dans les Mers de Zante & de Cefalonie, à dessein, disoit-on, de chercher Barberousse, & de lui livrer combat, n'ayant pas trouvé ce Corsaire, se mit à piller, & à brûler tous les Vaisseaux Marchands Turcs qu'il rencontra dans ces Ports jusques à Alexandrie. Cependant Barberousse, qui avoit des ordres précis de Soliman de causer les plus grands dommages qu'il pourroit au Royaume de Naples, conformement à la Ligue concluë avec le Roi de France, ayant cinglé avec ses Vaisseaux vers ce Royaume, fit plusieurs débarquemens en divers endroits, tandis que Lufstibei son Lieutenant faisoit descente de l'autre côté; de sorte qu'ils prirent & saccagerent plusieurs lieux, & pénétrant bien avant dans les terres, ruïnerent une étenduë de Païs de plus de 16. milles en longueur; & ils auroient, peut-être, fait encore de plus grands dégâts, sans que voyant

la

saison fort avancée, ils jugerent à propos de se retirer dans les Ports Turcs, d'autant plus que leurs Vaisseaux étoient si pleins & si chargez d'Esclaves & de butin, qu'il n'étoit pas possible qu'il y en pût tenir davantage. En un mot, Barberousse retourna triomphant en Turquie, avec plus de 16. mille Esclaves Chrétiens. Il ne faut pas douter que les Chrétiens de leur côté ne caussassent divers dommages aux Turcs, mais à la reserve de quelques Vaisseaux pris, ou brûlez, & de 2500. Esclaves, le reste ne fut pas comparable à la fortune des Turcs, qui surpassa de beaucoup celle des Chrétiens. Voilà tous les fruits de la conféderation de François I. avec Soliman.

François I. dans les Pays-Bas, & en Italie. 1537.

Cependant ce Roi se prévalant du malheur, & de l'éloignement de Charles V. & n'étant pas d'humeur à negliger la fortune, employa l'Armée nombreuse & puissante qu'il avoit assemblée pour la défense de son Royaume, à attaquer les Etats de son Ennemi; s'étant jetté sur la Flandre du côté de l'Artois avec sept mille Chevaux, & 5000. Fantassins, il prit Hesdin par composition aprés trois jours de siege, & attaqua S. Venant qu'il prit d'assaut, ce qui épouvanta tellement la Garnison de S. Paul, qu'elle jugea à propos de porter les Clefs au Vainqueur. Cette derniere Pla-

ce neanmoins fut reprise aussi-tôt aprés. On envoya en Piémont pour commander une Armée le sieur d'Humieres, qui ayant trouvé le Marquis de Vasto fort de 20. mille hommes de pied, de 3000. Chevaux, & de 25. pieces d'Artillerie, se vit obligé de fortifier les Places déja prises, & de s'en retourner à Pignerol; dequoi le Roi François I. ayant reçû avis, fit passer en Piémont le nouveau Dauphin, qui de second Fils de France, étoit devenu le premier, par la mort de l'aîné, & avec lui M. de Montmorenci, avec tout le reste de l'Armée Royale. Mais la fortune des Armes tint, pour ainsi dire, la balance si égale entre les deux partis, tant en Flandre, qu'en Piémont, qu'aprés quelque contestation ils tomberent d'accord d'une Tréve, dans ces deux Provinces, laquelle devoit être de six mois en Italie, ou en Piémont, & de trois en Flandre.

Paul III. envoye des Legats.

Dans cet entretemps, comme le Pape plein de zele & de prudence, avoit extrêmement à cœur le bien de la Chrétienté, & qu'il voyoit bien qu'il n'étoit pas possible d'arrêter les progrés de Soliman, de mettre un frein à sa fortune, & d'empêcher les ruïnes & les malheurs que les Infidelles causoient aux Chrétiens, tandis que l'Empereur & le Roi de France désunis se faisoient une si rude guerre, il pensa à y apor-

orter remede. Ayant donc choisi les deux
us experimentez Cardinaux du Sacré
ollege, & qui joignoient à une pruden-
e consommée, une adresse extraordinaire
ans le manîment des affaires, il les dé-
lara ses Légats *à latere*, sçavoir Christof-
e Giacobacci à l'Empereur en Espagne, &
Renaud Carpi au Roi François I. en Fran-
ce, leur enjoignant à l'un & à l'autre,
& leur donnant commission particuliere,
de faire en sorte par tous les offices dont
ils pourroient s'aviser, de porter ces deux
Monarques à prendre la résolution de s'a-
boucher, en quelque lieu commode à tous,
avec le Pontife même, afin que tous trois
ensemble pûssent travailler à trouver un
expedient propre à donner une bonne paix
à la Chrétienté. Ces Légats allerent en-
semble sur les Galeres du Pape, jusqu'à
Marseille, où aprés être convenus de ce
qu'il falloit faire, Giacobacci prit congé
de Carpi, & poursuivit sa route jusqu'à
Barcelone, d'où il se rendit en diligence à
Tolede, où étoit alors l'Empereur.

Pour rendre plus efficaces les négocia-
tions de ces Légats, on y joignit en mê-
me-temps les offices d'Eleonor Reine de
France, Sœur de l'Empereur, & de Marie
Reine de Hongrie, Gouvernante des Païs-
Bas, qui passoient l'une & l'autre pour des
Princesses d'un grand sens. Et afin que ces

Quatre Personnes pour les negociations. 1537.

quatre Personnes d'un rang si élevé pussent plus facilement communiquer ensemble par lettres, & s'entretenir de l'état des affaires, on avoit établi de trés-petites postes de Bruxelles à Paris, & de Paris à Madrid, aprés avoir avant toutes choses procuré une suspension d'Armes entre ces deux Rois; & comme ils y réussirent sans beaucoup de peine, y ayant trouvé une grande disposition tant de la part de Charles V. que de celle de François I. les deux Reines, & les deux Cardinaux se persuaderent aisément qu'ils viendroient aussi à bout de l'autre article, que le Pape desiroit avec tant de passion, sçavoir un abouchement entre ces trois Monarques, lequel fut effectivement conclu.

Le Duc Alexandre tué. Sur ces entrefaites l'Empereur reçut par un Exprés la nouvelle de la mort du Duc *Alexandre de Medicis*, son Gendre. Ce Prince étoit Fils de Laurent de Medicis, que Leon X. son Oncle avoit créé Duc d'Urbin, aprés avoir privé de ce Duché François Marie de la Rovere, pour l'homicide commis en la personne du Cardinal Alidosio; mais Laurent n'avoit pû jamais être mis en possession, nonobstant l'investiture, à cause des grandes oppositions qu'y firent les autres Interessez à ce Duché, d'autant plus qu'il mourut à la fleur de son âge, sans laisser d'autres he-

ritiers que Catherine de Medicis, qui fut Reine de France, & Mere de trois Rois, & qui étoit née de Magdelaine de Boulogne, Fille du Duc d'Albanie; & Alexandre qu'il avoit eu d'une de ses Maîtresses, & ensuite élevé à la Principauté de Florence. Il fut tué par le cruel Laurent de Medicis son Cousin, & son familier ami, & confident, & cela traîtreusement dans son propre lit, le jour des Rois, sixiéme de Janvier; comme le soir il avoit promis à Alexandre de lui amener dans sa Chambre une tres-belle Dame, de laquelle il étoit éperdûment amoureux, ce malheureux Prince avoit donné ordre de le laisser entrer à quelque heure que ce fût; de sorte qu'étant entré dans la Chambre comme Alexandre dormoit, il le tua à coup de poignard. Par cette mort demeura éteinte la race de Cosme le Grand; de sorte qu'avec l'agrément, & l'investiture de l'Empereur Charles, cette heredité tomba entre les mains de Laurent Frere de Cosme, lequel usa de toutes les diligences possibles pour venger la mort d'Alexandre, & n'ayant pû avoir le meurtrier vif entre ses mains, comme il le desiroit fort, il le fit poignarder à Venise où il s'étoit refugié.

Abouchement à Nice.

Le Pape ayant reçû avis de ses Cardinaux Légats, que l'Empereur & le Roi étoient convenus de s'aboucher avec Sa Sain-

Sainteté, mais l'un aprés l'autre, & sépa-rément, dans la Ville de Nice, lieu appar-tenant au Duc de Savoye; le Pontife non-obstant sa grande vieillesse partit de Ro-me, au commencement de Mai 1538. sui-vi seulement des principaux Cardinaux, & Prélats de la Cour, ayant eû égard, (comme firent aussi les autres) à cause de la petitesse du lieu, à la qualité des Per-sonnes, plûtôt qu'à la quantité, & il arri-va à Nice le 18. Mai. L'Empereur qui étoit parti presque en même-temps de Madrid, arriva à Ville-France, Place appartenante aussi au Duc de Savoye, le 28. du même mois; & en même-temps le Roi François I. arriva à Ville-neuve.

Divers évenemens. Les Historiens Onuphre & Jove, qui avoient été presens, rapportent les gran-des instances faites par le Pape, pour por-ter Charles V. & François I. à s'aboucher ensemble en sa presence; instances qui fu-rent inutiles, ni l'un ni l'autre n'ayant ja-mais pû se résoudre à cet abouchement; de sorte qu'ils virent le Pontife, lui baise-rent les pieds, & traiterent avec lui sépa-rément, cependant il y avoit entr'eux une Tréve signée. Nonobstant laquelle neanmoins l'Empereur ayant rencontré avec sa Flotte quatre Galeres Françoises sur sa rou-te de Barcelone à Nice; & ces Galeres n'ayant pas voulu amener le Pavillon, &

ren-

rendre le salut à la Galere de l'Empereur, elles furent toutes quatre remorquées, & emmenées prisonnieres. Charles V. fut le premier qui alla visiter le Pape, & dans la premiere audiance il donna l'investiture de la Navarre à Pierre-Loüis Farnese, Fils du Pape; & outre cela promit de donner en mariage à *Octavo*, Fils aîné de Pierre-Loüis, *Marguerite* sa Fille, Veuve, comme il a été dit ci-dessus, d'Alexandre de Medicis, mariage qui se celebra ensuite à Rome, au bout de six mois. Le Roi François prit beaucoup d'ombrage de cette Alliance, & de cette investiture, se persuadant (non sans quelque fondement) que le Pape ne seroit pas tant dans la suite le Pere commun d'eux deux, que le Pere particulier de l'Empereur: cependant il sçût fort adroitement dissimuler sa jalousie.

On cherche le bien particulier.

Quoi que chacun de ces trois Monarques parvînt à ses fins particulieres, neanmoins l'issuë de cet abouchement ne répondit pas aux esperances que chacun en avoit conçûës, & la Chrétienté se trouva fort trompée, tant à l'égard de la Religion, que de la tranquilité publique: de sorte que les Venitiens eurent dans la suite grande raison de faire en leur particulier la Paix avec le Turc, voyant que les autres ne pensoient pas au bien general, mais au leur particulier. Il faut pourtant rendre cette

cette justice au Pontife, de dire qu'il employa dans cette rencontre tout son zele paternel, s'affligeant extrêmement des obstacles si insurmontables qui se trouvoient dans la conclusion d'un bon accommodement entre Charles V. & François I. La République de Venise, comme prenant beaucoup d'interêt à la Paix, avoit envoyé à Nice quatre des plus experimentez, & plus prudens Senateurs, pour joindre aussi leurs Offices à ceux du Pape, & ce furent *Nicolas Tiepolo*, *Marc-Antoine Cornaro*, *Jean Venier*, *& Loüis Badoaro*, avec lesquels Sa Sainteté avoit souvent des conferences.

Reine Eleonor La Reine Eleonor, Femme du Roi François, & Sœur de Charles V. comme il a été dit, laquelle, comme femme d'esprit, & étroitement unie par les liens du sang avec l'un & l'autre de ces Monarques, avoit fort travaillé pour cet abouchement, vint pour voir un Frere si illustre, & un si grand Pontife, & pour travailler de son côté à la Paix : ayant amené avec elle Marguerite, Fille du Roi François, Princesse tres-aimable, qui ensuite fut femme d'Albret, Roi de Navarre. Veritablement on admira fort les Dames de la suite d'Eleonor, qui avoit choisi pour se faire accompagner toute la fleur des beautez de la France. La Reine étoit venuë la premiere fois *incognito*,

pour voir l'Empereur son Frere ; mais
aite, à la priere de Marguerite sa belle-
e, elle retourna une seconde fois avec
e jeune Princesse. On leur prépara par
re de Charles V. de tres-magnifiques lo-
nens dans le plus proche Village. Car
rdinaire l'Empereur couchoit dans sa
lere, où il reçût la visite des deux Prin-
Tes, ayant genereusement régalé la Prin-
sse Marguerite de tres-riches presens.
nazzi raconte un accident, qui commen-
comme une espece d'actes de Tragedie,
qui finit comme une scene de Comedie.

L'Empereur étant résolu de demeurer
ans sa Galere, & d'y recevoir les visites,
voit pour cet effet, pour la commodité
es Ambassadeurs, & autres personnes de
ualité, fait construire un pont de bois,
epuis la terre, jusqu'à la chambre de Sa
Majesté, à laquelle on alloit de plein
pied de la terre jusqu'au pont, large
pouvoir aller commodement deux per-
sonnes de front, & on le fit d'autant plus
commode, qu'on fut averti que la Reine,
Sœur de l'Empereur, devoit venir le voir
avec les principales Dames de sa Cour. La
seconde fois donc que la Reine alla avec
Marguerite sa belle Fille voir l'Empe-
reur, comme la suite des Dames étoit
grande, & qu'elles ont accoûtumé d'atti-
rer un extraordinaire concours de gens,

Accident dangereux & curieux

cu-

curieux de les voir, le grand poids, joint au grand remûëment des Gardes pour faire faire place, fit rompre le pont justement par le milieu; de sorte que plusieurs de ces Dames pêle-mêle avec les Gentilshommes qui les conduisoient par la main, tomberent tout à coup dans la Mer, avec leurs magnifiques habits, si bien qu'on crût d'abord qu'il y en auroit beaucoup d'étouffez & denoyez, & l'on peut bien s'imaginer qu'on ne manqua pas de les secourir, & de les tirer hors de l'eau avec toute la diligence possible.

Continuation. On regarda comme une espece de miracle, veu la nature de l'accident, que plusieurs ne fussent pas demeurez estropiez, ou morts. Mais la verité est, que quantité de petites Barques pleines de monde, que la curiosité avoit attiré, s'étant trouvées tout à propos là autour, y apporterent un prompt remede, & leur donnerent incessamment le secours necessaire. Cependant on peut aisément s'imaginer que le plaisir de voir tant de belles Dames sortir des eaux salées, comme autant d'autres Venus, ne fut pas médiocre, d'autant plus que plusieurs ne pûrent éviter de montrer ces beautez que le Sexe a le plus de soin de tenir cachées; en sorte que quoi qu'on rebâtît incessamment le pont, il s'en trouva beaucoup qui ne voulurent plus le voir

que

ie de loin. Quoi que cet évenement fût n accident qui n'avoit rien d'extraordinaire, puisque ce n'est pas un grand miracle qu'un pont de bois, aussi chargé de monde, s'affaisse & se rompe, il ne manqua pas neanmoins de se trouver bien des gens qui s'amuserent à faire là-dessus des présages, & des pronostics, sur les affaires de cet abouchement de trois Monarques, & comme ces pronostics furent en grand nombre, & differens, quelques-uns eurent le plaisir de les voir accomplir.

Jove rapporte un autre accident, dont les Auteurs ne font aucune mention, l'ayant sans doute omis comme une chose qui leur a paru peu importante, mais comme je la trouve assez curieuse, je la raconterai volontiers aprés Jove, qui en pouvoit sçavoir la verité, puisqu'il étoit en ce temps-là à la Cour du Pape. Il arriva un jour que quelques-uns crurent voir en pleine mer, aussi loin que la vûë se pouvoit étendre, je ne sçai quelle nuée, qui s'étant divisée en plusieurs parties, donna sujet à ceux qui découvroient des lieux les plus élevez ces petits nuages, de se persuader (veritablement il n'y avoit que trop lieu de craindre, & d'apprehender) que c'étoient les voiles de l'Armée Navale de *Barberousse*, qui venoit de ce côté-là ; de sorte que ce bruit s'étant répandu, *Autre accident.*

pandu, chacun se mit d'abord dans l'esprit que ce Corsaire venoit pour les surprendre, & enlever ces Potentats, & sur tout l'Empereur qui logeoit sur sa Galere; il ne manqua pas même de se trouver des gens qui allerent jusqu'à soupçonner le Roi François d'être l'Auteur de cette prétenduë trahison, & d'avoir donné avis de toutes choses à Barberousse, afin de pouvoir par la prise de l'Empereur, se venger de sa prison: en un mot, la frayeur s'accrut tellement parmi les Capitaines de l'Empereur, qu'on vit s'élever un bruit & une confusion terrible; de sorte que les uns se préparoient à combattre les armes à la main, les autres coupoient les cables des Ancres, afin de pouvoir ou s'avancer pour soûtenir le combat, ou s'enfuir avec les Galeres, les autres postoient des Soldats tout le long des bords de la Mer; même le Marquis de Vasto pria l'Empereur de se retirer dans les Montagnes un peu éloignées, ce que ce Prince ne voulut jamais faire, répondant à celui qui donnoit ce conseil: *Je veux combattre, & mourir, ou rire avec les autres*, & en effet, cette terreur panique se changea bien-tôt en sujet de rire.

Duché de Milan. Pour retourner maintenant à l'essentiel de l'Histoire, je dirai qu'il s'étoit déja passé 15. jours de négociations, sans qu'on eût pû

pû rien conclure, le Roi François s'obstinant à ne vouloir entendre parler de quoi que ce soit, que l'Empereur ne lui eût premierement remis le Duché de Milan, article que la Reine Eleonor pressoit le plus. Mais c'est à quoi ne pensoient nullement le Pape, ni les Venitiens, qui ne vouloient ni l'Empereur, ni le Roi François dans ce Duché, mais un Duc particulier. Charles V. informé qu'on murmuroit generalement contre lui, & qu'on trouvoit mauvais qu'il aimât mieux laisser ruïner la Chrétienté, que de restituer le Duché de Milan, résolut de faire voir le contraire; & pour cet effet il déclara au Pontife, tant pour complaire à Sa Sainteté, que pour satisfaire la Reine Eleonor sa Sœur, qu'il étoit content de donner, dés ce jour-là même, l'investiture du Duché de Milan au Duc d'Orleans, second Fils du Roi François, à condition d'épouser la Fille puînée du Roi des Romains son Frere; & que les enfans qui proviendroient de ce Mariage en seroient les heritiers successivement; mais qu'en cas qu'ils vinssent à manquer, il retourneroit à l'Empire, dont il étoit Fief. Et comme ce mariage ne pouvoit pas encore se consommer, parce que la Fille n'avoit que neuf ans, il manquoit trois ans de temps pour cette consommation, & cependant il consentoit de mettre

l'E-

l'Epouse, & le second Fils du Roi Ferdinand, comme en ôtage, entre les mains de la Duchesse de Ferrare, proche parente du Roi François; s'obligeant de plus de mettre aussi en main tierce les revenus de ce Duché, les dépenses déduites, à compter de ce jour-là même.

Charles V. ajoûta de plus qu'il entendoit que le Roi François lui donnât une partie de son Armée, pour s'en servir ou contre les Turcs, ou contre les Lutheriens, selon que le besoin le demanderoit. Le Pape assembla le lendemain matin son Consistoire, auquel il donna avis de la proposition faite par Charles V. laquelle il trouvoit, ajoûta-t-il, juste, & légitime, & que tous les Cardinaux ne manquerent pas aussi d'approuver, & de loüer extrêmement, remerciant Dieu de ce que l'Empereur s'étoit si bien disposé à lever l'obstacle qui étoit le seul qui empêchoit la Paix. Ayant ensuite fait appeller les Ambassadeurs de Venise, il leur fit part de cette bonne nouvelle, & ces Ministres ne revoquerent pas en doute, non plus, que le Roi François n'agréât une si raisonnable résolution de Charles V. Mais lorsque qu'on en fit la proposition à ce Prince, il répondit obstinément, qu'il ne vouloit entendre à aucun accomodement, ni à aucune condition, que l'Empereur ne lui eût avant toutes choses mis entre les mains le Duché de Milan.

Obstination du Roi François I.

Charles V. de son côté demandoit que François I. restituât au Duc de Savoye son Cousin, les Etats, & les Pays dont il s'étoit emparé dans la guerre passée. Et que quant aux differends qu'il pouvoit y avoir entr'eux, ils seroient examinez, & terminez par voye de justice. Que François I. fût obligé de renoncer à la Ligue, & à l'amitié qu'il avoit faite avec les Luthériens, & avec le Roi d'Angleterre. Qu'il fît une nouvelle ligue avec l'Empereur contre les Turcs, en fournissant sa part des frais, soit en troupes, ou en argent, laquelle seroit trouvée convenable. Qu'il seroit obligé de donner son consentement au Concile, d'y assister, & de l'appuyer. Qu'il seroit tenu de restituer au Duc de Bourbon, & à ses Héritiers, le Duché de ce nom, & autres biens, & qu'il restitueroit à l'Empereur Hesdin qu'il lui avoit pris sur les frontieres de la Flandre. *Demande de Charles V.*

Le Roi s'engageoit veritablement à renoncer à l'amitié, & à l'alliance du Roi d'Angleterre, & des Luthériens d'Allemagne; il promettoit de favoriser le Concile, & de tenir la main à ce qu'il eût une bonne issuë; il consentoit de donner Hesdin à l'Empereur, & de rendre au Duc de Savoye ses Etats; il agréoit que l'investiture du Duché de Milan se donnât à son Fils, & il approuvoit le mariage avec toutes les conditions *Réponse de François I.*

ditions proposées par Charles V. Mais d'un autre côté, il declaroit qu'il prétendoit que l'Empereur lui restituât Tournai, & la Flandre, dont il l'avoit dépoüillé. De plus, il ne vouloit du tout point permettre que l'Empereur gardât encore pour trois ans le Duché de Milan, avec promesse de mettre le revenu en dépôt, parce qu'il y tiendroit, disoit-il, une si grosse Garnison, qu'il le dépenseroit tout entier, & peut-être même au delà : mais que cependant, en cas que Charles V. voulût absolument garder les forteresses de ce Duché durant l'espace de trois années, il en étoit fort content, à condition que de son côté il ne seroit obligé, ni à contribuer le moins du monde aux frais de la guerre contre les Turcs, ni à renoncer à l'amitié des Luthériens, non plus qu'à celle du Roi d'Angleterre, si ce n'est après l'expiration de trois ans, à moins que l'Empereur ne se résolût de donner avant ce temps-là le Duché de Milan à son Fils, protestant de ne vouloir entendre à la Paix qu'à ces conditions, quand même l'Empereur voudroit changer ce terme de trois ans en celui de vingt, qui pourroit bien être celui de la vie de l'un & de l'autre.

François I. blâmé. Ces réponses, & ces propositions du Roi François, furent trouvées étranges, non seulement par le Pape, mais aussi par tous les Cardinaux, & par les Ambassadeurs

Veni-

Venitiens; chacun jugeant que ce n'étoit pas une chose raisonnable, que l'Empereur se dépoüillât entierement du Duché de Milan, sans prendre quelque sûreté pour ce qui le regardoit si fort, d'autant plus que le Roi lui ayant souvent manqué de parole, chacun l'avertissoit de bien prendre ses mesures. De plus, on trouva fort injuste cette demande, que si Charles V. vouloit garder les Forteresses, il le pouvoit faire; mais comment? Charles V. payera les Garnisons, & François joüira sans peine, & sans charge, d'un revenu de plus de 800. mille écus par an. Ce Roi devoit se contenter que l'Empereur, pour donner la paix à la Chrétienté, se privât de ce Duché, qu'il tenoit entre ses mains, & sur lequel il n'avoit pas moins de prétentions que le Roi François, puisqu'il avoit déja été nommé Successeur par le Duc Sforce, mort sans Héritiers.

Enfin, le Pontife voyant tant de jours passer inutilement sur le seul article du Duché de Milan, & qu'il n'y avoit aucune apparence que ni l'Empereur, ni le Roi, voulussent ceder la moindre chose de leurs prétentions & de leurs droits, après avoir consulté avec les Cardinaux *Giacobaci* & *Carpi*, & avec les quatre Ambassadeurs Venitiens; il fut conclu entr'eux, que le Pontife proposeroit ce parti; sçavoir, que du

Parti proposé par le Pape.

commun consentement de ces deux Monarques, on fit élection d'un Duc naturel du Duché en question, & que l'Empereur lui donnât l'investiture, à la charge de payer un tribut annuel au Roi tres-Chrétien, parti qui auroit été fort agreable à tous les Princes d'Italie, & particulierement aux Venitiens, qui, comme il a été dit, n'avoient rien tant à cœur, que de voir ce Duché hors des mains des Espagnols, & des François. Mais ni l'un, ni l'autre de ces Princes ne voulurent prêter l'oreille à ce parti, tous deux soupçonnant que ce fût le dessein du Pape de donner ce Duché à son Fils, ou bien à quelqu'un de ses Neveux, qui pouvoient seuls être estimez tout à fait neutres.

Tréve. Il déplaisoit fort au Pontife de voir qu'il eût avec de si grandes dépenses envoyé des Legats, tant travaillé, & sué pour venir à bout de cet abouchement, qu'il se fût pour cela exposé aux fatigues, & aux incommoditez d'un assez long voyage, sans avoir égard à son âge de 73. ans, & que cependant il ne produisit aucun fruit; de sorte qu'afin qu'il parût qu'il s'étoit fait quelque chose; il s'y employa avec tant d'ardeur, qu'il fit confirmer pour dix ans la Tréve, qui avoit déja été concluë par les deux Reines, & par les deux Cardinaux, avec cette clause que chacun possederoit de son

cô-

tout ce qu'il avoit occupé jusqu'à ce
-là ; & cette proposition ayant été en-
agréée après bien des difficultez, on
nma de part & d'autre des Arbitres, &
Commissaires, pour regler les Confins ;
uoi il fut ajoûté, que ceux qui avoient
bannis, ou qui s'étoient retirez à cause
cette guerre, pourroient retourner dans
rs Maisons, & rentrer dans la possession
leurs biens, quand même ils auroient
aliénez, excepté les Bannis de Naples,
de Sicile, que l'Empereur ne voulut ja-
is y comprendre.

La raison pourquoi le Roi François con- Raisons
tit à cette Tréve, fut pour donner le
nps de se rétablir à ses Sujets, qui
ient entierement épuisez, & parce qu'il
lui étoit pas possible de soûtenir plus
ng-temps la guerre, & d'amasser cepen-
nt de l'argent, pour s'en servir dans
entreprises qu'il jugeroit à propos, n'ig-
rant pas que les Princes qui sont les
aîtres des Loix, peuvent les violer quand
leur plaît, & qu'il dépendroit toûjours
lui de rompre la Tréve, lors qu'il le
ouveroit à propos. Charles V. eut aussi
même raison, & outre cela deux autres ;
premiere, afin de pouvoir employer tou-
s ses forces à reprimer l'audace du Turc,
ui faisoit de grands dégats dans ses
oyaumes de Naples & de Sicile ; & en

second lieu, il ne se soucia pas que le Roi François retînt entre ses mains, durant la Tréve, les Etats du Duc de Savoye, pour mortifier la fierté avec laquelle ce Duc lui avoit parlé, lorsqu'il l'avoit prié avec toute l'honnêteté possible de vouloir permettre que pour son honneur, il fît entrer une Garnison Espagnole dans Nice, pendant tout le temps que cet abouchement dureroit; ce que le Savoyard n'avoit jamais voulu souffrir. La verité est, qu'il n'auroit point voulu le mortifier que pour deux, ou trois ans, ce qui fut cause qu'il employa tous les offices possibles pour conclure la Tréve seulement pour trois ans, à quoi François I. avoit toûjours répondu résolument, *ou dix, ou rien.*

On met fin à l'abouchemét. La Tréve fut donc signée, & ratifiée sur le champ, & ensuite publiée à son de trompe devant le Palais du Pape, devant celui du Roi François, devant la Galere de l'Empereur, & autres lieux, le dernier jour de Juin; aprés quoi le Pape ayant pris congé de ces deux Monarques, qui lui baiserent les pieds, & donné une solemnelle benediction au Peuple, s'embarqua sur la Flotte de 36. Galeres du Roi François, avec laquelle il fit voile vers Genes, où il arriva le jour suivant, troisiéme de Juillet. François I. se rendit delà par terre à Marseille, avec la Reine sa femme, & la Prin-

esse sa fille, justement dans le temps du épart du Pape. L'Empereur partit aussi n même temps avec son Armée Navale, rriva à Genes deux heures avant le Pontife, & prit, comme il avoit accoûtumé, on logement au Palais de Doria, bâti sur e bord de la Mer hors de la Ville, où il fut eçû, & traité avec toute la magnificence qu'on pouvoit attendre, non d'un Prince le Melfi, tel qu'étoit Doria, mais d'un grand & puissant Monarque, & d'une maniere digne d'un Empereur; aussi, à dire vrai, Doria avoit-il assez pillé sur Mer, tant aux Chrétiens, qu'aux Turcs, pendant plusieurs années, pour faire des dépenses de Roi pour un Monarque. Le Pape & l'Empereur resterent cinq jours à Genes; & pendant ce séjour, le dernier alla deux fois *incognito* trouver le premier; qui étoit logé à l'Hôtel de Ville aux dépens du public, & ils conclurent entr'eux plusieurs choses particulieres, concernant la guerre qui devoit être faite au Turc, & touchant le mariage d'Octave, & de Marguerite, aprés quoi le bon Pontife prit la route de Rome.

Le Duc de Florence envoya à Genes, à Charles V. une Ambassade solemnelle, pour lui demander en mariage (ignorant le Contrat passé avec le Pape) Marguerite sa Fille, Veuve d'Alexandre. Charles V. *Ambassadeurs de Florence.*

trouva étrange que ce Duc ne vînt pas lui-même pour lui rendre visite, vû qu'il avoit pour cela si peu de chemin à faire, & que sa Maison lui avoit de si grandes obligations; il ne voulut pas neanmoins en témoigner le moindre mécontentement, quoi que tous les gens de la Cour en murmurassent. Il est vrai que dans l'Audience publique qu'il donna aux Ambassadeurs, il leur demanda, aprés qu'ils eurent achevé leur compliment; *S'il étoit vrai que Monsieur le Duc fût sujet à la goutte?* Et comme ils lui eurent répondu que non, il leur repartit, *qu'il se conserve donc de peur qu'elle ne lui vienne.* Pour ce qui est de la proposition de mariage, il répondit que sa Fille Marguerite étoit déja promise à Octave Farnese, Neveu du Pape.

On soupçonne les Veniens d'infidelité.

Charles V. s'embarqua pour Espagne, avec une tres-belle suite, composée d'une grande quantité de Noblesse Italienne & Allemande, qui voulut faire le voyage avec lui; mais cette bonne Compagnie ne l'empêcha pas de se trouver dans une grande apprehension, fondée sur le refus que les Venitiens firent, quelques instances que le Pape & lui leur en fissent, de vouloir se declarer sur la continuation de la Ligue offensive & deffensive contre le Turc; refus qui lui donna lieu de craindre qu'ils ne marchassent pas d'un droit pied dans cette entre-

entreprise ; & que leur but ne fût de ne soûtenir la guerre, que jusqu'à ce qu'ils trouvassent quelque occasion favorable de faire une paix avantageuse avec le Turc. Et en effet, l'Empereur eut bien raison d'avoir sur ce sujet beaucoup d'inquiétude d'esprit, que les effets ne justifierent que trop. Car les Venitiens craignant que les deux Monarques jaloux l'un de l'autre depuis plus de dix ans, ne s'accordassent enfin, & ne joignissent ensemble leurs forces contre la République, firent non seulement leur paix avec le Turc, mais aussi une Ligue; portez encore à cela par le grand ombrage qu'ils prenoient de la puissance démesurée par Mer, & par Terre, d'un si grand Empereur.

Ce Prince s'étant embarqué, & le vent qui étoit favorable, étant devenu contraire, il se vit obligé, pour se mettre à couvert du danger, de prendre terre dans l'Isle de Sainte Marguerite, proche d'*Acquabella*. Le Roi François I. qui se trouvoit encore à Marseille, ayant de cette Ville même remarqué ce débarquement, dépêcha aussi-tôt Monsieur de Vegli vers l'Empereur, pour le prier de vouloir se transporter à Marseille, pour s'y délasser un peu, s'y remettre des fatigues de la tempête, & y attendre, comme dans un lieu plus commode, le vent favorable, ajoûtant à cela, *Charles V. visité par François I.*

 qu'il

qu'il avoit déja fait sortir toute sa Garnison, afin que Sa Majesté Imperiale en mît une Espagnole, pour sa plus grande sûreté; action veritablement Royale. Aussi Charles V. ne manqua-t'il pas de répondre à cette civilité d'une maniere tres-obligeante, se servant entr'autres termes de ceux qui suivent : *Qu'il estimoit la generosité, & la candeur de l'amé du Roi, un Boulevard plus sûr que toutes les Forteresses, & les Garnisons du monde*; s'excusant neanmoins de ne pouvoir recevoir cet honneur, sur ce qu'il auroit fallu perdre trop de temps, & qu'il vouloit s'embarquer incessamment; & en effet il s'embarqua aussi-tôt aprés; mais une nouvelle tempête étant survenuë, il fut contraint de prendre terre à *Aigues-Mortes*.

Soupçons. Quantité de ces gens qui font les grands Politiques, & dont les maximes d'Etat tiennent tout pour suspect, ne manquerent pas de representer ensuite avec le temps, que ces deux débarquemens de Charles V. & le séjour de François I. à Marseille, sans aucune necessité, n'avoit été qu'un pur pretexte que ces deux Monarques avoient pris pour se voir, & conferer ensemble sur ce qu'ils croyoient convenir à leurs interêts, afin que par ce moyen le Pape n'eût aucun sujet de prendre ombrage, voyant qu'aprés avoir été si fermes en leur résolution,

sion, que de n'avoir pas voulu lui accorder ce plaisir, qu'il souhaitoit si passionément, de les voir s'embrasser en sa presence, ils s'étoient ensuite visitez, & entretenus si promptement, & si facilement; chose qui auroit pû aigrir l'esprit de Sa Sainteté, & lui faire croire que sa personne leur étoit suspecte; de sorte que pour prévenir des soupçons de cette nature, ils trouverent, pour mettre pied à terre, le pretexte de cet accident ordinaire sur mer, pretexte que les Capitaines eux-mêmes trouverent fort leger. Quoi qu'il en soit, plusieurs Auteurs, & entr'autres Campana, ont laissé par écrit, que ces visites, & ces conferences de Charles V. avec François I. causerent des jalousies, & des ombrages au Senat de Venise, qui lui donnerent tant à penser, qu'au premier avis de cet abouchement, il commença à prémediter la Paix, & la ligue avec le Turc.

Mais soit cas fortuit, ou prémedité, il est certain que le Roi François I. voyant l'Empereur à Aigues-Mortes, c'est à dire jusqu'aux portes de Marseille, se jetta sur le champ dans une Barque légere, accompagné du Cardinal de Lorraine, & de douze de ses principaux Officiers, & courut à la Galere de l'Empereur, qui étant venu le recevoir jusqu'à l'échelle par laquelle il falloit monter, & l'embrassant tres étroitement,

Charles V. & François I se visitent.

ment; François I. qui se vit ainsi embrasser par Charles V. lui dit en sa langue, en l'embrassant de son côté : *Mon Frere, vous me voyez encore une seconde fois vôtre Prisonnier. Non, mon Frere*, répondit aussi-tôt l'Empereur, *Je ne vous ai jamais eû prisonnier que dans mon cœur, qui est tout à vous, avec autant de sincerité, que je voudrois que le vôtre fût à moi.* Qui eût jamais crû, qu'il fût arrivé un si grand changement dans le cœur de Charles V. Ceux qui l'entendirent parler à Rome dans le College des Cardinaux, auroient eû bien de la peine à croire qu'un compliment de cette nature partît du cœur : mais tout le monde sçait assez que les cœurs de la plûpart des Princes ressemblent à ces giroüettes qui tournent à tout vent.

Charles V. à Marseille.

Le Roi François fit sa visite fort courte, c'est à dire d'environ demi-heure, parce que l'Empereur lui dit : *Mon Frere, j'iray vous voir à Marseille, où nous pourrons nous entretenir plus commodément.* Et en effet, le Roi ne fut pas plûtôt parti, qu'il fit avancer sa Galere vers le Port de Marseille, où il fut reçû en débarquant, de la Reine sa Sœur, du Dauphin, du Cardinal de Lorraine, du Duc d'Orleans, & autres personnes de la premiere qualité, & à la porte de la Ville par le Roi même, mais sans Gardes, ce Prince les ayant tous en-

envoyez, aussi-bien que toute la Garnison de la Ville. Jusques à l'heure du soupé, le temps ne se passa qu'en Bals, en concerts, & en complimens reciproques entre les Courtisans de l'un, & de l'autre; mais l'Empereur, & le Roi eurent ensemble une conference secrete, & longue de plus d'une heure; & après le soupé, une autre qui en dura deux, & à laquelle la Reine assista. Tout le monde fut extrêmement surpris de voir une si grande cordialité entre ces deux Monarques, & la plûpart ne pouvoit s'empêcher de dire: *Comment est-il possible que ce soient ici ces deux Princes, pour les querelles, & dans les Guerres desquels tant de Peuples ont été entierement ruinez, & tant de sang Chrétien s'est répandu durant tant d'années.*

Le soupé ne pouvoit être ni plus splendide, ni plus délicieux, ni plus proprement servi. Charles V. fut placé au milieu du Roi, & de la Reine, mais dans un Siege beaucoup plus magnifique, & en toute autre chose on le traita avec beaucoup de distinction. Il fut toûjours servi par les plus grands Seigneurs du Royaume, & François le fut simplement par ses Officiers ordinaires, & la Reine par ses Dames. Après le soupé, l'Empereur, le Roi, & la Reine Eleonor eurent, comme il a été dit, des conferences qui durerent jusqu'au jour, & *Table.*

ensuite ils allerent se coucher, & ne se leverent que lorsqu'il fut temps de se mettre à Table ; laquelle fut couverte d'une si grande abondance de toutes sortes de viandes ; les plus exquises qu'on puisse s'imaginer, que l'Empereur tout étonné, ne fit pas difficulté de dire, à Table même, comme pour rire, *En France tout abonde, en Espagne tout manque.* Le Dîné fini, le Roi se retira avec l'Empereur dans une Chambre, où aprés être restez une heure en conférence, ils firent appeller la Reine, & y demeurerent tous trois ensemble encore une autre heure.

Ils prennent congé l'un de l'autre. Le Roi donna à l'Empereur en signe d'une vraie étroite amitié, l'anneau qu'il portoit au doigt ; & en même temps l'Empereur s'étant ôté le sien, le donna au Roi, & pour témoignage d'une plus grande affection, il fut remarqué qu'ils se les mirent au doigt l'un l'autre, & puis s'embrasserent étroitement en se disant adieu d'une maniere tres-obligeante, & pleine de tendresse : Cependant je m'imagine bien que plus de quatre dirent en eux-mêmes, *pourvû que cela dure, tout va bien.* Quoi qu'il en soit de la sincerité de cette affection, que Charles V. reconnut en François I. elle fut cause de cette confiance, & de cette grande assurance avec laquelle il lui demanda dans la suite (comme nous le dirons en son

lieu)

lieu) le passage par la France, sans faire difficulté de se remettre entierement entre ses mains. L'Empereur fit de grands presens aux principaux Seigneurs de la Cour du Roi, qui de son côté ne fit pas de moindres liberalitez à ceux de la suite de Charles V. la Reine, la Princesse Marguerite, & leurs Dames ayant déja été auparavant régalées. Charles ayant ensuite pris congé, fut accompagné jusqu'au Vaisseau, par le Roi, par la Reine, & par tous les Grands, au bruit des Salves de tout le canon de la Ville, de la Citadelle, & de toute l'Armée Navale ; & ils s'avancerent même bien avant en mer dans leurs Barques à rames.

Charles V. en Espagne.

Il eut dans sa navigation le vent à souhait, & arriva heureusement à *Barcelone*, où il trouva le Prince Philippe son Fils, qui l'y attendoit avec les principaux Seigneurs d'Espagne. Veritablement Charles V. témoigna un plaisir, & une joye tres-sensible de voir un Fils si fait à l'âge de douze ans, & qui sçavoit déja si bien les belles manieres d'agir ; mais il ne reçut pas moins de satisfaction, en remarquant dans la reception que lui firent les Espagnols, plus d'affection & de zele, qu'ils ne lui avoient témoigné dans son dernier voyage. Accompagné d'un magnifique Cortege, il poursuivit son chemin vers Madrid ; & ayant

appris que l'Imperatrice se trouvoit attaquée de violentes douleurs, non sans fiévre; comme il fut prés de Madrid, il donna de l'éperon à son cheval, & se rendit au grand galop auprès de l'Imperatrice. Je laisse à juger au Lecteur quelles furent les caresses reciproques qu'ils se firent; je dirai seulement que l'Imperatrice éprouva qu'un si auguste Epoux étoit pour Elle le meilleur de tous les Medecins, puisque dès le lendemain elle se trouva guérie.

Charles V. va à Tolede. 1538.

La Reine ayant tôt après recouvré sa premiere santé, Charles V. se transporta avec sa Cour à Tolede, tant pour resoudre dans cette Ville Royale l'assemblée des Etats, pour traiter des subsides extraordinaires, nécessaires pour la guerre résoluë contre le Turc, que pour satisfaire aux instantes prieres que cette Ville lui faisoit, de vouloir honorer de sa presence quelques fêtes preparées à la gloire de Sa Majesté, au sujet de son abouchement avec le Pape, & avec le Roi François, & sur la Tréve concluë pour dix ans, de laquelle on esperoit qu'il reviendroit toute sorte de bien à la Chrétienté. Ce que l'Empereur lui accorda d'autant plus volontiers, que le séjour de Tolede lui plaisoit davantage que celui de Madrid. Et veritablement il fut reçu par les Habitans de cette Ville, avec de grandes demonstrations d'affection & de zele, &

avec

avec des Fêtes preparées avec de tres-grandes dépenses, & beaucoup d'industrie, dans l'une desquelles il arriva une chose qui merite d'être ici rapportée.

L'Empereur, pour faire plus d'honneur à une des plus solemnelles de ces Fêtes, voulut y assister en Personne, & y alla avec une Cavalcade de tous les Grands lestement habillez. Il y avoit entr'autres le *Duc de l'Infantado*, lequel monté sur un superbe cheval, le manioit de bonne grace, & le faisoit aller comme en dansant; de sorte qu'un Sergent des Gardes ayant donné un coup de verge sur la croupe du cheval, cria, *marchez, Monsieur.* Le Duc se tournant vers cet Officier, lui dit tout indigné, *Sçais-tu bien qui je suis? Oüi, Monsieur, je vous connois*, répondit le Sergent aussi demi en colere, *marchez seulement, car avec ces caracoles que vous faites faire à vôtre cheval, l'Empereur ne peut pas avancer le chemin.* Le Duc ayant tiré son épée, lui en donna un grand coup sur la tête, lequel auroit fait une blessure beaucoup plus profonde, si le chapeau ne l'eût garanti, & ses Valets voulant le poignarder, le Duc les en empêcha.

Avanture remarquable.

Arrivez au lieu où ils devoient mettre pied à terre, & l'Empereur étant descendu de cheval, le Sergent ainsi blessé se presenta, & se jetta à ses pieds pour lui demander par-

Continuation

pardon; & l'Empereur s'étant informé de tout, ordonna que le Sergent fût mis entre les mains de la Justice, pour être sévérement puni; après avoir été obligé de demander pardon au Duc, de l'insolence qu'il avoit commise contre lui. Mais le Duc admirant le zele de l'Empereur à conserver l'honneur & la réputation des Grands, & parfaitement satisfait de ce genereux procedé de Sa Majesté Imperiale, la supplia de vouloir pardonner au coupable la faute où il étoit tombé, & en ayant obtenu le pardon, il ordonna qu'on le menât sur le champ daus son Palais, pour y être pansé à ses dépens; & pour pousser la generosité aussi loin qu'elle pouvoit aller, il fit donner à la femme, & à la famille de ce Sergent 500. écus. De cette maniere, le Duc conserva l'honneur dû à son rang, & toute la Noblesse fut extrêmement satisfaite de sa conduite; jusques-là que les Grands étant allez en corps trouver l'Empereur, le remercierent au nom de toute la Noblesse du Royaume d'une Justiee si exacte, & si genereuse. Toutes les Histoires sont pleines de cet évenement.

Ligue contre le Turc ne sert à rien. *1538.* Cependant la Chrétienté qui s'étoit promis des merveilles de la Ligue qui avoit été concluë entre le Pape, l'Empereur, & les Venitiens, comme il a été dit, se trouva frustrée de ses grandes esperances, cette

ligue n'ayant servi que de pretexte, ou pour mieux dire de sujet, pour surcharger & succer les Peuples, sans excepter les Ecclesiastiques; & cependant le Turc ne laissoit pas de faire des progrez en Hongrie, de ravager bien avant les côtes de Naples, de Sicile, de troubler la navigation, & de ruiner le commerce. André Doria, qui pouvoit avec les grandes forces qu'il avoit, battre le Bacha Barberousse, ne le fit pas, se contentant de se faire voir, & de croiser en divers endroits; & Barberousse de son côté ayant laissé les côtes de Naples un peu en repos pendant deux mois, se contenta de s'emparer de deux Galeres du Pape. Ce qui donna lieu à bien des gens de soupçonner, & de dire qu'il y avoit une secrete intelligence entre Doria & Barberousse, & qu'ils étoient convenus, selon toutes les apparences, de ne rien entreprendre d'important, afin que ne faisant aucune perte, ils pussent mieux se maintenir, l'un dans la faveur de Soliman, & l'autre en celle de l'Empereur. Et en effet, pendant trois mois entiers ils ne firent autre chose que croiser dans les Mers de Sicile sans jamais se rencontrer; parce que quand l'un se faisoit voir du côté droit, l'autre prenoit sa route vers la gauche; de sorte qu'on dit plaisamment, qu'il sembloit qu'ils n'eussent d'autre dessein, que de faire des processions tout au-

autour de cette Isle. Si bien que les Venitiens s'étant apperçûs de leurs manœuvres, & ayant déja pris de grands ombrages de l'amitié que Charles V. & François I. avoient liée ensemble, ne balancerent plus à s'accommoder avec le Turc.

Mariage de Farnese. Pendant que ces choses se passoient, le Pape s'occupoit à Rome à faire de superbes préparatifs pour le Mariage de la veuve Marguerite, Fille de Charles V. avec Octave Farnese, alliance qui causa beaucoup d'étonnement à tout le monde, dés que le bruit s'en répandit; personne ne pouvant comprendre que l'Empereur voulût donner sa propre Fille en mariage à un simple Gentil-homme, tel qu'étoit Octave, sur tout aprés avoir été femme d'un aussi grand Duc, que l'étoit Alexandre; & ce qui donna encore à toute la terre plus de sujet d'être surprise, est que cette même Princesse fut demandée avec de grandes instances par Cosme de Medicis, qui avoit succedé à Alexandre au Duché de Florence. Mais les Monarques ont leurs fins; & en cela Charles V. surpassa assûrément tous les autres. En un mot, le Pape dépêcha à Florence, avec une fort belle suite de Prélats, de Gentilshommes, & de Dames, le Cardinal de Medicis, ou de St. Jacques, qui fut celui qui la reçut, & la conduisit à Rome, où elle fut reçûë par tout avec de magni-

gnifiques préparatifs. Le Cardinal Farnese, Frere d'Octave, le Duc de Castro, Don Jean-Baptiste Savelli, Don Jerôme Ursin, Don Jean Borgia, & tous les Ambassadeurs & Seigneurs de consideration, allerent la recevoir hors des portes de Rome. Cette Cavalcade alla descendre au Palais Pontifical, où Horace ayant pris l'Epouse par la main, la conduisit dans la Chambre du Pape, qui, aprés l'avoir baisée au front, lui donna la benediction, & de-là on alla à St. Pierre, où ils furent épousez le matin du 3. Novembre.

Tumulte des Soldats

Charles V. reçût alors de Milan une nouvelle qui lui donna beaucoup de chagrin, sçavoir que les Troupes Espagnoles, & Allemandes, qui avoient été pour lui en garnison dans quelques Places du Piémont, ayant appris la conclusion de la Tréve à Nice, & voyant qu'on parloit plûtôt de les casser, que de les payer, s'étoient mutinez, & ravageoient tout le Païs, faisant de grandes extorsions, & ruïnant entierement les pauvres Habitans, qui saisis de frayeur avoient pris la fuite, & alloient errans en d'autres lieux, voyant leurs moissons, & leurs maisons tout-à-fait ruïnées; & ces Soldats séditieux qui étoient au nombre de plus de 4000. étoient passez jusqu'à cet excés d'insolence & d'audace, que de s'emparer, & de se mettre en possession d'une

d'une grande partie du Territoire de Milan. Le Senat de cette Ville écrivit en diligence par un Exprés des lettres pleines de grandes plaintes à l'Empereur en Espagne ; lequel ordonna au Marquis de Vasto de remedier à un si grand désordre, & que ne le pouvant par la douceur, il y employât la rigueur. Le Marquis suivit ponctuellement l'ordre de l'Empereur, & aprés avoir inutilement tâché de ranger les Rebelles à leur devoir par ses exhortations, il fut contraint de les satisfaire par des effets ; de sorte qu'ayant mis de concert avec le Senat une taxe de 100. mille Ducats sur la pauvre Ville de Milan, ils furent payez avec cet argent de tout ce qui leur étoit dû ; aprés quoi on les fit passer en Alemagne, une partie au service du Roi des Romains en Hongrie, & l'autre sur les Galeres de Doria, en qualité de Soldats.

Autre tumulte arrivé à la Goulette.

Il arriva une sédition encore plus grande, & plus dangereuse à la Goulette en Afrique, où plus de 600. Espagnols, faute de paye, se souleverent contre Bernardin Mendoza leur Gouverneur, qui n'avoit pas de quoi les payer, le menaçant de faire de grands désordres, ce qui donna fort à penser à Mendoza, qui se voyoit tout environné de Turcs, & de Maures, de sorte que tout le remede qu'il pût y apporter, fut celui de les faire adroitement résoudre

par

par des paroles douces & moderées à passer en Sicile, où ils seroient, disoit-il, exactement payez par le Gouverneur Don Ferrand Gonzague ; & effectivement il leur fournit les Vaisseaux, & les autres choses necessaires pour le transport. Arrivez dans cette Isle, bien loin d'être payez par le Vice-Roi, il leur déclara qu'il n'avoit point besoin d'eux, & que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de les faire embarquer pour Naples, & cela jusqu'à Reggio en Calabre ; ce qui les ayant mis en fureur, ils se mutinerent avec plus d'insolence qu'ils n'avoient fait en Afrique, courant par tout, & pillant la Campagne & les Maisons ; de sorte que le Vice-Roi avec toute sa severité, & son courage, ne sçachant quel remede y apporter, jugea à propos de leur proposer quelques conditions fort avantageuses, & s'engagea par un serment solemnel de leur payer dans un mois tout le passé; mais les ayant dispersez en diverses Garnisons, bien loin de penser à les faire payer, il en fit un grand carnage, en faisant étrangler un grand nombre, ce qui ayant été entendu en Espagne, déplût fort à cette Nation fiere & superbe ; & veritablement Gonzague se montra en cela tout à la fois cruel & perfide.

Cette action déplût à l'Empereur même, & s'il n'eût pas eû grand besoin, dans cette con- *Empereur moderé. 1538.*

conjoncture d'affaires, d'un si grand Capitaine, & qui entendoit parfaitement l'art de gouverner, il lui en auroit témoigné un extrême ressentiment, parce qu'en effet ce grand Empereur eut toûjours tant d'horreur pour le sang, qu'il ne se porta jamais à le répandre qu'à la derniere extrêmité, encore temperoit-il alors la rigueur par la clemence. Il ne laissa pas neanmoins de lui faire connoître, avec quelque aigreur, ses sentimens sur ce sujet; & pour contenter les Espagnols, il affecta dans les discours qu'il eut là-dessus avec eux, de blâmer hautement l'action de Gonzague, & de donner de grandes loüanges à celle du Marquis de Vasto. Il n'y a pas de doute qu'il ne soit necessaire de faire exactement observer aux Soldats la discipline militaire, parce que pour peu qu'on la neglige, il en naît des désordres qui causent de grands maux; mais il faut considerer que les pauvres Soldats vendent leur vie pour quelques sous, & leur sang presque pour rien; de sorte qu'il y a de la justice de leur donner ce peu d'argent qu'on leur promet, ou de leur pardonner quelques fautes.

Le Pape négocie un autre mariage.

Pendant que ces choses se passoient, le Pape négocioit le mariage de Donna Victoire Farnese sa Niéce, avec Cosme Duc de Florence; & quoi qu'on en tînt les né-

gociations fort secretes, il ne pût neanmoins se faire avec tant de secret, que les nouvelles n'en parvinssent aux oreilles de l'Empereur, qui fut fort fâché que le Pape à qui il venoit de donner sa Fille pour son Neveu, voulût unir par cette Alliance, sans lui en donner avis, deux Maisons qui dépendoient de Lui, & qui lui avoient de si grandes obligations, & qu'il prétendît faire un mariage de cette nature; de sorte qu'il écrivit à son Ambassadeur à Rome, de s'opposer à ces négociations, & pour mieux rompre toutes les mesures & tous les desseins qu'on pouvoit avoir pris, il fit passer à Florence le Marquis de Vasto, pour proposer de sa part le mariage du Duc avec *Donna Eleonor*, Fille de Don Pierre de Tolede, Vice-Roi de Naples, laquelle étoit la beauté même; proposition à laquelle le Duc consentit avec beaucoup de plaisir; & il voulut passer lui-même à Naples, avec une magnifique suite, pour l'épouser; quoi que d'autres écrivent que le Vice-Roi alla à Florence pour y conduire sa fille. Le Pape pour exhaler sa colere, devenu Soldat & conquérant à l'âge de 73. ans, & malgré ses grandes infirmitez, mit une Armée en Campagne, & l'envoya pour recouvrer la Ville de Camerino, & la remettre sous l'obéïssance de l'Eglise.

Cette

Cette année finit par les nouvelles, qui se répandirent par tout, de la grossesse de l'Imperatrice, & par les prieres qui furent faites dans toutes les Eglises, pour demander à Dieu qu'il lui plût conserver cette Princesse, & lui faire la grace de mettre heureusement en son temps son enfant au monde. Il est certain que l'Empereur en eut une joye indicible, dans l'esperance que ce seroit un Fils, qu'il désiroit avec beaucoup d'ardeur, se voyant Seigneur de tant de Royaumes, avec un seul Fils pour tout heritier.





LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE V.

Années 1539. 1540. 1541. & 1542.

SOMMAIRE

Du V. Livre de la II. Partie.



ROi des Romains, quelle confiance l'Empereur son Frere prenoit en lui. Il est chargé par le même de veiller sur les affaires de la Religion : Assemblée de Catholiques, & de Lutheriens dans la Ville de Francfort : On y conclut un

Traité : Articles de ce Traité, de quel avantage à la Maison d'Autriche : Charles V. apprend le tout avec plaisir : Imperatrice Isabelle, son accouchement, sa pieté, & resolution Chrétienne ; sa mort ; combien elle affligea l'Empereur : Avec quelle tendresse il embrassa le Corps : Pronostic de cette mort : Son corps transferé à Grenade, & avec quelle pompe funebre : Le plus grand soin de cette conduite est donné à François Borgia : Ce Seigneur prend la résolution de quitter le Monde, en voyant le grand changement du visage de l'Imperatrice : La mort du Comte de Nassau cause aussi une extrême douleur à Charles V. La Ville de Gand se rebelle : L'Empereur en reçoit les avis avec beaucoup de déplaisir : Il se résout à aller lui-même en personne en Flandres pour dompter les Rebelles : Il consulte sur les diverses routes qu'il y avoit à prendre, & contre le sentiment de tout le monde, il se détermine pour celle de France : Ses raisons sur cela ; autres contre : Il écrit au Roi de France pour lui demander le passage : Il lui est accordé avec beaucoup de civilité,

té, & d'honnêteté: Charles V. part 'Espagne, & avec quel cortege: Comment, & où reçû en France, vec plusieurs particularitez: Le Roi François lui fait voir les Lettres que les Gantois lui avoient crit pour lui demander sa protection: Reception, & accueil fait à Charles V. à Paris, avec diverses observations: Il ne peut s'empêcher l'avoir un grande apprehension: Un Jeu d'un Fils de François I. cause de l'inquiétude à Charles V. Ruse de l'Empereur pour gagner es bonnes graces de la Favorite du Roi: Chagrin de celui ci bien fondé: Charles V. part de Paris, comment, & par qui accompagné; il prend congé du Roi François: Son voyage en Flandre: Son entrée solemnelle à Bruxelles: Ambassadeurs envoyez par les Gantois; combien ils furent mortifiez par Charles V. Il passe à Gand: Il ordonne que les Arcs de Triomphe soient renversez: Il entre dans cette Ville avec un esprit de rigueur, & les ordres qu'il y donne: Grande execution de Justice: Gantois dépoüillez de tous leurs privileges; combien severement punis; condamnez à bâ-

tir une Citadelle : Ambassadeur François envoyé à Charles V. pour demander l'execution des promesses faites au Roi François : La Reine Elonor passe à Bruxelles pour s'entretenir avec l'Empereur son Frere : Le Roi des Romains va à Bruxelles pour s'aboucher avec son Frere ; On demande la restitution du Duché de Milan : Offices feints sur cela : Charles V. conclut avec Ferdinand de maintenir la Maison d'Autriche dans la possession & souveraineté du Duché de Milan ; Raisons qu'on croit qui les y obligerent : Promesses de Charles V. à François I. combien trompeuses & perfides : Ambassadeurs envoyez à Venise par Charles V. & par François I. & pourquoi : Corsaires Turcs infestent les Mers de Naples : Dragut Rais Corsaire pris prisonnier par Jeannetin Doria : Diverses affaires d'Allemagne : Charles V. fait convoquer la Diéte à Ratisbonne ; Raisons de cette convocation ; Conference entre les Catholiques, & les Protestans ; Il se publie une espece d'Interim : Edit severe du Roi François publié contre les Lutheriens : Succession au Du-

Duché de Gueldres avec diverses particularitez : Le Duc Guillaume se rebelle à l'instigation du Roi François : Decrets publiez dans la Diete contre le susdit Roi : Il dépêche à la Porte ses Ambassadeurs pour se justifier contre Charles V. & pour presser Soliman à agir contre lui : Ils sont assassinez en passant par le Milanois, avec diverses particularitez : Grand déplaisir qu'en reçoit le Roi François : Ses plaintes par tout : Ce qui a été écrit, & dit sur cela : Bodin varie dans son sentiment : Pertes du Roi Ferdinand : Abouchement du Pape avec l'Empereur à Lucques : Négociations qu'ils ont ensemble : Arsenaga Vice Roi à Alger, & les grands dommages qu'il cause aux Chrétiens : Grandes instances faites à Charles V. pour l'obliger à déclarer la guerre aux Algeriens : On la juge tres-necessaire : Charles V. se résout de l'aller faire en personne : Il fait faire de grands préparatifs : Il est détourné de cette entreprise : L'Empereur s'y détermine, & son embarquement : Voyage, & qualité de l'Armée Navale : Moresque Enchanteresse, & ses prédictions :

 Dé-

Débarquement, & campement de l'Armée devant Alger : Propositions faites au Vice-Roi de se rendre, & ses réponses : Confiance des Maures sur quoi fondée : Grandes tempêtes, & pluïes : Siege d'Alger : Combat entre les Chrétiens, & les Arabes : Accident lamentable : Grande douleur de Doria : Fortune de Charles V. combien contraire : Diverses relations d'Auteurs : Zele de Doria pour l'Empereur : Effets de la Providence Divine : Sentiment de Cortese proposé à l'Empereur : Il s'oblige de prendre Alger en peu de jours : Sa proposition méprisée : On prend la résolution d'embarquer le reste de l'Armée : Action genereuse de Charles-Quint : Il met ordre lui-même à l'embarquement, & diverses autres particularitez.

Roi des Romains. 1539.

IL n'y a pas de doute que l'Empereur ne prît une grande confiance dans le Roi Ferdinand son Frere, & qu'il ne se reposât beaucoup sur lui du soin des affaires; en quoi il lui rendoit justice, parce qu'effectivement il avoit en son absence fait paroître beaucoup de prudence, & d'adresse dans le Gouvernement de l'Empire,

ire, & sçû tres-bien ménager les interêts e sa Maison. Avec tout cela l'Empereur oyant que le poids des affaires étoit ;rand à cause de la conjoncture des temps, x qu'elles étoient difficiles, & embarrasées, il ne vivoit pas sans inquiétude, & 'on peut dire que son esprit étoit alors éparé de son corps, celui-ci étant Espagne, & celui-là en Allemagne. Et veritablement il n'étoit guere possible que ce grand Empereur eût l'esprit en repos, en considerant ce vaste Empire dont il étoit le Maître, divisé entre deux Partis, sçavoir, les Catholiques, & les Lutheriens, qui entretenoient entr'eux de perpetuelles discordes. Il est vrai que la haine, la jalousie, & la division qui y regnoient, n'empêchoient pas que les uns & les autres n'eussent bonne envie de s'entresupporter, & même quelquefois de chercher quelque moyen propre à faciliter un accommodement, qui fût capable d'établir enfin une bonne tranquilité dans la Patrie affligée de tant de troubles.

Charles V. informé en Espagne de cette disposition des esprits, ne manqua pas de la fomenter par ses offices, & par son autorité. Pour cet effet, il écrivit au Roi Ferdinand, & aux autres Princes des deux Partis, des lettres tres-fortes & tres-pressantes, par lesquelles il

valeur, & de nulle force.

VI. Que la justice leur sera renduë sans aucune acception de personnes, & sans qu'on leur fasse aucun reproche en matiere de Religion.

VII. Que durant ladite Tréve il ne seroit pas permis ausdits Protestans d'inviter à entrer dans leur Ligue, ni de recevoir dans leur Conféderation aucun Prince, Etat, ou Ville, excepté ceux de leur Communion.

VIII. Que lesdits Protestans seront obligez d'accorder, & de permettre aux Ecclesiastiques Catholiques, de pouvoir exiger leurs revenus annuels, des biens dont ils étoient en possession.

IX. Que sous le bon plaisir de l'Empereur on conviendra d'assigner un jour pour tenir une Conference à Nuremberg entre les Catholiques, & les Protestans, sur les affaires de la Religion, & que pour cet effet il sera choisi par les deux Partis des personnes d'humeur pacifique, & tranquille, plus enclines à ceder, qu'à s'obstiner, & plûtôt moderées que violentes.

X. Que des Personnes sages, prudens, judicieux, quoi que non Théologiens, de l'un & de l'autre Parti, se joindront aux autres susdits.

XI. Que l'Empereur, & le Roi des Romains

mains pourront avoir dans ces Assem-r blées leurs Ambassadeurs, pour assiste de leur part à tout ce qui se pass sa Etant humblement priez de choisir des personnes graves, prudentes & moderées.

XII. Qu'on fera rapport aux Etats absens de tout ce qui sera traité & décidé.

XIII. Qu'étant trouvé à propos par les Protestans, que les Décisions soient souscrites par l'Empereur, & par le Roi des Romains, & en leur nom par leurs Ambassadeurs, que cela sera fait & agréé.

XIV. Que durant cette Tréve les deux Partis s'abstiendront de toute sorte de préparatifs de guerre, & qu'en cas que quelqu'un d'eux ait interêt d'en faire, il sera obligé d'en déclarer le sujet; n'étant pas, moyennant cela, défendu à aucun des deux Partis, ni à qui que ce soit des Membres particuliers qui les composent, de pourvoir à sa juste défense, & de joüir de la liberté de l'Empire.

XV. Que dans ce Traité on n'entendoit pas comprendre aucun Anabaptiste, ni aucun autre qui faisoit secte à part, mais seulement ceux qui faisoient profession de la Confession d'Ausbourg.

XVI. Que (pour derniere conclusion) les Protestans, aussi-bien que les Catho-

liques, tiendront prêt le secours pour la guerre contre le Turc, & que le 18. Mars précisément, ils enverroient leurs Ambassadeurs, ou leurs Députez, à Vormes, selon les ordres qui pourront venir de l'Empereur; comme il sera aussi fait par les Electeurs, Princes, & Etats, pour déliberer & conferer sur les vrais moyens de faire la guerre au Turc en Hongrie.

Se ratifie. DEux copies autentiques de cette Convention, comme quelques-uns l'appellerent, ou Résolution, ou Traité, comme d'autres la qualifierent, furent envoyées à l'Empereur en Espagne, l'une par terre, l'autre par mer, avec ordre aux deux Gentils-hommes députez, de faire toutes les diligences possibles dans ce voyage, & de hâter aussi leur retour avec la Ratification, quoi qu'il eût été conclu dans la même Assemblée, que le tout seroit ponctuellement executé, & observé avec toute sorte de bonne foi, à compter de ce même jour 19. Avril, justement comme s'il eût déja été approuvé, & ratifié par l'Empereur, qui eut un si grand plaisir quand il reçut & vit ces deux Copies, qu'il les ratifia sans en avoir presque achevé la lecture; connoissant tres-bien que c'étoit l'avantage de l'Empire, & de sa Maison, parce qu'il pou-

pouvoit faire la guerre au Turc avec de beaucoup plus grandes forces, ayant celles des Protestans.

Accouchement de l'Imperatrice. 1539.

Quoi que ce Prince eût l'ame pleine de differens sujets de tristesse, avec tout cela il lui en survint un, qui, suivant l'aveu qu'il en fit lui-même dans la suite, fut sans comparaison plus grand, & plus sensible que toutes les disgraces, qui lui étoient jusques alors arrivées, & qui veritablement affligea aussi extrêmement tout le peuple. Je vai en faire ici le recit avec toutes les particularitez convenables. L'Imperatrice étoit alors sur son terme, & dans ses autres grossesses elle ne s'étoit jamais si bien portée que dans celle-ci, ce qui donna à tout le monde sujet de prophetiser que ce seroit, sans doute un Fils. Cependant les douleurs de l'enfantement étant survenuës, on fit venir la Sage-femme, laquelle prit les mesures accoûtumées, mais ayant vû que l'accouchement étoit fâcheux, & le danger trop manifeste, & ne voulant pas dans une telle conjoncture risquer la vie d'une Imperatrice entre ses mains, elle déclara que l'enfant étoit mal tourné, que même, selon toutes les apparences, il étoit mort, & qu'ainsi il falloit que cette operation se fit par les Chirurgiens. L'Imperatrice se mit dans une espece de colere en entendant parler de Chirurgiens, protestant

tant à haute voix qu'elle aimoit mieux mourir mille fois, que de se mettre entre les mains de ceux qui étoient les Bourreaux du Genre humain ; & puis s'étant tournée vers la Sage-femme, elle lui dit : *Faites vôtre devoir, selon vôtre experience, & puis laissez faire le reste de l'ouvrage à Dieu.*

[illegible] Ainsi l'Imperatrice étant chargée de differentes Reliques de Saints, pendant que tous les Courtisans faisoient dans la Chapelle de ferventes prieres pour sa délivrance, le premier de May de cette année 1539. la Sage-femme lui tira du ventre un enfant mort, & quatre heures après l'Imperatrice perdit la vie. *Antoine Campo* assûre dans son Histoire de Cremone, que quoique l'accouchement de cette Princesse eût été extrêmement penible, jusqu'à mourir dans les douleurs ; l'enfant neanmoins n'avoit pas laissé de venir vivant au monde, & d'avoir reçû baptême, mais qu'il mourut quelques heures après avec la Mere ; il veut de plus qu'on lui eût donné le nom de Ferdinand, sentiment qui est suivi de quelques Ecrivains, mais la plûpart veulent que l'Enfant nâquît mort.

Charles V. affligé. Véritablement Isabelle fut une Princesse doüée d'excellentes vertus, de grand esprit, debonnaire, humaine, & affable. Elle mourut à l'âge de 36. ans, laissant deux Filles, & un Fils, sçavoir, Philippe,

âgé de 12. ans, lequel succéda dans la suite aux Royaumes, *Marie*, qui dans son temps fut mariée à Maximilien de Bohême, & *Jeanne* qui épousa le Prince de Portugal. La mort de cette Princesse causa une douleur tres-sensible à l'Empereur, qui l'aimoit fort tendrement; & comme ce Prince se trouvoit en ce temps-là à Madrid, il prit la poste sur les meilleurs de ses Coureurs, avec le Prince Philippe qui étoit avec lui, & il se rendit à Tolede, croyant de trouver l'Imperatrice encore en vie; parce que le premier avis qu'il avoit reçû, portoit seulement qu'elle se trouvoit dans les douleurs de l'enfantement, avec un manifeste danger de la vie; mais il rencontra en chemin un Gentilhomme, qui lui portoit la nouvelle de la mort, ce qui lui fit hâter le pas, afin de pouvoir la voir avant qu'on commençât à l'embaumer, sçachant bien qu'à cause des grandes chaleurs, il falloit de necessité commencer au plûtôt cette triste operation.

Embrassemens & pronostics. 1539.

Descendu de cheval dans la Cour, il courut dans la Chambre où étoit le corps, qu'il arrosa de larmes tres-ameres, l'embrassant étroitement, & ne pouvant s'empêcher de se jetter sur son visage, & de lui donner une infinité de baisers; & si Don Jean de *Tavera*, Cardinal, & Archevêque de Tolede, ne l'eût arraché avec le

res-

respect convenable, de ces tristes & funestes embrassemens, ils auroient encore été beaucoup plus longs. Les signes qui ont souvent accoûtumé de présager la chûte de si hautes Tours, ne manquerent pas d'arriver dans cette occasion ; car on vit le jour même de la mort d'Isabelle, & peu de momens avant qu'elle expirât, une Eclipse de Soleil, accompagnée d'une Cométe épouvantable, qui avoit une queuë extrêmement longue, & divisée en plusieurs parties ; ce qui fit dire à l'Empereur, lorsqu'il l'observa à Madrid : *Les Astres me menacent de tres-grandes disgraces, ou dans ma personne, ou dans mes Etats ; mais je surmonterai par la force de la raison les influences des Etoiles.*

Corps transporté à Grenade.

Après qu'on eût embaumé le corps, & celébré la pompe funebre avec les ceremonies ordinaires dans la Cathedrale, le Cardinal Archevêque chantant la Messe, où assisterent tous les Grands ; le Corps fut ensuite transferé à Grenade, pour être enseveli dans la Chapelle Royale des Rois Catholiques ; & quelque triste & lugubre que fût cette translation solemnelle, il n'y eut ni Cavalier, ni Ecclesiastique, ni Dame de la premiere qualité qui n'y voulût assister ; les Ecclesiastiques avec leurs vêtemens Sacerdotaux, dont ils ont accoûtumé d'être revêtus dans les fonctions qui regardent les

Morts,

Morts, & les autres avec des habits de deüil à queuës traînantes. Le soin principal de cette pompeuse translation fut donné à Don *François* Borgia, Marquis de Lamboy, Héritier du Duc de Gandie, Neveu du Pape Alexandre VI. & Grand d'Espagne, comme étant un Seigneur de grande conduite, & de grande sagesse. Aussi est-il certain qu'il ne s'étoit jamais vû de Procession plus devote, ni mieux ordonnée; ce qui est d'autant plus remarquable, que la marche fut de plusieurs journées.

Lorsque le Corps fut arrivé à Grenade, & qu'on ouvrit la biere, Borgia l'ayant trouvé si défiguré, qu'à peine pouvoit-on remarquer sur le visage aucune trace des traits qu'il avoit auparavant, il se prit à s'écrier tout étonné: *Est-ce donc-là cette Imperatrice Isabelle? Est-ce-là cet Abregé de tant de beautez? Est-ce-là cette Personne, où toutes les graces paroissoient dans leur plus haut éclat? Cette Dame ornée de tant de vertus, cette Regente de tant de Royaumes, cette Souveraine de tant de Peuples, cette Epouse d'un Empereur? Et que sont devenues ces rares & brillantes beautez de son visage, cet air si grand, & si majestueux, & ce visage qui la faisoit passer pour un Ange en terre?* Aprés avoir dit ces paroles, & quelques autres semblables, il la considera attentivemens quelque tems, *Conversion de Borgia.*

&

& par la contemplation d'un si triste, & si étonnant spectacle, il se desabusa tellement de la vanité du monde, & fit de si profondes, & si serieuses réflexions sur l'instabilité, & le néant des Grandeurs humaines, qu'il prit sûr l'heure la résolution d'y renoncer; de sorte qu'ayant méprisé toutes ses richesses, & tous ses Etats; & s'étant démis entre les mains de l'Empereur des premieres Charges qu'il possedoit à la Cour, il alla trouver *Ignace de Loyola*. & prit son habit, qui deux ans aprés fut érigé par Paul III. en un Ordre, avec le titre de *Compagnie de Jesus*.

Mort de Nassau. Ce malheur arrivé à Charles V. fut suivi d'un autre; sçavoir, la mort du Comte de *Nassau*, Gouverneur de Brabant, & la Personne qui avoit le plus de part, aprés la Regente Marie, au Gouvernement des Païs-Bas, & qui, tant par sa valeur, que par son habileté particuliere dans les affaires, servoit de digue à ces torrens de séditions, qui s'élevoient de temps en temps dans ces Provinces, & qui avoit même déja rangé à leur devoir une infinité de séditieux. Cela fit que Charles V. eut un extrême déplaisir de sa mort, jusqu'à dire ouvertement aux gens de sa Maison, à l'oüie de cette fâcheuse nouvelle, que *la perte du Comte de Nassau ne lui présageoit rien de bon dans les Pays-Bas*. Et en effet, il vit au

ù bout de quelques jours sa Prophétie verifiée par l'avis qu'il reçut de la rebellion de *Gand.*

Cette Ville, Patrie de l'Empereur, avoit souvent autrefois fait tête aux Comtes de Hollande, & s'étoit rebellée contr'eux, & toute fiere, de ce que ses rebellions lui avoient toûjours si bien réüssi, elle crut qu'elles pourroient encore cette fois avoir une bonne issuë; de sorte que la Reine Marie ayant été obligée de mettre quelques impôts extraordinaires, elle refusa de les payer; & non contente de cela, elle sollicita les autres Villes à faire la même chose, puisqu'elle leur en avoit donné l'exemple, qu'elles ne voulurent pas suivre, heureusement pour elles. Charles V. ayant reçû de la Reine sa Sœur un avis de cette nature, dans un temps où il ressentoit le plus vivement la douleur & l'affliction de la double & grande perte qu'il venoit de faire, par la mort d'une aussi digne Epouse que l'Imperatrice, & par celle d'un aussi grand Ministre que le Comte de Nassau; il ne put assez se moderer, pour ne pas former le dessein d'une vengeance severe, dont il ne put s'empêcher de laisser paroître des signes sur son visage. Veritablement il n'auroit pas ressenti une si vive douleur (au moins le declara-t'il de sorte) de la rebellion de toute autre Ville; mais il ne pouvoit souffrir cela d'une

Rebellion de Gand.

Ville

Ville qui étoit sa Patrie. Comme il étoit fort bien instruit par les Histoires, que les Gantois étoient accoûtumez à se rebeller contre leurs Princes, comme ils avoient fait contre Charles le *Hardi*, Duc de Bourgogne, Ayeul de Philippe son Pere, contre Philippe de Bourgogne, Bisayeul de son Pere, & contre Louis Comte de Flandre; il jugea qu'il étoit necessaire d'y apporter un bon remede pour toûjours.

Il se résout d'aller en personne

Ce Prince donc au premier avis de cette Rebellion, & ayant, pour ainsi dire, à peine achevé de lire la lettre qui la lui apprenoit, forma le dessein, le jugeant ainsi absolument necessaire, de passer en Flandre pour dompter les Gantois; de sorte que sans se mettre en peine (peut-être à cause de son grand déplaisir) d'observer la maxime ordinaire des Princes, de ne pas publier leurs sentimens, avant que de les avoir declarez à leur Conseil secret; il ne put s'empêcher de dire tout haut, qu'il étoit résolu de partir pour aller châtier les Rebelles de Gand, & qu'ainsi chacun se devoit preparer au voyage. Mais ce premier feu étant passé, il commença à penser mûrement aux moyens de faire un tel voyage, se trouvant dans une grande perplexité; parce que du côté d'Allemagne, en prenant la voye de la Mer par Genes, il étoit à craindre que les Lutheriens, déja extrêmement

forts

orts & puissans, n'y missent empêchement. Sur l'Ocean, le peril n'étoit pas moins grand, une tempête pouvant le jetter sur les côtes d'Angleterre, où il ne pouvoit rien esperer de bon d'un Roi ennemi.

Il jugea donc à propos de choisir le moindre des inconveniens, & des maux qu'il envisageoit de tous côtez; sçavoir, le passage par la France, lequel étoit le plus commode, mais qui ne laissoit pourtant pas d'être périlleux, & de lui donner beaucoup d'apprehension; mais l'ayant dissimulée, il declara dans son Conseil, qu'étant obligé d'aller en Flandre, & ne trouvant point de passage plus court, & plus commode que celui de la France, il avoit résolu de le choisir. Il n'y eut presque aucun de ses Conseillers, qui ne tâchât de le détourner d'une telle résolution, alléguant que c'étoit une chose trop contraire à toutes les maximes de la prudence, de se remettre à la discretion, & à la bonne foi d'un Roi, tel qu'étoit François I. avec lequel il avoit eû à démêler tant de differens, qui n'étoient encore pas bien terminez, à cause des grandes jalousies qui regnoient entr'eux. Mais Charles V. répondit à ces sentimens contraires aux siens; *Que pour lui, il ne pouvoit souffrir que le Roi François le surpassât en actions de generosité, & de magnanimité,* *&* *Il prend la résolution de passer par la France.*

& que si ce Prince s'étoit fié à lui, lorsqu'il alla le visiter sur sa Galere à Aigues-Mortes, & se mettre avec peu de gens, comme prisonnier entre ses mains; lui aussi vouloit se fier à François I. puisque François I. s'étoit tant fié à lui. Et il demeura ferme & constant dans cette résolution.

Il demande passage. Pour l'executer, il dépêcha à Paris un Gentilhomme qui s'y rendit par la poste en diligence, sans épargner les chevaux, & par lequel il écrivit au Roi une Lettre tres-familiere, & une plus ample à la Reine Eleonor sa Sœur, par lesquelles il demandoit le passage par la France, avec promesse *de donner à lui, ou à quelqu'un de ses Fils, l'Investiture du Duché de Milan, pourvû qu'il voulût avec une foi sincere, & Royale, lui accorder le passage par son Royaume.* Mais il y ajoûta un article digne de la subtilité, & de la finesse Espagnole, & qui avoit sans doute été concerté dans le Conseil Espagnol; sçavoir, *Qu'il prioit Sa Majesté de ne pas exiger de lui la souscription, & l'accomplissement de la promesse qu'il lui faisoit, que quelques mois aprés sa sortie de France, afin que Personne ne pût lui reprocher de l'avoir fait par la seule necessité d'obtenir le passage; priant le Roi de vouloir se contenter de la parole qu'il lui donnoit de tout son cœur.*

Il lui Le Roi, soit qu'il eût changé de cœur, &

& qu'il jugeât de celui des autres par le sien, ou qu'il fût naturellement incapable de perfidie, lui accorda le passage avec une grandeur d'ame vrayement Royale, & avec les paroles les plus honnêtes, & les plus obligeantes, qui furent toutes ponctuellement observées, contre l'avis du Cardinal de *Tournon*, qui ne vouloit pas que le Roi s'engageât si avant, afin que lorsque Charles V. seroit en France, il pût s'en prévaloir pour en tirer des avantages; perfidie que François témoigna avoir en horreur, aussi bien que le Maréchal de Montmorenci, qui entra fort dans les genereux sentimens de son Roi. Outre cela, le Roi François I. & & la Reine Eleonor, après avoir expedié les Passeports, dépêcherent genereusement deux de leurs Gentilshommes à Charles V. pour l'inviter à ce passage, & le prier d'honorer son Royaume de la presence de sa Personne. *est accordé.*

Les deux Gentilshommes rapporterent à leur retour, que l'Empereur étoit résolu de se mettre au plûtôt en chemin, & en effet il s'y mit le 20. Decembre, aprés avoir mis ordre au Gouvernement d'Espagne, qu'il laissa entre les mains du Prince Philippe son Fils, du Cardinal de Tolede, de Don Jean *Tavera* son Frere, & du Commandeur *Covos*. Il ne voulut mener avec lui que 200. Gardes à Cheval, 50. Gentilshommes, *Charles V. part d'Espagne.*

hommes, & Grands, & 50. Pages, Estaffiers, & gens de service, avec son Grand Favori, *Granvele*, qui passoit dans son esprit pour le plus grand génie du monde, pour les affaires politiques de l'Europe, & sous lui trois Chapelains. Voilà toute la Cour de l'Empereur.

Entrée en Frāce. Le Roi François I. envoya à Bayonne le Dauphin, & le Duc d'Orleans ses Fils, avec une grande suite de Princes, de grands Seigneurs, & de Noblesse, avec ordre au Connétable, Chef de cette noble & illustre brigade, de prier l'Empereur de vouloir recevoir, & envoyer en Espagne, comme ôtages, ses deux Fils susdits, proposition à laquelle Charles V. répondit. *J'accepte l'offre que le Roi mon Frere me fait des deux Princes mes Cousins, non pas pour les envoyer en ôtages en Espagne, mais afin de les retenir auprès de ma Personne, pour être mes compagnons dans le voyage*; & en effet ils l'accompagnerent toûjours jusqu'à Valenciennes en Flandre. Le Roi même, quoiqu'il se trouvât fort incommodé d'un ulcere au fondement, ne laissa pas de passer de Compiegne à *Châtelerant*, pour le recevoir, suivi de tout ce qu'il y avoit de grand en France, dont l'Empereur fut toûjours accompagné, & regalé avec tant de pompe & de magnificence, qu'il voulut en rendre un témoignage fort obligeant, en disant

nt au Roi : *Vous me faites tant d'hon-eur, mon Frere, qu'il me seroit impossible e vous en rendre la moitié, si vous veniez n Espagne, n'y ayant que la France qui uisse faire des régales si splendides.*

Le soir même du premier abouchement le l'Empereur avec le Roi, celui-ci lui nontra trois lettres que les Gantois lui ıvoient écrites, par lesquelles ils le sup-plioient de vouloir les recevoir sous sa pro-tection, & les assister de quelques secours, sinon tout ouvertement, à cause de la Treve, au moins secretement, en leur envoyant quelques sommes d'argent ; jusqu'à promettre, qu'en cas que cette Ville s'érigeât en République, elle le reconnoîtroit pour son Protecteur perpetuel, & luy payeroit une certaine somme, comme un tribut en signe de redevance. Outre cela, François I. lui fit voir les copies de ses lettres de réponse, par lesquelles il les exhortoit fortement à ne pas se soustraire de l'obéïssance naturelle qu'ils devoient à leur Prince, mais à recourir plûtôt à sa clemence, sans attendre les effets de sa juste rigueur, avec d'autres semblables expressions : de quoi Charles V. vivement touché, lui en témoigna sa reconnoissance, & l'assûra, en l'embrassant tendrement, qu'il n'oublieroit jamais les grandes obligations dont il étoit redevable à la generosité, & à la grandeur de

Lettres des Gantois à François I.

l'ame auguste, & Royale d'un Roi François. Et en effet cette action ne pouvoit pas être plus belle, ni plus noble.

Charles V. entre dans Paris.

L'Empereur fit son entrée à Paris le premier jour de Janvier 1540. & elle fut si magnifique, qu'on crut qu'elle avoit surpassé celle qui avoit été faite au Roi François lui-même, après son Couronnement. Il entra par la Porte de S. Antoine, du côté du bois de Vincennes, (la Reine, & la Princesse Marguerite étoient allées le recevoir à Fontainebleau.) Le Parlement en corps, & tous les Ordres du Royaume allerent audevant de lui. Charles V. étoit monté sur un superbe cheval, richement harnaché, qui lui avoit été presenté le jour précedent par le Roi; il avoit à ses deux côtez le Dauphin, & son Frere, & les clefs lui furent presentées, comme cela s'étoit fait par tout où il avoit passé, quoiqu'il refusât honnêtement cet honneur : il est vrai qu'un jour il répondit à un compliment du Grand Chancelier qui lui presentoit les Sceaux; *Le Roi mon Frere est fort genereux; car comme je suis son sujet, il ne veut pas avoir d'autre sujet que moi, pour ne me pas confondre avec les autres.* La Ville lui fit present d'un Hercule tout d'argent de grandeur naturelle, vêtu d'une peau de Lion, d'or tres-fin.

Son ap-

Il y a beaucoup d'Historiens qui ont laissé

par

par écrit, que Charles V. eût à peine fait, bien que triomphant, deux ou trois journées en France, qu'il commença à se repentir de son obstinée résolution de passer par ce Royaume; divers soupçons s'étant réveillez en son esprit, sur l'avis qui lui fut donné par des Personnes affidées, qu'on avoit mis dans l'esprit du Roi. *Qu'il devoit se ressouvenir qu'il avoit été prisonnier à Madrid, de sorte qu'il seroit bien juste qu'il eût aussi à son tour Charles Quint prisonnier à Paris, n'y ayant point de meilleur moyen de mettre fin à tant de differends avec la Maison d'Autriche.* Ce juste sujet d'apprehension fut augmenté par une petite avanture, qui peut passer pour un trait de jeunesse, & que je veux rapporter ici. Le Duc d'Orleans, qui étoit fort jeune, sauta un jour, par je ne sçai quel caprice François, sur la croupe du cheval de l'Empereur, & l'ayant embrassé, lui dit : *Vôtre Majesté Imperiale est presentement mon prisonnier.* Le Duc dit cela à haute voix, & ceux qui l'entendirent, ne manquerent pas de croire, que cela n'avoit pas été fait par hazard par le Prince, mais qu'il en avoit reçû ordre du Roi son Pere. Mais les soupçons, quoiqu'il y ait de l'apparence, ne se trouvent pas toûjours bien fondez. *prehension.*

De quelque maniere que cela soit, il est *Ce jeu*

 certain

ne plait pas. certain que ce jeu ne plût pas à Charles V. & cette hardiesse d'un petit Prince, d'oser 1540. par une telle action prendre tant de familiarité avec un Empereur, ne déplut pas moins à la Nation Espagnole, naturellement fiere & superbe; cependant tous jugerent à propos de dissimuler. Toutefois Charles V. qui avoit déja l'esprit plein de soupçons, se trouva en une grande perplexité, qu'il ne put si bien cacher, qu'il n'en parût quelques marques sur son visage, qui changea un peu de couleur, dans la crainte qu'il eut qu'un jeu de cette nature ne fût le prélude de quelque Fête. Mais ce qui augmenta plus que toute autre chose son apprehension, fut l'avis qu'il reçut, que Madame la Duchesse *d'Estampes*, Favorite du Roi, l'avoit sollicité de ne pas laisser échapper une si belle occasion, quand ce ne seroit que pour obliger Charles V. à moderer pour le moins ce rigoureux Traité de Madrid, fait, lorsque Sa Majesté étoit prisonnier de l'Empereur.

Finesse avec la Duchesse d'Estampes Maitresse du Roi. Charles V. informé de cela, songea à employer quelque apas pour gagner les Dames, & le dessein fut également bien conçû, & bien executé. Le soir même, qu'un avis si important lui avoit été donné, s'entretenant avec la Duchesse d'Estampes; comme on étoit sur le point de se mettre à table, en tirant ses gans pour se laver les

mains,

mains, il feignit de laisser tomber à terre, comme par mégarde, justement aux pieds de la Duchesse, un Anneau de grand prix, qu'il portoit au doigt. Cette Dame l'ayant amassé, le presenta à l'Empereur avec une profonde reverence, en lui disant : *Voilà l'Anneau de Vôtre Majesté Imperiale. Point du tout*, lui répondit aussi-tôt Charles-Quint ; *car je connois bien qu'il veut changer de Maître, c'est pourquoi je vous prie de le garder.* Cette ruse étoit trop bien inventée pour ne pas réüssir. Elle eut tant de succés, que cetre Dame se sentant fort obligée à l'Empereur, qui lui avoit si adroitement fait un tres-riche present, commença à parler tout autrement au Roi ; car au lieu qu'auparavant elle ne cessoit de lui insinuer qu'il feroit bien, d'arrêter [ce] Prince, depuis ce moment-là, elle tâcha de rendre inutiles dans son esprit toutes les sollicitations qui lui étoient faites par d'autres sur ce sujet ; & il est certain (comme aussi plusieurs l'en accusent) qu'Elle seule fut cause que François I. ne se rendit pas aux instances, par lesquelles ses principaux Conseillers tâchoient de l'obliger à profiter d'une si favorable conjoncture, pour avancer les affaires qu'il avoit à démêler avec Charles-Quint.

Veritablement le Roi connut bien sa faute, lorsqu'il vit que l'Empereur man- *Indignation*

du Roi. 1540. quoit perfidement à la parole qu'il lui avoit donnée au sujet de l'investiture de la Duché de Milan, laquelle il lui avoit si solemnellement promise ; & ne voulant pas s'en vanger sur sa Maîtresse qu'il aimoit éperdûment, il déchargea toute sa colere sur le Connétable de Montmorenci, qui fut celui qui lui representa toûjours fortement, qu'il y alloit de son honneur & de sa gloire, de tenir la parole, & de garder la foi promise à l'Empereur ; d'autant plus que le monde s'étant mis dans l'esprit que le Roi François étoit parjure, pour avoir manqué de satisfaire à tout ce qui avoit été promis à Madrid, il falloit absolument effacer cette tache, & cette mauvaise impression de l'esprit des hommes, en faisant genereusement voir tout le contraire en cette rencontre. De quelque maniere que ce soit, ce Prince ne put s'empêcher de lui faire ressentir les effets de son indignation, l'ayant banni de la Cour, sans vouloir entendre ses justifications : il est vrai, que reconnoissant l'injustice de son procedé, il le rappella tôt après.

Charles V. part. L'Empereur séjourna six jours à Paris, où il fut traité avec toute la magnificence qu'on pouvoit jamais attendre d'un Roi genereux, grand, & puissant, d'un Royaume le plus riche, le plus peuplé, & le plus abondant qui fut au monde ; & d'une Cour esti-

ſtimée la plus polie de toutes les Cours de l'Univers. Auſſi l'Empereur partit-il de Paris extrêmement ſatisfait, aprés avoir fait à cette Cour de beaux, & de magnifiques preſens, tant aux Courtiſans qu'aux Dames. Ce départ arriva le matin du 7. Janvier; & au ſortir de Paris, il fut accompagné une demi-journée hors de la Ville, non ſeulement par la Reine, mais auſſi par le Roi, qui ſeroit encore allé plus loin, ſi ſon ulcere ne l'eût pas trop incommodé. Lorſqu'ils s'embraſſerent pour prendre congé l'un de l'autre, François I. dit à Charles V. *Empereur, mon Frere, & Beaufrere, j'attens de vôtre genereux cœur l'accompliſſement de vôtre parole : Mon Frere*, lui répondit Charles V. en mettant le pied à l'étrier, *vous en verrez bien tôt les effets*; effets qui furent bien differens de la parole, comme nous le verrons. Le Dauphin, & le Duc d'Orleans l'accompagnerent juſqu'aux frontieres, ſuivis du Duc de Lorraine, & de tous les Grands, & principaux Officiers de la Cour, outre les Gardes du Corps.

Il ſe trouva une grande quantité de Nobleſſe, & de grands Seigneurs, ſur les frontieres, envoyez pour recevoir l'Empereur, par la Reine Marie Regente, qui vint elle-même enſuite audevant de lui, avec le reſte de la Nobleſſe, & de la Cour. Et ils s'arrête- *Charles V. entre en Triomphe à Bruxelles. 1540.*

rêterent, & s'entretinrent ensemble dans les Villes voisines, jusqu'à ce qu'on eût achevé de faire les superbes préparatifs, qui avoient été ordonnez par les Etats, & par la Regence, pour son entrée à Bruxelles. Les Domestiques de Charles V. remarquerent un grand changement sur son visage, aussi-tôt qu'il fut arrivé sur les Frontieres de Flandre; car au lieu qu'on y appercevoit auparavant de certains signes d'alteration & de tristesse, qui venoient de l'apprehension dont son cœur avoit été troublé, il n'eut pas plûtôt mis le pied dans la Flandre, que toutes ses craintes étant dissipées, il parut tout gai, & avec son visage ordinaire, & son air naturel, il entra à Bruxelles le dernier de Janvier, sous de beaux Arcs de Triomphe, & parmi d'extraordinaires acclamations des Peuples. Pendant un mois qu'il séjourna dans cette Ville, il se montra, non seulement un Prince genereux, & débonnaire, mais un Pere plein d'affection, & de douceur envers ses Sujets; & il traita avec la même humanité tous les Ambassadeurs qui lui furent envoyez par les autres Villes & Provinces.

Il mortifie les Ambassadeurs Gantois

La Ville de Gand mal conseillée avoit méprisé non-seulement les douces exhortations de la Regente Marie, mais aussi une lettre pleine de bonté & de clemence que

que Charles V. lui-même avoit bien voulu lui écrire, avant son départ d'Espagne, lui promettant le pardon de tout le passé, pourvû que, mettant les armes bas, elle rentrât dans son devoir; jusques-là qu'elle n'avoit pas daigné y faire aucune réponse, procedé qui irrita extrêmement l'Empereur. Mais enfin cette Ville voyant qu'il n'y avoit aucun lieu d'esperer de pouvoir se maintenir dans la Rebellion, envoya à Bruxelles quatre Ambassadeurs, ponr demander pardon à Charles V. & tâcher de l'obtenir de sa clémence; mais ce Prince les rèçut avec beaucoup de rigueur, ne leur permettant pas de parler, qu'à genoux, sans s'être découvert ni lors qu'ils entrerent, ni lors qu'ils sortirent, & lors qu'il les congedia il leur dit pour toute réponse: *Dites à vos Compagnons, que j'irai les trouver comme Souverain, & comme Juge, avec le Sceptre, & l'Epée à la main.* Il y eut des gens qui lui proposerent de les faire pendre, ou décapiter tous quatre, ce qu'il ne voulut pas faire.

Charles V. partit ensuite de Bruxelles pour Gand le 10. de Mars, accompagné de 2000. Cavaliers Bourguguions, & Flamans, & d'un Regiment de 6000. Allemans, commandez par le Comte de Reus; & ayant appris que les Gantois se préparoient à venir au devant de lui, avec *Il va à Gand.*

les mêmes cérémonies solemnelles, avec lesquelles il avoit été autrefois reçû, & qu'ils avoient déja fait dresser des Arcs de triomphe, il leur fit défendre sous peine de la vie de venir au devant de lui, & leur envoya ordre d'abattre incessamment les Arcs de triomphe. Il fit entrer avant lui ses gens de guerre dans la Ville, pour s'assûrer de tous les postes necessaires pour tenir le peuple en bride, & ensuite il entra lui-même accompagné de tous ses Grands, & de ses Gardes à cheval, avec un visage severe, & menaçant, & sans regarder qui que ce soit en face, il alla tout droit au Palais Royal, aprés avoir donné ordre que pendant deux jours on n'ouvrît point les portes de la Ville.

Execution de Justice 1540

Le lendemain matin assis sur son Lit de Justice, aprés avoir oüi les accusations de Léze Majesté intentées par le Procureur Fiscal, contre les Habitans rebelles, dont la plûpart avoient déja été arrêtez prisonniers la nuit précédente, & avoir aussi oüi les défenses de l'Avocat de la Ville, il ordonna, se tenant debout, le Sceptre à la main, qu'on executât la sentence contre les coupables. Neuf des principaux Bourgeois furent condamnez à avoir la tête tranchée, & deux jours aprés, avant midi, ils furent tous ensemble executez à mort. Plusieurs ayant consulté leur con-

ſcience avant que l'Empereur entrât dans la Ville, ſauverent leur vie en fuyant dans les Païs Etrangers. Durant l'eſpace de 15. jours on n'entendit parler que de ſupplices, juſques-là qu'on en faiſoit pendre pour le moins deux ou trois chaque jour; l'Empereur n'ayant jamais voulu uſer d'aucune clémence, quelque enclin qu'il fût naturellement à cette vertu, & s'étant montré infléxible à toutes les prieres, repreſentations, & inſtances, par leſquelles on tâcha de l'obliger à faire grace; & cela pour deux raiſons: la premiere, pour ne pouvoir pas ſouffrir que ceux qu'il avoit toûjours connus pour ſes Compatriotes, & en cette qualité favoriſez, & honorez de Privileges pardeſſus tous les autres, devinſſent rebelles, & traîtres à ſon égard; la ſeconde, à cauſe du mépris qu'ils avoient fait de ſa lettre, l'ayant non ſeulement laiſſée ſans réponſe, mais même jettée au feu, comme il parut par les informations faites ſur ce ſujet. Raiſons qui, pour dire la verité, étoient aſſez fortes pour obliger ce Monarque à, ſe dépoüiller de toute humanité, & à renoncer à toute ſorte de clémence.

La Ville de Gand dépoüillée de ſes Privileges

Sa colere ne pouvant donc s'appaiſer, il ôta à cette Ville tous ſes Privileges, & tous ſes Droits, tant les anciens, que ceux qu'il lui avoit lui-même accordez;

qui étoient les uns & les autres si grands, & si considerables, qu'ils lui attiroient l'envie de toutes les autres Villes de ces Provinces, & avoient été cause qu'elle s'étoit si souvent rebellée contre ses légitimes Seigneurs. Deplus, il condamna ces mêmes Peuples à payer 300. mille Ducats (quelques-uns disent 600. mille, & d'autres encore davantage) pour la construction d'une Citadelle, frein ordinaire des Sujets remuans; & il ordonna à Jacques de Medicis, *Marquis de Marignan*, le soin de faire faire cet Edifice, & d'en presser la construction. Il leur ôta pour toûjours le revenu de 100. mille écus par an, qui appartenoit à la Ville. Il les obligea à payer annuellement neuf mille Ducats pour l'entretien d'une Garnison. Il commanda qu'on démolît jusqu'aux fondemens 56. maisons, dans lesquelles les Bourgeois de chaque Quartier s'assembloient, comme dans les lieux publics, pour aviser aux moyens de maintenir la Rebellion, & pour nommer les Députez au Conseil General. Il fit détruire toutes les fortifications qu'ils avoient fait faire. En un mot, on peut dire qu'il réduisit dans une miserable servitude cette grande Ville, qui joüissoit de si beaux Privileges.

Ambassadeur François.

George de la Forest, que les Italiens, & les Espagnols appellent de Silva, étoit pas-

sé de Paris en Flandre avec Charles V. pour résider auprés de lui, en qualité d'Ambassadeur du Roi François I. & pour le presser d'accomplir la promesse qu'il avoit faite au sujet de l'investiture de la Duché de Milan. L'Ambassadeur voyant Charles V. débarrassé, & les affaires de Gand tout-à-fait terminées, commença à le solliciter de tenir sa parole, à laquelle le Roi son Maître s'étoit tellement fié, qu'il cherchoit presque tous les jours avec son Conseil les expediens pour gagner les esprits des Princes d'Italie, qui n'aimoient pas beaucoup les François; & faisoit déja choix des personnes les plus propres à bien gouverner tant l'Etat en general, que la Ville en particulier. L'Ambassadeur ne manqua pas de s'acquitter de son devoir, jusqu'à se rendre importun à l'Empereur, duquel il ne pût jamais tirer aucune réponse précise, & positive; ce Prince commença à biaiser dés qu'il se vit pressé, & à apporter des conditions & des restrictions à sa promesse, lesquelles faisoient bien voir qu'il étoit fort éloigné de la pensée de satisfaire à la parole qu'il avoit donnée; & en effet, l'Ambassadeur en écrivit en ces termes à la Cour.

Le Roi François I. extrêmement chagrin d'être trompé, aprés avoir tant fait pour l'Empereur, & de voir violer une pro-

Reine Eleonor Roi des Ro-

mains, Cardinal Farnese.

promesse tant de fois réiterée; ce qui déplaisoit aussi braucoup à la Reine *Eleonor* sa femme, prit la résolution de faire passer cette Princesse à Bruxelles (où Charles V. étoit déja de retour) sous pretexte de voir le *Roi des Romains* son Frere, qu'elle n'avoit pas vû depuis fort long-temps, & qui se trouvoit alors à Bruxelles, où il étoit venu pour voir l'Empereur leur Frere. En ce même temps étoit aussi arrivé à Bruxelles le Cardinal *Alexandre Farnese*, Neveu du Pape, qui l'avoit envoyé Légat *à latere*, pour visiter l'Empereur, & pour négocier les affaires qui regardoient l'investiture de Milan. La Reine qui n'étoit venuë que pour ce seul article, voyant qu'elle ne pouvoit rien faire toute seule, pria Farnese de se joindre à elle pour une affaire de si grande importance, & tous deux ensemble supplierent le Roi des Romains (ce qui étoit justement recommander les choux à la Chevre) de vouloir bien employer de sa part ses bons offices auprés de l'Empereur, puisqu'il s'agissoit d'un article d'une aussi grande consequence que celui d'accomplir sa promesse, qu'il ne pouvoit violer sans interesser son honneur, & sa gloire, & sans tronbler la paix, & la tranquillité de l'Enrope. Le Roi Ferdinand promit volontiers de faire son possible, & en effet il ne manqua pas d'ap-

l'appuyer en presence d'eux deux les prieres, & les instances de la Reine. Sur quoi il ne sera pas hors de propos de dire ici quelque chose, qui fait voir la perfidie des Princes.

Affaires à negotier avec le Roi des Romains.

Ferdinand Roi des Romains, étoit venu à Bruxelles, comme il a été dit, pour traiter de diverses affaires avec l'Empereur son Frere; sçavoir, celle de la Tréve accordée aux Lutheriens pour 15. mois, laquelle étant sur le point d'expirer, il falloit chercher quelque autre expedient. La seconde étoit celle de la résolution des Venitiens, qui mécontens de la bonne amitié, & de la Tréve de 10. ans entre l'Empereur & le Roi de France, avoient fait passer à Constantinople Loüis *Badoaro* leur Ambassadeur, avec ordre de conclure la paix avec Soliman; Ferdinand ayant déja reçû copie du Traité, dans lequel entr'autres articles, étoit celui de la restitution, qui devoit être faite au Turc, de Napoli de Malvasia, la seule place qui restoit aux Venitiens dans la Morée. Et outre cela, celui de la Hongrie, dont le Roi *Jean Sepusio* étoit mort, & avoit laissé un petit enfant né d'Isabelle sa femme, sous la tutele de la Sultane Mere de Soliman, & de *George* Evêque de Varadin, odieux à la Maison d'Autriche.

Conclusion de

Mais Ferdinand étoit particulierement

Charles V. avec Ferdinand. venu pour empêcher sous main la conclusion, & l'accomplissement de ce que l'Empereur son Frere avoit promis au Roi François, sçavoir d'investir le Duc d'Orleans de la Duché de Milan. Ferdinand se consideroit comme devant succeder à l'Empire, & à tous les Etats d'Allemagne; de sorte que la possession d'une si belle Duché étoit d'une si grande importance à la Maison d'Autriche, qu'il falloit l'avoir à quelque prix que ce fût, parce qu'elle servoit comme de pont pour passer les gens de guerre d'Espagne à Milan, & de Sicile en Allemagne, en Hongrie, & en Flandre, n'y ayant point de difficulté à les débarquer à Genes, parce que cette République est tres-étroitement attachée aux interêts de l'Empire, & de la Maison d'Autriche en particulier, à cause de l'Espagne. Ces considerations obligerent Charles V. & Ferdinand, à conclure entr'eux de demeurer toûjours fermes, & inébranlables sur cet article, de se maintenir dans la possession de la Duché de Milan, & de ne souffrir jamais non seulement qu'elle tombât entre les mains des François, mais qu'elle sortît de celles de la Maison d'Autriche, parce qu'autrement on en verroit naître des consequences dangereuses pour tous les Etats d'Autriche en general. Et veritablement les personnes intelligentes

n ces sortes d'affaires, se mocquoient du Roi François, & de son Conseil; d'avoir té assez simples pour croire que l'Empereur eût fait cette promesse d'une investiture de cette nature, à dessein de l'effectuer. Ces deux Freres ayant donc pris ensemble une résolution telle qu'il a été dit, pour la Duché de Milan, ils convinrent d'un expedient pour faire tirer les affaires en longueur, ne pensant à rien moins qu'à garder la foi promise, quoi que Ferdinand ne laissât pas de faire semblant, comme je rapporterai ci-dessous, d'agir auprés de l'Empereur son Frere, pour le porter à tenir sa parole.

Promesse pleine de mauvaise foi.

L'Empereur s'étant donc un jour abouché avec la Reine Eleonor, avec le Roi Ferdinand, & le Cardinal Farnese, leur fit entendre qu'il étoit disposé, & que son intention aussi étoit, de donner l'investiture de la Duché de Milan au Duc d'Orleans, avec cette condition neanmoins qu'il épouseroit Jeanne sa Fille, qu'il recevroit cette Duché en dote, & que cependant la possession & l'investiture ne lui en seroit donnée, qu'aprés la consommation du mariage. Il n'y eut personne qui ne s'apperçût aisément que cette promesse se faisoit pour se mocquer du Roi François, & pour le tromper, vû que Charles V. avoit une autre fille plus âgée nom-

nommée *Marie*, laquelle avoit alors justement douze ans accomplis, & qui étoit en état d'être au premier jour mariée au Duc d'Orleans, qui en avoit 17. passez ; & cependant l'Empereur ne voulut jamais qu'on parlât de Marie, mais seulement de Jeanne, qui n'avoit pas encore cinq ans, ce qui découvroit manifestement la mauvaise foi. Ainsi la Reine Eleonor s'en retourna tres-mécontente à Paris, le Cardinal Farnese reprit la route de Rome avec peu de satisfaction, & l'Empereur, & Ferdinand son Frere, passerent tres-contens en Allemagne, sans se mettre fort en peine du mécontentement des autres ; & ce qu'il y a lieu d'admirer à l'égard de Farnese, c'est que toute la commission que Charles V. lui donna, fut qu'il le prioit de dire de sa part à Sa Sainteté, d'avoir pour recommandé le Pere *Ignace de Loyola*, qui étoit passé à Rome, pour fonder un Ordre, avec le Titre de *Compagnie de Jesus*, Ordre qui fut effectivement établi par le Pape.

Ambassadeurs à Venise. Mais puisque nous sommes sur le Chapitre des Princes, qui ont ordinairement pour maxime de tromper qui ils peuvent, je dirai ici une chose que j'aurois pû dire ci-devant. Le jour que l'Empereur Charles V. arriva à Paris, il convint avec le Roi François I. d'envoyer une Ambassade so-

olemnelle à Venise, pour solliciter les Venitiens de vouloir continuer à faire la guerre au Turc; ces deux Princes ayant sur tout pour but en cela de faire croire à la Chrétienté, qu'ils n'étoient pas tellement occupez des triomphes, & des réjoüissances, où ils sembloient être alors comme plongez, qu'ils ne pensassent à l'interêt general du Christianisme, & qu'ils ne l'eussent principalement en vûë. L'Empereur nomma donc pour son Ambassadeur le Marquis de Vasto Gouverneur de Milan, & le Roi de France le Maréchal d'Annebaut, Gouverneur de Provence, qui se rendirent à Venise, accompagnez chacun de plus de 300. personnes, tout le monde étant étonné que dans un temps de guerre, & auquel l'Europe étoit si fort affligée, on fît des dépenses si grandes, & si inutiles. Et veritablement elles ne produisirent aucun effet, parce que les Venitiens ne voulant plus se fier ni à Charles V. ni à François I. ni à Ferdinand, ni au Pape, continuerent leurs négociations avec le Turc.

Comme ces choses se passoient, *Dragut Rais* fameux Corsaire, qui avoit appris le métier sous Barberousse, étant entré dans la Méditerranée avec 25. Galeres, infestoit, toutes les Côtes de Naples, de Sicile, & de l'Etat Ecclesiastique. André

Corsaires. 1540.

dré Doria, qui ne jugea pas qu'il lui fût glorieux à l'âge avancé où il étoit, d'aller poursuivre un Pirate, & qui souhaitoit fort de faire exercer son Neveu, *Jannetin Doria*, envoya ce jeune homme avec 22. Galeres des meilleures, & des mieux équipées, lequel s'étant mis en mer poursuivit de prés le Corsaire, jusqu'à ce qu'enfin il le rencontra auprés de l'Isle Asinara, où l'ayant attaqué & combattu, il remporta une pleine victoire, ayant pris huit Galeres, coulé à fond, ou brûlé le reste, & fait prisonnier *Dragut* lui-même, qu'il emmena à Genes. Action qui lui acquit beaucoup de gloire, & qui plût fort à Charles V. qui en avoit reçû la nouvelle dans son voyage d'Allemagne.

Affaires d'Allemagne. 1540.

L'Empereur étant arrivé à Ratisbonne, & voyant que, selon toutes les apparences, il alloit avoir la guerre contre la France, & contre Soliman en Hongrie, outre qu'il avoit résolu de passer à Alger, jugea à propos de faire quelque accommodement avec les Lutheriens. Pour cet effet, il ordonna une assemblée de ceux de l'un & de l'autre parti à *Haguenau*; mais il s'y rencontra un grand obstacle, qui fut celui de la restitution des biens Ecclesiastiques possedez par les Lutheriens, qui ne vouloient pas les rendre, & que les Catholiques prétendoient absolument avoir : de sorte que n'y

ayant

yant pas moyen de les accorder, la
lécision de l'affaire fut remise à une autre
Diete, qui devoit s'assembler à Vormes, &
qui ne produisit non-plus aucun effet.

L'Empereur ordonna ensuite la convo- *Diete à Ratisbone.*
cation d'une autre Diete à Ratisbone
pour le mois d'Avril 1541. où il voulut as-
sister aussi-bien que le Cardinal *Gaspard*
Contarin, Légat du Pape. Les propositions
de l'Empereur dans cette Diete, tendirent
toutes uniquement à pacifier, & à recon-
cilier les esprits par quelque moyen qui
pût satisfaire les deux Religions; mais il
y trouva des obstacles insurmontables, &
tout ce qu'il pût faire fut de porter les Pro-
testans à remettre les choses à une autre
Conference. Pour cet effet, on nomma sur
le champ trois Docteurs de chaque côté,
sous l'autorité & la direction de deux Pré-
sidens, qui furent *Frederic Comte Palatin*
du Rhin, & *Nicolas Granvelle*, premier
Ministre de l'Empereur. Les Docteurs Ca-
tholique furent *Jean Eckius*, *Jean Grop-*
per, & *Jule Flug*. Les Lutheriens, *Philippe*
Melanchton, *Martin Bucer*, & *Jean Pisto-*
rius. Tous ces Théologiens ne pûrent con-
venir ensemble que de cinq articles, &
pour tous les autres, l'Empereur décida
qu'ils seroient remis au Concile General.
Le Cardinal Légat prétendoit que cette
décision fût remise au Pape, mais les Pro-
testans

testans n'y voulurent jamais consentir.

L'Interim. Mais comme Charles V. étoit pressé de faire son voyage d'Italie, & qu'il ne vouloit pas laisser l'Allemagne en confusion & en trouble, il accorda aux Protestans le fameux *Interim*, par lequel il étoit permis à un chacun de vivre en liberté dans les sentimens, les opinions, & les cérémonies de sa Religion, & défendit aux deux Partis de se troubler l'un l'autre pour fait de Religion, en attendant la tenuë du Concile pour regler les differens de Religion. Le Legat Contarin s'opposa de toutes ses forces à cet *Interim*, qui étoit, disoit-il, également honteux & préjudiciable à l'Eglise Romaine; mais l'Empereur ne lui répondit autre chose, sinon qu'on remedieroit à tout au plûtôt par la Convocation d'un Concile. Et effectivement ce Prince eut aussi en cela dessein d'obliger le Pontife à convoquer le Concile, qu'il differoit depuis si long-temps.

Edit du Roi de France. Le Roi François I. qui se préparoit déja à la guerre contre l'Empereur, pour se venger de l'insigne tromperie qu'il lui avoit faite, n'eut pas plûtôt oüi parler de cet *Interim* si favorable aux Lutheriens, qu'il fit publier contre les mêmes un Edit extrêmement rigoureux, non pas tant par zele de Religion, comme le crurent les meilleurs politiques, & comme il y avoit gran-

de

de apparence, que pour exciter davantage l'indignation & l'horreur des Catholiques contre l'Empereur. Et en effet, le Pape ayant reçû l'*Interim* de l'Empereur, & l'Edit du Roi de France, representa en plein Consistoire le préjudice que faisoit celui-là, & le bien que procuroit celui-ci, exaltant fort outre cela le zele du Roi François I.

Le Duc de Gueldres.

Celui-ci fort indigné pour les raisons alleguées, ne se contenta pas de cette legere vengeance, mais tandis qu'il achevoit de faire ses préparatifs pour déclarer ouvertement la guerre à l'Empereur (lequel il qualifioit parjure) il n'oublia rien pour lui susciter des ennemis puissans, & capables de nuire beaucoup à son ennemi, & de lui apporter à lui de grands avantages. Guillaume Duc de Gueldres, Successeur de Charles Egmont, que l'Empereur avoit dépoüillé de cette Duché, étoit allé trouver le Roi des Romains après en avoir pour cela obtenu un passeport, pour lui recommander ses interêts, & tâcher par sa valeur d'obtenir la restitution & l'investiture de toute la Düché de Gueldres, de laquelle il possedoit déja une partie; mais il s'en retourna justement dans le même temps que l'Empereur étoit parti d'Espagne pour France, sans avoir reçû du Roi des Romains d'autre réponse que celle-ci, qu'il pou-

pouvoit se mettre l'esprit en repos sur le su-jet de cette prétention; parce que l'Em-pereur son Frere prétendoit que cette Du-ché lui appartenoit en vertu de l'investit[ure] qui lui en étoit donnée par l'Empereur Ma-ximilien.

Il se rebelle à la persuasion du Roi François I. 1541.

Le Roi François I. qui avoit fortem[ent] imprimé dans l'esprit le souvenir des prat[i]ques que Charles V. avoit faites, & [les] ressorts qu'il avoit fait jouër (comme i[l a] été dit en son lieu) pour empêcher le d[é]funt Duc de Gueldres de lier amitié av[ec] lui, & de s'attacher à son parti, pen[sa à] lui rendre la pareille en la personne du no[u]veau Duc Guillaume, en nourrissant [&] fomentant les mauvaises dispositions q[ue] ce Duc avoit contre l'Empereur, & c[n] cherchant tous les moyens possibles de [se] lier d'amitié, & d'interêt avec lui, afin [de] pouvoir par son moyen troubler les affair[es] de Flandre: Pour cet effet, il lui fit offr[ir] sa protection, & ses forces, non seulem[ent] pour le maintenir dans la possession de[s] Etats dont il étoit déja maître, mais encor[e] pour les augmenter. Outre cela, il lui offrit une pension annuelle de 20. mille ducats, & promit de lui donner en mariage la Fille du Roi de Navarre son Neveu, avec l'he-redité de tous les Etats de son Pere. Le Duc leurré par de telles promesses, passa à Paris, pendant que l'Empereur voyageoit des

Pays-

Pays-Bas en Allemagne; il fut reçû par le Roi avec de grands honneurs, & quelques jours aprés le mariage proposé, & promis, fut celebré au Château de *Villecotrets*; & aprés qu'on eût conclu ce qu'il falloit faire pour la guerre, le Duc s'en retourna dans son pays, pour faire aussi de son côté les preparatifs nécessaires.

L'Empereur ayant appris cet évenement, pendant que la Diete étoit encore assemblée, condamna le Duc de Gueldres, & le mit au ban de l'Empire, pour avoir renoncé à la protection de l'Empire, dont il étoit Vassal, &s'être mis sous celle de France, déclarant tous ses biens confisquez au profit de l'Empire, & mettant de plus sa tête à prix. Outre cela, dans cette même Diete il rétablit le Duc de Savoye dans tous ses Etats de Savoye & de Piemont, contre ce qui avoit été dit dans la Tréve, que chacun demeureroit dans la possession des Terres qu'il occupoit, donnant à ce Duc le pouvoir de tenter par toutes sortes de voyes, de se remettre dans la possession de ses Païs; de plus il fit publier dans la même Diete, qu'à peine de la vie, il ne fût permis à aucun Allemand de servir sous le Roi de France. Pendant que ces choses se passoient, l'Empereur reçut la nouvelle d'un évenement qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, & que je croi ne pouvoir

Decret de la Diete.

mieux placer qu'en ce lieu.

Am' as-sadeurs du Roi François I. Au retour de la Reine Eleonor de son voyage de Bruxelles à Paris, le Roi voyant par les réponses ambiguës, & les résolutions déraisonnables de Charles V. lesquelles cette Princesse apporta, qu'il falloit necessairement tirer l'épée, jugea à propos de se fortifier par une nouvelle confédération avec *Soliman*. Pour cet effet il dépêcha en toute diligence, avec peu de faste & de bruit, mais avec un pouvoir fort ample, deux Ambassadeurs à la Porte; sçavoir, Antoine *Rincone* Espagnol, qui s'étoit rebellé contre Charles V. & mis au service du Roi François I. & *Cesar Fregose* Genois, qui avoit aussi été au service de l'Empereur, dont il feignoit d'être devenu l'Ennemi mortel.

Assassinez. 1541. Dans moins d'un mois de séjour à la Porte, les Ambassadeurs eurent fait ce qu'ils souhaitoient, parceque l'ayant trouvée bien disposée, ils n'eurent pas de peine à conclure pour les interêts du Roi de France, plus qu'il ne prétendoit; car dans ce Traité, on ne parloit pas moins que de ruiner la Hongrie, & les Royaumes de Naples, & de Sicile. Avec cette conclusion, ils passerent de Constantinople à Venise, avec des ordres particuliers de la Porte, & de leur Roi, pour conclure avec cette République, déja alliée avec le Turc, une

une alliance particuliere entre ces trois Puissances ; & faire un état exact des forces necessaires pour faire la guerre à l'Empereur, & attaquer ses Etats d'Italie ; aussi-bien que du temps, & de la maniere propre à cette entreprise. L'Empereur averti de cela, & ayant appris qu'ils devoient retourner en France par terre, écrivit au Marquis de Vasto Gouverneur de Milan, de prendre garde à la route qu'ils prendroient, & de leur faire porter la peine de leur infidelité, ce qu'il ne manqua pas de faire. Comme Rincone étoit gras & replet, & qu'à cause de cela, il ne pouvoit guere aller à cheval sans être incommodé, il fut obligé de se servir, autant qu'il lui fut possible, de la voye du Pô, dans une Barque commode. Le Marquis en ayant reçû avis, fit mettre en embuscade quelques Soldats Espagnols tout proche de Pavie, où la Barque, dans laquelle étoient les Ambassadeurs, ne fut pas plûtôt arrivée, que les Espagnols étant sautez dedans, massacrerent tous ceux qui s'y trouverent, commençant par les deux Ambassadeurs, & par Louis Biragues, Lieutenant de Rincone, ne conservant en vie que le seul Comte *Camille de Sessa*, Lieutenant de Fregose, qui fut envoyé prisonnier à Milan.

Ulloa, & quelques autres Auteurs ont écrit la chose d'une autre maniere. Ils rapportent Suite.

portent que cet assassinat arriva, lorsque ces Ambassadeurs alloient à Venise, & non pas à leur retour, & il y a grande apparence que cela arriva effectivement ainsi, puisque Monluc & Dupleix, Auteurs François, le rapportent de la sorte : mais j'ai bien voulu observer ci-dessus ce qui en a été écrit par divers autres ; sur quoi je dois avertir que Fregose alloit Ambassadeur à Venise, & Rincone à Constantinople ; & sur cet article particulier, il me semble qu'on doit ajoûter foi aux Auteurs François, qui ne font neanmoins aucune mention de cette particularité rapportée par Bosius, par Ulloa, par Campana, par Summonte, & par plusieurs autres ; sçavoir, que l'Empereur, & après lui le Marquis de Vasto, avoit donné ordre, que les Ambassadeurs fussent arrêtez, & conduits en vie à Milan ; mais que Fregose voyant que les Espagnols venoient pour l'insulter, & pour le voler, & ne pouvant peut-être se persuader, qu'on osât rien entreprendre contre le droit des gens, & violer le respect dû aux Ambassadeurs, ordonna à ses gens de se mettre en état de défense, & fit tirer quelques coups sur les Espagnols, lesquels étant irritez, se jetterent sur eux, & les massacrerent tous.

Enfin, quelque diversité de sentimens qu'il y ait, il est certain, que les Ambassadeurs furent assassinez avec tous ceux de leur

D'... pcüilles ... Indi ...

leur suite, excepté *Camille de Sessa*, Lieutenant de *Fregose*, lequel fut reservé en vie, comme il a déja été dit. Les corps de tous furent enterrez dans une petite Isle voisine, & le bagage, avec toutes les dépoüilles, fut réduit en cendres, sur la même terre, qui couvroit les corps, suivant l'ordre exprès qui en avoit été donné, sans qu'on reservât aucune autre chose que les Lettres, & les papiers concernant les Traitez du Roi avec Soliman, lesquels le Marquis envoya à Venise à Don Diegue Mendoza Ambassadeur de l'Empereur, afin qu'il les fit voir au Senat. Le Roi de France ayant reçu la nouvelle d'un assassinat de cette nature, commis en la personne de deux de ses Ministres, revêtus du sacré caractere d'Ambassadeurs, se mit dans la plus grande colere que ce Prince se soit jamais mis, d'autant plus qu'il avoit l'esprit déja fort irrité, jusques-là, que pendant un jour entier, on l'entendit repéter plusieurs fois d'une maniere pleine de fureur, ces plaintes, & ces reproches : *Ce sacrilege, ce perfide, qui m'a de si grandes obligations, ne se contente pas de m'avoir trompé en me manquant de parole, il a encore voulu deshonnorer ma Couronne, & ma Nation, par un assassinat si criant.* Après avoir ainsi exhalé un peu sa colere, il se transporta au Conseil, où la résolution fut prise d'en

gnation du Roi.

écrire non seulement au Pape, & à tous les Princes Chrétiens, mais aussi au grand Seigneur même, pour les inviter tous, puisque c'étoit un interêt commun, à se joindre au Roi tres-Chrétien, pour lui faire faire une réparation proportionnée à la grandeur de l'offense.

Action blámée. *Bodin* Jurisconsulte tres-estimé, condamne fort cette action, & Castiglione, dans l'endroit où il parle de la même action, sçavoir, à la page 99. de son *parfait Ambassadeur*, rapporte les propres paroles de Bodin, qui sont les suivantes: *Les Ambassadeurs ne sont plus à present assûrez de leur vie, puisqu'on a vû Rincone & Fregose, Ambassadeurs de François I. Roi de France, massacrez par les Ministres de l'Empereur Charles V. sans que celui-ci en ait fait aucune justice; au lieu que les Romains remirent au pouvoir des Ennemis Minutius & Manlius, & dans une autre occasion Fabius & Apronius, pour les faire mourir, ou en disposer à leur gré, quoi qu'ils n'eussent fait que quelque legere offense à quelques Ambassadeurs, ce qui est effectivement la peine établie par les Loix.* Bodin qui vivoit alors, en pouvoit parler avec connoissance de cause, & en porter un jugement, tel qu'ont accoûtumé de faire quelques Historiens, qui loüent ceux qui leur font du bien, & blâment ceux qui les mal-

maltraitent, ce qui semble leur être à tous naturel; je veux dire, que lorsque Bodin écrivit les paroles que je viens de rapporter, il étoit ami du Roi de France, & presque inconnu à l'Empereur; mais aprés que celui-ci lui eût fait du bien, & qu'il eût abandonné le parti de celui-là, il tint un coup autre langage sur ce sujet, dans sa République, au chapitre 6. du premier Livre. Voici ses paroles.

Quelque chose que fasse un Sujet, il ne sçauroit jamais se soustraire légitimement de l'obéïssance qu'il doit à son Prince naturel. Qu'il aille dans quel Pays il lui plaira, pour se faire Sujet d'un Prince étranger, sans la permission du sien, il ne pourra jamais s'affranchir du droit que son Seigneur a sur lui, comme sur un Esclave fugitif, quand même il arriveroit que le sujet allât vers lui en qualité d'Ambassadeur. Les Imperiaux se sont servis de cette raison, comme d'un spécieux pretexte, pour excuser le meurtre de Rincone, & de Fregose, Ambassadeurs de France vers le Turc, comme étant l'un Espagnol, & Sujet naturel de Charles-Quint, & l'autre Genois, & sous sa protection, nonobstant quoi ils s'étoient mis au service de son Ennemi; & d'autant plus que le bruit couroit qu'ils alloient pour lui susciter une nouvelle guerre.

Perte de Ferdinand

L'Empereur ayant mis fin à la Diete, passa promptement en Italie, laissant comme à l'ordinaire, le soin de l'Empire à Ferdinand son frere, & étant auparavant convenu par Lettres avec le Pape Paul III. de s'aboucher ensemble dans la Ville de Lucques, il partit, accompagné de quantité de Noblesse, qui vouloit le suivre dans la guerre qu'il avoit résolu de faire contre le Turc à Alger; mais il n'étoit pas encore arrivé à Milan, lorsqu'il reçut la nouvelle du malheur arrivé à Ferdinand. Ce Prince étoit allé mettre le Siege devant Bude, ayant appris que le Fils, que le Roi défunt avoit laissé encore enfant, étoit renfermé dans cette Place avec sa Mere, & avec le Moine George. Cependant Soliman ayant reçu la nouvelle de ce Siege, y envoya, à la sollicitation de la Mere du Pupile, qui avoit eû recours à lui pour avoir du secours, une puissante Armée, avec laquelle non seulement il fit lever le Siege, mais engagea Ferdinand à une Bataille, dans laquelle il défit entierement son Armée, en sorte que lui-même ne se sauva que par miracle. Aprés quoi Soliman se rendit Maître de Bude, du jeune Roi, & de la Mere, sous pretexte de les prendre en sa protection; ce que l'on crut, qui seroit capable de détourner l'Empereur de son expedition d'Alger, & de l'obliger de passer en Hongrie.

Char-

Charles V. ne s'arrêta que deux jours seulement à Milan, continuant son voyage par Lucques, aprés avoir pris avec le Marquis de Vasto Gouverneur, toutes les mesures convenables pour les preparatifs necessaires pour la guerre d'Alger. Le Pape qui agissoit de concert avec l'Empereur, ayant appris son arrivée à Milan, & son départ de cette Ville, laissa le Cardinal Carpi son Vicaire, & son Legat Apostolique pour le Gouvernement de Rome, & prit la route de Lucques, quoiqu'il fût fort avancé en âge. *Charles V. part pour Lucques.*

Cependant la République de Lucques, informée qu'il se ménageoit un abouchement entre le Pape & l'Empereur, & ne voulant pas manquer de signaler son zele accoûtumé pour les interêts de l'un, & de l'autre, & pour le bien public, dépêcha en toute diligence des Ambassadeurs, pour offrir à ces deux Monarques leur Ville, pour l'execution d'un ouvrage, qui ne pouvoit que tourner à l'avantage de la Chrétienté. On envoya donc pour cela pour Ambassadeurs à l'Empereur en Allemagne, *Jean Arnolfini*, & *Martin Gigli*, & au Pape à Rome, *Blaise Mei*, & *Jerôme Balbani*. Ces Ambassadeurs furent reçûs avec de grands honneurs par les deux Monarques, & admis aux audiences publiques avec les mêmes ceremonies, dont *Ambassadeurs des Lucquois.*

on avoit accoûtumé d'user à l'égard de ceux des Ducs de Savoye, & de Florence, & outre cela, ils reçûrent Arnolfini à Ratisbone, où étoit Charles V. & Mei à Rome, où étoit le Pape, les benedictions, & les acclamations de tous les Peuples, pendant qu'ils alloient par les rües, chacun ayant appris le but de ces Ambassadeurs, & n'y ayant personne qui n'exaltât le zele de la République de Lucques, qui sans avoir égard aux grandes dépenses, s'offroit si genereusement à contribuer à un ouvrage, qui pouvoit procurer à la Chrétienté le repos, & le salut, aprés lequel les Peuples soûpiroient avec tant d'ardeur.

Retour & preparatifs. Les offres de la République ayant été agréées du Pape & de l'Empereur, avec de grandes assûrances d'immortaliser leur reconnoissance dans les Archives de Rome, & de l'Empire, à la gloire de la République; & les Ambassadeurs s'en étant retournez chargez de presens, & d'applaudissemens, le Gonfalonier, les Anciens, & les Magistrats qui sont destinez aux fonctions de cette nature, commencerent avec une extrême diligence, sans épargner ni peines, ni veilles, ni dépenses, à donner les ordres nécessaires pour preparer des logemens commodes, & proportionnez à la grandeur des deux premiers Monarques du Monde, & de deux Cours si magnifiques,

ce qui fut executé avec une conduite, & un ordre d'autant plus admirable, qu'on garnit, & orna quantité de Palais, qui furent outre cela remplis de toutes sortes de provisions, & de vivres, qu'on fit venir en abondance dans la Ville, de maniere que les deux Cours furent regalées, & défrayées aux dépens du public, pendant tout le temps qu'elles séjournerent dans la Ville, avec une magnificence digne d'un genereux zele des Lucquois.

Le Pape à Lucques. Le Pape Paul III. arriva quatre jours avant l'Empereur. L'Evêque avec tout le Clergé, & les premiers Magistrats de la Ville allerent audevant de lui avec les ceremonies les plus grandes & les plus solemnelles, quoi qu'on tâchât de les abreger le plus qu'il étoit possible, pour ne pas trop incommoder Sa Sainteté, qui outre qu'elle étoit déja parvenuë à l'âge de 77. ans, se trouvoit fort chargée, & fatiguée du poids des affaires, & du soin de la Papauté en des temps si fâcheux, & si calamiteux. Elle étoit accompagnée de 16. Cardinaux, de 24. Prelats, & de divers autres Officiers, outre les Ambassadeurs du Roi de France, du Roi des Romains, du Roi de Portugal, de la Republique de Venise, des Ducs de Florence, & de Ferrare, & de l'Amiral de Malthe, qui avoit à sa suite 18. Chevaliers. Le Pape fut logé au Palais Episcopal,

où l'Empereur avoit logé auparavant.

Charles V. à Lucques.

Comme Sa Majesté Imperiale venoit par mer, Elle débarqua le 12. Septembre à *Via-Reggio*, port de mer de la République, où elle fut reçûë par les Ambassadeurs de la même République, qui furent Barthelemy *Cenami*, & Jean *Arnolfini*; au milieu desquels l'Empereur s'étant mis, aussi-tôt aprés son débarquement, il poursuivit son chemin avec sa suite en bon ordre. Dans le voyage, quoiqu'il fût fort court depuis Via-Reggio jusqu'à Lucques. L'Empereur rencontra une solemnelle Ambassade d'Espagne, composée de 30. des principaux Seigneurs de ces Royaumes; ensuite *Hercule d'Este*, Duc de Ferrare, accompagné de cent Cavaliers de ses Etats lestement habillez. Outre cela, Octave Farnese son Gendre, & Neveu du Pape, alla audevant de lui. A cinq milles de la Ville, l'Empereur fut complimenté par les Cardinaux Sadolet, & Farnese neveu de Sa Sainteté, qui les avoit envoyez pour cela. Dans tout le reste du voyage, il trouva continuellement, pour lui faire compliment, une grande multitude de Seigneurs qualifiez, qui s'étoient pour cet effet rendus à Lucques. La Seigneurie de cette Ville alla audevant de lui hors des portes, avec un grand Cortége; sçavoir, Martin *Cenami*, Gonfalonier, qui le complimenta au nom du

du Public ; & les Anciens , qui étoient Vincent *Massaciuccoli* , Jean *Ciuffarini* , Pierre *Carli* , Jerôme de *Nobili* , Jerôme *Lamberti* , Jean-Vincent *Franciotti* , Raphaël *Gambatini* , Vincent *Minutoli* , & Joseph *Marchio*.

Tous ces Magistrats le conduisirent à l'Eglise Cathédrale de saint Martin , où il trouva le Pape en habits Pontificaux , auquel il baisa les pieds , & aprés de courts complimens , chacun se retira au Palais qui lui étoit destiné. Quelques Auteurs veulent qu'entr'autres affaires , qui furent traitées entre ces deux Monarques , ils parlerent surtout de la convocation du Concile à Lucques ; mais qu'en ayant fait la proposition au Senat , celui-ci s'en défendit par de tres-humbles excuses.

Il baise les pieds au Pape.

On étoit tombé d'accord par le moyen des Maîtres des Cerémonies , que le Pape & l'Empereur se verroient , & se rendroient visite sans aucune cerémonie , & qu'il suffisoit que le Pontife allât *incognito* une fois rendre visite à l'Empereur , & que pour le reste , les abouchemens , & les conferences se feroient dans les appartemens du Pape. La premiere chose dont le Pape parla à l'Empereur dans le premier entretien , fut justement de donner satisfaction au Roi de France , au sujet de l'assassinat commis en la personne de ses Ambassadeurs , proposi-

Abouchemẽt du Pape , & de Charles V. à Lucques. 1541.

tion

où l'Empereur avoit logé aupar...

Charles V. à Lucques.

Comme Sa Majesté Imperial... mer, Elle débarqua le 12... *Via-Reggio*, port de mer d... où elle fut reçûë par les A... même République, q... *Cenami*, & Jean A... quels l'Empereur ... aprés son débarqu... chemin avec sa ... voyage, quoi... Via-Reggio... rencontr... pagne, q... Seigneur ... *...enté, &* *cule d'F... ...yant même bor-* de cen... *...ement parler.* bille... ...au Concile, ils tombe... ...accord, qu'il s'assembleroit de ... ...e de Trente, & que l'ouvertu-r... seroit l'année suivante. Ensuite le ... tâcha de porter l'Empereur à faire ren-...e à Marc Antoine Colonna la Duché de Paliano, avec la condition, qu'il épouseroit Victoire *Farnese*, Niéce du Pontife; Article dont il ne voulut pas entendre parler le moins du monde. Enfin, le S. Pere voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir de ce qu'il s'étoit le plus proposé, & étant touché des nouvelles venuës de Bade, de la Victoire remportée par Soliman, & des

maux

PART. & les Anc...
Guinicelli, Jean ...
Vicomte de Nobili, ...
Vincent Franciotti, R...
Vincent Manuelli, &
le conduisirent à ...
de Martin, & d'...
Pontifeaux ...
prés de cours ...
au Palais ...

Prince Infidele menaçoit
...cha les moyens de dé-
du dessein qu'il avoit
...rre à Alger, com-
éloigné, & de
...s grandes for-
...ôté de la
...ressant
...lara
...que ce

...npereur, de ...ation d'Alger, ...ment Sa Sainteté, ...hrétienté; aucun bon ...ouvant comprendre que ...ulût abandonner le Roi des ...on Frere, dans un temps au-près une si grande perte, il voyoit son Pays exposé à la discretion du vainqueur. Mais l'Empereur jugea qu'il falloit necessairement assûrer une bonne fois la tranquillité des Royaumes de Naples & de Sicile, & les mettre à couvert des incursions des Barbares qui les ravageoient avec tant de fureur, dans la pensée qu'il seroit toûjours à temps pour pourvoir aux affaires de Hongrie, & qu'il suffisoit d'y mettre ordre l'année suivante. *Etonne tout le monde.*

Le Pape approuvant ce qu'il ne pouvoit pas empêcher, prit congé de Charles V. *Ils prennent*

en

tion à laquelle Charles V. répondit en latin (ce qui n'étonna pas peu le Pontife, qui sçavoit tres-bien que l'Empereur n'avoit aucune connoissance de cette langue) les paroles suivantes, *De minimis non curat Prætor*, & le Pape continuant ses remontrances, l'Empereur lui répliqua : *Parlons du fond des affaires, & la cime viendra dans son temps*. Trois conferences furent en vain employées à traiter de cet Article de la Paix, l'Empereur ayant conclu par ces paroles : *Qu'il ne vouloit pas entendre parler de paix avec un Prince qui venoit de faire alliance avec le Turc, & qui cherchoit la ruine de la Chrêtienté, & l'avantage des Barbares, ayant même horreur d'en entendre seulement parler.*

Refus de Charles V. au Pape.

Pour ce qui est du Concile, ils tomberent aisément d'accord, qu'il s'assembleroit dans la Ville de Trente, & que l'ouverture s'en feroit l'année suivante. Ensuite le Pape tâcha de porter l'Empereur à faire rendre à Marc Antoine Colonna la Duché de Paliano, avec la condition, qu'il épouseroit Victoire *Farnese*, Niéce du Pontife; Article dont il ne voulut pas entendre parler le moins du monde. Enfin, le S. Pere voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir de ce qu'il s'étoit le plus proposé, & étant touché des nouvelles venuës de Bude, de la Victoire remportée par Soliman, & des

maux

maux, dont ce Prince Infidele menaçoit la Hongrie; il chercha les moyens de détourner Charles V. du dessein qu'il avoit conçû d'aller faire la guerre à Alger, comme étant un danger plus éloigné, & de l'engager de tourner toutes ces grandes forces qu'il avoit preparées, du côté de la Hongrie, où le peril paroissoit plus pressant & plus grand; sur quoi l'Empeur déclara qu'il ne vouloit pas, à quelque prix que ce fût, changer de résolution.

Cette ferme résolution de l'Empereur, de vouloir passer à son expedition d'Alger, surprit fort non seulement Sa Sainteté, mais aussi toute la Chrétienté; aucun bon Politique ne pouvant comprendre que l'Empereur voulût abandonner le Roi des Romains son Frere, dans un temps auquel, aprês une si grande perte, il voyoit tout son Pays exposé à la discretion du Vainqueur. Mais l'Empereur jugea qu'il falloit necessairement assûrer une bonne fois la tranquillité des Royaumes de Naples & de Sicile, & les mettre à couvert des incursions des Barbares qui les ravageoient avec tant de fureur, dans la pensée qu'il seroit toûjours à temps pour pourvoir aux affaires de Hongrie, & qu'il suffisoit d'y mettre ordre l'année suivante. *Etonne tout le monde.*

Le Pape approuvant ce qu'il ne pouvoit pas empêcher, prit congé de Charles V. *Ils prennent*

onge l'un de l'autre.

en lui donnant sa benediction, & laissa auprès de lui *Marone* en qualité de son Legat, pour l'accompagner dans cette expedition, avec un ample pouvoir de dispenser des Indulgences aux Soldats en forme de Jubilé; & pour gage de sa bienvieillance, il lui donna Octave Farnese son neveu, & Gendre de l'Empereur lui-même, afin que sous les auspices, & à l'Ecole d'un si grand & si illustre Beaupere, il pût s'instruire aux Armes, & se perfectionner dans l'Art militaire; mais ce jeune Prince étant tombé malade à Genes d'une fiévre continuë, il ne put passer outre. Le Pape partit ensuite, & ayant passé les Monts de Pistoia à Bologne, il s'en retourna à Rome, où il entra *incognito*, comme il avoit ordonné, afin d'éviter les dépenses, & l'embarras. Deux jours après il fit publier par tout l'Etat Ecclesiastique un Jubilé, & faire des Processions, & des prieres extraordinaires durant huit jours, pour implorer l'assistance, & la Benediction du Ciel sur la Personne, & sur les Armes de l'Empereur, qui alloit exposer sa vie contre les Ennemis de la Foy Chrétienne. Le Pape ne voulut pas rendre ce Jubilé general, persuadé qu'il étoit, que la France, & les Venitiens pourroient, sinon s'en moquer, au moins en differer la publication pendant plusieurs mois. Il est vrai neanmoins qu'il envoya ordre à son Nonce

l'Allemagne, d'exhorter les Evêques à faire ces Prieres publiques dans leurs Diocéses, comme ils ne manquerent pas de faire.

Barberousse qui avoit été déclaré Roi d'Alger par Soliman, se trouvoit alors à Constantinople, où le Grand Seigneur l'avoit fait venir pour assister au Divan, & avoir son avis sur les affaires de grande conséquence qui s'y agitoient alors contre la Chrétienté. A son départ il avoit laissé Viceroi de ce Royaume *Arsenaga*, Eunuque Chrétien, renégat, natif de l'Isle de Sardaigne, qui avoit servi quelque temps dans les Guerres des Chrétiens contre les Turcs, où il avoit acquis une grande connoissance de l'art militaire, laquelle il avoit encore perfectionnée au service de Barberousse, à la faveur duquel il avoit beaucoup de part ; jusques-là qu'ayant fait divers progrés à l'avantage des Turcs, tant par Mer que par Terre, particulierement contre Mulei Hassen Roi de Tunis ; & ayant outre cela causé de grands dommages aux Espagnols, en courant les Mers d'Espagne, il s'étoit acquis tant de réputation, & de crédit parmi les Turcs, qu'il n'y avoit personne qui ne souhaitât avec passion de servir sous lui, lors qu'il se mettoit en Mer pour aller en course contre les Chrétiens, sur lesquels il faisoit toûjours un gros butin. Il ne sera

Arsenaga, Viceroi d'Alger.

pas

pas inutile de remarquer ici que quelques-uns l'appellent *Assemaga*, & que plusieurs autres écrivent, *Assen Aga*.

Instances à Charles V. 1541.

Ce Barbare, & je puis bien dire fortuné Corsaire, portoit par tout l'épouvante, & faisoit mille maux ; mais il infestoit particulierement les côtes d'Espagne, qu'il avoit toûjours eu pour but de ruïner ; de sorte qu'il avoit réduit les malheureux peuples qui habitoient le long de ces côtes, à chercher leur salut dans la fuite, & à se retirer par milliers dans les principales Villes, pour demander instamment qu'on mît quelque ordre à leurs grandes miseres ; de maniere que les Gouverneurs, & Grands touchez de compassion presentoient tous les jours des Placets à l'Empereur leur Roi, pour le supplier tres-humblement de vouloir employer son zele, & ses forces à délivrer l'Espagne d'une si grande oppression, offrant de donner la meilleure partie de leurs biens pour contribuer à faire une vigoureuse Guerre aux Corsaires d'Alger, & à les détruire entierement. Charles V. touché de toutes ces prieres, & ces instances, promit en partant d'Espagne, qu'il iroit lui-même en personne à cette expedition.

Necessité de le faire.

Voilà la premiere, & la plus forte raison qui obligea l'Empereur de prendre une si ferme résolution de faire la guerre à un si

cruel Tyran. La seconde raison qui l'y porta fut à peu prés égale à la premiére ; car les vexations & les dommages que faisoit Arsenaga étoient innombrables, ne se bornant pas à la seule Espagne, mais s'étendant dans toute la Méditerranée (à l'exception des côtes de France, qui étoient épargnées, parce que le Roi étoit ami, & Allié du Turc,) où il avoit rendu les côtes de Sicile, & du Royaume de Naples, lesquelles sont si peuplées, entierement désertes, en sorte que ces miserables peuples envoyoient sans cesse vers l'Empereur pour le supplier instamment d'avoir pitié d'eux : car il faut considerer que dans ces deux Royaumes, les côtes de la Mer sont plus habitées, que les Païs avancez dans les Terres ; de sorte que l'Empereur se trouva dans une obligation indispensable d'y apporter du remede au plûtôt ; & pour le faire avec succés, il jugea que sa presence étoit necessaire, pour attirer un plus grand nombre de Volontaires à cette expedition.

Ayant résolu cette guerre, il ordonna qu'on fit les préparatifs necessaires en Espagne, à Naples, & en Sicile. En Espagne il donna le principal soin des préparatifs au Prince *Ferrand Cortese*, qui étoit celui-là même qui avoit avec tant de gloire conquis la Nouvelle Espagne, & qui mena trois Fils qu'il avoit, à cette guerre. *Preparatifs.*

Dans

Dans la Sicile, à Don *Ferrand Gonzague* Viceroi, & dans le Royaume de Naples, à Don *Pierre de Tolede*, aussi Viceroi. Plusieurs Colonels furent faits en Espagne, & reçûrent des commissions pour faire des levées de Soldats; en Italie & en Sicile, il nomma pour ces mêmes levées trois personnes, sçavoir, Don *Camille Colonne*, Augustin *Spinola*, & *Antoine Doria*, chacun desquels avoit sous lui des Capitaines, qui alloient par-tout faire des levées, parce qu'on n'en pouvoit pas faire de fort considerables en Allemagne, à cause de la guerre de Hongrie.

Détourné cette entreprise

Mais je dois dire ici que tout sembla s'opposer à cet entreprise de Charles V. car les deux personnes ausquelles il se confioit le plus, & dont il avoit une si haute opinion, qu'il les vantoit souvent comme deux hommes incapables de faire aucune faute dans leur métier; je veux parler d'André Doria son Grand Amiral, & du Marquis de Vasto, General de ses Armées, qui veritablement étoient l'un pour la Mer, & l'autre pour la Terre, les deux plus habiles & plus experimentez Chefs qu'on eût vû depuis plusieurs siecles; ces deux grands Capitaines, dis-je, tâcherent par toutes sortes de remontrances & de prieres de le détourner de cette expedition, lui representant le danger manifeste qu'il y avoit

oit à se mettre Mer (le 15. Septembre
:mbarquement n'étoit pas encore fait)
ns un mois auquel ceux qui entendoient
en la Marine avoient accoûtumé de se re-
rer dans les Ports. Mais il n'y eut point
: raison qui pût détourner l'Empereur
: son dessein; de sorte qu'il se contenta
e dire pour toute réponse : *De grace qu'on
e laisse une fois agir en Empereur, & qu'on
e permette de me satisfaire moi même.*

Ce Prince ferme dans sa résolution passa donc à Genes, pour s'y embarquer sur une escadre de 36. Galeres, & là il donna congé au Marquis de Vasto, afin qu'il s'en retournât à son Gouvernement de Milan, qu'il lui recommanda fort, dans la persuasion que le Roi de France ne seroit pas long-temps sans y porter la guerre. Comme Charles V. passoit de la Chaloupe dans sa Galere, son chapeau tomba de dessus sa tête, ce que Doria prit à tres-mauvais augure. Il eut pendant plusieurs heures un vent tres-favorable, mais le lendemain à la pointe du jour, il devint fort contraire, de sorte qu'étant battu d'une espece de tempête, il mit 15. jours à se rendre à l'Isle de Majorque. Il trouva là les Galeres de Sicile, & quatre de Malthe, avec 150. autres, sur lesquelles étoit l'Infanterie Allemande, Espagnole, & Italienne. Il fut contraint de s'arrêter dans

Embarquement, & Armée Navale.

ce

ce Port plus qu'il ne croyoit, ce qui le fit commencer à se repentir (comme il l'avoüa lui-même dans la suite à Doria) de son obstination dans cette entreprise; mais il s'étoit déja avancé trop avant, pour pouvoir avec honneur reculer. La raison qui l'obligea à demeurer si long-temps dans ce Port, fut que l'Amiral Mendoza, auquel il avoit donné ordre de s'y trouver à la fin de Septembre, pour le plus tard, avec l'Armée Navale, forte de 200. Vaisseaux, chargez d'hommes & de chevaux, n'avoit pû, à cause du vent contraire, s'y rendre que le 17. d'Octobre. L'Empereur partit dés le lendemain avec un fort bon vent, mais le quatriéme jour il changea, & devint tres-mauvais, jusques-là qu'il se vit sur le point de faire naufrage; mais par bonheur la tempête ne dura guere, & ne fit d'autre mal, que d'éloigner les Escadres l'une de l'autre, & de faire crier misericorde à ceux qui n'etoient pas accoûtumez à voyager par Mer; mais toute la Flotte qui consistoit en 400. Vaisseaux s'étant peu à peu prés rassemblée, on commença à débarquer les Troupes au Cap de *Metafuso*.

Moresque Enchanteresse. 1541. Quelques-uns rapportent qu'*Arsengi* voyant de la Tour d'Alger cette Armée, s'en réjoüit beaucoup; & voici quelle fut, à ce qu'on dit, la raison de cette joye. Il

avoit une vieille Moresque, qui par ses nchantemens se mêloit de prédire l'aveir, & comme l'évenement avoit souvent erifié ses prédictions, elle étoit en une si rande réputation parmi les Maures, qu'ils egardoient comme certaines & infailliles toutes les choses qu'elles avoit prédies par sa magie. Cette Sorciére qui avoit om *Batanaga*, avoit prédit, il y avoit dé- a deux ans, que l'Empereur des Chrétiens levoit venir dans ces Mers avec de tres-randes forces, & qu'il devoit y être batu c défait. Barberousse avoit eu une haue opinion de cette Enchanteresse, & s'éoit fort arrêté à ce qu'elle avoit dit sur le ujet de la guerre de Tunis, quoi qu'il eût té sur le point de la faire mourir, pour voir prédit les malheurs qui lui arriveent; de sorte que comme elle avoit fort ien réussi à deviner le mal, on ne revouoit nullement en doute, qu'elle ne renontrât de même à deviner le bien du Païs n cette occasion. On disoit neanmoins, u'Arsenaga n'ajoûtoit aucune foi aux Devins, mais que dans cette rencontre il voit fait semblant de croire les prédicions de cette Moresque, afin que les Turcs, c les Arabes qu'il avoit avec lui, combaissent avec plus de courage.

Aprés le débarquement des Troupes, qui consistoient en 20000. hommes de pied, *Campement.*

pied, & 6000. chevaux, Allemans, Italiens, & Espagnols, ils furent tous divisez en trois Corps, & campez à un demi mille d'Alger. Dans le premier Corps à la gauche étoient les Espagnols, qui formoient l'Avant-garde, commandez par le Mestre de Camp *Alvare de Sande*, par Don Ferrand Gonzague Viceroi de Sicile & par le Duc de *Camarino*. Dans le Corps de Bataille, où étoit la personne de l'Empereur, marchoient les Allemans; & dans le troisiéme venoient les Italiens, sous la conduite de Don Camille Colonne, de Spinola, & d'Antoine Doria. Les Maures & les Arabes ne manquerent pas, dés qu'ils se furent apperçûs du débarquement des Chrêtiens, d'accourir promptement pour les harceler, & d'abord ils eurent quelque avantage, mais étant vigoureusement repoussez & poursuivis, ils perdirent beaucoup de gens.

Propositions & réponse.

Avant que de rien entreprendre on tint Conseil de Guerre, pratique ordinaire qui bien souvent ne sert qu'à couvrir les apparences, dans lequel il fut résolu que sans aucune perte de temps, la saison n'étant déja que trop avancée, on feroit le siege d'Alger, aprés neanmoins l'avoir fait sçavoir à *Arsenaga*, qui en étoit le Gouverneur, & le Viceroi, pour lui offrir des conditions tres-avantageuses, s'il vouloit ren-

dre

tre la Place. Charles V. lui envoya donc un Trompette, pour lui faire la proposition, *Que s'il vouloit rendre la Ville à composition, on lui en accorderoit une bonne & avantageuse.* A quoi Arsenaga répondit en se moquant; au rapport de Jove: *Qu'il espéroit que l'Empereur ne seroit pas plus heureux, que l'avoient été autrefois en ce même lieu Don Diego de Vera, & Don Uga de Moncade.*

D'autres écrivent autrement la chose, & disent qu'Assan Aga, qui connoissoit la nature de ces Mers, bien assûré que les vents deviendroient bien-tôt furieux, qu'ils seroient ses Gardiens & ses Défenseurs les plus fideles & les plus puissans, & qu'immanquablement l'Armée Navale Chrêtienne en seroit dissipée & ruinée, renvoya fierement le Trompette, & avec une réponse méprisante. Il ne laissa pas néanmoins de mander à tous les Capitaines Arabes que Barberousse tenoit dans ce Païs, de venir au Conseil de Guerre, & de se disposer à combattre contre les Ennemis; mais ces Officiers étant venus, ils conclurent tous ensemble, que n'ignorant pas les dommages que l'inconstance & la violence des vents ont accoûtumé de causer dans ces Mers, on ne devoit rien craindre, mais penser seulement à la maniere, dont il falloit se défendre.

Maures en quoy se confient.

Tempête, pluyes.

Le Duc d'Albe General de la Cavalerie trouva un poste assez avantageux pour loger l'Empereur, & le mettre à couvert des insultes des Arabes, qui de temps en temps descendoient à grandes troupes des Montagnes voisines, pour tâcher de surprendre les Chrêtiens; mais pendant qu'on donnoit les ordres necessaires pour mettre à terre les Vivres, l'Artillerie, & les autres choses necessaires pour commencer à former le Siege de la Ville, il s'éleva une furieuse tempête, qui incommoda beaucoup les Vaisseaux; mais elle fut bien-tôt appaisée par une grande pluye, accompagnée d'un vent Nord-Est extrêmement froid, dont les Espagnols, & les Italiens se trouverent fort incommodez; outre qu'ils l'étoient encore par les Barbares, qui se prévalant de l'occasion, & voyant que les Chrêtiens ne pouvoient se servir de leurs Arquebuses, à cause des pluyes, leur faisoient beaucoup de mal avec leurs fléches, & avec des pierres.

Siege d'Alger

Quelques Capitaines voyant que le péril étoit tres-grand, & la saison fort avancée, proposerent de se sauver par Mer, jugeant qu'il valoit mieux s'exposer à *un* retour périlleux, que de périr sur la terre sans aucun fruit. Mais l'Empereur indigné se laissa aller à dire contre son flegme naturel, & sa moderation ordinaire. *On je*

prendrai Alger, ou je perirai devant Alger. Cependant il courut grand risque de voir arriver la derniere de ces choses, sans executer la premiere. La Ville fut donc assiegée de trois côtez, avec trois Bateries, l'une conduite par les Espagnols, qui avoient pour Chefs dans cette fonction, Don Hernando *Alvarez de Tolede*, Duc d'Albe, comme plus expert en cela qu'aucun autre. L'autre étoit sous la direction des Allemans, dont l'Empereur lui-même étoit Chef; & la troisiéme étoit commise aux Italiens commandez par Gonzague. Les pluyes avoient rendu cette terre sablonneuse si pleine de boüe, que les Soldats ne pouvoient presque se mouvoir pour se secourir les uns les autres; de sorte que les Maures, & les Arabes accoûtumez à ce terrein se jetterent sur trois Compagnies d'Italiens, qui ne pouvant être secourus avec autant de promptitude qu'ils avoient été attaquez, perdirent tous la vie, sans qu'il s'en sauvât un seul, ce qui causa beaucoup de trouble, & ne contribua pas peu à faire perdre le courage aux autres.

Gonzague, qui, aprés l'Empereur, étoit le plus autorisé dans l'Armée, y accourut en hâte à la tête des Espagnols, pour repousser les Maures, qui animez & enflez de la Victoire qu'ils venoient de remporter contre les trois Compagnies dont *Combat contre les Arabes.*

 je

je viens de parler, s'imaginoient d'avoir toûjours l'avantage, d'autant plus que leur nombre s'étoit fort augmenté : mais l'arri-vée de Gonzague avec la fleur des Troupes fit changer la fortune en faveur des Chré-tiens; qui avec peu de perte poursuivirent les Arabes jusques aux portes de la Ville qui étoient défenduës par les Maures, qui combattoient de dessus les Murailles de la Place. En se retirant, les Espagnols qui avoient avec eux un Escadron de cent qua-rante Chevaliers de Malthe, furent pour-suivis par les Arabes, mais les Chrétiens ayant fait volte-face, il s'engagea un ter-rible combat, auquel l'Empereur lui-mê-me accourut avec cinq cens Gentils-hom-mes Volontaires, qui lui servoient de Gar-des, & se jettant dans la mêlée, il se mit à combattre en désesperé, ne pensant plus ni à la vie, ni à l'Empire, allant l'épée à la main donner du secours dans les endroits où il faisoit le plus chaud, & où il y avoit le plus de peril, encourageant les siens qui combattoient glorieusement, & menaçant les fuïards, jusqu'à ôter de sa propre main la vie à deux, qui plus timides que les au-tres ne furent pas assez prompts à lui obéir, & animant le Bataillon Allemand, il dit aux Soldats avec un visage serein. *Ne crai-gnez pas, Enfans, la fureur des Ennemis, sur lesquels nous remporterons infailliblement*

ment la Victoire, puisque vous combattez pour le service de Jesus-Christ, pour la gloire de vôtre Nation, & pour le salut, & l'honneur de la Chrêtienté; & il ne faut pas douter qu'ils ne combattissent vaillamment.

Mais lors qu'on étoit sur le point de remporter une Victoire signalée, par la prise de la Ville, on vit tout à coup l'air s'obscurcir, & s'élever sur la Mer une si furieuse tempête, accompagnée d'éclairs, & de tonnerres, que dans l'espace de demiheure il périt quinze Galeres, & quatre-vingt-six Vaisseaux, sans qu'il échapât plus de trente de ceux qui étoient dessus, encore ne fut-ce que par miracle qu'ils se sauverent; & ce qui rendoit cette perte encore plus grande, est que ces Navires étoient chargez de vivres, de sorte que par leur naufrage, l'esperance de la vie étoit ôtée à ceux qui restoient encore vivans. Dans cette tempête *Jannetin Doria* fut sur le point de périr, car sa Galere agitée par la violence des vents, & toute brisée par les autres Vaisseaux qui étoient tout autour d'elle, contre lesquels elle alla heurter, fut contrainte d'aller échoüer sur le sable proche de la Terre. Par bonheur pour lui, l'Empereur se trouva tout prés de-là, lequel ne voulant pas qu'un si grand Capitaine perdît la vie sous les yeux d'André

Tempête en Mer.

Doria son Oncle, envoya incontinent sur la côte Don Antonio d'Aragon avec trois Compagnies Italiennes, à l'approche desquelles les Barbares, qui, ayant apperçû cette Galere échoüée, & l'ayant reconnuë pour celle du Commandant, se préparoient à l'aller piller, & brûler, prirent promptement la fuite. De sorte que jamais secours ne pouvoit venir plus à propos; & d'Aragon ne se contentant pas d'avoir sauvé Doria, se mit à poursuivre vivement ces Barbares, dont il tua un grand nombre, & fit plusieurs prisonniers, non sans perdre quelques-uns des siens, qui demeurérent dans les boues.

Tempête tranquille. André Doria, qui avoit déja cinquante-huit ans de service, & de commandement sur Mer, déclara qu'il ne croyoit pas qu'il y eût mémoire d'une tempête semblable, qui fût toute ensemble si violente, & de si longue durée: car ils voyoient périr leurs Navires à la vûë les uns des autres, parmi les cris & les gémissemens pitoyables, sans se pouvoir donner le moindre secours. C'étoit encore un objet qui excitoit la compassion, de voir plus de cinq cens têtes de chevaux sortir hors des eaux, où nageant de toutes leurs forces, ils s'éforçoient de trouver terre. Il n'y eut point d'autre remede que de se remettre à la merci de la Mer, & des vents. La Nature néanmoins

ne laissoit pas (quoi que la crainte d'une mort presque inévitable fût bien capable de troubler l'esprit) de suggerer à un chacun quelque moyen d'échaper, les uns alegeant leurs Vaisseaux en jettant tout en Mer, & les autres tâchant de couper les mâts mêmes. Les Rivages étoient tous couverts de corps morts, que les flots y avoient jettez, ou qui avoient été tuez par les Barbares, qui ne vouloient faire aucune grace, quoi que plusieurs les suppliassent de leur sauver la vie, & de les faire Esclaves; mais la plûpart aimerent mieux être engloutis par ces vagues furieuses, que de devenir Esclaves.

Evenement lamentable.

Ulloa, dont le Pere se trouva à cette funeste expedition, rapporte un exemple capable de tirer des larmes, au sujet de la cruauté & de la barbarie dont ces Maures, & ces Arabes userent en cette rencontre. Ils apperçurent sur la côte une jeune Espagnole, qui y avoit été jettée par les flots, aprés que le Navire, où elle étoit, eut été mis en pieces, & laquelle Don *Antoine Carriero*, Chef d'une Escadre de dix Vaisseaux, avoit menée avec lui pour s'en servir à ses plaisirs sensuels. Comme il lui avoit promis deux heures avant la tempête de la mener à terre, elle avoit pris des habits extrêmement magnifiques, enrichis de broderies, & de pierreries. A la vûë de

ces richesses, & d'une fort grande beauté, un Barbare étant accouru, la pauvre malheureuse se jetta à ses pieds, le suppliant d'avoir pitié d'elle, & de la secourir; mais le cruel la perça d'un cimeterre, de sorte qu'étant tombée morte d'un si terrible coup, elle alla tenir compagnie aux autres Chrêtiens qui avoient déja été tuez.

Douleur de Doria.

L'Empereur fut contraint de voir de ses propres yeux tous ces grands malheurs, & Dieu sçait de quelle douleur il en fut penetré, lui qui comme grand Capitaine aimoit tendrement ses Soldats, & en étoit souverainement aimé. André Doria de son côté, qui prévoyant par sa grande experience dans la marine, les dangers éminens & presque inévitables, ausquels Charles V alloit s'exposer, lui avoit tant déconseillé une telle expedition, & qui durant cinquante-huit ans de service, & de voyages sur Mer, avoit toûjours sçû éviter les tempêtes; pensa mourir de douleur, en voyant la plûpart de ses Capitaines ou noyez ou tuez en sa presence, sans qu'il pût y apporter remede; de sorte qu'on lui vit tomber des larmes des yeux, particulierement lors qu'il vit Jannetin son Neveu tout triste, & tout affligé venir lui embrasser ses genoux, & lui raconter le double miracle par lequel il avoit été délivré d'une si furieuse tempête, & de la cruauté des Barbares; à quoi

on veut qu'il répondît : *Il falloit que mon Neveu fût exposé à toutes ces disgraces, afin que j'apprisse, avant que de mourir, à pleurer sur Mer.*

Fortune de Charles V.

Il ne faut pas oublier de rapporter ici, comme la plus grande merveille de la Fortune de Charles V. que quoi que tout le monde sçût que cette perte lamentable & infinie étoit un pur effet de son caprice, & de son obstination à vouloir faire une entreprise de cette nature, contre toutes les régles de la Navigation, hors de saison, & contre l'avis de ceux qui tâchoient si sagement de l'en dissuader ; & que par consequent la malheureuse mort de tant de milliers de Capitaines & de Soldats, la ruïne de plus de cent Vaisseaux engloutis par les flots, & les grands dommages soufferts par tout le reste de l'Armée, ne pouvoient être attribuez qu'à son obstination ; avec tout cela il ne se trouva pas un seul homme qui dît la moindre chose au préjudice de la gloire de son nom, ou de sa conduite. Cependant on ne peut pas nier que ce n'ait été la cinquiéme levée de bouclier, que Charles V. a fait jusques ici dans son Empire.

Il a déja été dit, qu'André Doria avoit fait son possible, pour dissuader Charles V. de cette entreprise, cependant je veux bien ajoûter ici quelque chose de plus, que Don

Alphonse Fraquiera rapporte dans une longue Lettre écrite à sa femme, aprés son entrée en Espagne, avant que d'arriver à Seville, où elle étoit, & qui avoit vû perir devant lui dans la tempête deux de ses freres. Il lui donne donc avis que l'Empereur, qui avoit accoûtumé (comme tous les Auteurs le rapportent) d'appeller André Doria son Pere, comme celui-ci de son côté le nommoit son Fils, ayant demandé à ce Pere son sentiment, il lui répondit : *Mon Fils, souffrez qu'on vous détourne de cette entreprise, car par Dieu si nous y allons, nous périrons tous ; vingt-deux ans d'Empire à moi*, lui répondit Charles en se raillant, *& soixante-douze ans de vie à vous, doivent suffire à un Pere, & à un Fils pour mourir contens.* Mais ensuite aprés que le mal fut arrivé, il lui dit les larmes aux yeux, *Mon cher Pere, ma désobéïssance contre vous, est cause de tout le mal.*

Doria. De vingt-deux Galeres que Doria avoit armées à ses dépens, il y en eut onze de submergées, en quoi ce grand homme signala sa fidelité, & son zele envers Charles V. car il auroit pû sauver tous ses Vaisseaux, sans en perdre un seul : mais quoi qu'il vît qu'il n'étoit pas possible de tenir la Mer sans s'exposer à un manifeste inévitable danger de perir, il ne voulut jamais permettre, que ses Galeres s'éloignassent de ces Côtes,

Côtes, regardant comme une rebellion tres-criminelle, & la plus méchante action qu'un Serviteur puisse faire à l'égard de son Maître, d'abandonner l'Empereur sur la terre à la merci des Barbares; de sorte qu'il ordonna à Jannetin son Neveu de périr avec tous ses Vaisseaux, plûtôt que de perdre de vûë l'Empereur qui étoit à terre; ce qui fut cause du grand dommage qu'il souffrit, & qu'il auroit pû éviter en se laissant emporter au vent vers le Port de Matafuta, ou de Busia, où plusieurs se sauverent; & veritablement cette action de Doria est digne de l'immortalité.

L'Empereur fit paroître dans toutes ces disgraces, pertes, & désolations une grande fermeté d'ame, & une incroyable force d'esprit, jusques-là, qu'il demeura un jour entier, sans que personne lui vît entrer la moindre chose dans sa bouche, ne voulant pas se nourrir lui-même, tandis qu'il voyoit ses Capitaines & ses Soldats, n'avoir pas dequoi pouvoir se soûtenir; conduite qui produisit un grand effet dans l'Armée, ayant par son exemple encouragé tous les autres à supporter patiemment tant de miseres, & de souffrances; & effectivement il y en eut plusieurs qui moururent faute d'alimens, aprés avoir beaucoup souffert sur Mer, & avoir été jettez par les vagues sur la Côte, demi morts de lassitude & de fatigues. *Souffrances*

Effets de la Providence. Si l'on considere bien cet évenement, on y trouvera, à la verité, dequoi loüer la conduite & la prudence humaine ; mais on y rencontrera encore un plus grand sujet d'admirer la Providence Divine, qui, comme les plus célebres Auteurs l'ont remarqué, y présida d'une maniere tout-à-fait merveilleuse ; car si au fort de la tempête, & même immédiatement aprés, les Arabes & les Maures se fussent approchez en grand nombre, ils auroient pû faire une grande boucherie des Chrêtiens. Quelques-uns ont écrit qu'Arcenaga, qui de la Tour voyoit la tempête, & une partie des Vaisseaux, & des Galeres submergée, & l'autre hors d'état de pouvoir naviger ; & bien sûr outre cela que tous les vivres étant enfoncez dans la Mer, l'Armée qui étoit à terre, n'avoit plus dequoi subsister ; s'amusoit à rire avec ses Capitaines, & attendoit à tout moment que l'Empereur vînt lui-même lui demander humblement la grace de conserver la vie à lui & à son Armée ; & peut-être, je dirai même sans peut-être, que l'Empereur lui-même faisoit ce compte dans son ame (quelque fermeté & résolution qu'il affectât de faire paroître pour encourager les autres) : au moins devoit-il le faire en voyant de ses propres yeux ses Vaisseaux submergez à douzaines par la violence des vagues, & les autres

dont

dont les mâts avoient été coupez, & qui se heurtoient avec tant de force les uns contre les autres, que, selon toutes les apparences, il n'étoit pas possible qu'il en restât un seul qui pût servir à naviger. Quelle esperance pouvoit donc avoir une Armée de quinze mille Soldats (tous les autres étoient morts) de pouvoir vivre, subsister, & se défendre dans un Païs Ennemi, parmi des Barbares, sans munitions, & sans vivres, pas même pour un jour? Arcenaga avoit donc bien sujet de rire avec ses Capitaines, & de laisser dans l'inaction & le repos ses Arabes & ses Maures, dans l'esperance de voir une Armée entiere prosternée à ses pieds. En un mot, recourons ici à la Théologie, & disons que Dieu par son infinie bonté voulut sauver Charles V. & son Armée, pour s'en servir en d'autres entreprises, selon les desseins de sa sagesse.

On trouva fort étrange le sentiment de Don Ferrand Cortese, quoi qu'il fût un Capitaine de grand nom. Cet Officier ayant entendu qu'on parloit de se rembarquer, & que c'étoit le sentiment du Conseil de Guerre, s'y opposa fortement; s'obligeant sur peine de la vie de prendre Alger; & il ne vouloit retenir avec lui que les Espagnols, & la moitié des Allemands, qui tous ensemble ne faisoient que neuf mille *Sentiment à Cortese* 1541.

hom-

hommes, & cependant il y avoit plus de douze mille Arabes, & Maures dans la Ville. Mais ce qu'il y a de plus important, c'est qu'il voyoit bien qu'il n'y avoit du tout point de munitions, ni de vivres, ni aucune esperance d'en avoir d'aucun côté. De sorte que les autres Capitaines ne sçavoient que se dire les uns aux autres, en entendant faire des propositions de cette nature par un Capitaine si habile, & si judicieux, qu'aprés Doria, il n'y en avoit aucun plus experimenté, ni d'une valeur plus éprouvée.

Fermeté de l'Empereur. L'Empereur aprés avoir eû tout le jour devant les yeux un spectacle si tragique, & l'avoir passé sans manger, fut encore obligé d'employer toute la nuit à rassembler tous ses gens; nonobstant le grand froid, & de les tenir tous ensemble sur cette Côte, faisant faire continuellement bonne sentinelle, & étant toûjours alerte du côté des Maures. Le lendemain fort matin s'étant abouché avec Doria; qui étoit resté en vie par une espece de miracle, & avoit résisté, dans un âge si avancé, à tant de fatigues & de souffrances de corps & d'esprit, ils conclurent ensemble l'embarquement, avec l'avis de plusieurs autres Capitaines, portez à cela par la force de la Ville, par le grand nombre des Ennemis, & par les disgraces de la fortune, qui s'étoit montrée si contraire à l'Empereur. Ce-

Cependant Doria proposa deux grandes difficultez, l'une, que plus de la moitié des Vaisseaux manquant, il n'y en avoit pas assez pour l'embarquement; & l'autre, que ne se trouvant plus de vivres, & n'étant pas possible de sçavoir combien la navigation dureroit, ce seroit une chose de la derniere consequence, parce que la faim pourroit causer de grands tumultes. A quoi Charles V. répondit, que par une seule résolution on remédieroit à ces deux inconveniens: *Qu'on tuë*, dit-il, *tous les Chevaux, en commençant par les miens, & qu'on les fasse cuire; car de cette maniere on facilitera l'embarquement des personnes, & on pourvoira à la faim.* Chose qu'on commença sur l'heure à executer. Charles-Quint avoit cent-cinquante chevaux de grand prix qui furent tous tuez, ce que voyant les autres Seigneurs, qui en avoient aussi de tres-beaux, ils ne firent aucune difficulté de se soûmettre à cette loi, quelque dure & desagréable qu'elle fût.

L'Empereur avoit ordonné que deux mille Espagnols des *Terces* de Naples, & de Sicile, passassent en Lombardie, les autres en Sardaigne, & que les Allemans, & les Italiens prissent la route de Genes, pour servir sous le Marquis de Vasto dans le Milanez. Pour ce qui est des Volontaires, il les laissa maîtres de leurs volontez, *Disposition.* 1541.

comme

comme cela convenoit à leur nom ; la plus grande partie néanmoins alla aussi servir sous le Marquis de Vasto, & les autres se disposerent à aller chercher fortune en Hongrie, au service du Roy Ferdinand. Deplus l'Empereur ordonna qu'en cas qu'il arrivât quelque tempête, comme elle n'arriva que trop, chacun feroit route vers le lieu où il étoit destiné, vû que les Escadres étoient differentes.

Charles V. ordonne lui-même l'embarquement.

Durant tout le temps de l'embarquement l'Empereur demeura toûjours sur ses pieds, nonobstant un peu de pluye, & un petit vent froid, avec l'épée nuë à la main pour empêcher les desordres qui auroient pû arriver dans la confusion, vû que chacun auroit voulu être des premiers ; dans la crainte qu'il y avoit sujet d'avoir, que les Maures & les Arabes ne survinssent pour donner sur la queuë des Troupes de l'embarquement ; il sembloit que la chose ne pouvoit manquer d'arriver, & on s'attendoit qu'elle arriveroit effectivement ; de sorte que Charles V. aprés s'être embarqué sur la Capitane, qu'il voulut qui fût toute la derniere, dit aux Capitaines qui l'entouroient : *Je n'aurois jamais crû que les Maures sçussent qu'on doit faire un pont d'or aux ennemis qui fuyent, si toutefois on peut appeller fuite nôtre retraite, qui ne peut prétendre d'autre honneur que celui qui procede de la nécess-*

nécessité qui n'a point de loi. Véritablement les Maures firent paroître en cette rencontre beaucoup de négligence, & d'indolence, de ne venir pas, sinon empêcher l'embarquement, au moins l'incommoder; ce qui donna sujet aux Capitaines de Charles V. de discourir long-temps en sa presence, sans qu'il y en eût aucun qui pût pénetrer le fond de la raison que les Arabes & les Maures pouvoient avoir eu d'agir de la sorte, étant en assez grand nombre pour venir tenter de faire quelque carnage, pour en avoir les dépoüilles, ou du moins tâcher de faire quelques Esclaves Chrêtiens, ce qui n'auroit pas manqué de leur réussir. En un mot, cet embarquement se fit à la vûë du Port d'Alger, avec autant de tranquillité que s'il n'en fût rien venu à la connoissance des Algeriens.

Mais comme la fortune va souvent dans l'excez soit dans le mal, ou dans le bien, comme si elle n'étoit pas d'humeur à commencer pour peu, & qu'elle prît plaisir en toutes choses à aller toûjours *plus ultra*, elle ne manqua pas de tenir cette conduite à l'égard de l'Empereur dans cette entreprise. On n'avoit pas encore navigé trois heures avec un vent médiocre, qu'on vit s'élever une tempête aussi furieuse que la premiere, laquelle dispersa l'Armée Navale, deçà, & delà, & fit périr plusieurs Vaisseaux,

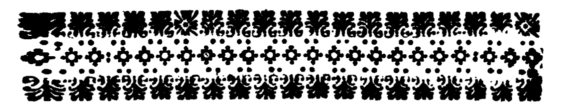
Tempête Charles V. en Espagne.

ſeaux ; & entr'autres deux fort gros, qui ne purent reſiſter à la violence des vents & des vagues, aprés en avoir déja tant ſouffert la premiere fois. Ce qui affligea le plus ſa Majeſté Imperiale, fut qu'il vit de ſes propres yeux faire naufrage à un Navire, ſur lequel il y avoit ſept cens Eſpagnols, tous vieux Soldats.

On regarda comme un grand bonheur, que la Galere où étoit l'Empereur eût pû gagner, avec quinze autres, le Port d'Utique, où il y avoit Garniſon Eſpagnole. La tempête appaiſée, on pourſuivit à faire route vers Cartagene, d'où Charles V. paſſa à Occagna pour voir ſes Filles, & où le Prince Philippe vint le trouver. Voilà l'iſſuë de cette malheureuſe expedition, au ſujet de laquelle l'Empereur dit à Alvare de Sande, ſon grand Capitaine & ſon Confident ; *Dieu m'a voulu mortifier, pour m'apprendre à n'avoir pas tant de confiance en moi-même, & à rabbattre de ma préſomption.* Mais ce repentir fut trop tardif.

Fin du Second Tome.

TABLE



TABLE

De toutes les Matieres, & de tous les Noms propres de la Seconde Partie de la Vie de Charles V.

A

Ambass-

arrivées

B

Guerre

E

François

Son

H

I

Sa

R

Rincone

Sinaam

&

V

U

Z

Fin de la Table de la Seconde Partie.





